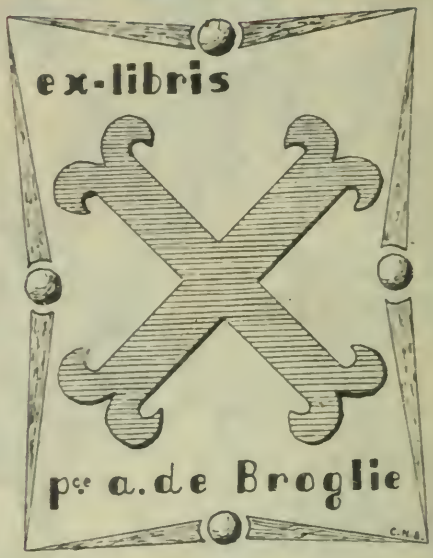

ex-libris
Pce a. de Broglie

BIBLIOTHECA

L'ESPION
DANS LES
COURS
DES PRINCES
CHRÉTIENS,
OU

LETTRES ET MEMOIRES d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *.

TOME SECOND.

Treziéme Edition, augmentée dans le Corps de l'Ouvrage, enrichie de Figures en taille-douce, & divisée en six Volumes.

A COLOGNE, Chez ERASME KINKIUS.

M. DCCX.

BIBLIOTHECA

D
246
.M3
1710
v.2
Coll Spec

PREFACE.

ON a trop bonne opinion du discernement du Public, pour douter qu'il ne reçoive favorablement un Ouvrage qui a déja eû en Angleterre & en Italie l'aprobation des connoisseurs. C'est dans cette esperance que l'on a fait la traduction le plus promptement qu'il a été possible. Je sai bien que la précipitation n'est pas une bonne apologie, & que c'est mal excuser ses fautes, que de dire que l'on n'a pas eû le tems de mieux faire : Mais j'espere au moins que l'on me tiendra quelque compte de mes bonnes intentions, qui ont été de faire plaisir au Public par cette diligence, & qu'en cette consideration on aura quelque indulgence pour les petites négligences où je puis être tombé.

Ce Tome est pour le moins aussi curieux que le premier : c'est une continuation de l'Histoire de ce siecle. On y verra des révo-

lutions surprenantes, & des accidens extraordinaires : On y trouvera diverses intrigues de la Cour de France, dont personne n'avoit parlé jusqu'ici. On y verra les Sieges & les Combats les plus memorables de ce tems-là, les negociations les plus remarquables, & les évenemens les plus considerables. Il y est parlé de la Politique & des intrigues des Ministres publics, & sur tout du Cardinal Mazarin. Il y est parlé des grandes & surprenantes revolutions de Naples & de la Chine, & des Guerres civiles des François & des Turcs. On y verra un jeune pêcheur sur le Trône, ou faisant au moins toutes les fonctions de la Royauté ; la mort tragique du Roi d'Angleterre, que la politique de la France porta sur l'échafaut ; celle d'un Empereur de la Chine, & d'un autre Empereur Mahometan, & le paralelle des trois plus grands Ministres de l'Europe, je veux dire Ximenes, Richelieu, & Mazarin, tous trois Cardinaux. Tout cela est accompagné de remarques si justes, si utiles, si agreables, & de contes si sensez & si divertisans, qu'on y trouvera également du plaisir & de l'utilité.

La Philosophie de l'Auteur ne sera peut-

être pas du goût de nos Philosophes Chrétiens. Il raisonne souvent selon les principes des Mahometans. On sait que les gens de cette Religion s'apliquent peu à cette sorte d'étude, ou du moins qu'ils le font d'une maniere bien diférente de la nôtre. Ils peuvent avoir des choses de la nature les mêmes idées que nous, quoique leurs expressions & les nôtres ne se ressemblent pas.

Ce n'est pas la même chose de sa Morale : Elle est solide, grave, & telle en un mot que nos Ecrivains ne sauroient y trouver rien à redire, pourvû qu'on réduise les choses au general, & qu'on en retranche ce qui se raporte en particulier à sa Religion, & au Grand Seigneur. Il fait par tout l'éloge de la fidelité, de la justice, de la grandeur d'ame, de la temperance, de la sagesse, & generalement de toutes les autres vertus qui entrent dans la composition d'un Saint, ou d'un Heros.

On ne doit pas trouver mauvais qu'il soûtienne les interêts de la Religion dans laquelle il a été élevé, puisqu'il n'y a rien de plus naturel que de défendre les idées qu'on a sucées, s'il faut ainsi dire, avec le

lait. On doit plûtôt lui tenir compte de sa moderation à cet égard, qui va sans contredit plus loin que celle qu'on pourroit esperer d'un Mahometan : Ce que je raporte en partie aux études qu'il a faites dans les Academies des Chrétiens, & au commerce qu'il a eu avec les plus savans hommes de Paris, & avec des personnes les plus accomplies du monde. Il est arrivé delà que les Bigots qui sont de toutes les Religions, l'ont accusé auprés de ses Superieurs d'avoir du penchant au Christianisme ou à l'Atheïsme, comme il s'en plaint en divers endroits.

On trouvera dans les lettres qu'il écrit à ses familiers amis, des expressions qui découvrent des pensées délicates & fortes, qui ne sont pas fort communes aux Auteurs Chrétiens. Ce qui fait voir que les Mahometans ne sont pas aussi stupides que nous le croyons.

Il y auroit de l'injustice à prétendre que l'Auteur fut toûjours dans la même situation d'esprit, & que son stile fut égal par tout. Il n'est point de genie si heureux qui ne se relâche quelquefois : & quand cela ne seroit pas, on auroit toûjours raison de dire

que toutes les matieres ne fourniſſent pas également, & ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes agrémens. Tantôt il parle de Sieges & de Batailles d'un ſtile fleuri & cadencé, comme celui des vers, & fait ſentir dans ſes expreſſions je ne ſai quelle ardeur Martiale : Tantôt il écrit en Hiſtorien deſintereſſé, & ne raporte que les faits tout ſimplement, ſans fleurs & ſans commentaire. Il eſt ſerieux ſur les matieres de Philoſophie & de Religion. A la verité il traite les premieres ſelon la maniere des Orientaux ; mais pour les autres il les manie avec toute la delicateſſe & toute la politeſſe uſitée dans les Ecoles Occidentales : ce qui fait voir qu'il a frequenté nos Academies, comme il le dit dans la vingtiéme Lettre de la premiere partie du premier Tome, & ailleurs.

On trouvera preſque par tout un beau feu d'imagination, & une maniere de s'exprimer vivement, particuliere aux Arabes. S'il y a de la variation dans le ſtile, elle ne ſe remarque point pour le ſens, qu'on trouve par tout beau & juſte. Il me ſemble même que l'Auteur aquiert de nouvelles beautez à l'un & à l'autre égard, à meſure qu'il

1642. L'absolution que tu me donnes a éfacé la Sentence que la peur m'avoit fait prononcer contre moi-même.

Quant à la peine que tu m'ordonne elle est juste & proportionnée à la qualité de mon crime. J'ai fait semblant d'être Chrétien pour pouvoir mieux faire le devoir d'un Musulman. J'ai fait semblant d'avoir une attention religieuse au Missel Romain, pour pouvoir travailler plus utilement à la propagation de l'Alcoran ; & pour cette faute pieuse tu veux que je t'informe comment les Chrétiens se comportent dans leurs Temples, où j'ai été souvent spectateur de leurs ceremonies.

Je me soûmets avec une entiere resignation, & avec un acquiescement volontaire à un ordre si venerable, & vais te dire en peu de mots ce que j'ai remarqué.

Il semble que ces Infideles veüillent imiter la pure Religion, cependant ils n'en sont que de méchans Comediens, car comme on nous enseigne de laver nos corps avant que d'entrer dans nos sacrées Mosquées, eux aussi en entrant dans leurs Eglises moüillent leurs doigts dans certains vaisseaux remplis d'eau & de sel, & s'en arrosent le front, comme si leur pureté étoit tombée en défaillance, & qu'ils la fissent revenir par cette aspersion; ou que toute l'impureté de leur corps fut ramassée sur leurs visages. Ils croyent que cette eau est sainte, & cependant ils s'en servent à des bagatelles comme d'une chose indiferente. On croiroit qu'ils devroient desirer de se baigner tous entiers dans la liqueur santifiée, & en imbiber tous les pores de leur peau ; mais il semble au contraire qu'ils s'en servent plûtôt comme d'un charme ; car aprés s'en être jettez quelques goutes au visage, & avoir marmoté deux ou trois paroles, ils s'imaginent qu'il n'y a point de soüillure qui ose demeurer en eux, & ils se presentent hardiment devant leurs Autels. Ils s'éloignent aussi en cela de l'usage des premiers Chrétiens. qui avoient acoûtumé,

s'il en faut croire leurs Histoires Ecclesiastiques, de 1642.
se laver les bras & les pieds dans de certaines citernes, avant que d'entrer dans leurs Temples. Les fontaines & les lavoirs qui restent encore aujourd'hui au septentrion de la sainte & magnifique Mosquée de sainte Sophie à Constantinople, sont une preuve parlante de cette verité, car les Inscriptions Grecques témoignent qu'au moins quelques-uns de ces lavoirs furent faits du tems de l'Empereur Justinien par ceux qui bâtissoient ce superbe Temple, pour la purification de ceux qui venoient y faire leurs devotions. Ce qui fait voir manifestement que ces Infideles modernes ont dégeneré des anciens Infideles.

Une autre chose me choque encore. Ils croyent que la Divinité est dans leurs Temples d'une façon extraordinaire, & cependant ils soufrent que les chiens les prophanent & qu'ils y fassent leurs plus sales excremens. Ils n'épargnent point la dépense pour orner leurs Eglises; leurs Autels sont enrichis d'or, d'argent, & de pierres précieuses d'un prix ineſtimable; cependant leurs Eglises sont aprés tout autant de receptacles de l'ordure des animaux les plus sordides.

Ces malheureux encore vont & viennent dans ces sacrez lieux, & y parlent de leurs afaires comme s'ils étoient à la Bourse, ou au Marché.

Mais ce qu'on doit regarder avec la derniere abomination est, que les Églises sont les lieux où les hommes font d'ordinaire l'amour aux femmes. Ils se presentent aux Autels, mais le Saint qu'ils invoquent est quelque belle femme. C'est elle qui est l'objet de toute leur devotion, & c'est à elle qu'ils adressent leurs vœux. L'Amant passionné adore sa Maîtresse qui est à genoux prés de lui, & peut-être chargée de plus de pechez qu'il ne l'est lui-même. Il peut bien attacher ses yeux sur les Autels, ou sur les images, mais il a prés de lui une plus charmante Idole qui fait l'occupation de sa langue. S'il a les yeux sur son livre de prieres, il l'apprend à ne parler que le

1642. doux & éfeminé langage de l'amour. Ainsi l'on fait de la maison de Prieres un rendez-vous de galanterie, & la Religion est le masque sous lequel on negotie les affaires de l'amour : Et pour tout dire en un mot, ces Infideles font des combats de Venus sous la baniere de leur Dieu.

Je puis te dire, Venerable interpréte de la Loi divine, que la vûë de ces choses a quelquefois tellement enflâmé mon zéle, que si le violent desir que j'ai de rendre au grand Seigneur des services extraordinaires, ne m'avoit pas obligé à prendre soin de moi-même, j'aurois indubitablement percé sur la place ces profanes qui se mocquent de la Divinité, & les aurois sacrifiez à un zele, que toi qui es la pieté même n'auroit pas, je m'assure, desaprouvé.

Je plie les bras, trés-venerable Souverain de la Religion, & je me prosterne avec une trés-profonde humilité, pour te prier d'intercéder pour moi, & de me benir si salutairement, que je puisse étre admis au nombre des Bien-heureux en Paradis.

LETTRE II.

Au Visir Azem.

Il lui donne avis des mouvemens de l'Angleterre.

CE n'a pas été sans peine que je me suis mis en état de satisfaire à tes ordres au sujet de l'Angleterre. Il n'est pas facile à un homme confiné dans sa chambre, de penetrer les secrets des Cours étrangeres. Cependant j'ai des choses à te dire sur l'état present de l'Angleterre, que tu n'as pû aprendre de l'Ambassadeur de cette puissance à la Porte, non plus que des voyageurs de la même Nation,

ANGLOIS

qui ſont à Conſtantinople, à Smirne, & à Alep.

Il y a un Juif qu'on apelle de Lopez, confident & Emiſſaire du Cardinal de Richelieu, & qu'il emploie au dedans & au dehors à diverſes intrigues & negociations ſecretes. Je me ſuis rendu familier avec cet homme, & ſi je l'oſe dire, je me ſuis cramponné dans ſon cœur. Il me traite d'une maniere qui me fait compter ſurement qu'il ne me ſoupçonne de rien; & il n'a dans le cœur ni plis ni replis que je ne repénetre aiſement. Je m'en ſers comme d'un Optique, au travers duquel je pénetre les ſecrets du Cardinal, & comme d'un Miroir dans lequel je vois la veritable face d'une infinité d'afaires déguiſées, qui ſe ſont paſſées dans les coins les plus reculez de l'Europe; car à peine s'eſt-il fait rien d'important dans les Cours des Princes Chrétiens, dont le Cardinal ne ſe ſoit mêlé. Il ſemble que ce Miniſtre ſoit le genie, ou l'ame de la Chrétienté, qui donne le mouvement, l'activité & la chaleur à toutes les grandes intrigues qui ſont à preſent ſur pied dans ces parties Occidentales.

Il ſemble que les mouvemens de l'Angleterre ſoient une maladie compliquée, qui vient de pluſieurs cauſes, accumulées par les artifices de ce remuant Prélat. Le Roi qui regne aujourd'hui dans cet Iſle parvint à la Couronne avec de grands deſavantages. Son pere avoit épuiſé les Finances, il le laiſſa chargé de groſſes dettes, & de la ſubſiſtance de pluſieurs Princes du Sang; dépenſes que nos glorieux Sultans, quoiqu'ils ſoient infiniment riches, tâchent, comme tu ſais, d'éviter, en mariant leurs filles & leurs niéces encore enfans aux plus puiſſans & plus riches Bachas, ce qui fait qu'elles font figure ſans être à charge au treſor Royal. Mais les Princes Infideles n'ont pas la même prudence & la même œconomie. Durant le regne du Roi Jacques, pere du Roi régnant, l'Angleterre étoit à ſon aiſe; dormant tranquillement à l'ombre de la paix: elle nageoit dans les plaiſirs, & n'avoit d'autre malheur

1642 que celui d'être trop heureuse. L'abondance & la paresse produisirent leurs éfets ordinaires, infecterent l'Etat, & donnerent des atteintes à la prosperité publique, qui ne peut se conserver long-tems sans un peu de guerre. Le vieux Roi étant mort, Charles fut mis sur le Trône, & confia l'administration des afaires de l'Etat à ses Ministres : il n'entra jamais dans aucun examen de ses Finances, & n'en fit rendre aucun compte à ses Oficiers ; mais au contraire il se plongea dans les plaisirs qui flâtoient le plus sa jeunesse. Il passoit le temps à la chasse, pendant que les Grands ausquels il avoit confié ses revenus & le soin du salut public, couroient aprés une autre proye, preferans leurs interêts particuliers aux interêts de leur Maître, & à ceux de la nation. Le Ministre favori entretenoit des correspondances secrettes avec le Cardinal de Richelieu ; ce qui rempliſſoit la Cour de Pensionnaires de la France, que l'autorité de la Reine, qui étoit Françoise, mettoit à couvert.

Il avoit été convenu dans les articles du Mariage que la Reine d'Angleterre auroit un certain nombre de domestiques François : Mais eux non contens des emplois qu'ils avoient chez la Reine, tâcherent d'avoir l'administration des biens que le Roi Charles lui avoit assignez pour Doüaire. Cela n'étoit nullement conforme aux constitutions des Anglois. Cette Isle est en elle-même un petit monde, & ses habitans se vantent d'une liberté si grande & si entiere, qu'on n'a seulement songé à rien de tel dans tous les païs qui sont sous la dépendance de nos invincibles Sultans Quoi que les Anglois ayent souvent été subjuguez par les Saxons, par les Danois, & par les François, neanmoins cela s'est plûtôt fait par composition, que par les extrémitez de la guerre : Et si l'on peut dire qu'ils ont été vaincus, on peut dire aussi que les vainqueurs ont été forcez de s'accommoder aux vaincus, & de leur assurer leurs anciennes Loix, leurs Privileges & leurs Droits. Il

n'y a point de peuple au monde plus jaloux de son 1642.
prétendu droit naturel. Le Roi donc qui ne vouloit mécontenter ni les Seigneurs ni les Communes, comme on parle ; s'étant aperçû de l'insolente conduite des François, & des ridicules demandes qu'ils faisoient, leur commanda de vuider le Royaume, & il n'y eut que quelques creatures du Duc en faveur, qui eussent la liberté de rester. Cela mécontenta fort la Reine ; mais le Cardinal de Richelieu fut bien aise de trouver occasion d'irriter le Roi son Maître. Ce Prince étoit piqué de l'affront fait à sa sœur : cependant le Maréchal de Bassompierre son Ambassadeur à la Cour d'Angleterre paya de tant d'adresse dans cette negociation, que les choses étoient en train de s'acommoder : mais les François s'étant emparez de plusieurs Vaisseaux Anglois, tout fut rompu, & ce fut par-là que commença la guerre, dont les consequences furent plus fatales à l'Angleterre qu'à la France.

Le Roi d'Angleterre éveillé par le bruit des préparatifs de la France, commença de se reconnoître, & de penser à la seureté publique, mais venant à l'examen de ses Finances il ne trouva point de fonds, ou au moins il en trouva fort peu.

Considere ici, Grand Bassa, un coup de la destinée, je veux dire un concours de causes qui paroissoient éloignées & de peu d'importance au commencement ; mais qui s'unirent dans la suite, & perdirent ce Royaume.

Charles ne pût faire la Guerre à la France, sans demander secours au souverain Divan de la Nation, auquel on donne le nom de Parlement. C'est un Senat composé de plus de sept cens personnes du païs, tirées du corps de la grande & de la petite Noblesse. Ce Parlement peut faire des Loix, lever des Taxes, & reformer les abus qui se sont glissez dans le Royaume. La conjoncture n'étoit pas favorable pour demander des secours à des Sujets qui avoient déja conçû de l'aversion pour la dignité Royale. Cela

1642. n'empêcha pourtant pas qu'on n'équipât une puissante Flote. Le Cardinal de Richelieu qui voyoit venir de loin l'orage, & qui ne sçavoit comment le détourner ; prit le parti de corrompre le Favori du Roi d'Angleterre. De Lopez qui m'a dit ce que je t'écris, fut chargé de la commission, & envoyé à Londres, qui est la Capitale de l'Angleterre, & le lieu où le Roi tient ordinairement la Cour. Cette negotiation fut de grands frais, & le Cardinal y dépensa quarante mille risdalles, qui valent trois millions & deux cents mille de nos aspres. Avec cette grosse somme il mit le Duc Favori dans les interêts de la France. La Flote Angloise étoit composée de cent cinquante voiles, & portoit douze mille hommes de Troupes de débarquement. Il étoit convenu entre le Cardinal & le Ministre d'Angleterre, que celui-ci se feroit donner le commandement de ces forces navales. Le Roi d'Angleterre ne pût rien refuser à un homme auquel il avoit confié l'autorité du gouvernement. Le Roi de France pouvoit alors dormir en repos, puisque l'Amiral de la Flote Angloise n'alloit qu'au gré du Ministre de France. Les Anglois mirent pied à terre dans l'Isle de Ré où ils joüerent la Comedie`, & ne firent la guerre qu'en apparence, sans en venir à aucune execution. Ainsi le General des Anglois negligea visiblement les veritables moyens, & perdit l'occasion de se rendre Maître de cette Isle : En sorte qu'il sembloit à le voir agir qu'il fut plûtôt venu pour complimenter, que pour combattre.

Sa conduite fit du bruit en Angleterre, & la Noblesse fut fort choquée du peu de droiture du Duc de Buckingham : (c'est ainsi que s'apelloit le General Anglois.) Enfin le mauvais succez de cet Armement, les depenses que firent les Anglois, & les disgraces qu'ils eurent durant cette guerre, où ils perdirent quarante quatre Drapeaux, qui furent portez à Paris, & mis dans la principale Eglise de la Ville, comme des Trophées de la victoire des Fran-

çois, irriterent si fort la plûpart de la Nation contre le Roi & contre le Gouvernement, qu'on commença d'accuser ce Prince du mauvais succez des affaires, & peu de temps aprés le Duc de Buckingham fut assassiné par un homme que les Mécontens avoient payé pour être l'executeur de leur vengeance. 1642.

Les esprits des Anglois paroissoient de jour en jour plus alienez : Le Cardinal ne manquoit pas de fomenter le mécontentement public par les Emissaires qu'il avoit à la Cour, & d'employer divers artifices pour engager dans des factions la populace credule. Les pensionnaires de la France avoient ordre de se comporter d'une maniere tout à fait injurieuse à la Nation. Ces mauvaises dispositions des Sujets formoient des nuages noirs & épais, qui menaçoient ce semble la Cour d'Angleterre. En éfet la dignité Royale vint à retrograder, & tout conspiroit à obscurcir l'éclat de la Couronne. Il se passa neanmoins quelques années avant qu'on portât les choses à l'extrémité ; & quoi qu'elles fussent à leur point de maturité, l'on n'en vint neanmoins à une rupture ouverte, qu'aprés que l'Ecosse eut levé le masque, & percé l'abcez, s'il faut ainsi dire.

La Couronne d'Ecosse est sous la dépendance de l'Angleterre, & fait la moitié de l'Isle de la Grand' Bretagne. Les Ecossois sont Guerriers, suportans la fatigue patiemment, & accoûtumez aux rigueurs d'un climat extrémement froid : grands Voyageurs, fins, superbes, & inconstans.

Ce que les uns appellent Heresie, & les autres Reformation, n'eut pas plûtôt commencé d'enlever à l'Eglise Romaine plusieurs Royaumes & Provinces, que les Ecossois avides des nouveautez, & animez par les ambitieux prétextes de l'un de leurs Grands, qui sous le voile de la Religion en vouloit à la Couronne, firent des innovations dans leur Eglise. Les Ecossois secoüerent tout à la fois le joug de l'obeïssance du Pape, & firent un formulaire de Discipline.

1642. Ecclesiastique tout Anti-Monarchique, les Predicateurs ne cessant de leur côté d'insinuer aux peuples des principes Democratiques. Les choses demeurerent en cet état assez long-temps. Le Roi Charles sentant bien la consequence de l'afaire, & souhaitant de remettre les choses sur l'ancien pied; les Ecossois prirent les armes, sçachant bien qu'il n'étoit pas en état de lever des troupes sans convoquer un Parlement. Le Parlement d'Angleterre étoit plein d'Ecossois, gens seditieux & turbulens, de sorte qu'il y avoit aparence que le Roi n'y feroit gueres bien ses afaires. Neanmoins par le secours de quelques Seigneurs & Gentilshommes, il se mit à la tête d'une Armée; & marcha contre les Ecossois. Il n'y eut pas un coup tiré de part ni d'autre: Les diferens furent accommodez, & tout fut pacifié par un traité. Peu de temps aprés neanmoins, les Ecossois entrerent en Angleterre avec une armée; attirez qu'ils avoient été sous main par les Partisans qu'ils y avoient. Le Roi se vit encore obligé d'avoir recours au Parlement pour avoir de l'argent, mais au lieu de lui en accorder il se mit à examiner la conduite passée de ce Prince, se plaignit de son administration; & demanda qu'on reformât plusieurs irregularitez qu'il avoit introduites dans le Gouvernement. Il y en eut qui ne manquerent pas de seconder les vûës du Cardinal de Richelieu, & de faire valoir les instructions qu'ils en avoient reçûës. Ce Prélat avoit par tout le Royaume des Emissaires pour fomenter les divisions, & pour semer la défiance & le mécontentement dans l'esprit des Gentilshommes & des peuples. On ne parloit par tout du Roi que comme d'un Tiran, & il ne faisoit rien qui ne fut mal expliqué.

Outre les instructions que Monsieur Rosetti Nonce du Pape avoit de son Maître, il entretenoit une étroite correspondance avec le Cardinal. Son Caractere public ne regardoit que la personne de la Reine, qui faisoit profession d'être soûmise au siege de

Rome, mais il avoit des ordres secrets de negocier 1624
un accommodement entre l'Eglise Romaine & l'Eglise Anglicane. Le Cardinal de Richelieu croyoit faire deux choses d'un même coup ; la premiere de broüiller l'Angleterre, & l'autre de se rendre plus recommandable à la Cour de Rome. Il fait paroître beaucoup de zele pour la conversion de l'Angleterre, & dans cette vûë il donne une pension considerable à Monsieur Rosetti, qu'il instruit de plus des moyens qu'il faut pratiquer pour étaler toute son adresse, afin de mettre dans ses interêts les Courtisans & les Grands du Royaume.

Il connoît le genie de la Nation, & sçait qu'il n'y a rien qui la choque si fort que l'autorité & la Religion Papale. De Lopez donc a eu ordre de compter à Monsieur Rosetti de grosses sommes d'argent, afin que rien ne lui manquât pour gagner les Courtisans, persuadé qu'est le Cardinal qu'ils ne manqueront pas de faire des insolences, qui dégoûteront les Protestans, & augmenteront l'aversion publique qu'on a déja pour l'autorité Royale.

Il y avoit encore à la Cour d'Angleterre un autre Agent, qui étoit Secretaire du Cardinal Barberin, & qui n'étoit pas moins habile que l'autre à rendre service au Pontife Romain. Celui-ci avoit des liaisons étroites avec quelques-uns des principaux Ministres, & sur tout avec le premier Secretaire d'Etat. Pendant que ces personnes faisoient à la Cour les affaires de leurs Maîtres, il y en avoit d'autres qui agissoient dans la Ville avec la même chaleur, & qui n'oublioient rien pour s'y faire un parti, & pour y former des factions. Pour cet éfet ils faisoient connoissance avec les Marchands & les Bourgeois les plus considerables; ils leur representoient que la residence de Monsieur Rosetti à la Cour pouvoit avoir des consequences dangereuses ; touchoient legerement tout ce qui avoit l'air d'une fausse démarche dans la conduite du Roi, les allarmoient par les aprehensions de se voir soûmis à une puissance étran-

1642. gere, & employoient en un mot toute sorte d'artifice pour fomenter la défiance des peuples.

A peu prés dans ce tems-là, les Ecossois firent une seconde itruption en Angleterre. Le Parlement fut convoqué, mais il ne fit rien de bon Les besoins du Roi rendirent les demandes du Senat plus grosses, & sa conduite plus altiere ; si bien que tout se trouvoit disposé à un soûlevement general.

Peu de tems aprés les Irlandois se revolterent, & massacrerent plus de cent mille Anglois. Le Roi fut accusé d'avoir eu part à ce massacre. La populace s'émeut, menace, & semble vouloir assieger le Palais Royal : Tout le monde demande justice d'une maniere qui ressemble fort à la sedition de nos Janissaires, lors qu'ils ne sont pas contens de la conduite de nos glorieux Sultans, ou de leurs premiers Ministres d'Etat.

La mesintelligence enfin du Roi & du Parlement alla si loin, que le premier fut contraint d'abandonner sa Capitale vers le commencement de cette année. Quelques jours aprés il envoya la Reine & sa fille en Hollande pour y passer quelque tems à la Cour du Prince d'Orange, en attendant que cet orage soit dissipé.

Cependant le Roi écrivit au Parlement pour le porter à faire attention au repos public ; mais tout cela ne produisit rien : Il se saisit de toutes les Forteresses & Châteaux qu'il pût ; de sorte que quand le Roi vint à l'une des Places où il tenoit garnison, les portes lui furent fermées, & le Gouverneur lui en refusa l'entrée. Le Parlement mit une Armée sur pié, & le Roi étala la Banniere Royale le dernier mois de l'année. Il ne s'est pourtant rien passé entre les deux Armées ; mais elles s'aprochent l'une de l'autre.

Je t'informerai de toutes les particularitez qui parviendront à ma connoissance. Mais depuis ces troubles les Paquebots de cette Isle ne viennent pas si souvent qu'ils avoient accoûtumé.

Je prie le Createur de toutes choſes de garentir nôtre invincible Sultan des ſeditions de ſes Sujets, & de ſe ſervir de toi pour afermir & agrandir l'Empire Ottoman.

LETTRE III.

Au Recteur du College des Sciences à Fez.

Des mouvemens de la terre : Que les Planettes ſont habitables : De Vigile qu'on fit mourir pour avoir dit qu'il y avoit des Antipodes, & de Galilée qui courut le même riſque pour avoir ſoûtenu le ſiſtéme de Copernic.

QUand je t'écris c'eſt avec le même reſpect que 1642
je rends aux Emirs, les décendans de nôtre Saint Prophête, parce que tu es de l'illuſtre race des anciens Sarraſins, & que le ſang du celebre Omar qui ſucceda au divin Legiſlateur, coule dans tes veines.

Je venere la Banniere que ton illuſtre Ancêtre porta en Egipte, à la vûë de laquelle les Grecs furent conſternez, & qu'ils regarderent comme un ſigne que Dieu leur donnoit de leur ruïne prochaine. J'ai vû cette Sacrée piece de l'antiquité à Medine, où elle eſt gardée dans le Parquet des Caliphes de Babilone. Je lui ai rendu mes devoirs par une pieuſe veneration ; mais j'ai bien plus de reſpect pour toi qui eſt une vivante Relique de cette illuſtre maiſon.

Permets-moi, comme ton pupille, venerable Sage, d'avoir un moment de converſation avec toi, puiſque tu es une ſource de ſageſſe, & qu'outre la parfaite connoiſſance que tu as de la Loi Divine, il ne te manque rien de toute la Literature humaine.

1642. Il y a un homme en ces quartiers qui a l'ame grande, & l'esprit élevé, qui soûtient fermement que la terre est mobile, & que le Soleil ne l'est pas. Il n'est pas le premier Auteur de ce Dogme, qui a eu plusieurs Sçavans pour protecteurs; mais il en a beaucoup perfectionné la Theorie. Les raisons qu'il allegue pour soutenir son opinion sont presque aussi fortes que des demonstrations Mathematiques; & rien n'y semble contraire que l'autorité de Moïse & des Ecritures des Hebreux. Les Chrétiens ne veulent point recevoir de Philosophie qui ne soit conforme à ce qu'ils apellent la Bible: cependant ils démentent tous les jours par leur pratique ce qui est contenu dans ce Livre. Il est certain que la divinité est exempte d'envie, & que celui qui sçait tout ne punira point les hommes pour vouloir perfectionner leurs connoissances. L'étude de la Nature est pleine d'innocens plaisirs; & celui qui a donné aux hommes le desir d'être sçavans, ne leur a pas défendu de se servir pour y parvenir des moyens qui peuvent y conduire. Je ne vois pas au reste que cette nouvelle Philosophie soit sujette à plus de contradictions que le simple texte de leur Bible, que j'ai lûë en diverses langues. Les Juifs mêmes qui sont les Depositaires de l'Original Hebreu, admettent une interpretation Cabalistique bien diferente de la Literale. Aussi le Prince Arabe & le Philosophe Avincennes expliquent les versets de nôtre saint Alcoran, qui traitent du Paradis avec beaucoup plus de rafinement que le texte ce semble ne peut soufrir. Quand on lit ces Livres misterieux il faut faire comme ses habiles Chimistes, épurer les termes de tout ce qu'ils ont de grossier, sublimer s'il faut ainsi dire ce qu'ils ont de bas & de terrestre, & ne prendre que l'Esprit & l'ame du discours.

Que le Soleil soit le centre du monde, & que la terre & les Planettes se meuvent autour de cet astre, c'est une These qui quadre parfaitement bien avec

la raiſon humaine, & qui s'accorde naturellement 1643
ce ſemble aux facultez de nôtre eſprit. Ce ſiſtême met toutes les roües de cette grande & merveilleuſe machine dans une exacte & proportionnée circulation. On peut donner par-là la veritable raiſon de la retrogradation des Planetes. Le ſiſtême du monde de Ptolomée ſemble un Roman lors qu'il dit que le Soleil, la Lune & les Etoiles font toutes les heures un chemin prodigieux qu'on ne ſçauroit accorder avec les regles du mouvement. Le Ticho-Brahé rêvoit lorſqu'il a enchaſſé le Globe par ſes Epicicles excentriques, &c. Le premier veut que les Etoiles fixes ſoient dans un deſordre perpetuel & incomprehenſible; & l'autre met les Planetes dans une eſpece de perplexité. Ni l'un ni l'autre de ces deux ſiſtêmes n'aproche de celui de Copernic excellent Aſtronome, qui a dénoüé toutes les difficultez en plaçant comme il a fait le Soleil au centre du monde d'une maniere qui s'accorde ſi bien avec la verité. L'argument qu'on tire des ſens ne conclud rien, ou s'il conclud quelque choſe, c'eſt contre le mouvement du Soleil auſſi-bien que contre celui de la Lune, puiſqu'il eſt plus extraordinaire que le Soleil ſe meuvent tant de centaines de mille lieuës toutes les heures, & qu'on ne s'en apperçoive pas à chaque fois de l'épaiſſeur d'un cheveu. Mais je ne veux pas abuſer plus long-tems de ta patience, ni courre riſque de me faire tourner la tête en ſuivant les rapides mouvemens orbiculaires de la Nature. Il n'importe gueres que le Soleil ou la terre ſoit immobile, pourvû que nous fourniſſions la courſe qui nous eſt ordonnée, de maniere que nous emportions le prix. Je veux pourtant te demander ton ſentiment ſur une autre queſtion que des perſonnes d'un genie élevé ont agitée.

Il y a des Sçavans qui diſent, que la Lune & les autres Planetes ſont auſſi habitables que l'eſt nôtre Globe. Pour moi je voudrois à parler franchement que cela fût vrai, & c'eſt une Doctrine du goût de

1642. la societé. En jettant quelquefois les yeux en haut je n'ai pû m'empêcher d'être chagrin en pensant que cette vaste étenduë du Firmament étoit inhabitée, & qu'à peine y a-t-il un petit coin de nôtre terre infecte qui n'ait ses domestiques. On peut faire voir demonstrativement que la Lune est un corps Opaque de la même nature que le Globe que nous habitons, & qu'elle n'a de lumiere que celle qu'elle emprunte du Soleil. Où est donc l'heresie de supposer que la Lune & la terre ont été créées pour le même usage : J'espere que le saint Empire des Musulmans n'aura jamais à se reprocher un homicide pareil à celui qui fut commis en la personne de Vigile Evêque Chrétien, qui fut brûlé en consequence d'un Decret de l'Eglise Romaine, pour avoir soutenu les Antipodes, verité reconnuë à present par toutes les Nations depuis les progrés qu'elles ont fait dans la navigation & dans le commerce. Galilée auroit eu la même destinée à Rome il y a dix ans, pour avoir dit que la terre étoit mobile, & le Soleil le centre du monde, & rien n'auroit été capable de le sauver s'il ne s'etoit pas retracté. Ces sortes de severitez font tort aux belles Lettres, & empêchent les progrés qu'on pourroit faire dans les arts & dans les sciences.

Heureux les Etudians qui vivent sous tes auspices dans cet utile Seminaire de Philosophes, où les misteres de Dieu & de la nature sont enseignez, & où l'on n'a à craindre ni la profane licence des anciens Payens, ni les superstitieuses severitez des Infidéles modernes.

LETTRE IV.

A un Medecin de ſes Amis.

Il ſoûtient contre Deſcartes que les bêtes ont de la raiſon, ou une faculté fort approchante.

LEs Philoſophes Occidentaux, & ſur tout ceux 1642.
qui ſuivent le ſentiment de Monſieur Deſcartes, ſoûtiennent que les Ames de toutes les creatures, à la reſerve des Hommes, ſont materielles & mortelles: Que la bête n'eſt qu'une machine comme une montre ou une horloge, & qu'elle n'eſt animée par aucun eſprit diſtinct de la matiere; mais qu'elle agit machinalement, & à proportion des impreſſions qu'elle ſe forme des objets exterieurs.

Tu ſais que ce n'eſt pas le ſentiment d'Ariſtote, & de tous les ſages de l'Orient; & tu n'ignores pas non plus que nos Docteurs Arabes croyent tout autre choſe, c'eſt-à-dire qu'ils ne font point de difference de l'ame des bêtes à celle des hommes, pour ce qui eſt de la raiſon & de l'immortalité. Ils ont même aſſigné des appartemens particuliers pour la bête qui porta nôtre Saint Prophête de la Meque à Jeruſalem, pour le Belier qu'Abraham ſacrifia en la place de ſon fils Iſaac, pour la Vache de Moïſe, pour la Fourmi de Salomon, pour la baleine qui ſauva Jonas, pour le Corbeau qui nourrit Elie, pour l'Aneſſe qui cenſura Balaam, & en general pour tous les Chameaux qui ont l'honneur de porter le Sacré Alcoran à la Meque.

Je ne croirai qu'ils ſoient en Paradis que quand j'aurai le bonheur de les y voir; mais cependant je ne ſaurois être du ſentiment de ces Philoſophes modernes, qui ſoûtiennent que leurs Ames ſont pure-

1642. ment materielles. Je demeure d'accord que les hommes & les bêtes ne se meuvent que par les regles de la machine ; mais je soûtiens que cette machine est conduite par un principe plus relevé que ne le sont les impressions casueiles des objets exterieurs qui se font dans les bêtes aussi-bien que dans les hommes.

Il me semble que tous les animaux ont en partage une faculté qui aproche fort de la raison, si tant est qu'on ne puisse pas lui donner ce nom. Empedocles, Pithagore, Plotin, Porphire, & plusieurs autres sages de l'antiquité étoient de ce sentiment. Il est vrai que cette faculté paroît beaucoup plus en certaines bêtes qu'en d'autres.

Je ne puis que je n'admire la reguliere Architecture des Abeilles, leur industrie, & leur œconomie politique, qui l'emporte sur la plus excellente forme de gouvernement qu'il y ait parmi les hommes. Je n'ai pas moins de plaisir à regarder l'araignée, lors qu'avec un art admirable elle se construit un petit palais de soie, & qu'elle tend sa toile déliée pour prendre les mouches mal avisées. C'est quelque chose d'agreable & de divertissant d'observer la conduite des Fourmis, leur sage prévoyance, & de voir comment elles travaillent durant tout l'Eté pour amasser le fonds dont elles ont besoin pour se nourrir durant l'Hiver. Il n'y a point d'oiseau, point de bête à quatre pieds, point de poisson, qui ne refute cette hipothese de Descartes.

Porphire dit, & la chose n'est pas incroyable, qu'il y a dans les Indes Orientales une bête qu'on nomme *Hyæna*, qui s'approchant des Villages imite la voix de l'homme ; & si les Habitans qu'elle appelle par leur nom sortent de leurs maisons, elle se jette sur le premier qu'elle rencontre & le devore. Le Chien, le Singe, l'Elephant, & plusieurs autres bêtes à quatre pieds, nous font manifestement voir qu'elles ont de la raison, ou quelque chose qui lui ressemble fort.

Qui n'a point oüi parler de l'amour que le Dauphin a pour l'homme ? Pline fait un plaisant conte

d'un Dauphin qui frequentoit le Lac Lucrin en Italie, & auquel un jeune garçon jetoit souvent à manger. Ce poisson se rendit enfin si familier, qu'il venoit quand il l'apelloit. Nous disons aussi qu'un autre Dauphin prit sur son dos le musicien Arian qu'on avoit jetté dans la Mer, & le mit à terre sain & sauf. 1642

Est-il possible que toutes ces actions ne procedent que de la matiere? Sur ce pied-là il n'est pas malaisé de dire que la nature humaine même n'est que une matiere modifiée de telle & telle façon, & que tout le bruit que l'homme fait dans le monde n'est que l'éfet d'un corps mieux composé, & d'une machine plus parfaite & plus rafinée.

Je demeure d'accord que nous surpassons de beaucoup les autres creatures animées dans toutes les operations de nos ames, & dans l'usage de nôtre raison; cependant nous ne laissons pas d'avoir nos defauts comme elles ont les leurs: Et le plus grand des nôtres est, je croi, de ne vouloir pas donner de la raison à des creatures qui ont souvent plus de sens que nous. L'homme n'agit en cela que par un principe de vanité & d'envie que je ne puis m'empêcher de condamner, & dont je sai que tu n'est point coupable.

LETTRE V.

A Hussein Bassa.

Il accuse d'envie le Gouverneur des Pages du Serrail, & se plaint qu'il lui a rendu de mauvais offices.

JE reçois tes commandemens comme des marques de ton estime & de ta bonne volonté, que je souhaite qui soient perpetuelles. Tu as beaucoup de

1642. part à la faveur de nôtre auguste Empereur, & je tâcherai de meriter ta protection par tout le respect & par toute la veneration qu'on peut esperer d'un homme de mon caractere.

Rien n'est si capable de contribuër à former une amitié solide, qu'un esprit droit. C'est par les fausses idées que l'esprit des amis commence à s'aliener. Je ne voudrois pas que tu crûsses de moi ce que j'en croi moi-même, cela t'obligeroit à me mépriser. Je ne voudrois pas non plus que tu me regardasses comme les François, qui me prennent pour Tite de Moldavie. Mais considere-moi, je te prie, quelques grands que puissent être mes defauts, comme un homme qui estime & qui pratique l'incorruptible fidélité des premiers siecles. J'abhorre la trahison, & c'est pour cela même que je suis souvent forcé de dire un mensonge oficieux. Cependant je ne prostituë pas ma conscience, parce que j'ai la dispense du Moufti. Si jamais on dit que j'ai degeneré, sois sur tes gardes, car ce sera quelque calomniateur qui voudra peut-être me suplanter. Je ne suis pas ennuié de ma commission, mais j'aprehende de perdre la faveur du Sultan: On ne sauroit me l'ôter sans m'ôter l'honneur, qui m'est plus cher que ma vie.

Tu sens bien par ce que je viens de dire, que je n'ignore pas les mauvais ofices que m'a rendu Ikingi, il est ambitieux & plein d'envie. Si j'étois dans le poste où il est, je ne voudrois pas changer l'honneur & la felicité d'élever les Pages du Serrail, pour un emploi sujet à une infinité de hasards & de peines. S'il sait la langue Françoise, il y en a d'autres qui la savent mieux que lui, & qui s'acquitteroient mal d'une pareille commission; & la langue n'est que la moindre partie des talens qu'il faut avoir pour cela. Tous ceux qui savent les Langues ne sont pas propres à être employez aux secrets d'Etat; & tous les Maîtres de Langues ne sont pas d'habiles Politiques. Je suis surpris de l'ambition d'un homme, qui pour avoir étudié à Athenes, se croit digne

de la confidence de la misterieuse Porte, qui est [1642]
l'Arbitre de tous les Royaumes du monde. Si ce n'est pas son but, pourquoi me trahit-il tous les jours ? pourquoi me dépeint-il aux Ministres du Divan avec des couleurs noires & odieuses, qu'il leur donne comme des couleurs qui me sont naturelles ? Il ne se contente pas de me calomnier, il a corrompu Soliman mon Cousin, qu'il a pris à ses gages pour faire au Kaimakam des portraits infidéles de moi : Et pour être plus assuré de fraper son coup, il a mis dans son parti le chef des Eunuques noirs.

J'écrivis l'année passée à Soliman une lettre pleine de censures, ne sachant pas alors qui le faisoit agir. J'espere qu'elle a fait, quoi qu'un peu tard, un bon éfet chez lui. C'est de lui que j'ai reçû avis de ceci. Il semble qu'il se repent de sa malice ; car il me dit qu'Ikingi a sçû le prévenir de ma perfidie avec tant d'artifice qu'il a crû rendre service à Dieu & au Grand Seigneur de me calomnier : Et il le croiroit encore si le Kaimakam ne l'avoit depuis convaincu de mon innocence. C'est ce qu'il me dit en substance dans sa Lettre, qu'il finit en me demandant pardon.

Je finis par te dire, illustre Bacha, qu'encore que les coups de langue soient plus sensibles que les coups d'épée, & que je pardonnasse plûtôt à un homme qui voudroit galamment m'ôter la vie les armes à la main, qu'à celui qui viendroit lâchement difamer ma réputation, j'attribuë neanmoins la faute de mon Cousin à une erreur de jeunesse, & à une équivoque qui n'a rien de perfide : Et je l'aime d'autant plus qu'il a de l'aversion pour tous ceux qu'il regarde comme des gens qui pourroient être infidéles, & traîtres à Dieu & au Grand Seigneur.

LETTRE VI.

A Soliman son Cousin.

Il reçoit sa justification, lui dit comment il doit en user avec sa femme, & l'exhorte à tenir sa conscience en bon état.

1642. TA justification est raisonnable & modeste, & je suis ravi de m'être heureusement trompé. Tu vois que le Kaimakam & que les autres Ministres de la Porte ont trop bonne opinion de moi pour prêter l'oreille aux discours de mes ennemis ; Ikingi avoit la tête demontée lorsqu'il s'est mis en devoir de me difamer. L'Eunuque noir auroit mieux fait de prendre garde aux Dames qui sont sous sa conduite, que de blesser ma réputation par des coups de langue empoisonnez. Je te prie d'éviter à l'avenir la societé de tous ceux qui te témoignent de l'amitié, si tu soupçonnes tant soit peu que ce soit une amitié forcée.

Tu me demandes comment tu te dois comporter avec ta premiere femme, de laquelle tu dis du bien & du mal. Tu la crois fidéle & chaste, tu la connois adroite & soigneuse de la famille, de bon naturel, facile & obligeante ; mais tu l'accuse de violence & de fierté, d'emportement & de médisance. Elle releve tous les jours & à toute heure les fautes que tu fais ; elle en use avec toi comme si elle étoit ta Regente, & prétend te corriger, te reprimander, t'instruire, & diriger toutes tes actions. Tu te plains enfin que tu ne peux avoir aucun repos avec elle.

Je te dirai, mon cher Cousin, que tu aurois dû t'adresser aux Emaums & aux Dervis, ou au moins à ceux qui savent par experience ce que c'est que le

Mariage. Leur jugement auroit été plus autentique 1642
que ne le sera celui que tu peux attendre de moi. Mais puisque tu veux me consulter, je te donnerai le meilleur conseil que je te pourrai.

Je croi qu'il te sera dificile de vivre heureux avec ou sans cette femme. Le destin te l'a donnée comme une espece de contrepoids à ta vie, s'il m'est permis de parler ainsi, de peur que trop de prosperité ou trop d'adversité, trop de joie ou trop de tristesse ne fit point pancher la balance de tes sens, & que n'étant contrôlé de personne tu ne te laissasses emporter aux torrens des plaisirs, ou que tu ne succombasses sous les funestes attaques de la douleur & de la mélancolie.

La chaste fidélité dont tu la crois partagée ne peut être trop estimée. C'est une vertu qui rend une femme digne de tous nos hommages. Ses soins & sa diligence, le respect & les devoirs qu'elle te rend, sa facilité & son bon naturel, sont des qualitez qui doivent te charmer. Si tu la traite mal, tu es trop genereux pour n'en être pas fâché un moment aprés. Si tu prens la route ordinaire, & que tu lui donne selon la Loi la Lettre de divorce, tu ne seras pas deux fois vingt-quatre heures sans t'en repentir.

Je demeure neanmoins d'accord qu'il est fâcheux d'être exposé aux criailleries d'une femme emportée, & d'avoir à soufrir ses reproches & ses injures, ses mépris & ses défiances, ses leçons & les autres bisareries du sexe. Y a-t'il d'homme à l'épreuve d'un pareil esclavage? Y a-t-il d'homme qui ait tant soit peu de sang dans les veines, qui puisse être capable d'une indulgence si lâche & si peu virile? je ne saurois te conseiller une maniere d'agir si baste. L'homme est le maître de toutes les autres creatures: Les bêtes les plus feroces sont soumises à son empire: La femme seule, la femme ambitieuse lui dispute la domination. Mais c'est son droit; & celui qui le cede à ce sexe ambitieux desavoüe Dieu & la Nature. Cependant sers-toi de ton pouvoir

1642. avec moderation : Observe un juste milieu. Il ne faut pas avoir la ferocité d'un Ours ; mais il ne faut pas être éfeminé & sans fiel comme le pigeon. Si tu vois qu'il ne soit pas possible de la retenir dans les bornes du devoir & de l'obeïssance, repudie-là & te mets en repos. La compagnie de tes autres femmes éfacera bien-tôt l'agreable idée que tu t'es fait de celle-ci, & mille nouveaux plaisirs te dédommageront de cette perte. Mais s'il arrive qu'elles imitent son exemple, & que devenuës du même esprit elles te tourmentent par des paroles ofensantes, repudie-les toutes. Je te conseillerois plûtôt de prendre successivement cinq cens femmes, que de te rendre malheureux par trop d'amour & d'indulgence pour une qui ne sait pas profiter de tes faveurs.

Mais avant que de commencer de mettre ce conseil en pratique, employe toutes les voies de douceur & d'honnêteté que la prudence peut t'inspirer pour la ramener, pour lui faire sentir sa faute, & pour l'obliger à changer de conduite : car il faut que tu comptes qu'il te seroit moins douloureux de te faire arracher un œil, que de bannir de ton cœur le premier objet de ton amour.

En cela & en toute autre chose, aye égard à la conscience, & à l'Ange qui tient un Registre exact de toutes tes actions. Ne fais rien qui puisse meriter d'être châtié par les deux Anges noirs qui te visiteront dans ton tombeau. Ceux qui traitent ici les femmes avec injustice & avec cruauté, seront privez des felicitez que nôtre saint Prophête nous a promis en Paradis avec cet agreable sexe.

LETTRE

LETTRE VII.

Au Kaimakam.

De la reduction de Perpignan, qu'Olivarez empécha de secourir. Du chagrin de ce Ministre à la nouvelle de cette perte. De la disgrace de Richelieu, & de son retour.

LA prise de Perpignan par les François surprend tout le monde ; c'est une place imprenable, & qui ne peut s'emporter que par famine. Ceux qui se piquent de savoir les secrets des Etrangers mettent cette perte sur le compte du Duc d'Olivarez. Ils disent qu'aussi-tôt que le Roi d'Espagne eut apris que les François avoient assiegé cette importante Place, il voulut l'aller secourir en personne ; mais que le Duc l'en empêcha, craignant que sa mauvaise conduite n'éclatât si le Roi alloit sur la Frontiere, & qu'il eût seul l'administration des affaires. C'est ce qui arrêta, dit-on, les levées qui se faisoient en Arragon & en Castille, & qui découragea les Troupes qui étoient actuellement sous les armes. 1642

Que cela soit ou ne soit pas, il est certain que le Duc d'Olivarez se sentant coupable a eu juste sujet de craindre : Il sait que les Grands d'Espagne n'attendent que l'occasion de le ruïner dans l'esprit du Roi. Mais il est surprenant que dans une telle conjoncture il ait negligé le salut de Perpignan, la chose du monde la plus capable de le confirmer dans les bonnes graces de son Maître, parce qu'on impute au Ministre favori, soit durant la paix, soit durant la guerre, tout le bien & tout le mal.

De quelque côté que puisse être la faute, je n'ai encore vû personne qui blâme le Gouverneur de la Place : on dit qu'il a donné toutes les marques de brave soldat, de sage Commandant & de fidéle sujet.

1642 Ce sont des personnes qui doivent être respectées en la personne même de nos ennemis.

On dit que le Roi d'Espagne avoit une confiance au Marquis d'Avila qui tenoit de la superstition, parce qu'une personne de cette maison avoit autrefois défendu cette Place jusqu'à l'extrêmité, & fait enfin lever le siege. Il est certain que la vertu n'est pas attachée aux noms, & que la victoire ne suit pas toûjours le même sang ; l'un & l'autre est souvent un effet de la prudence & du hasard. Les Romains firent de grands progrés contre les Carthaginois, sous la conduite de Scipion l'Africain ; mais sous un autre Scipion ils perdirent autant qu'ils avoient gagné.

On dit que le Duc d'Olivarez est fou de la perte de cette Place, ou qu'il fait du moins semblant de l'être. Je ne te donne pas ceci comme une verité, illustre Kaimakam, mais pour te faire voir combien les gens censurent volontiers non seulement les fautes des grands hommes, mais même les chagrins & les regrets dont leurs fautes sont suivies, comme s'il faloit leur faire un crime de pleurer des maux qu'ils n'ont pû prévenir.

Cependant le Cardinal de Richelieu a dissipé l'orage que le Duc d'Orleans & ceux de son parti avoient excité contre lui, comme si la destinée de ces deux Ministres étoit opposée, & que l'un dût s'élever par la chûte de l'autre.

Olivarez avoit tendu des pieges au Cardinal de Richelieu pour le perdre ; mais lui-même y est tombé. Il avoit corrompu une des creatures du Cardinal, qui s'étoit jettée dans le parti des Ducs d'Orleans & de Boüillon. Tout le monde soupçonnoit de plus ce Prélat d'avoir de mauvais desseins sur la personne du Roi, & de vouloir s'en défaire pour se mettre en possession de toute l'autorité. Ils ont informé Olivarez de tous leurs sujets de plaintes, & ont traité secrettement ensemble. Dans l'esperance de jetter la France dans une Guerre Civile, & de ruïner le Cardinal, le Ministre d'Espagne s'étoit obligé de

fournit aux Conſpirateurs douze mille hommes de pié, & trois mille de cheval. Sedan devoit être le rendez-vous de cette Armée. Mais le Cardinal, à la penetration duquel rien ne peut échaper, a d'abord découvert le complot. Il l'a fait ſavoir au Roi, les conjurez ont été arrêtez, & deux ont été décolez: Les autres ont eu leur grace, à condition de ſe rendre, & de ne paroître jamais devant le Roi. 1641

Ceci eſt arrivé environ le tems de la priſe de Perpignan. Peu de tems avant les Conſpirateurs avoient ſi fort afoibli le crédit du Cardinal à la Cour, que le Roi refuſa au Cardinal la permiſſion de le venir voir durant ſa maladie: Sur cela le Cardinal s'étoit retiré; mais le Roi fut bien-tôt obligé de le ſuivre, parce qu'il n'avoit dans ſes beſoins d'autre reſſource que ce Miniſtre, qui diſpoſoit des cœurs de ſes Sujets & de ſes Alliez. Dans ce tems-là le Comte de Guiche fut défait en Flandres, & les Pariſiens craignoient que Dom Franciſco de Melo ne menât ſon Armée juſques dans le cœur de la France. Il n'y eut que le premier Miniſtre qui fût capable de tirer le Roi d'un ſi grand embarras. Ainſi par l'heureux concours des évenemens le Cardinal rentra dans les bonnes graces de ſon Maître, vit ſes ennemis étrangers humiliez, les domeſtiques punis & déconcertez, & Perpignan pris.

LETTRE VIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, ſon correſpondant à Vienne,

Pour lui donner avis de la reception de ſa lettre, du journal & de la bague de Racoa.

TA Lettre, le Journal & la bague que Racoa m'a donné par ſon Teſtament me ſont heureuſement parvenus. Ce preſent teſtamentaire eſt une preuve de

l'afection qu'il avoit pour moi, & une marque que j'en ai bien usé avec lui : car les personnes mourantes agissent sans déguisement.

Ses Memoires me seront d'un grand secours, puisqu'ils contiennent une histoire de la Cour d'Allemagne depuis l'an 1600. jusqu'à sa mort, plus exacte qu'aucune que j'aye encore vûë. Je sai bien qu'il y a plusieurs relations de cette nature : mais je sai bien aussi que les historiens de l'Europe parlent plûtôt selon les mouvemens de leur passion & de la crainte, que selon la connoissance qu'ils ont de la verité. La liberté d'imprimer a corrompu la bonne foi de la plûpart des Ecrivains qui cherchent plus à plaire qu'à instruire la posterité. C'est ce qui fait que je n'ai que du mépris pour la plûpart des histoires modernes, & que je ne fais cas que des manuscrits de la nature de ceux de Racoa. Il parle en homme desintéressé, & il n'a d'autre penchant que de rendre au Grand Seigneur les services qu'il étoit obligé de lui rendre. Je dis ceci pour t'encourager & pour te proposer un si bon modéle à imiter, toi qui succedes à ce bon & honnête vieillard. Si tu mets quelques remarques sur ce papier, prens garde que ce soit des choses importantes & veritables.

Le Banquier à qui tu as adressé la lettre qui me regarde, a fait d'abord quelque dificulté; mais Echimilia a levé tous ses doutes. Je te prie de faire en sorte à l'avenir qu'on ne me prenne pas pour un fourbe, car cela pourroit être d'une fâcheuse consequence pour nous. Je ne voudrois pas qu'il arrivât rien qui pût me rendre suspect aux François. Un malheur est presque toûjours suivi d'un autre ; & la moindre tache dans un homme qui a du crédit est capable de le ruïner entierement. On soupçonne & l'on fuit comme la peste un homme qui s'est mis en mauvaise réputation.

Tu feras bien de prévenir ce malheur par tes soins & par ta prévoyance. Reçois ceci en bonne part d'un homme qui sacrifie ses interêts à ceux de son Maître.

LETTRE IX.

Au Moufti.

Sur l'incarnation de Jesus-Christ : Des taches de la Lune, que les Turcs attribuent à l'Ange Gabriël, & du Philosophe Descartes.

TOi qui es la lumiere de l'aveugle, l'étoile Polaire de ceux qui sont exposez aux bourrasques d'un Ocean d'incertitude, l'asile des ames agitées d'un orage de vaines opinions, dis-moi, je te prie, si c'est un blasphême de dire que Dieu a déja pris la nature humaine, comme le croient les Chrétiens, puisque nôtre saint Prophête reconnoît que Dieu prendra un corps à la resurrection : Je m'aproche de ton sacré Palais avec des charbons ardens sur ma tête, * & le cœur tout enflâmé de zéle : Répons favorablement à la suplication que je te fais ; éclairci mes doutes, dissipe les broüillards qui obscurcissent mon ame inquiete, & remets mon esprit dans sa juste situation. 1642.

Si l'Essence divine peut avoir un corps, il me semble que les Chrétiens ne blasphêment pas de soûtenir l'incarnation du Verbe, que nôtre saint Prophête apelle aussi le soufle de Dieu. Si ce soufle ou ce Verbe de Dieu n'est pas de l'essence de la Divinité ; d'où vient que les fidéles Musulmans ont tant de veneration pour cet endroit de l'Evangile, où il est dit, *au commencement étoit la Parole, & la Parole étoit avec Dieu, & Dieu étoit la Parole?* Si cette Parole

* *Coûtume qui ne se pratique que pour les choses extraordinaires.* Vid. Ricaut. *Etat present de l'Empire Ottoman.*

1642. ou ce Verbe est de l'essence de Dieu, il s'ensuit necessairement que Dieu a pris un corps humain, puisque nôtre saint Prophête apelle la Parole de Dieu celui que les Chrétiens adorent comme un Dieu incarné. Pardonne à ma foiblesse & à mon importunité; & si je suis dans l'erreur, reprens-moi selon ta sageſſe. Les choſes que je te dis ici ne sont pas tant mes scrupules que les argumens des Chrétiens, que je serois bien-aise de convaincre d'heresie si j'avois de bonnes raisons à leur opoſer.

Permets-moi de te faire encore une autre queſtion. Nos saints Docteurs enseignent que l'Ange Gabriël volant prés de la Lune la toucha d'une de ses ailes, & y fit ces marques noires que nous y voyons. Dis-moi donc de quelle grandeur il faloit que fut cette aîle pour pouvoir faire une si grande impreſſion que nous puiſſions la discerner malgré l'éloignement où nous sommes? ou bien s'il faut mettre Gabriël au rang de ces Anges d'une si prodigieuſe grandeur, qu'ils peuvent enjamber d'une étoile à l'autre? Si cela est, n'y avoit-il pas assez d'espace dans la vaſte étenduë du Firmament, s'égara-t'il au travers des globes impiatiquez ou bien lui arriva-t'il de fermer les yeux, pour fraper ainsi malheureuſement ce pâle luminaire du Ciel? Si Gabriël est un de ces grands & prodigieux Anges dont je viens de parler, comment pût-il s'apetiſſer lorſqu'il rendit viſite à Marie, mere de Jeſus-Chriſt, & qu'il lui preſenta une roſe du Paradis.

Répons à ces dificultez, souverain Oracle de la verité; car on me rompt continuellement les oreilles de ces sortes d'objections, que les Infidéles accompagnent de blaſphémes & de railleries. Comment puis-je entendre médire de nôtre sainte Loi, & ne sentir pas des émotions extraordinaires d'esprit? Dis-moi donc, je t'en conjure, comment je dois impoſer silence à ces hardis diſputeurs, qui ont la temerité de se moquer du livre de gloire? Ne t'imagine pas que ce soit une queſtion frivole. & qui ne touche en rien la Religion; car les Occidentaux ont de

l'esprit & de la penetration : & s'ils peuvent une fois 1642.
trouver une erreur dans le saint Alcoran, ils se recrieront contre tout le reste comme contre une fausseté & une imposture. Je ne puis songer à un semblable blasphême sans trembler.

Il n'y a pas long-tems qu'un fameux Astronome me fit voir par un Telescope le Globe de la Lune, qui me parut un corps opaque de la nature de la terre sur laquelle nous marchons; aussi me soûtint-il qu'il l'étoit, & me le prouva par des demonstrations Mathematiques. Il me dit encore que le Globe de la Lune est habitable comme l'est le nôtre; & que la diference des parties plus lumineuses & plus obscures de la Lune, consistoit seulement en ce que les unes étoient terre ferme, les autres eau fluide: Et si je dois en croire mes yeux, la chose est comme il l'a dit, au moins cet instrument d'Optique me l'a-t-il fait paroître ainsi.

Cet Astronome est celebre dans tout l'Occident, & passe pour le meilleur Philosophe qui ait jamais écrit sur les choses naturelles : Il se nomme René Descartes. J'ai eu souvent des conversations avec lui, & j'ai pris un plaisir inexprimable aux idées épurées & subtiles qu'il a du monde. Il débroüille la contexture de tous les Elemens avec autant d'habileté que s'il eût été le Createur lorsqu'il les tira du cahos. La plus petite particule de la matiere que l'œil des autres ne peut appercevoir, lui paroît dans sa propre figure. Il parle des atomes ronds, quarrez, & triangulaires, aussi familierement que s'il les avoit mesurez. Si cet admirable genie n'étoit pas entaché d'une grande impieté, qui est de se moquer du saint Alcoran, le Livre de gloire, & le guide du Paradis, je le croirois inspiré du Ciel.

Un jour que nous parlions du corps de la Lune, il fit cette impie plaisanterie. *L'imposteur Arabe*, dit-il, *auroit pû faire accroire à ses Sectateurs ce que nous disons aux Enfans, que la figure qui paroit dans la Lune est un homme qui a un fagot derriere.*

1642. *son dos, puisqu'il leur a fait accroire que l'Ange Gabriël ayant touché cette Planete de l'une de ses ailes, y avoit fait cette impression.* Mes oreilles ne pûrent soûtenir une si grande impieté : je pris congé, & me retirai.

Fourni-moi donc, sacré Dépôt de toute vraie science, des argumens si convainquans que je puisse fermer la bouche à ces temeraires Infidéles.

LETTRE X.

Au Grand Visir.

D'un Marchand Grec obligé de quitter son païs par l'insolence des Janissaires.

J'Ai fait connoissance avec un Marchand Grec établi à Paris, demeurant autrefois dans une de ces agreables Isles qui ne sont qu'à quatre lieuës de Constantinople, situées dans la Propontide.

Un jour que je lui demandois si le commerce avoit été le motif qui lui avoit fait quiter ces Paradis terrestres, pour venir s'établir dans cette grande Ville, où la puanteur & le vacarme ne manquent pas ; il me répondit qu'il avoit dequoi vivre heureux dans le païs de sa naissance, qu'il y possedoit un bon bien ; qu'il y avoit plusieurs vignes fertiles, & plusieurs maisons qui ne cedoient en rien aux plus agreables des Musulmans les plus qualifiez : mais que les Janissaires & autres Mahometans débauchez frequentans ces Isles, & sur tout celle où il demeuroit, lui firent tant d'outrages aprés s'être échaufez de son vin, qu'ils lui rendirent la vie insuportable. Lorsqu'ils étoient ivres ils vouloient dominer comme s'ils eussent été les Maitres de l'Isle : ils s'emparoient de tout ce qu'ils trouvoient à leur gré, emportoient ce qui leur tomboit sous la main, & le batoient comme un Esclave : Et s'il leur remontroit doucement les ou-

trages qu'ils lui faiſoient, ils lui donnoient pour 1643.
toute ſatisfaction des ſermens & des maledictions.

Cette oppreſſion lui fit vendre ſon bien pour venir voyager en ce païs, où il a plus de liberté, plus de profit, & plus de douceur.

Il n'eſt pas glorieux à la ſublime Porte, qui eſt le Siege de la juſtice, & l'aſile de tout le monde, de ſoufrir qu'il ſe faſſe impunément de ſemblables deſordres à la vûë du Serrail, & par des gens qui ont l'honneur de garder la perſonne du Sultan.

Je te repreſente ces choſes parce que je ſai que tu es équitable, & que tu y remedieras promptement : autrement nous courons riſque de voir non ſeulement ces Iſles deſertes ; mais de voir même la Grece dénüée en peu de tems de tous ſes habitans.

LETTRE XI.

A un Medecin de ſes Amis.

Des diferentes ſectes des Mahometans & des Chrétiens : Du ſiecle d'or, & de pluſieurs abſurditez qu'enſeignent les Docteurs Mahometans.

PErmets-moi de t'entretenir un moment franchement & familierement. Je t'ai ſouvent déclaré les maladies du corps, je veux à preſent te parler de celles de l'ame qui ſont bien plus dangereuſes. Je ne ſai ſi ce ſont des maux ou des remedes. J'ai écrit au Moufti en partie ſur le même ſujet, mais avec précaution & avec reſerve. Je n'en aurai point avec toi, & je verſerai librement dans ton ſein les ſecrets de mon cœur.

Je ſuis mal ſatisfait de pluſieurs choſes qui regardent la Religion : A la verité je ne puis penſer en

1642. nôtre Saint Prophête ou en parler qu'avec beaucoup d'attachement, & avec une veneration infinie ; cependant je dois quelque chose à ma raison. Je veux croire que le Messager de Dieu a été sincere & parfait ; mais est-ce un crime de croire que ses Successeurs ont été des hommes sujets à l'infirmité & à l'erreur : Les divisions où ils tomberent incontinent aprés la mort de nôtre grand Legislateur, justifient cette reflexion, puisque le funeste Schisme dure encore aujourd'hui. Il faut que les Persans ou nous ayons tort. Passe lequel tu voudras des deux, il s'ensuivra de là, que la verité ne fut pas plûtôt au monde, qu'il en nâquit des heresies mortelles. Rien ne m'assûre que nous avons raison, si ce n'est nos Docteurs, partisans d'Osman & d'Ebubeker qui le soûtiennent, & qui autant que j'en puis juger ne sont pas plus infaillibles que les Disciples d'Hali. Les uns & les autres croient le Saint Prophête ; cependant il y a une diference infinie dans l'explication qu'ils donnent de sa Loi. Chacun se vante d'avoir le vrai sens des divins Oracles, & anathematise l'autre comme heretique. La verité ne se contredit point.

De ce premier Schisme sont nées prés de cent diferentes Sectes, qui donnent autant de diferentes explications à la Loi. Cependant il n'y a qu'une verité : Où peut donc compter un homme de la trouver cette verité parmi tant de partis qui se vantent de l'avoir ?

Ne t'imagine pas que je vais me faire Chrétien, parce que je prens la liberté de chercher la verité, car c'est la même chose parmi eux pour ne dire rien de pis.

Jesus que nôtre Saint Prophête apelle le soufle & la Parole de Dieu, le Reformateur de la Loi de Moïse, qui savoit les secrets des cœurs, & qui faisoit des miracles, prêcha aux Juifs la repentance, les bonnes actions, la resurrection des morts, le jour du jugement, les joies du Paradis, & les tourmens

de l'enfer. Il choisit douze Disciples pour répandre 1642.
sa Doctrine par tout le monde ; mais la division se mit aussi parmi eux : chaque Apôtre laissa des traditions diferentes dans les païs où il enseigna. De-là vinrent les dissentions qui partagerent les Eglises d'Orient & d'Occident, & celles d'Ethiopie. L'une suivit Pierre & Paul ; l'autre Jean, & la troisiéme défendit les traditions de Matthieu. De ces Schismes est sorti une infinité de petites Sectes & d'heresies. Chaque Eglise, chaque parti, excommunie, damne, & anathematise tout le reste ; cependant les uns & les autres croient qu'ils seront sauvez.

C'est ainsi que le monde est aux mains au sujet de la Religion, on se persecute, on se mord, & on se mange les uns les autres, parce que tous ne peuvent pas croire la même chose : marque singuliere de pieté, & bon moyen de faire des proselites.

Ces considerations m'ont rendu Sceptique sur les points de foi controversez, & sur les matieres d'opinion. Je ne me détermine qu'en ceci seul, c'est que je crois en un Dieu Eternel, & que j'ai de la veneration pour ses saints Ambassadeurs & Prophétes. Mais si un Ange du Ciel me disoit des choses monstrueuses & incroyables, des choses qui repugnassent au sens commun & à la raison de tout le genre humain, je le prierois de m'excuser si je suspendois ma croyance.

J'admire le siecle d'or, où le monde encore Enfant n'avoit pas encore appris la bigoterie, où la raison ne s'étoit pas corrompuë par des pieuses fables, & où la conscience étoit l'Oracle qui décidoit de tous les doutes, avant que la superstition eût commencé de representer la Divinité sous des formes barbares & terribles. L'innocence pouvoit alors paroître à face découverte, au lieu qu'aujourd'hui elle est obligée de se déguiser. On ne faisoit mourir personne pour dire ou pour penser des choses au dessus de sa portée. L'artificieux Numa n'avoit pas

1641. alors dupé la populace crédule par ſa chimeriqu Egerie. Il n'y avoit point de Pithagore, de langu d'or qui pût faire recevoir aux ſtupides Croto- niates les marmotemens forgez de ſon aigle pou des Oracles : point de Magicien qui par des actions merveilleuſes menât la populace par le nez avec ſes fourbes infernales. Mais la raiſon pure & non corrompuë apprenoit aux hommes à vivre ſur la terre d'une vie immortelle.

Dis-moi je te prie, Savant Medecin, peux-tu croire que le divin Architecte n'avoit pour faire l'homme d'autre moyen que de le griller durant mille ans dans le Soleil ? Crois-tu qu'il y a un pommier tout auprés du Trône de Dieu ? Ou que les Anges peuvent enjamber des centaines de mil- le lieuës chaque fois ? Ne ſaurions-nous aller en Paradis ſans gober ces étranges idées ? N'eſt-ce pas aſſez de croire en Dieu & en Mahomet ſon Prophète ? Et faut-il recevoir comme des veritez tout ce que nos Docteurs nous diſent ? Je prie & jeûne aux tems ordonnez, & quelquefois plus ſou- vent ; je donne l'aumône ; j'aime toutes les crea- tures de Dieu, qui demeurent en ſon amour ; je ne ſuis coupable ni de lârcin, ni de meurtre, ni d'adultere ; je n'ai jamais fait de faux ſerment, ni porté de faux témoignage : Cependant lorſque je m'examine, je me croi le plus méchant de tous les hommes, & je ne puis penſer ſans un regret inexprimable aux moindres choſes que j'ai faites. Si cela ne ſufit pas pour m'acquerir la ré- putation & le droit d'être un veritable & bon Mu- ſulman, j'eſpere que perſonne ne me blâmera ſi je me joints à un grand homme d'Occident, & ſi je ſouhaite mon ame parmi les Philoſophes.

ARMAND JEAN DU PLESSIS
CARD. DUC DE RICHELIEU

LETTRE XII.

Au Kaimakam.

Sur la mort du Cardinal de Richelieu : Sa genealogie, son éducation, son élevation, & la jalousie des Grands contre lui.

TU peux te souvenir d'une lettre que je t'écrivis il y a quelque tems sur la mort de Marie de Medicis, Reine Mere, & Doüairiere de France. Je parlois en même tems de la maladie subite du Cardinal de Richelieu, de ce qu'on en disoit, & des prédictions qu'on debitoit sur ce sujet. De quelque Esprit que procedassent ces Propheties, il est certain que l'évenement les a justifiées. Le Cardinal est mort aujourd'hui quatriéme de la derniere Lune de cette année en cette Ville, & dans son Palais, n'ayant pas encore cinquante-huit ans accomplis.

Je n'ai pas beaucoup de foi pour les apparitions, pour les Esprits, & pour les autres superstitions du vulgaire ; cependant il est évident que le Cardinal est mort avant le premier jour de la nouvelle année, & avant la cinquante-huitiéme année de son âge, comme on dit que l'Esprit de la Reine lui avoit prédit.

Ceux qui ont eu la curiosité d'examiner sa Genealogie, me disent que ces Ancêtres étoient alliez d'un des Rois de France. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'il étoit décendu d'une illustre & ancienne Maison, qui avoit fait belle figure dans ce Royaume durant plus de cinq cens ans.

Il fit ses études à l'Université de Paris, où il fut reçû Docteur de Sorbonne ; dignité fort estimée en France, & dans la plûpart de la Chrétienté, à la reserve de Rome, qui regardent les Sobonnistes de

1642. mauvais œil, parce qu'ils ont quelquefois fait des Decrets préjudiciables à l'autorité du Pape, & à la grandeur de la Cour Romaine.

Ensuite il fut fait Evêque, puis Aumônier de France, puis encore Secretaire d'Etat. Il s'aquira si heureusement de cette charge, que le Roi lui procura la dignité de Cardinal Il n'y a personne des Ministres du Divan qui ne sache, qu'un Cardinal est un des Princes de l'Eglise Romaine.

Durant ces divers degrez d'élevation, il se signala dans la negociation des afaires de la derniere importance: Mais la superiorité de son Genie ne parût jamais mieux que dans la reconciliation qu'il fit du Roi & de la Reine Mere; reconciliation qui le fit aimer & considerer de l'un & de l'autre, de maniere qu'en peu de tems il devint premier Ministre d'Etat & principal administrateur du Gouvernement: Et en cette qualité il eut sa garde particuliere.

Il fut fait ensuite Sur-Intendant des afaires de la Marine, puis Generalissime des Armées. De sorte qu'il sembloit qu'il eût brigué toutes les grandes Charges Ecclesiastiques, & Politiques de Mer & de Terre.

Il n'étoit pas possible qu'avec tant d'autorité il ne s'attirât l'envie des Grands. La Reine-Mere qui l'avoit élevé commençoit dés-lors à prendre ombrage de son grand pouvoir. Les Princes du Sang sur tout étoient fort mécontens de lui. Le Comte de Soissons avoit regardé comme un outrage que ce Prélat lui eût fait proposer sa Niece en Mariage. Le Duc d'Orleans le soupçonnoit de vouloir s'emparer de la Regence. Cependant toutes les conjurations qu'on fit contre lui n'aboutirent à rien. Ni la Guerre ouverte, ni les machinations secrettes ne pûrent ébranler la fortune de ce grand Ministre, qu'on avoit souvent voulu empoisonner, ou faire perir par le feu ou par le fer, & qui nonobstant tout cela ne laissa pas de mourir tranquillement dans son lit,

où le Roi le vint voir peu de tems avant sa mort. 1642.

Je n'entreprendrai point de faire ici des Commentaires, ou des reflexions, comme si j'étois capable de t'aprendre quelque chose. Comme ta sagesse & ta longue experience te rendent un veritable oracle, auquel les plus grands Princes ont recours dans le besoin, je ne t'envoie que les faits tout simples, & avec la relation de la mort du Cardinal, un abregé de sa vie, tel que je le tiens d'un des plus sages & des plus sçavans hommes de la Cour de France.

LETTRE XIII.

Au Moufti.

Sur le même sujet : Des Legs du Cardinal, & de son caractere.

J'Ai envoyé au Kaimakam la relation de la mort du Cardinal de Richelieu, & j'y ai ajoûté certaines circonstances qui y ont du raport, & dont je n'ai pas crû devoir interrompre tes divines meditations.

Ce grand Ministre mourut dans son Palais à Paris, le quatriéme de la derniere Lune de l'année courante. Il est enterré dans la Chapelle du College de Sorbonne, où il avoit achevé ses études, & pris ses lettres de Docteur en Theologie. Il a laissé de grands biens, qui vont annuellement à un million d'écus de revenu, & dont il a disposé en faveur de ses Parens, de ses Amis, & de ses Creatures. Et pour une demonstration particuliere de sa reconnoissance, il a donné au Roi son Palais de Paris, avec toute la vaisselle d'argent & tous les meubles. La derniere fois que le Roi l'alla voir, qui fut peu de tems avant sa mort, il fit present à Sa Majesté d'un bijou de cent mille écus d'or. On dit que le Roi

1642. assignera sur ce Bijou un revenu annuel à un certain nombre de Docteurs en Sorbonne, qui seront obligez de dire tous les jours la Messe pour l'ame du Cardinal, durant une année, & puis tous les ans une fois le jour qu'il est mort. Ces Infideles ont ceci d'aprochant des vrais & fideles Musulmans, qu'ils esperent l'immortalité, qu'ils croient la resurrection des morts, & que les prieres, les aumônes, & les bonnes actions des vivans expient les pechez des morts, comme enseignent nos Saints Docteurs, & comme font aussi par tout le monde les vrais Musulmans.

La nature avoit richement partagé ce Cardinal: elle lui avoit donné un esprit ferme & vigoureux, une conception vive, un jugement solide, une memoire fidele, & une éloquence à laquelle rien ne pouvoit resister. Il a rendu de grands services à son Roi & à sa patrie; & il merite de sa nation quelque chose de plus noble & de plus genereux que les bruits scandaleux qu'on fait courre, & que les Libelles qu'on disperse adroitement par tout pour flétrir sa réputation dans les païs étrangers. Il n'a pas manqué de gens qui ont jetté des fleurs sur son tombeau, & qui ont parfumé ses cendres de l'encens de leurs Eloges & de leurs Panegiriques. Il a eu le sort ordinaire aux grands hommes: Il a été envié & calomnié durant sa vie, & pleuré aprés sa mort de ses propres ennemis.

Sans faire trop le censeur je trouve une tache à sa conduite, c'est que s'étant consacré au service de l'Autel, il se soit mis si souvent en campagne, & que se dépoüillant des paisibles habits de la Religion il en ait pris d'acier, qu'il ait mieux aimé l'odeur de la poudre à canon que celle de l'encens; & qu'il ait preferé le bruit & le fracas de la guerre aux Himnes & aux Antiphones de l'Egliſe. Ce n'est pas que la Religion soit incompatible avec la valeur, & qu'il ne soit aussi juste & aussi saint de combatre pour la patrie, que de prier pour sa prosperité. Nô-

tre sainte Loi le celeste modele de la verité, nous exhorte à la magnanimité, & tous les vrais croyans sont assurez des joyes du Paradis, de Couronnes immarcessibles, & de felicitez éternelles, au cas qu'ils perdent la vie pour la défense du saint Empire, & pour le livre de gloire. Nous avons sur cela l'exemple de nôtre immortel Legislateur : qui a jetté les fondemens du plus grand & du plus illustre Empire du monde sur les blessures de ses ennemis, l'a affermi par le sang d'un milion d'Infideles, & à continué ce superbe édifice par les guerres continuelles qu'il a fait aux Nations qui ne vouloient pas se soûmettre à nos victorieux Sultans, Seigneurs de toute la terre. Mais aprés tout jamais l'Ambassadeur de Dieu ne sollicita les Emaums ou les Dervis d'aller en campagne. Il laissa les armes aux Seculiers, & l'Alcoran aux Ecclesiastiques. 1643

Mais j'oublie que c'est à toi que je parle, que le Ciel méme a un soin particulier de ton repos & de ta tranquilité, que les Empereurs mêmes ne doivent pas troubler. Je saluë donc ta Sainteté avec un profond respect, & avec une obeïssance trés-soumise.

LETTRE XIV.

A un Astrologue d'Alep.

Il plaisante sur son nom & sur sa profession, & le solicite à reprendre son vieux métier d'apprendre à des pigeons à porter des Lettres.

TU ne dois pas avoir honte de ton Nom, Jasmir Sgire Rugial, quoi qu'il denote la petitesse de ta taille : ce petit abregé de la stature humaine est parfaitement regulier. La nature a fait voir son

1642. adresse dans un compose où les propositions sont si justes, quoi qu'il semble qu'elle l'ait formé trop petit pour l'esprit qui l'anime: Mais en cela même tu lui as de l'obligation en ce que cet Esprit trop à l'étroit dans sa petite habitation n'est presque jamais au logis. Ton ame est une veritable coureuse nocturne: pendant que les autres sont couchez & dorment, tu fais la ronde des astres. Tu es devenu l'Espion des Planettes: s'il arrive à quelqu'une de faire un faux pas, tu le publies d'abord dans le monde. Tu es l'entremetteur de tous les rendez-vous & de tous leurs commerces galans; & Vulcain même n'a jamais publié les intrigues de Mars & de Vénus aussi souvent que tu l'as fait. Mais je voudrois que tu prisses garde qu'ils ne se vengeassent à quelque heure, comme ils firent autrefois sur un homme de ta profession auquel il en coûta la vie. Il étoit hardi, & se piquoit de bien connoître les astres. Il se produisit un jour à un Roi, & lui dit qu'il avoit exactement supputé sa Naissance; & que suivant les observations qu'il y avoit faites selon les régles de l'Art, il avoit découvert qu'il ne vivroit pas jusqu'à la fin de l'année. *Je te ferai voir*, répondit le Roi, *que je suis plus sçavant que toi: car je sai que tu mouras tout à l'heure, & que toute ta science Astrologique n'a pû le prévoir ni le prévenir.* Et là-dessus il lui fit couper le cou sur le champ. Je ne voudrois pas que tu perisses si subitement, quoi qu'on dise que tu t'es mêlé de quelque chose de trop general.

Il semble que l'Astrologie judiciaire soit fort obligée à la superstition, puisque c'est d'elle qu'elle tient tout le credit qu'elle a dans le monde. Et il y a un proverbe Latin qui dit que *le Sage dirige les Astres* Pour moi je te conseille volontiers de revenir à ton ancien divertissement, qui consistoit à apprendre à des pigeons à porter des Lettres. Cependant je ne voudrois pas qu'à cause de cela tu te mises en tête, à l'imitation d'Esope, de bâtir des Châ-

teaux en l'air, ni de voler comme Domingo Gon- 1643.
salès jusqu'à la Lune à la faveur d'un attelage d'Oyes.

Puisque je suis sur les Oiseaux, où tu trouve tant de plaisir, je te souhaite avant que de finir le même bonheur qu'eut le Savetier Romain, qui apprit à un Perroquet à saluer l'Empereur, lorsqu'il alloit par la Ville, & à lui dire *Adieu Césat*. L'Empereur l'ayant entendu acheta le Perroquet, & le paya en Empereur. Le pauvre homme ravi de sa bonne fortune, eut un autre Perroquet, & fit tout ce qu'il pût pour lui apprendre la même salutation, mais ses soins étant inutiles il se chagrinoit, & disoit dans son chagrin, *j'ai perdu mes peines :* cependant à force de repeter le Perroquet apprit enfin l'un & l'autre : De sorte que la premiere fois que l'Empereur passa par là, il lui dit *Adieu Césat* L'Empereur répondit à cela, *j'ai assez de ces sortes de flateurs chez moi.* Le Perroquet qui savoit parfaitement bien sa leçon, ajoûta tout aussi-tôt, *j'ai perdu mes peines.* L'Empereur l'ayant entendu, & pris plaisir à cette nouveauté, donna genereusement à cet homme pension pour toute sa vie.

Si par quelque heureux hasard tu pouvois vendre tes Pigeons à ce prix-là à Sultan Ibrahim, ton tems seroit mieux employé que tu ne l'employes à faire le Mercure, & à debiter des nouvelles des astres. Mais en ce cas il faudroit que tes Pigeons fussent mieux instruits que ne l'étoit celui qui fut envoyé de Babilone au Sophi de Perse avec une Lettre dans le tems que Sultan Amurat faisoit le siege de cette Place; car ce Courrier volant au lieu d'aller au camp des Perses, fit mal son ambassade & s'étant venu appuyer sur le Pavillon du Grand Visir, y fut tué, & par consequent les secrets besoins de la Place vinrent à la connoissance de l'Armée Ottomane.

Que la même chose arrive aux Infideles & aux Heretiques qui prendront les armes contre les fideles Musulmans. Adieu.

1642.

LETTRE XV.

Au premier Tresorier du Grand Seigneur.

Il s'excuse de ne lui pas écrire plus souvent. Parle de la mort du Roi de Perse ; de la reduction de Tortone, & du mariage du Prince de Savoie avec sa Niece.

TU me dis que les Ministres du suprême Divan m'accusent de negligence d'écrire si peu souvent, & d'écrire des choses de si peu d'importance. Il me semble que tu as plus de sujet que personne de te plaindre sur ce chapitre, puisqu'il y a quatre mois passez que je ne t'ai écrit, & qu'il n'y a aucun des autres Ministres qui n'ait reçû durant ce tems-là plusieurs de mes Lettres. Voudroient-ils que je forgeasse des nouvelles ? Voudroient-ils que je les amusasse par des relations de choses qui n'ont jamais été ? Je n'ai pas manqué jusqu'ici de communiquer à la Porte tous les avis que j'ai reçûs : Mais ils doivent considerer qu'il se fait peu de chose l'hiver. Le tems qui devore tout a presque englouti l'année ; & il semble que la Lune qui la doit finir soit confite à la glace. Nous sommes ici dans la neige jusqu'aux genoux, & les plus grands guerriers trouvent qu'on ne sauroit être mieux campé qu'auprés du feu.

Le bruit court ici que le Roi de Perse est mort. On dit aussi que le Grand Mogol n'en prendra point le deüil, parce que sa mort le délivre d'une tempête qui menaçoit de bouleverser tous ses Etats en deça du Gange. On ajoûte qu'il a recherché l'alliance du Grand Seigneur en vûë de continuer la guerre contre le jeune Roi de Perse, qui n'a pas encore vû treize étés, & de mener ses forces jusques

sous les murailles d'Ispahan. Il ne m'est pas permis 1641
de donner des conseils à mon Souverain, qui est le seul Juge de l'Univers; mais donne-moi la liberté de te proposer mes conjectures, & de te dire comment il en agira dans cette afaire, si ce que j'ai entendu dire est vrai. Je n'ai aucun sujet de croire que Sultan Ibrahim viole la paix qu'il vient de conclure avec le Roi de Perse, & dont il porte les articles dans son sein.

Tu vois, illustre Bacha, que les nouvelles sont si steriles, que je suis forcé d'avoir recours à celles qui passent par la bouche du vulgaire. Si je te mande une chose que tu savois déja, ne t'en prens pas à moi qui doit avoir reçû cet avis des Ministres de la Sublime porte, qui est le Tabernacle où la Renommée fait sa residence. Toute ma vie & tout mon savoir faire est consacré au service du Grand Seigneur. Je n'épargne ni peines ni dépense pour me rendre éfectivement necessaire au Grand Maître de l'univers. J'écris souvent aux Ministres du Divan, qui sont ses Esclaves aussi-bien que moi: cependant personne ne me répond que le Reis Effendi. J'ai reçû aussi du Venerable Moufti une Lettre pleine de consolations & de conseils. Hassein Bassa m'a donné une commission: & ce sont ceux-là que je regarde comme mes amis. Je voudrois pouvoir dire la même chose de tous ceux qui servent Sultan Ibrahim, & je souhaiterois qu'ils vouluſſent discontinuer de médire de moi.

J'étois prêt à finir, mais un vieux courier m'en empêche par les nouvelles qu'il apporte de la prise de Tortone, Place forte en Piémont, & dont les Espagnols ont été en possession jusqu'ici, qu'ils ont été contraints de l'abandonner aux forces de la France, commandées par le Duc de Longueville. Cette Place se rendit le vingt-six de la onziéme Lune.

Le diferent qui a si long-tems tenu aux mains les Princes de la maison de Savoie, vient enfin de se terminer par le mariage du Prince Maurice Cardi-

1642. nal de Savoye, avec sa Niece, fille de la Duchesse Regente. C'est ce qui a échaufé le courage des François dans ce tems de glaces : Car aprés ce Mariage le Prince Thomas, Frere du Cardinal de Savoye a joint ses Troupes avec celles des François, & ont toutes ensemble enlevé plusieurs Places & Forts aux Espagnols, que le Prince Thomas avoit jusqu'ici secourus : Et en dernier lieu ils ont fini l'année par la prise de Tortone, Place environnée de Rochers & de Montagnes.

Tu vois par là qu'il n'y a point de dificultez quelques grandes qu'elles soient, qu'on ne puisse surmonter par le courage & par la perseverance.

Je me recommande illustre Bassa à ta protection & à ta faveur, & te souhaite tous les biens que tu merites.

LETTRE XVI.

A Darnish Mehemet Bassa.

Du Cardinal Mazarin Successeur de Richelieu.

1643. DEpuis la mort du Cardinal de Richelieu il se fait ici de grandes cabales, & de grands changemens à la Cour. Son Successeur au Ministere est le Cardinal Jule Mazarin, Italien d'illustre extraction. Il ne cede en rien à Richelieu pour toutes les rares qualitez qui forment un parfait Ministre; car il a déja passé par plusieurs Negociations dont il s'est tiré avec beaucoup de succez & d'applaudissement.

On commence à present à casser les vieux Oficiers pour faire place aux creatures du nouveau Ministre, en faveur duquel le Roi s'est absolument défait du soin des affaires publiques. Il n'est pas surprenant

de voir que le Roi ſoit ainſi flexible, s'il eſt vrai ce 1643
qui ſe dit à l'oreille que la Reine a eu des complaiſances pour le Cardinal ſur des choſes plus reſervées. Il y a même des curieux qui prétendent remarquer les traits de Mazarin ſur le viſage du Dauphin qui n'a gueres plus de quatre ans, puiſqu'il eſt né le cinquiéme jour de la neuviéme Lune de l'an 1638. ſelon l'Egire des Chrétiens. Le Cardinal a un air grave & majeſtueux, un viſage plein, des yeux perçans; & comme on dit qu'il mange beaucoup, auſſi eſt-il plûtôt gras que maigre.

Il penſa l'autre jour être étoufé par un morceau de bœuf, dont une partie s'attacha à ſes dents, & l'autre alloit préciſement juſqu'au conduit des poumons: Et comme il en bouchoit le paſſage, il empéchoit la reſpiration, de maniere qu'il prit tout à coup à ce Prélat un ſaignement de nez: Son viſage devint noirâtre, & il s'en alloit mourir ſans qu'une perſonne de ſa ſuite lui mit par force les doigts dans la bouche, prit le morceau & l'arracha de ſon goſier.

LETTRE XVII.

A ſon Couſin Fouſi.

Pour le prier de faire une ofrande pour lui à un Santon d'Alep. Avanture de Sintana Fiſſa. Il lui demande la relation de ſes voyages.

JE croi que toi & ton Couſin Soliman me prenez pour un Courtier de Mariage. N'y a-t'il perſonne à Conſtantinople qui puiſſe te dire comment tu dois ménager tes femmes, que tu envoyes à Paris pour me conſulter. Ou bien eſt-ce que tu me tends un paneau en voulant avoir de moi un avis qui m'expoſeroit au reſſentiment du ſexe? Crois-moi, la

destinée d'Orphée ne me fait aucune envie ; & je ne
1643 veux pas qu'on renouvelle sur moi la Tragedie des femmes Ciconiennes. *

J'attendois la Relation complette de tes Voyages en Orient ; mais je vois bien que tu n'as pas reçû ma Lettre. Tu parles d'aller au Printems à Alep, si tu y vas, fais-y je te prie une ofrande pour moi au Santon Skeh Boubac, dont le tombeau n'est qu'à environ une lieuë de la Ville ; tombeau de grande devotion, & où l'on vient de toutes les Villes de ces quartiers-là. Skeh Boubac est sans doute avec Dieu, & il exauce assurément les prieres que ce Saint lui fait pour ceux qui ont de la veneration pour ses vertus, & qui s'approchent de son tombeau pour lui rendre leurs hommages religieux avec humilité & avec foi.

Je te prie encore de donner trois cens Aspres aux pauvres d'Alep, qui mandient dans les ruës pour l'amour de Sintana Fissa. Si tu n'as pas entendu parler de cette Sainte femme, je te dirai comme elle a été canonisée. Alep fut le lieu de sa naissance & de son sejour. Etant parvenuë à l'âge de seize ans, elle fut mariée à un Spahis nommé Griuli Eben Sagran. La premiere nuit comme son Mari alloit se mettre au lit avec elle, il tomba dans une extase où il vit le Paradis ouvert, & le Saint Prophête qui conduisoit Sintana Fissa sa femme dans une des allées du Jardin d'Eden. Etant revenu à soi, & ne trouvant pas sa femme, qui n'a plus paru depuis, il demeura persuadé qu'elle étoit une des filles du Paradis. Elle a toûjours passé depuis pour une Sainte, ou plûtôt pour un Ange travesti en femme. Les Mores rapportent autrement cette Histoire, & font de Sintana Fissa une seconde Marie Magdeleine. Les Grecs disoient de celle-ci, qu'elle fut d'abord une prostituée publique ; mais qu'une fois qu'on lui demanda

* *On dit que ce fut dans le païs des Cicones qu'Ulisse fut mis en pieces par les Bacchames.*

mands gratis & pour l'amour de Dieu les faveurs 1643.
qu'elle avoit accoûtumé de donner. Elle y consentit, merita par ce moyen la grace de sa conversion, & devint ainsi une Sainte. Mais je ne veux pas que tu compte sur cette fable, toute commune qu'elle est dans la bouche du Vulgaire ignorant d'Alep.

Si tu as que'que estime pour moi, fais-le moi connoître en m'envoyant une Relation de tes Voyages. Je ne te demande pas la Carte des païs où tu as passé, parce que la Geographie de l'Asie ne m'est pas inconnuë. Je n'exige pas non plus que tu me dises combien l'on compte de lieuës ou de stades depuis un lieu jusqu'à l'autre; car ce sont-là des remarques de Voiturier: Mais je veux que tu m'apprennes les remarques que tu as fait sur la Nature, sur la Morale, & sur la Politique, dans les lieux que tu as mesurez, & qui composent la plus grande & la plus celebre partie de l'Asie.

C'est ici la seconde fois que je t'écris depuis ton retour à Constantinople: Répons-moi donc selon mon attente. En attendant je te conseille avant toutes choses d'apprendre à te bien vaincre toi-même, & tu n'auras pas de peine aprés cela à venir à bout de ta femme.

Dieu vueille pacifier vos diferens, & vous faire la grace de vivre aussi innocens & aussi contens que Philemon & Banois. Tu sais l'Histoire. Adieu.

LETTRE XVIII.

Au Bassa de Damas.

De Mansour le plus jeune des Fils de Facardin, le brave Emir de Sidon; & de la Bataille de Leipsic.

1643. IL demeure en cette Ville un Marchand Genois, avec lequel j'ai souvent des conversations aussi-bien qu'avec tous les étrangers qui ont quelques habitudes; & j'apprens quelquefois par ce canal des choses qui ne sont pas communes. Le Genois m'a dit que Mansour le plus jeune des Fils du vieux Facardin, le brave Emir de Sidon, que son Pere avoit donné en ôtage à Amurath, est presentement à la Cour du Duc de Florence, qu'il se sauva du Château des sept Tours par le secours d'un Prêtre Grec; & que le Duc de Florence lui a promis de le secourir de Vaisseaux, d'hommes, & d'argent, pour le rétablir dans la possession de ses biens.

Les François parlent de Facardin son Pere avec beaucoup de respect, & paroissent fort touchez de son malheur. Ils disent qu'il étoit Fils d'un Capitaine de qualité que le celebre Godefroi de Boüillon laissa dans ces quartiers, du tems qu'il étoit engagé dans les guerres de la Terre Sainte; & qu'encore que Facardin portât le Turban, cela n'empêchoit pas qu'il ne fût François dans le cœur. Ils accusent Amurat d'avoir violé la foi du serment en le faisant étrangler, lui ayant juré le contraire. Il y en a même qui ont la hardiesse de dire que si son Fils Ali n'eût pas été tué, il eût ébranlé le Trône, dont les fondemens sont aussi profonds que le centre de la terre, & qui par consequent ne peut être ébranlé que par la dissolution du Globe.

Le Genois dit les mêmes choſes de Manſour, & 1643.
ſoûtient que la Providence l'a conſervé pour abaiſſer l'orgueil de la Maiſon Ottomane, pour venger la mort de ſon pere, & pour rétablir les Druſes dans leurs anciennes poſſeſſions.

Comme je ſupoſe que cette nouvelle eſt veritable, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de t'en donner avis de bonne heure, poſſedant comme tu fais une partie de ſon bien, de peur qu'il ne te ſurprenne, & qu'il ne te traite comme un de ſes Ancêtres traita les Damaſceniens, auſquels il enleva pluſieurs Villes & Châteaux dans le temps qu'ils y ſongeoient le moins. Il aura des prétentions ſur Gazir d'Aere & ſur Saphet, Places qui furent démembrées des biens de ſon Pere du tems de la derniere rebellion. En un mot tu trouveras un mauvais Voiſin en lui s'il te prend à l'improviſte.

S'il ſe met en devoir de le faire, je ſouhaite que tes Troupes te ſervent plus fidellement que les Allemans n'ont fait depuis peu ſous le Commandement de Leopold Archiduc d'Autriche, & du General Picolomini qui marchoient au ſecours de Leipſic, que les Suedois aſſiegeoient alors. Les deux Armées en étant venuës aux mains il y eut plus de ſix mille Allemans qui ne tirerent pas un coup de mouſquet, ni ne mirent pas ſeulement l'épée à la main; mais donnerent une entiere victoire à leurs Ennemis ſans fraper un ſeul coup. Si tes Troupes te ſervent de même lorſque Manſour entrera ſur tes terres, tu courras riſque de perdre non ſeulement les Places dont je viens de parler, mais auſſi Damas même, Ville dont la ſituation eſt ſi delicieuſe, que nôtre Saint Prophête même n'oſa y entrer, de peur que ce Paradis terreſtre ne le tentât d'y demeurer, & ne lui fit negliger le celeſte.

LETTRE XIX.

Au Moufti.

Il répond à tous les scrupules de sa précedente Lettre au Moufti, & soutient les délices corporelles du Paradis.

JE m'adresse à la poudre de tes pieds, ô source de toute veritable science. Je t'ai ci-devant écrit pour te suplier de me fournir tes lumieres & de me prêter ton assistance pour répondre aux pointilles & aux blasphêmes des Infideles. Je croi presentement avoir de grandes lumieres: Je croi presentement pouvoir répondre à tout par des raisons claires & intelligibles. Je ne veux pas neanmoins marcher sans guide.

Nôtre vie mondaine & passagere est une bigarrure de lumiere & de tenebres, de science & d'ignorance, dont les intervales sont diferens. Tantôt nôtre ame est brillante & sereine comme le Soleil quand il se leve, & tantôt elle est envelopée de nuages & de broüillards. Nous sommes alors comme endormis, & pleins de chagrin; Nous cherchons à tâtons la verité, & les erreurs nous font broncher comme font ceux qui marchent dans l'obscurité d'une nuit profonde. Voilà l'état où j'étois lorsque les Infideles m'attaquerent, & me firent des questions sur nôtre sainte Loi. Je les écoutai avec horreur & avec peine, mais je ne sçûs pas leur imposer silence. Je courus chercher du secours auprés de toi qui sais tout, & qui es le veritable Heritier de la lumiere prophetique. Mais un celeste rayon a prévenu ta réponse, & je veux te communiquer mes pensées.

Dieu est trés-haut & incomprehensible. Nous ne

pouvons trouver à redire à ses actions : Les ouvrages de ses mains sont parfaits & pleins de sagesse. D'où-vient donc que les Infideles blasphément l'Eternel ? Gabriel l'Ambassadeur de Dieu, tout couvert de lumiere & de gloire voloit par le travers du Ciel, & pour éviter une brûlante Comete qui jettoit alors des feux dans le firmament, il passa trop prés de la Lune, & du bout d'une de ses ailes il toucha cette Planette, où il laissa une marque comme pour servir à l'avenir de memorial aux Anges ; de même que les marques & les signaux qu'on met en mer avertissent des rochers & des bancs de sable qui sont en ces lieux-là. 1643.

Les Infideles se joüent, & demandent *de quelle grandeur étoit l'aile de Gabriel ?* Qui peut mesurer les ouvrages du Tout-puissant ? Que ces Infideles nombrent seulement les atomes qui s'attachent à la plante de leurs pieds lorsqu'ils marchent sur une terre sablonneuse ; ou qu'ils pesent l'air qui est renfermé dans une bouteille ? S'ils ne peuvent faire ces choses qui sont proches d'eux, & à leur portée, d'où vient qu'ils se mocquent de la grandeur des Anges qui habitent les Cieux immenses ?

Ils jugent des choses celestes selon la petite portée de leurs sens, qui les trompent même dans les objets naturels & communs. Si nous en croyons nos sens, ils nous persuaderont que la Lune n'est pas plus grande qu'un grand bassin, & que les Etoiles n'ont pas plus de circonference qu'une lampe ou qu'une torche. Au lieu que la raison & les observations des Astronomes nous assurent que la Lune n'est gueres moins grande que le Globe de la terre, & qu'il y a des Etoiles qui sont prés de cent fois plus grandes. Si ces Ornemens du Firmement qui paroissent de si loin comme des étincelles de feu, sont au pied de la lettre d'une si prodigieuse grandeur, qui nous empêchera de croire que les Anges qui sont encore plus éloignez que les plus hautes Etoiles, sont aussi des creatures & plus grandes & plus magni-

1643. fiques ? Quel inconvenient même y a-t'il à croire ce qu'enseignent nos saints Docteurs, que les Anges peuvent enjamber d'une Etoile à l'autre ?

Puisque je me suis ainsi engagé dans les profondeurs de la Nature, permets-moi d'aller encore plus loin, & même de nager dans les abîmes de la Speculation. Je te dirai ce que je pense Les ouvrages de Dieu ne peuvent se mesurer, & le monde n'a point de bornes : Il est aussi haut que la pensée peut aller, & d'aussi vaste étenduë que l'imagination peut se promener. Qui peut dire où sont les murailles du Paradis ? Ou qui est-ce qui a fait le tour du septiéme Ciel ? Le Palais de Dieu est magnifique, & ses apartemens sont pleins de Majesté. Les Potentats d'en haut sont glorieux & puissans ; & le sejour des Anges surpasse en grandeur ce monde visible. Combien grands sont donc les Anges mêmes ? Que les Infidéles ne se raillent point, & ne regardent point ceci comme une fable. La distance qu'il y a entre les pieds d'un Ange est de plusieurs centaines de milles Ce sont les Anges qui font tourner les Globes celestes, s'il est vrai ce qu'enseignent les anciens Docteurs Chrétiens aprés Aristote & les autres Philosophes de l'antiquité, qui donnent à chaque Sphere son Ange particulier, ou son Intelligence mouvante. Comment cela se pourroit-il faire si les Anges n'étoient plus grands & plus puissans que les Globes qu'ils font mouvoir ? Le plus grand fait sans contredit mouvoir le moindre, & le plus fort le plus foible. Ces raisons sont claires & intelligibles, & si fortes que les Infideles ne sauroient y répondre. Ainsi je pourrai maintenir la verité contre les Impies, & défendre contre les blasphémes des incirconcis les glorieux ouvrages de Dieu, je veux dire les Anges forts & puissans, qui excellent en Majesté & en grandeur

Si l'on demande comment l'Ange Gabriel d'une taille si prodigieuse pût entrer dans le cabinet de Marie Mere de Jesus ? Je leur demande comment le

corps de Jesus qu'ils disent être dans le Sacrement 1643.
de la Messe, comme tu sais, peut être contenu dans un espace aussi borné & aussi petit que l'est une Hostie ? ou comment peut-il être en même tems dans ce pain & dans le Ciel, & même dans dix mille Hosties, & en autant de diferens lieux du monde tout à la fois ?

On ne répond à cet Argument pressant sinon que la puissance de Dieu est infinie, & que ses ouvrages sont incomprehensibles. Voilà qui est le mieux du monde : Mais s'il est tout puissant en une chose, d'où vient qu'il ne l'est pas en l'autre ? Si la presence du corps de Jesus en diferens lieux en même tems est incomprehensible, l'aparition de l'Ange Gabriel dans l'Oratoire de la Vierge Marie l'est aussi.

La nature des Anges nous est inconnuë, & nous ne savons pas de quelle maniere ils se manifestent aux mortels. Il suffit de croire les divins Oracles, sans penetrer dans les secrets de Dieu.

C'est ainsi que je refuterai les Infideles, quand ils déclameront contre l'Alcoran ? C'est ainsi que je fermerai les bouches impures, & que j'imposerai silence aux langues impies des Ennemis de Dieu & de son Prophête.

Les Infideles disent encore que l'Ambassadeur de Dieu a promis un Paradis sensuel aux vrais croyans, fondez sur ce que le Livre de Gloire fait mention des Jardins d'Eden, où coulent plusieurs rivieres de Vin, de Lait ; & de Miel ; où il y a des arbres qui produisent des fruits délicieux ; & sous ombre qu'il est dit dans le même Livre que les Justes seront vêtus de Pourpre & de Cramoisi ; qu'ils reposeront sur des lits magnifiques, auront plusieurs belles femmes, & seront remplis d'une éternelle felicité.

Il est certain que la malice les aveugle, & que l'Esprit de contradiction leur bande les yeux : car si cela n'étoit pas, pourquoi déclameroient-ils ainsi contre la claire lumiere de la vérité, & contre la Doctrine de la Foi ? Ils font profession de croire

1643. aussi-bien que nous la resurrection du corps : pourquoi donc ne pas croire que Dieu a promis des plaisirs convenables au corps aprés la resurrection, je veux dire aprés la resurrection des corps des Justes? Ils font à leurs Disciples & à leurs Proselites une triste peinture des peines des damnez dans les Enfers, ils leur disent par exemple qu'ils brûlent dans le feu & dans le souphre, & même le Livre de l'Evangile parle d'un étang de souphre & de feu. Ne sera-ce pas les corps qui soufriront les tourmens qui sont préparez aux méchans ? Et pourquoi donc ne pas dire que les corps des Justes joüiront en Paradis des plaisirs proportionnez ? Dequoi serviront nos corps aprés la resurrection, s'ils ne joüissent des plaisirs corporels, ou s'ils ne soufrent des peines infinies ? les Justes seront sans doute remplis de toutes les joies, & les Injustes de toutes les douleurs dont leurs corps seront capables. C'est une verité dont les Infideles sont convaincus, & cependant ils font capricusement des querelles à nôtre saint Legislateur, & disent que le Paradis qu'il promet n'est que pour des fous ou pour des bêtes.

J'ai lû dans des Livres de pieté dont les Chrétiens se servent, que les Bienheureux seront rassasiez au Ciel de toutes sortes de delices ; Que l'œil ne verra que de beaux objets, que le goût aura des douceurs incroyables ; que l'odorat sera charmé de toute sorte de riches odeurs & de parfums, qui surpasseront de beaucoup les Aromates de l'Arabie, que l'oreille entendra une merveilleuse melodie, qu'un air sufiroit pour enchanter & endormir tous les cœurs de ce bas monde, & enfin qu'il n'y aura aucun des sens & aucune des facultez qui ne soit transportée & ravie par des plaisirs infinis. Qu'est-ce que tout cela, que des plaisirs sensuels ? Peut-on faire une description plus claire & plus naturelle des délices corporelles ? Pourquoi donc trahir malicieusement l'Ambassadeur de Dieu, & resister à la verité ?

Mais on dira que les plaisirs dont on joüira aprés

la Resurrection, seront des plaisirs rafinez & spiri- 1643.
tuaiisez aussi-bien que les corps : Au lieu, dit-on, que nôtre Prophête entend des plaisirs grossiers & charnels, comme sont ceux du commerce des belles femmes, & autres plaisirs de galanterie.

Il est certain que les Infidéles en parlant ainsi s'aveuglent volontairement, & ferment les yeux à la lumiere, car autrement ils verroient aisement au travers du voile des Allegories & des Metaphores, dont se sert nôtre Divin Prophête dans l'Alcoran, pour accommoder les choses celestes à la portée de l'Esprit borné de l'homme, comme l'ont fait avant lui tous les Prophêtes & Apôtres. Il est parlé du Paradis dans le livre de l'Evangile sous l'emblême d'une Ville trés-magnifique, toute bâtie d'or & de pierres precieuses, avec une riviere qui passe au milieu, le long de laquelle il croit des arbres dont les fruits sont toûjours verds, & dont les fueilles ne flétrissent jamais. Les Chrétiens prendront-ils cela literalement, ou diront-ils que c'est une Allegorie ? S'ils disent le dernier, d'où vient qu'ils vomissent des blasphêmes contre les Sacrez Oracles de nôtre S. Legislateur, parce qu'il décrit les felicitez du Paradis sous des figures & des Tipes sensibles, tels qu'ils doivent être pour faire impression sur le cœur des hommes.

Il ne faut pas s'imaginer que parce qu'il est dit que nous jouïrons de belles femmes en Paradis, cette jouïssance soit accompagnée de la moindre des impuretez qui choquent la pureté en cette vie. Nos plaisirs seront de la nature du lieu où nous irons, c'est-à-dire purs & immaculez. Comme nous jouïrons-là de la beauté dans sa perfection sans aucun mélange de laideur & de diformi é; aussi serons-nous dans cette jouïssance ravis en extase, & cette extase sera dégagée de tout mélange de souillure.

Ces plaisirs corporels ne suspendront pas & n'empêcheront pas non plus nos jouïssances spirituelles : Au contraire, le corps & l'ame seront dans un ravissement de felicitez éternelles.

1643. Dis-moi je te prie, toi qui es la clef des Tresors de la Verité, si je suis suffisamment armé de raisons pour me défendre des déclamations & des objections que les Infideles font contre nôtre Sainte Loi. J'ai mis mes sentimens à tes pieds, & je me suis soumis à ta sagesse infaillible : Confirme donc je t'en suplie, ce que j'ai dit de bon, & me redresse si je me suis égaré : Et au milieu de tes divines éjaculations, pense au plus humble de tes Esclaves : prie Dieu pour un exilé, & lui demande ma perseverance dans la vraye foi, & qu'aprés ma mort je puisse goûter les joies du Paradis que je défends contre les Infideles avec tant de zéle.

LETTRE XX.

Au Kaimakam.

Des honneurs extraordinaires faits au Prince de Morgues par le Roi de France, en récompense de ses services.

LOrsque je te donnai avis du siege de Perpignan, je n'avois pas entendu parler des honneurs extraordinaires qui furent faits au Prince de Morgues durant ce siege. Ce Prince a été sujet du Roi d'Espagne, & a possedé la ville de Monaco : Mais ayant reçû quelques mécontentemens des Espagnols, il avoit eu envie depuis quelques années de se mettre sous la protection du Roi de France ; Cependant il survint alors des dificultez qui l'obligerent de demeurer comme il étoit. Le Gouverneur de Provence fit si bien en 1641. qu'il porta le Prince à recevoir garnison Françoise dans Monacho, & le détacha tout à fait de l'obeïssance du Roi d'Espagne. Le Cardinal de Savoie & autres lui firent de grandes offres; mais

il rejetta tout : Et pour faire voir au Roi Philippe 1643
qu'il avoit le cœur tout François, il lui renvoya le Colier qui lui avoit été donné à la Cour d'Espagne, & qui est la marque de l'Ordre de Chevalerie des Rois Catholiques.

Aprés cela quatre Galeres de Naples croisans à la hauteur de Ville Franche, il y en eut une qui par ordre du Capitan fit voile vers Monaco, ne sachant rien de la rebellion de cette Place. Le Prince invita le Capitan de venir à terre ; & aussitôt qu'il y fût, soixante François qui étoient cachez dans la chaloupe détachée, sauterent à bord de la Galere avec une résolution admirable. Ils tuërent prés de trente Espagnols qui voulurent faire resistance, & le reste s'étant rendu, les François s'emparerent du Vaisseau.

Ce Prince s'embarqua sur cette Galere pour Marseille, avec son Fils à qui il donnoit le titre de Marquis. Ils passerent par la Provence & par le Languedoc, & se rendirent au camp devant Perpignan où étoit le Roi.

Ce Prince qui n'a pas de plus grand plaisir que de récompenser les gens de merite, lui fit beaucoup de caresses, & lui donna des demonstrations extraordinaires de son afection, & de la reconnoissance qu'il avoit de ses services : Il envoya ses carosses au devant de lui ; il fit mettre son Armée en bataille, il le fit manger à sa table, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire honneur à l'arrivée du Prince de Monaco au Camp. Et pour le dédommager de la perte de son Ordre de Chevalerie, il lui donna celui du Saint Esprit, qui, comme je t'ai dit dans quelqu'une de mes précedentes, est une grande avance pour devenir Maréchal de France.

J'ai cru, celebre Ministre, qu'il étoit bon que je t'informasse de cet évenement, toi qui peux élever aux dignitez & aux grandes Charges de l'Empire, ceux à qui tu remarques un genie capable d'entreprendre de grandes choses.

LETTRE XXI.

A Achmet Beig.

Du Dessein qu'eut l'Ambassadeur d'Espagne d'assassiner à Rome le Ministre de Portugal.

1643 IL semble que les Espagnols soient au desespoir depuis la derniere révolution de Portugal, & que leur cœur soit outré de dépit & de fureur. Comme ils n'esperent pas de pouvoir reparer par les armes la perte qu'ils ont faite, ils cherchent à s'en venger par un lâche assassinat, & par une noire perfidie.

Le Marquis de Los-Velez, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Rome n'a pû voir un Ministre du Roi de Portugal qu'il ne regardoit tout au plus que comme un infidéle Sujet du Roi son Maître. Il a fait tout ce qu'il a pû pour empêcher qu'il n'ait eu audience du Pape, & a demandé publiquement, qu'il fût renvoyé honteusement en Portugal. Mais le sieur de Fontenai Ambassadeur de France a soûtenu & protegé le Ministre Portugais, & c'est ce qui a porté le Marquis de Los-Velez à entreprendre le plus noir attentat qui fut jamais.

Tu n'es pas à savoir que la personne des Ambassadeurs est selon le droit des gens quelque chose de sacré; que leurs Palais sont des asiles, & qu'on regarde comme des sacrileges civils tous les outrages qui leur sont faits. Neanmoins l'Ambassadeur d'Espagne voyant que la faction de France apuyoit l'Evêque de Lamego (c'est le nom de l'Ambassadeur de Portugal) se résolut de passer par dessus les barrieres & les défenses qui mettent à couvert les immunitez des Ministres publics, & assurent les fon-

cions de leur charge, & de violer la Loi sans la- 1643.
quelle il ne reposeroit pas lui-même sans danger dans son lit. Ayant donc appris que l'Ambassadeur de Portugal étoit en visite chez Monsieur de Fontenai, sortit de son Palais avec une suite d'environ vingt hommes ; & sous prétexte d'aller voir une Eminence distinguée, il prend le chemin que devoit prendre le Ministre Portugais pour s'en retourner chez lui. Mais l'Ambassadeur de France ayant eu avis qu'un des gens du Marquis ayant suivi de l'œil jusqu'à son Palais l'Evêque Portugais, s'en étoit incontinent retourné vers son Maître, fit observer le Marquis de Los-Velez, & aprit que l'Espagnol avoit fait armer tous ses gens, & s'étoit mis à leur tête. Il n'en falut pas davantage pour donner l'allarme à Monsieur de Fontenai, qui fit armer trente de ses Domestiques, ausquels il donna ordre de le suivre, & de marcher par petites bandes à quelque distance les unes des autres, résolut de défendre le Portugais qui étoit allié de la France, & de s'opposer au dessein de ses Ennemis. L'Evéque de Lamego ne fut pas plûtôt monté en carosse, que le Ministre d'Espagne en eût avis, & gros s'il faut ainsi dire du meurtre qu'il avoit envie de faire, il marcha d'abord droit au Prélat. Les François parurent incontinent, & chargeans brusquement les Espagnols ils en mirent sept sur le carreau en moins de rien, passerent au travers du reste, & percerent jusqu'au carosse du Marquis, résolus de tuër celui qui vouloit tuër le pauvre Evêque ; mais il eut le bonheur de se sauver dans le Palais d'un Cardinal Espagnol.

Aprés cela l'Ambassadeur d'Espagne chagrin de ce mauvais succés, & de la faveur que l'Evêque de Lamego trouva à cette Cour, eut dessein de passer à Naples : Mais le Pape lui donna des gardes pour l'en empêcher, jusques à ce qu'il eût donné des ôtages pour la sûreté des Nonces qu'il avoit en Espagne & à Naples.

Le Vice-Roi de Naples étant informé de ce proce-

1643. dé fit de grands préparatifs, & les Espagnols menaçoient de piller & de brûler Rome. Mais aprés y avoir bien pensé, le Vice-Roi fit au Pape des demonstrations d'amitié, & lui ofrit contre le Duc de Parme un secours de cinq mille hommes, s'imaginant que par cet artifice il s'ouvriroit un passage pour entrer sur les terres de l'Eglise, & qu'il faciliteroit par là la satisfaction qu'il se proposoit. Mais le Pape sans hasarder ses Etats, sçût rendre compliment pour compliment, & répondit qu'il avoit sufisamment des forces pour mettre à la raison le Duc de Parme, supposé qu'il pensât à autre chose qu'à la paix.

Tu peux juger par l'afaire de l'Ambassadeur d'Espagne jusqu'où va la licence des Infidéles, qui ont la temerité de fouler aux pieds les loix humaines & divines dans Rome même, qui est le siege du souverain Moufti des Chrétiens. Je ne sache pas qu'on se soit jamais mis en devoir de faire un pareil attentat à la Sublime Porte, où la Majesté & la severe justice de l'Empire Ottoman impriment du respect & de la crainte à tout le monde, & ôtent même la pensée de commettre un crime si odieux.

Veüille le Conservateur des siecles avancer le tems marqué où toutes les Nations Chrétiennes seront soûmises à la foi des Musulmans, & faire ainsi prosperer l'Univers à la faveur de la justice & de la vertu, & d'une paix qui ne soit jamais interrompuë.

LETTRE XXII.

Au Grand Visir.

Pour se plaindre des menaces du Bassa de la Porte.

QUoi que je n'aye rien d'important à te dire, je ne saurois laisser partir le Courier sans t'écrire: cependant il est de mon devoir de te dire que je ne

ſuis pas pareſſeux, & que je ne laiſſe pas paſſer un 1643.
moment où je ne tâche de rendre quelque ſervice au Grand Seigneur.

Toutes les dépêches que je reçois de la Porte ſemblent des nüages noirs & épais qui s'amaſſent ſur les bords de l'horiſon, & qui ſont les avant-coureurs certains d'une tempête prochaine. L'un m'accuſe de negliger les interêts du maître du monde: l'autre me dit que je fais trop de dépenſe: Un troiſiéme m'écrit que les Miniſtres du Divan prendront d'autres meſures. Tous peſent leurs expreſſions, & il n'y a perſonne qui me parle franchement & à cœur ouvert; & comme ſi j'étois un Enfant & que j'euſſe beſoin de voir la verge & d'en entendre le bruit, on uſe de menaces & de flâteries. Voudroit-on que je renverſaſſe les Decrets de la deſtinée? que je fiſſe de l'Hiver l'Eté, & que je changeaſſe tout l'ordre de la nature? ou s'attend-on que je renouvelle les exploits de Cadmus, & que je faſſe ſortir des armées de la terre pour fournir des nouvelles à la Porte? Je m'en raporte à toi, ſuprême Viſir, qui n'as qu'à faire ſigne pour aſſembler ou pour diſſoudre le Divan, & je te demande ſi je merite les cenſures qu'on me fait. Perſonne ne peut m'acuſer de trahir la confiance qu'on a en moi, ou d'entretenir correſpondance avec les ennemis de l'Empire des Muſulmans. Quel eſt donc mon crime? Suis-je condamnable parce que je dépenſe l'argent qu'on me donne pour ſubſiſter, afin de mieux réüſſir dans les fonctions de mon Miniſtere? Dira-t'on que je diſſipe l'argent du Sultan, puiſqu'au lieu d'accumuler de groſſes ſommes, & de les mettre à mon profit particulier, comme je pourrois le faire ſi je vivois petitement & meſquinement, je conſume de bonne grace tout ce qu'on me donne pour achever heureuſement ce qui me retient ici? Le Treſor de l'Empire eſt-il diminué? ce Treſor, dis-je, qui a fait ſubſiſter juſqu'ici les indigens, & qui par un excés de liberalité Royale a été jetté aux poiſſons de la mer! Dois-je paſſer pour prodigue pour les dépenſes que

1643 je fais à present, parce qu'on sait que j'ai été Esclave en Sicile, & que j'ai eu afaire avec un Patron avare & taquin ? Permets-moi, sage Ministre, de me justifier encore une fois, & de te dire que les incommoditez, & la gueuserie de l'Esclavage ne seroient pas utiles aux fins pour lesquelles j'ai été envoyé dans ces quartiers, & qu'une pension modique ne me rendroit gueres du goût de la Cour où il faut que je sois tous les jours, & où tout paroît leste & propre. Je n'ai pas accoûtumé de me plaindre sans sujet, & je n'ai jamais aimé à chagriner mes Superieurs par des dolcances sans fondement. Mais je suplie très-humblement les Ministres du Divan de me regarder non comme le valet d'un particulier de Palerme, Mais comme l'infatiguable Esclave du plus puissant & du plus liberal Monarque du monde.

En tout cela je me soûmets trés-humblement à ce qu'il te plaira de prononcer, toi qui es le Lieutenant d'un Empire fondé sur le rocher de la destinée, te supliant de me proteger contre la malice de mes Ennemis, qui ne me regardent d'un œil d'envie que parce que je sers le Souverain des Souverains, Seigneur d'Orient & d'Occident, & de tout ce qui est entre deux.

LETTRE XXIII.

A Murat Bassa.

Du Siege de Fribourg, de la défaite des Allemands devant Leipsic, de la reduction de cette Place, & de la consternation de la Cour d'Allemagne.

LEs eaux ont été si grosses, & en même-tems si glacées, qu'il y a deux mois que personne n'a pû voyager par certains chemins; ce qui a été

cause que nos avis ordinaires d'Allemagne, de 1645.
Piémont, de la Valteline & d'ailleurs, nous ont manqué.

La poste vient pourtant d'arriver avec force nouvelles. Fribourg, ville des dépendances de la Saxe, est presentement assiegée par le General Torstenson qui commande l'Armée Suedoise. Il investit cette Place le onziéme de la premiere Lune, & l'on est surpris d'apprendre qu'elle ait tenu si longtems, n'étant pas une place forte, & d'autant plus surpris, que les mêmes Troupes ont emporté en peu de tems Leipsic, place bien fortifiée, & qui étoit pourvûë de tout ce qui étoit necessaire pour soûtenir un long siege. Tu peux voir par là qu'une bataille gagnée décide souvent du bon ou du mauvais succés de la Guerre.

Lorsque Torstenson commença le siege de cette place, tout le monde crût que les habitans se défendroient vigoureusement, & que la Garnison ne se résoudroit jamais à rendre cette importante place; & peut-être ne se seroit-on pas trompé, si les Imperiaux dans le genereux dessein de la secourir, & d'en faire lever le siege, n'avoient pas couru les risques d'un combat. Leopold Archiduc d'Autriche & Picolomini n'eurent pas plûtôt apris que l'Armée Suedoise avoit passé l'Elbe, & qu'elle étoit entrée dans la Misnie, qu'ils marcherent par le plus court chemin pour l'empêcher de s'avancer. Mais ils auroient mieux fait de demeurer dans leurs quartiers; car en perdant une bataille ils perdirent toute la gloire qu'ils s'étoient acquise par les armes. Torstenson s'étoit déja retranché devant Leipsic lorsque il aprit par ses Coureurs que l'armée Imperiale étoit proche. Il mit incontinent le bagage en lieu de sûreté, retira son canon, laissa les Troupes qu'il falloit pour garder les postes de son camp qui étoient les plus proches de la Ville, marcha droit aux Ennemis, & se saisit d'un terrain fort convenable à la conjoncture, je veux dire de la plaine de Britten-

1643. field, dont il se proposoit de faire le theâtre où il alloit joüer le rôle d'un sage & d'un vaillant General. Il ne fut pas plûtôt à la vûë de l'avant-garde des Imperiaux, qu'il fit retirer son Armée, comme s'il n'eût eu aucun dessein de donner bataille. Les Allemans poursuivirent les Suedois & s'engagerent dans des défilez fort étroits entre deux Montagnes escarpées, & qui ne ressemblent pas mal à celles de la Bulgarie, où les Heiduques profitant des hauteurs font mille vols sur les Caravanes qui passent par les défilez de Capi Dervent, & assomment les passans par les grosses pierres, où plûtôt par les Rochers qu'ils font rouler sur eux Ce fut là que les Suedois firent volte face. Torstenson avoit garni ces défilez de canon, qui joüa sur les Imperiaux avec une extrême fureur, pendant que la mousqueterie dont on avoit bordé les deux côtez des montagnes les incommodoit beaucoup sans qu'ils visent personne, parce que cette Infanterie étoit à couvert des bressailles qui étoient de chaque côté du défilé. Ce fut l'aile gauche des Imperiaux qui se trouva ainsi engagée. Picolomini qui la commandoit donna d'admirables preuves de son intrepidité : Il paroissoit à la tête de ses Troupes consternées, & les animoit avec beaucoup de valeur & du bras & de la langue ; mais ses peines furent inutiles, car six mille des siens prirent la fuite sans avoir tiré l'épée. Les Suedois poursuivirent les fuyards au travers des défilez, & étant rentrez dans la plaine, ils chargerent l'aile droite des Allemans. Le combat fut rude & sanglant. Le General Picolomini fit des merveilles, & plusieurs braves Allemans y signalerent leur valeur. Mais il semble que Torstenson soit destiné à la ruïne de l'Empire: car pendant que les choses étoient en équilibre, & que la victoire étoit encore chancelante ; pendant que le terrain étoit indifferemment teint du sang des Imperiaux & des Suedois, il fondit sur le gros de l'Armée Imperiale avec un corps de reserve tout frais, anima si fort les siens par cette

action, & mit les Ennemis en si grand desordre, 1643
que les Allemans ne pouvant plus soûtenir le choc, abandonnerent enfin leur Artillerie, & se retirerent dans la forêt. Il se fit alors un terrible carnage : La Cavalerie Suedoise envelopa les Allemans que Koningsmarc avoit chassé de la forêt, & les chargea avec tant de fureur, qu'ils furent presque tous taillez en pieces. Les Imperiaux laisserent quatre mille morts sur la place, & en perdirent plus d'autant dans leur retraite.

Je t'ai envoyé séparément la liste de tous les Officiers de consideration qui ont été tuez à ce combat, qui passe pour l'un des plus sanglans qui se soit donné en Europe entre les Chrétiens depuis deux cens ans. Tu trouveras dans cette liste plus de trois cens Commandans morts au lit d'honneur.

Les Imperiaux ont perdu quarante-six pieces de canon, soixante-cinq étendars, toutes leurs munitions, cent soixante charettes, & six cens chariots, avec toute l'argenterie de l'Archiduc Leopold, & du General Picolomini.

Cette bataille se donna le premier de la onziéme Lune selon nôtre stile ; & selon celui des Chrétiens le vingt-un de la dixiéme Lune.

Après cette grande victoire, le General Torstenson parut encore devant Leipsic : Il s'aprocha des murailles, planta ses bateries ; & quoique les assiegez eussent d'abord paru fortement résolus à se défendre, ils furent si consterrez & si épouvantez de la défaite de l'armée Imperiale, qu'ils changerent bien-tôt de résolution, & se rendirent à des conditions honorables.

Cependant l'Archiduc d'Aûtriche & le General Picolomini se sont retirez en Boheme. La Cour d'Allemagne est pleine d'aprehensions, & l'on fait par tout de nouvelles levées, pour joindre aux débris de l'Armée dispersée. Les afaires du Roi de Hongrie ne vont pas bien, & tout paroît de mauvais augure pour l'Empire.

1643. On n'apprend rien d'important d'Italie, si ce n'est que les Espagnols prennent des mesures pour se dédommager de la perte de Tortone ; & que le Duc de Milan fait pour cet éfet tous les apprêts qu'on a de coûtume de faire en pareil cas. On dit ici qu'ils ont dessein de reprendre cette Place.

Puissent ces Infidéles être continuellement aux mains, jusqu'à ce que vienne le tems marqué où nos armes victorieuses doivent les soûmettre à l'Empire des Musulmans.

LETTRE XXIV.

Au Kaimakam.

Sur la conduite du Cardinal Mazarin.

QUand je t'écrivis la mort du Cardinal de Richelieu, je crûs te faire autant de plaisir que si je t'eusse envoyé la tête de l'un des plus dangereux ennemis de l'Empire Ottoman. Tant que ce Ministre a vécu il a conspiré nôtre ruïne, & s'il n'avoit pas été détourné par des intrigues moins éloignées, il n'auroit pas manqué d'executer quelque horrible dessein contre la Porte, qui de toutes les Puissances du monde est la seule qui semble surpasser la grandeur de la France.

Mais il semble que cette Cour soit une Hidre ; car elle n'a pas plûtôt perdu son premier Ministre qu'il en renaît un autre qui n'a pas moins de vigueur & de penetration que le premier ; aussi n'avons-nous pas moins à craindre du Cardinal Mazarin que nous avions ci-devant du Cardinal de Richelieu.

La plûpart des gens ont cru d'abord que le Roi changeroit de conduite à l'égard des creatures de ce dernier Cardinal, puisque sur les fins de sa vie le besoin que son Maître avoit de ses conseils, l'avoit

ce semble, plûtôt soûtenu à la Cour, qu'aucune af- 1643.
fection qu'on eût pour lui.

Cependant le Roi a ponctuellement fait tout ce que ce Cardinal lui a recommandé en mourant, & a donné des Charges importantes & considerables à plusieurs de ses parens & de ses amis ; & c'est à sa derniere recommandation que le Cardinal Mazarin doit l'autorité qu'il possede à present. Le Roi par cette conduite montre une politique rafinée, & une modestie dont il y a bien peu d'exemples.

Les complots & les cabales qu'on a fait contre le Cardinal de Richelieu, & la froideur que le Roi lui témoigna durant le siege de Perpignan, ont assez fait connoître à Mazarin qu'il est impossible de posseder une si éminente Charge sans s'attirer la haine & l'envie des Grands. Il a consideré qu'il est étranger, au lieu que Richelieu étoit François d'origine. Toutes ces considerations l'ont obligé de s'unir d'interêt avec deux grands Oficiers qui sont aussi dans la faveur ; l'un est Sur-Intendant des Finances, & l'autre Secretaire d'Etat. Ces deux personnes qui savent de longue main le manége de la Cour & les intrigues des Grands, ne lui rendent pas de mediocres services par leurs instructions : ils diminuënt aussi le mépris du peuple, ou du moins ils le partagent avec le Cardinal, car il n'y a personne assez partial pour mettre les manquemens & les bévûës sur le compte d'un homme, qui ne fait rien, ce semble, que par le conseil de ses deux Collegues, (car c'est ainsi qu'il les appelle, comme si ces trois personnes partageoient entr'elles l'autorité du Cardinal défunt.) Ce n'est-là qu'une ruse de Mazarin qui se sert d'eux comme on fait d'une échelle pour monter plus sûrement : Ainsi l'on ne doit les regarder que comme des degrez à la faveur desquels ce Prélat va s'emparer, sans être envié, du Gouvernement de l'Etat. Ce n'est pas que le Roi ne l'ait déja actuellement revêtu de la dignité de premier Ministre ; mais comme il veut conjurer l'orage que cette dignité va lui attirer

1643. de la part des Grands, il fait semblant de ne vouloir pas l'accepter, & d'avoir dessein de se retirer en Italie, & en attendant il a choisi ces deux hommes pour Collegues. Il prend ainsi d'une main ce qu'il semble refuser de l'autre, & par la magnificence avec laquelle il vit, par la soûmission avec laquelle il fait sa Cour, & par la maniere obligeante dont il en use envers tout le monde, il fait voir que s'il repasse les Alpes il laissera son cœur en France, & que toutes ses vûës ne tendent qu'à devenir Ministre d'Etat avec un aplaudissement general.

Il me fait rire quelquefois de voir les peines qu'il se donne pour s'embarasser de hasards & de troubles, comme s'il étoit du temperament de la Salamandre, qui ne peut vivre que dans le feu.

LETTRE XXV.

Au Moufti.

De la mort de Loüis XIII. Roi de France; apologie des Guerres qu'il a fait à la Maison d'Aûtriche. Relation des usurpations, des complots, & des cruautez des Espagnols.

UN nüage de tristesse se répand en France; le Soleil des François est couché; le puissant Loüis pour qui l'Europe eût été trop petite s'il eût vécu plus long-tems, est à present confiné dans les bornes du tombeau. Hier quatorziéme de la cinquiéme Lune il mourut à saint Germain; il a laissé la Reine en possession de la Regence, & le Cardinal Mazarin de la dignité de premier Ministre.

C'étoit un Prince de grande vertu, & ce fut sa

vertu, ſes heureuſes conquêtes & ſes victoires qui 1645
lui attirerent l'envie de ſes voiſins. Il y a des critiques parmi ſes Sujets qui prétendent trouver pluſieurs fautes dans ſa conduite : telles ſont par exemple la violation de la parole Royale qu'il avoit donnée au Gouverneur de Saumur lorſqu'il lui rendit les clefs de cette place ; la promeſſe qu'il avoit fait aux Rochelois de ne pas bâtir le Fort Louïs. Le Duc de Savoie, le Duc de Lorraine, & l'Empereur d'Allemagne, l'accuſent d'avoir violé la foi des Traitez. Le Roi d'Eſpagne en fait autant : Et tous enſemble ſe plaignent que c'eſt lui ſeul qui a plongé toute la Chrétienté dans la guerre & dans le ſang.

Toutes les choſes ont deux anſes, & l'on prend d'ordinaire le plus mauvais côté, ſur tout dans les choſes de cette nature. Il eſt dificile à un Monarque ſouverain de ſe conduire dans la paix & dans la guerre avec tant d'égalité qu'il évite la médiſance, ſur tout s'il eſt victorieux. Il eſt permis à ceux qui perdent d'être de mauvaiſe humeur.

Mais j'oublie que je parle à un homme qui peut caſſer les Arrêts des plus grands Monarques, devant le Tribunal infaillible duquel ſont muettes toutes les dignitez de la terre. Laiſſant donc toutes les reflexions inutiles, je ne veux te preſenter que ce qu'on peut dire ſans partialité pour la juſtification de Loüis, c'eſt à dire des matieres de fait, dont je laiſſerai la déciſion à ton ſacré jugement.

Pour cet éfet il ne ſera pas mal à propos de te faire reſſouvenir comment les Rois d'Eſpagne, & en general la Maiſon d'Aûtriche, ont troublé de tems en tems la paix de l'Europe depuis pluſieurs années.

L'uſurpation de la Navarre par Ferdinand Roi d'Arragon fut le commencement d'une fatale guerre, lorſqu'il dépoſa Jean d'Albret & Catherine ſon épouſe, quoi qu'il n'eût d'autre droit ſur ce Royaume que celui que lui donnoit l'épée des Arragonnois & des Caſtillans. Ferdinand étoit du ſentiment de Pirrhus & de Liſandre qui diſoient qu'ils ne connoiſ-

1643. soient d'autres bornes à leurs Etats, que celles qu'y mettoient des Ennemis résolus par une vigoureuse résistance. Ainsi la Navarre étant voisine de la vieille Castille, de la Biscaye, & de la Galice, devint la proie de l'Espagne. Il faut ajoûter à cela la violation de la parole Royale donnée à Catherine de Medicis Reine-Mere de France; à Dom Antonio heritier présomptif de Portugal; aux Ducs de Savoie & de Parme, & à Catherine Duchesse de Bragance. Il avoit promis à cette derniere d'aquiescer à la Chambre de Lisbonne, en cas de succession à la Couronne de Portugal: cependant contre toute Loi & Justice, il usurpa ce Royaume à l'improviste; le rendit tributaire, & en fit une Province de la Couronne d'Espagne.

La politique ordinaire des Princes sages a toûjours été de s'opposer au torrent de la grandeur naissante de leurs Voisins, & de tailler les branches superfluës d'un Empire mal aquis: Et si Henri IV. Roi de France eût vécu plus long-tems, l'on croit qu'il auroit reconquis la Navarre, & planté les Fleurs-de-Lis dans Fontarabie & dans Pampelune. Qui peut donc blâmer Loüis XIII. avec justice d'avoir poussé une guerre que tout le monde attendoit que son Pere pousseroit?

De plus la maniere avec laquelle les Espagnols ont fait la conquête de la Mexique & du Perou, deux puissans Empires de l'Amerique; la barbarie & la cruauté avec laquelle ils y ont inhumainement massacré plus de vingt millions de personnes, n'épargnant ni dignitez, ni âge, ni sexe, mais sacrifiant tout à leur insatiable avarice, a été un sujet suffisant pour animer contr'eux tous les Princes du monde.

Je ne prens point parti pour la France, non plus que je prendrois pour l'Espagne si j'y étois: Je prens seulement le parti de la Justice.

Il étoit tems que la France prit l'allarme & qu'elle se tint sur ses gardes, lorsqu'elle a vû sa puissante Voisine faire de nouvelles alliances & se fortifier

de

de toutes parts. La France auroit pû attendre les des- 1643
seins des Espagnols à éclater & leurs batteries à joüer ; si le danger n'eût ménagé que de derriere les Monts Pirenées. Mais lorsqu'Elle a vû tant de Princes & d'Etats unis, & entierement sujets à l'Espagne, il étoit tems de battre le tambour, & de n'attendre pas la guerre chez soi: Il étoit tems de grimper les Alpes, & de reconnoître les Etats que l'Espagne avoit en Italie ; car le Royaume de Naples, le Duché de Milan, l'Isle de Sicile, les Ducs de Mantoüe, de Parme, & d'Urbin, les Princes de Massa & de Piombine, & les Republiques de Genes & de Luques marchoient tous alors sous la Baniere des Espagnols. De sorte qu'il ne restoit que le grand Duc de Toscane & la Republique de Venise qui vouluſſent faire tête aux menaçantes armes de l'Espagne. Qui blâmera donc le Roi de France d'avoir fait alliance avec les Hollandois, les Hessiens, les Grisons & les Suedois. Comment pouvoit-il rompre autrement la formidable Ligue dont je viens de parler ?

Outre cela il parut si visiblement que le meurtre d'Henri III. & d'Henri IV. le premier tué à saint Cloud par Jacques Clement; l'autre à Paris par Ravaillac, furent des coups des intrigues & des conseils des Espagnols, que ce fut le motif qui obligea le feu Roi Loüis à se tenir sur ses gardes, & à observer les mouvemens de l'Espagne : Et ce fut assez pour justifier les préparatifs de guerre qu'il fit contre cette Puissance : Car sans parler des motifs d'une juste vengeance, les ombrages ordinaires des Souverains auroient dû déterminer ce Prince à faire tous ses éforts pour prévenir les intrigues des Espagnols.

Le Mariage du Roi de France avec l'Infante ne devoit pas le rassurer beaucoup, puisque sous la plus belle herbe se cachent souvent les serpens les plus venimeux. L'Espagne esperoit d'achever à la faveur de ce specieux Mariage ce qu'elle n'avoit pû faire ni par la force ouverte, ni par ses secrettes conspirations. Et ce n'étoit pas une petite avance de faire

1643. passer avec l'Infante un si grand nombre d'Espagnols, qui se pousserent incontinent dans toutes les Charges importantes, tant Ecclesiastiques que Politiques; & qui faisoient des cabales & des Partisans pour l'Espagne, jusques à ce qu'enfin la France s'en lassa. Ainsi le Roi se vit contraint de renvoyer ces Espagnols chez eux : Et s'il ne l'avoit pas fait, il est plus que probable qu'en peu de temps il eût vû son florissant Royaume plus confus & plus broüillé qu'il ne l'avoit jamais été dans les siecles precedens. Il avoit déja vû la France déchirée, & nageant dans son sang par des Guerres Civiles. Il avoit vû les Princes & les Nobles armez contre lui, débauchant & alienans le cœur des Gentilshommes François, du Clergé & des Peuples, & couvrans leur pernicieuse rebellion sous le Masque de la sainte Ligue. Il avoit vû le Duc de Rohan à la tête d'une Armée de douze mille hommes de pied, & de douze cens chevaux, entretenus aux dépens du Roi d'Espagne; Il avoit vû ce même Rohan & Soubise son frere aux gages des Espagnols, l'un recevant quatorze, l'autre huit mille écus par an. Il ne sert de rien de dire que ces deux Freres étoient forcez de faire ce qu'ils faisoient pour se défendre de l'oppression, & pour maintenir leur Religion & leurs Privileges: Ces soulevemens sont toûjours à craindre, & le Souverain a toûjours raison de s'en allarmer. Il avoit vû enfin les plus fortes Places de la Picardie, de la Normandie, & des autres Provinces de la France, ruinées & pillées par les armées fuyardes des Espagnols & des Imperiaux, & dans le temps même qu'il y songeoit le moins, il s'étoit vû plongé dans des Guerres civiles. Aprés tout cela n'avoit-il pas raison de chercher les moyens de prévenir de semblables malheurs, & de se mettre en état de ne craindre plus à l'avenir de pareilles invasions, & de porter pour cet éfet la Guerre dans les Etats de ses Ennemis, qui avoient fait dans les siens tant de ravages & d'actes d'hostilité ? Certainement il étoit tems que

la France réveillât son courage & sa valeur, & 1643
qu'elle ne demeurât pas dans l'inaction dans un tems où l'Espagne agissoit avec tant d'empressement & de chaleur.

Voilà ce qu'on peut dire pour justifier la conduite de Loüis XIII. à l'egard de l'Espagne. On en pourroit presque dire autant de l'Empereur d'Allemagne par voie de recrimination. Il n'y a qu'à considerer la maniere dont il s'est emparé du Duché de Cleves & de Juliers, de plusieurs Villes & Evéchez des païs de Luxembourg & de la Marc. Les violences qu'il a faites sur les Frontieres de Suisse & de Lorraine, la conquête du Palatinat, des principales Places, & des principaux Forts & passages des Grisons; les libertez & les privileges de ce peuple qu'il a presque ruinez, pour conclure ensuite que Loüis XIII. a eû raison de s'opposer de bonne heure à l'agrandissement de la Maison d'Autriche.

Peut-être, (& je n'en fais même pas de doute lors que je considere la capacité des Ministres qui sont au timon des afaires de la France) que la Maison d'Autriche aura bien-tôt sujet de faire les mêmes plaintes du Successeur de Loüis, & qu'elle pourra justement retrorquer contre lui tout ce que je viens de dire. Si cela arrive la France s'en trouvera peut-être aussi mal que la Maison d'Autriche, & elle aura comme elle le chagrin de se voir la victime de son ambition & de sa puissance, & le plastron, s'il faut ainsi dire, des justes plaintes de toute l'Europe.

Je te laisse décider de tout cela; grand & sage Arbitre de la justice, & m'humiliant jusqu'à terre je prens congé & me retire.

1643.

LETTRE XXVI.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

De la mort de Loüis XIII, que quelques-uns ont soupçonné d'avoir été empoisonné. De la pieté & des vertus de ce Prince.

IL y a trois jours que Loüis XIII. Roi de France & de Navarre fut arrêté par le Roi des épouventemens, & contraint de payer le grand Tribut que tout le monde doit à Dieu & à la Nature. Je ne dirai pas qu'il l'a payé avant le tems, mais je dirai qu'il l'a payé plûtôt qu'on ne le paye d'ordinaire, puisqu'il n'avoit pas encore quarante-trois ans accomplis.

Le Ciel a pourtant eu l'indulgence de ne pas soufrir que le pâle Messager de la destinée l'enlevât du monde sans lui en donner avis à l'avance. Son mal qui a été long l'a souvent averti que ses forces se consumoient, & que sa vie s'en alloit peu à peu.

On n'a pas manqué de dire sourdement qu'il est mort d'une mort prématurée & surnaturelle; & le vulgaire dit que la pourpre de Mazarin est d'une couleur plus sanguine qu'elle ne l'étoit il y a quatre jours.

Je croi que ce soupçon est fondé sur la familiarité qu'on a remarqué entre la Reine Regente & le Cardinal, tous deux étrangers, Elle Espagnole & lui Italien. Si ces reflexions sont justes ou ne le sont pas, c'est dequoi je ne veux point décider, parce que je sai qu'il est impossible aux personnes de ce caractere de se mettre en ces occasions au dessus de la critique des gens qui veulent tout penetrer. Ce-

pendant des personnes qui ne doivent pas être confonduës dans la masse du vulgaire ne peuvent oublier par les instigations de qui Henri le Grand son Pere fut enlevé du monde.

L'accez familler qu'on sait que Ravaillac eut à Bruxelles auprés du Marquis de Spinola, les conferences secrettes qu'ils eurent peu de tems avant ce meurtre fatal, & plusieurs autres circonstances, furent pour les François quelque chose de plus fort que des inductions, pour leur faire croire que l'Espagne fut la principale Actrice de cette Tragedie.

L'exclamation subite que fit François Corvini, Astrologue Italien, la nuit qui precedà la mort de Henri IV. fut cause qu'il y eut des gens qui porterent leurs soupçons au delà des Alpes: car étant sur le toit de sa maison à Florence, comme s'il eut voulu observer les Astres il frapa du pied tout à coup, & dit, *Demain sera tué le plus puissant Monarque de l'Europe.* Mais les curieux crurent que cet avis ne lui venoit pas de si loin que du Ciel, & que quelque grand Astre d'Italie l'avoit ainsi fait prophétiser.

De la comparaison des tems passez & presens, & de la consideration de la Regence d'une Espagnole, & d'un Sur-Intendant Italien, procedent les soupçons des François au sujet de la mort de Loüis XIII. qui pour être mort dans son lit, a fort bien pû perir par le poison, puisque son Pere perit par le couteau. Ce sont les bruits sourds que font courre les cabales; bruits qui se fortifient considerablement par les reflexions qui naissent du temps de ces deux morts, qui sont arrivées le même mois, le même jour, & presqu'à la même heure.

Cependant quand le corps a été ouvert, & aprés qu'on en a eu tiré & examiné les entrailles, les Medecins ont certifié, nonobstant tout ce qu'on peut dire, que ce Prince est mort selon le cours de la nature. Ses entrailles ont été portées à S. Denis à deux lieües de Paris, & y ont été enterrées. Son corps a été embaumé, & il doit être enterré au même lieu

1643. de saint Denis où il y a une Eglise magnifique, où l'on enterre d'ordinaire les personnes du sang Royal.

J'étois hier en compagnie avec un de ses Medecins, & la conversation étant tombée sur la mort du Roi, qui fait à present le sujet de tous les entretiens, il nous dit que la mauvaise santé & la mort du Roi venoient de la disproportion de l'humide & du chaud ; que comme le dernier dominoit dans sa constitution, & ne trouvoit pas assez d'humidité naturelle pour s'humecter, il allumoit des fievres continuës qui ne l'ont pas quitté tant qu'il a eu de la vie.

Ce Prince étoit fort dévot dans sa Religion, & exempt de vice, au moins qui ait éclaté. Il donna une preuve remarquable de sa pieté dés sa jeunesse, lorsqu'étant entré dans un certain Village, & les plus considerables des habitans lui ayant proposé de l'accompagner avec un Dais, il leur répondit : *J'apprens que vous n'avez point ici d'Eglise, & je ne veux pas avoir de Dais de parade dans un lieu où Dieu n'a pas de Maison.* Car ces Nazaréens croyent que Dieu habite dans leurs Temples.

Il étoit prodigieusement sobre & temperant au milieu des délicatesses Royales, & ne soufroit point que son Palais trahit sa vertu. Il mépriſoit les plaisirs qui aviliſſent l'Esprit, & préferoit le bruit des tambours, des trompettes & du canon, aux moles cajoleries de l'amour. Il étoit orné de plusieurs autres vertus qui le faisoient aimer de tout le monde, & qui lui avoient aquis la celeste faveur. Cependant aprés toutes ses victoires, tous ses progrez & tous ses triomphes, tout ce qu'on en peut dire à present c'est qu'il est mort. Ainsi passe la gloire des plus grands Potentats.

Dieu veüille que nôtre invincible Sultan soit toûjours glorieux, celebre, heureux & immortel.

LETTRE XXVII.

Au Kaimakam.

Loüis XIII. donna de bonne heure des marques de sa valeur. Des Guerres civiles de la France.

JE suis à Paris comme un Echo, qui renvoye à la Porte Ottomane, l'asile du monde, tout le bruit qui se fait dans la Chrétienté. J'ai écrit au venerable Moufti ; & au premier Secretaire d'Etat, les nouvelles de la mort de Loüis XIII. Roi de France & de Navarre.

Il n'est pas besoin de repeter ici ce que je leur ai mandé, parce que je sai qu'ils te communiqueront mes lettres.

Permets-moi cependant de dire quelque chose de ce grand Monarque, qui selon toutes les apparences auroit surpassé tous ses Prédecesseurs, s'il eut vécu plus long-tems ; auroit fait plus de conquêtes, & auroit gouverné ses Sujets d'une maniere plus absoluë. Il en donna des marques de bonne heure, & parut à la tête des armées à un âge où les Princes n'apprennent d'ordinaire que les Rudimens de la guerre à l'Academie.

Il n'avoit gueres plus de douze ans qu'il fit remarquer sa valeur & sa prudence en soûmettant les Rebelles de Poitou & de Bretagne, contre lesquels il marcha en personne à la tête de son armée.

Cette heureuse expedition n'empêcha pourtant pas que quelques autres de ses Sujets ne se soulevassent de nouveau. La destinée avoit resolu de lui faire cueillir les lauriers qui composoient sa Couronne entre des ronces & des épines : En efet, sa vie n'a

1643. été qu'une suite continuelle de guerres, tantôt civiles, tantôt étrangeres.

Les frequentes guerres civiles, & les soulevemens de ses Sujets exercerent sa patience plus que toute autre chose. Il a vû durant le cours de son Regne jusqu'à dix rebellions conduites & fomentées, au moins plusieurs, par les Princes de son Sang: & comme si le Ciel ne l'eût formé que pour les fatigues de la guerre; lorsque tout sembloit ne respirer que la paix, sa Mere même & son propre Frere prenoient les armes contre lui, & l'ont souvent obligé de se mettre en campagne.

Aprés que la victoire avoit élevé en Italie & en Espagne des obelisques & autres monumens à l'honneur de ce Prince; aprés qu'elle avoit taillé au travers des Alpes & des Monts Pirenées des Arcs de Triomphe pour le retour de ce Conquerant, & que ce Conquerant même avoit teint sur les bords du Rhin du sang des Allemands; aprés avoir donné par mer & par terre des marques de sa bonne fortune, il ne revenoit jamais dans ses Etats, qu'au lieu de trophée & d'honneurs, ce Souverain n'eût les oreilles rompues de la desagreable nouvelle de quelque guerre civile.

Lorsqu'on considere les choses avec attention, l'on n'est pas surpris qu'il arrive en France, ou dans les autres Etats aussi peuplez que ce Royaume, des convulsions de cette nature. L'Univers est gouverné par une Providence éternelle qui ne peut errer; cependant nous voyons les élemens perpetuellement en guerre les uns contre les autres; & c'est cette agitation & ce remuement continuel qui fait la bonne constitution du monde naturel. Il en est de même du monde Politique: il n'y a point de Monarchie, point de Republique qui puisse se soûtenir, à moins qu'elle ne se purge de tems en tems de ses humeurs peccantes & superfluës: Et c'est la guerre qui fait cette évacuation, & qui est en tel cas le remede le plus propre & le plus naturel.

Loüis XIII. n'avoit pas non plus grand sujet de 1643
se chagriner de ces desordres ; puisqu'ayant autant de prudence qu'il en avoit, ce n'étoient que des occasions & des moyens que la Providence lui fournissoit pour réduire entierement ce Royaume ; ce que n'avoient jamais pû faire ses Prédecesseurs. Aussi dit-on que plus la Palme est pressée, plus elle pousse & devient haute.

Les Royaumes & les Empires ne croissent qu'un certain tems, non plus que les corps naturels, & l'esprit de chaque nation est de souhaiter avec passion d'étendre les limites de sa domination. Aussi est-ce à cela qu'on travaille sans relâche, jusques à ce qu'on soit parvenu au faîte de la grandeur ; mais à mesure qu'on y travaille on est souvent interrompu & regardé par des fiévres d'Etat & autres maladies.

Ainsi la France durant la minorité de sa grandeur naissante, eut divers chocs & divers assauts à soûtenir, & fut souvent menacée de ruine par les puissantes factions des Princes du Sang. Cependant si elle a eû des Poisons dans son propre sein, elle a eû aussi des Antidotes. Ses sages Rois ont eu l'adresse d'étoufer & de reprimer ces émotions populaires : Mais pas un n'avoit ôté la cause du mal avant Loüis XIII. Il a reveillé tous les Esprits vitaux de l'Etat, & a ranimé, s'il faut ainsi dire, le Gouvernement. C'est lui seul qui a brisé la tête de cette Hidre factieuse, qui avoit occupé durant tant de Regnes les armes de ses Ancêtres.

Si tu veux savoir comment il a fait ces grandes choses, je te dirai en un mot que c'est par la rigueur & par la severité. Il dépoüilla les riches de leurs biens, & retint les pauvres dans leur pauvreté en imposant des Taxes continuelles. Cependant il a gouverné avec tant d'adresse & avec un ménagement si admirable, qu'il s'est aquis l'Epithete de Juste.

La Reine son Epouse est à present Regente en consequence des Loix de France, parce que le Dauphin n'a encore que quatre ans.

LETTRE XXVIII.

Au Moufti.

Ample discours sur les Patriarches d'Orient & d'Occident. Des Immunitez de l'Eglise Gallicane. Description de la Messe. Caractere des Espagnols, des François & des Italiens. Des Reliques. Des Protestans, & de la Hierarchie.

TA derniere Lettre m'a confirmé ce que la précedente m'avoit fait croire; & me donne une nouvelle preuve de ta Paternelle afection & amitié. C'est une marque évidente que tu prens soin de moi, puisqu'avec une autorité pleine de tendresse tu me reprens sans me donner sujet de me desesperer. Ces sortes de reprehensions sont un baume souverain pour un esprit malade; & j'espere qu'aprés avoir appliqué un remede adouci avec tant de clemence, je ne ferai jamais rien qui puisse meriter les extirpations qu'on est obligé de faire à la Gangrene.

Si je n'ai pas fait la Penitence que tu m'as imposée, je veux tâcher à present d'en faire reparation. Si la peinture que je t'ai fait de la Religion des Occidentaux a été trop superficielle & trop abregée, je veux maintenant t'en faire une plus étenduë, & te faire part des principales observations & remarques que j'ai fait depuis que je suis en ces quartiers, & durant ma captivité à Palerme.

Il n'est pas necessaire de te dire qu'elle est la raison Capitale qui separe l'Eglise Romaine d'avec la Grecque; Le Patriarche Cirille en a dit assez. Tu sais que le sujet de leur grande querelle est la Pri-

mauté, que les Prélats Romains prétendent sur tou- 1643
tes les Eglises du monde, & qu'ils apuyent cette prétention sur le droit divin. Mais ni Cirille, ni les Moines de Jerusalem avec lesquels il contestoit, ne te diront pas que cette Primauté de quelque côté qu'elle se trouve, soit seulement fondée sur le Droit de l'Empire. Ils voudroient te faire accroire que les Evêques Chrétiens furent d'abord Souverains, établis par Dieu même, & Princes indépendans du Sceptre Imperial. Ils n'auront garde de te dire que les premiers Fondateurs de leur prétenduë Monarchie, étoient de pauvres pêcheurs qui ne songerent jamais à la Grandeur dont leurs Successeurs ont été depuis revêtus par la liberalité des Empereurs Grecs & Romains. Il ne leur seroit pas glorieux de t'apprendre combien saints & innocens étoient les premiers Patriarches de Bisance & de Rome, qui refusoient les honneurs & les dignitez mondaines, & qui n'avoient d'ambition que celle de se surpasser les uns les autres en vertu & en pieté. Les soumissions même qu'ils te font sont contre les exemples de leurs Prédecesseurs, puisque chaque parti t'ofre de riches presens, & s'imagine de corrompre un Juge incorruptible à la faveur de cette brillante ordure. Il est certain que ces Infidéles sont ennemis irreconciliables, & ils seront dans l'erreur jusques au jour du Jugement.

Pour ce qui est de la dispute qu'ils ont entr'eux, il est certain que tant que Rome a été la ville Capitale & le Siege de l'Empire, les Evêques Romains ont eu la Primauté; mais lorsque le Siege de l'Empire eût été transferé à Bisance par Constantin le Grand, qui lui donna le nom de Constantinople, la Superiorité Ecclesiastique fut en même tems transferée au Patriarche de cette Ville, qui en joüit encore aujourd'hui par la faveur de nos genereux Sultans, qui ont succedé aux anciens Empereurs Grecs. Les Papes de Rome ne voulant pas se défaire d'une autorité dont ils avoient été en possession, ont toû-

1643. jours voulu s'aproprier cette puissance Souveraine privativement à tous autres: & c'est delà qu'est venu le grand schisme des Eglises d'Orient & d'Occident. Pendant que les Patriarches de la Grece apuyez de la protection des Empereurs soutenoient leur nouvelle dignité, les Papes se rendirent Maîtres de Rome & des païs voisins en partie par artifice, & en partie par violence, profitans de l'absence des Empereurs, de la lâcheté des Senateurs & de la division des habitans. Ainsi apuyez de l'autorité Souveraine ils excommunierent toutes les Eglises qui ne voulurent pas les reconnoître Souverains Prélats de la Chrétienté, publierent plusieurs Edits rigoureux contre l'Eglise Grecque, & firent en un mot tout ce qu'ils pûrent pour confirmer le monde dans la persuasion de leur autorité & de leur grandeur. Les Potentats de l'Europe épouvantez de la foudre du Pontife Romain se laisserent porter par je ne sai quelles raisons à lui rendre hommage, & à reconnoître dans l'Occident sa Jurisdiction Souveraine. Les Papes se sont toûjours maintenus depuis dans cet état, & n'ont eu aucune deference pour les Patriarches de Constantinople.

Les uns & les autres firent de grands éforts pour parvenir à leurs fins: On convoqua divers Conciles Generaux, c'est-à-dire qu'on fit assembler les principaux Evêques & Docteurs des deux partis pour examiner & décider ce diferent. Les Peres de l'Eglise Grecque souscrivirent aux prétentions du Pape; mais ils n'étoient pas plûtôt de retour chez eux qu'ils se retractoient, & ainsi les choses retomboient dans le même état. Ils accusent les Romains de partialité, & disent que les suffrages des Conciles avoient été briguez: Cependant il semble que les uns & les autres ayent une déference extraordinaire pour ces Conciles Generaux, & qu'ils croyent que le Saint Esprit y assistoit, & les conduisoit en toute verité. Ces Conciles qu'ils regardent comme infaillibles se sont contredits les uns les autres: L'un a cassé ce que l'autre avoit décidé, & un troisiéme a annullé cette cassa-

tion. Les Conciles se croient superieurs aux Papes, & les Papes se croient superieurs aux Conciles. Il y a quelquefois deux ou trois Papes qui prétendent tout ce qui ne peut appartenir qu'à un seul. Ils se sont enfin embarrassez dans un si grand Labirinthe de disputes & de pointilles, & engagez dans un si grand cercle d'absurditez, que les plus sages des Chrétiens commencent à douter de l'heure qu'il est de l'autorité des Papes & des Conciles. Et l'on est si generalement persuadé que le dernier Concile qui s'est tenu a été gouverné par les Agents de la Cour de Rome, qu'on a dit plaisamment que le Concile de Trente *recevoit le Saint Esprit de Rome dans une valise:* Voulant dire par là que les Peres de ce Concile recevoient continuellement de Rome par la poste des instructions & des avis, selon lesquels tout se décidoit favorablement pour le Pape, & à l'avantage de la Cour de Rome. 1643.

Il est certain que les Chrétiens ont de l'heure qu'il est beaucoup diminué de l'obeïssance aveugle qu'ils rendoient autrefois au Pontife Romain. Ils commencent à se servir de leurs yeux, & plus de ceux des Ecclesiastiques. Il y eut un tems que plusieurs Rois furent forcez de tenir leurs Couronnes à hommage du Prélat de Rome, qui prétendoit comme Vicaire de Dieu avoir droit de disposer de tous les Royaumes & Empires du monde. Mais les Rois d'Angleterre, de Suede & de Dannemarc, quelques Princes de l'Empire d'Allemagne, & les Etats de Hollande, ont appris aux autres à se tenir sur leurs gardes. Ainsi quoi que l'Empereur d'Allemagne, les Rois de France, d'Espagne, de Pologne, & quelques Princes d'Italie, fassent profession d'obeïr au Saint Pere, cela se fait plûtôt par politique que par aucun veritable principe de Religion

Il semble que les Espagnols soient les plus superstitieusement devoüez au Siege de Rome; cependant ils ne veulent pas soufrir plus d'un jour l'excommunication que le Pape prononce contre leur Roi. Il

1643. semble qu'à cause d'un vieux diferent qu'ils ont entr'eux, le Saint Pere a de coûtume d'excommunier le Roi d'Espagne tous les ans une fois, c'est-à-dire le Jeudi d'avant Pâques, qui est le même que nôtre Fête de Beiram. On m'a dit que l'Ambassa leur presente le lendemain au Pape un cheval qu'on apelle Haquenée, & qu'aprés cette ceremonie le Pape leve l'excommunication. C'est un tour d'adresse de l'Eglise, & la Cour Romaine est obligée d'avoir recours à plusieurs tours de passe-passe semblables pour retenir dans l'obéïssance les enfans de l'Eglise.

Quoi que l'Eglise Gallicane fasse profession de rendre une obeïssance entiere à la Romaine, elle prétend avoir neanmoins des immunitez & des privileges que la Cour de Rome ne lui laisse pas volontiers. Delà vient qu'il arrive souvent entre les Papes & les Rois de France des démêlez, qui se décident presque toûjours à l'avantage des derniers, parce que le Pape ne veut pas éprouver la force *de la derniere raison des Rois*. C'est une devise gravée sur les Canons du Roi de France, qui a souvent menacé de les mener sous les murailles de Rome, si le Pape se mettoit en devoir d'attenter aux droits de l'Eglise Gallicane.

Mais quoi que ces puissances ne soient pas d'accord sur certaines délicatesses d'Etat, les François neanmoins aussi-bien que toutes les autres Nations de la Communion Romaine, conviennent dans la forme du Service divin, qu'on apelle Messe, & c'est à peu prés la même chose que la Liturgie des Grecs. Les jours de Fête on celebre la Messe par une Musique diversifiée de chants melodieux, & par une infinité de flambeaux de cire qu'on allume en plein midi. J'ai vû dans ces sortes de ceremonies jusqu'à seize Prêtres devant l'Autel, tous vétus d'habits de soie fort riches & brodez d'or & de perles.

Ils ont aussi dans la même Eglise plusieurs Chapelles & plusieurs Autels, & souvent on celebre la Messe sur tous ces Autels en même tems: diferens en cela de ceux de la Communion de l'Eglise Grecque, qui n'ont

qu'un Autel dans chaque Temple. Ceux-ci s'apu- 1645.
yent sur l'antiquité, & disent qu'il ne paroît pas que les premiers Chrétiens en ayent eu davantage : Les autres fondent leur pluralité sur la bienseance, & soûtiennent qu'en tel cas le Pape peut dispenser des anciennes traditions, & qu'il n'est rien de plus raisonnable que d'avoir multiplié leurs Autels à mesure que leurs Prêtres & leurs Proselites se sont multipliez.

Je ne prétens pas décider cette Controverse : permets-moi seulement de te dire que les fidéles Musulmans ont plus de raison d'avoir divers Prédicateurs en même-tems dans une magnifique Mosquée, où il seroit impossible à cause de la grande affluence de peuple, que tous les Auditeurs entendissent pour en profiter l'explication qui se feroit de la Loi, quoi qu'elle se fasse en langue vulgaire. Au lieu que le Service Divin se fait chez les Infidéles dans une Langue que la plûpart n'entendent pas, & par consequent il n'importe gueres que les Auditeurs soient proches ou éloignez du Prêtre qui officie, puisque ils n'entendent pas un seul mot de ce qu'il dit. Aussi les Grecs croient qu'il sufit d'assister à leur Sacrifice journalier, quand même on ne seroit qu'à la porte du Temple.

Ces deux Eglises sont encore en dispute sur un autre point. L'Eglise Romaine défend à ses Prêtres de se marier sinon dans des cas extraordinaires, & alors il faut en avoir dispense du Pape. Mais on ferme les yeux au concubinage, tout défendu qu'il est par les Canons de l'Eglise. Ce n'est pas la même chose chez les Grecs, car tu sais que leurs Papes se marient, & qu'ils ont des enfans.

De toutes les Nations qui sont de la Communion de l'Eglise Romaine, les Espagnols passent pour les meilleurs Catholiques, & pour les plus méchans Chrétiens : On dit que les François sont les meilleurs Chrétiens, & les plus méchans Catholiques, & que les Italiens ne sont ni bons Catholiques ni bons Chrétiens.

1643. Je ne sai pas pourquoi l'on a fait cette distinction entre les deux premiers ; mais je sai bien que ce qu'on dit des derniers s'accorde assez au proverbe usité en Italie, & que les Galans de ce païs-là ont ordinairement à la bouche : *Qu'il faut être fou pour être Chrétien.*

Les Catholiques plus zelez ont beaucoup de respect & de veneration pour les Reliques de leurs Saints. Je ne les en blâmerois pas si j'étois bien assûré de deux choses. 1. Que ceux qu'ils regardent comme des Saints le fussent éfectivement : 2. Que toutes les Reliques qu'ils gardent dans leurs Eglises avec tant de veneration, fussent veritablement de ceux dont elles portent le nom. Ils ne feroient en ce cas que ce que font les vrais croyans par tout le monde. Ne sait-on pas bien qu'un morceau de la robe de nôtre Saint Prophête ayant été trempé dans l'eau, & jetté dans les flâmes de Constantinople, le feu qu'on n'avoit pû arrêter auparavant, quelque chose qu'on eût pû faire, s'éteignit incontinent. Il est certain que les corps des Prophêtes & des Ambassadeurs de Dieu sont Saints, qu'ils peuvent sanctifier tout ce qu'ils touchent, & faire souvent des miracles. Mais l'avarice des hommes peut abuser de cette verité, & les hommes peuvent la faire servir à leurs interêts : Les Chrétiens mêmes ne croient pas que toutes les Reliques que leurs Prêtres artificieux leur font voir comme des Reliques de leurs Saints, le soient éfectivement.

Il y a une infinité d'autres Sectes Chrétiennes qui ne sont ni de la Communion de l'Eglise Romaine, ni de celles de l'Eglise Grecque : Au contraire elles les accusent toutes deux d'idolâtrie ; elles sont separées de leur societé, & font leurs assemblées à part. La seule de ces Sectes qui soit connuë en France est celle des Protestans, qu'on apelle Huguenots par derision. Par le nom des Protestans on entend tous ceux qui se sont separez de l'Eglise Romaine. Les Lutheriens commencerent à prendre le

nom de Protestans à Ausbourg en Allemagne. 1643.

Ces Sectes sont fort nombreuses en Hollande & en Angleterre : Les unes ne font que de paroître, & les autres sont de plus vieille date. Mais ce qu'elles ont toutes de commun avec les Musulmans est, qu'elles ne veulent dans leurs Temples ni Images ni peintures : De sorte que si elles étoient bien instruites du Saint Alcoran, il ne seroit pas impossible de leur persuader de se faire circoncire. Il y a une Secte qu'on apelle Sociniens, qui prêchent ce semble le livre de gloire, & qui nient la Divinité de Jesus fils de Marie, le Messie des Chrétiens, comme fait nôtre divin Legislateur dans divers chapitres & versets de son Alcoran.

Il semble que l'Eglise Chrétienne est un bâtiment magnifique, dont la Prélature est la pierre angulaire, & qu'il n'y a qu'à ôter cette pierre pour renverser tout cet édifice. Si l'on pouvoit une fois ruïner ce qu'on apelle Hierarchie, nous verrions bientôt toute la Chrétienté démembrée. Cette Hierarchie est la subordination des Archevêques, des Evêques, & des Prêtres, par le moyen de laquelle l'inferieur dépend du Superieur, & tous ensemble reçoivent leurs ordres & leurs dignitez de leurs premiers Patriarches. Ce sont-là les chaînons qui composent la chaîne qui tient le Christianisme dans l'union. Si cette chaîne étoit une fois rompuë, l'union de l'Europe le seroit bien-tôt aussi. On la peut rompre cette chaîne en commençant avec toute la vigueur possible par le premier chaînon. Si seulement on pouvoit faire en sorte que les Prêtres fussent indépendans des Evêques, & autres Superieurs, ce seroit une grande avance pour ruïner les dehors de ce superbe bâtiment ; car les Prêtres se font suivre par une infinité de peuple, comme il a paru à Geneve, en Hollande, en Suisse, & ailleurs, où ils ont aboli l'ordre & l'autorité des Evêques. Il est à remarquer qu'aucun des païs que je viens de nommer ne s'est opposé depuis aux victorieuses armes de l'Em-

1643. pire Ottoman comme si la ruïne de l'Episcopat eût fait évanoüir le charme, qui durant plusieurs siecles avoit fait resister opiniâtrement ces Nations, entr'autres à une puissance qui doit conquerir & réformer tout le monde.

Pese bien cette pensée, & tu trouveras que l'ordre des Evêques est essentiel & necessaire à la prosperité du Christianisme; & que les Musulmans ne sauroient jamais mieux se prendre à ruïner toute l'Europe, qu'en introduisant l'indépendance parmi les Ecclesiastiques. Par là chacun prendroit de cette Hierarchie déchirée non seulement le morceau qui lui conviendroit; mais aussi tout ce qui constituë la puissance Episcopale: chacun se donneroit la liberté de faire ce qui ne pouvoit se faire ci-devant que par une tête mitrée. Delà s'ensuivroit avec le tems une infinité d'inconveniens, de malheurs, & de troubles, qui causeroient peut-être autant de Schismes, qu'il y auroit de Prêtres capables de se faire chefs de partis. Chacun se croiroit en droit de commander à tout le reste, & croiroit se faire tort de recevoir la loi de personne. L'ambition pourroit se donner carriere, l'avarice & l'avidité se mettroient de la partie: Et aprés que l'artifice des entrepreneurs, la superstition des bigots, & la facilité des gens crédules, auroient tellement divisé la plus grande partie des Infidéles, qu'il seroit dificile de trouver deux hommes de même sentiment sur les points de la foi; alors il seroit aisé de planter la veritable foi dans ces païs, soit en employant les raisons intelligibles de l'Alcoran, soit en se servant d'argumens plus forts & plus éficaces, je veux dire de l'épée. Le Createur de toutes choses veüille presser le retour de son saint Prophête, afin que toutes les Nations puissent embrasser sa Loi, défendre son unité, & être incorporées dans le glorieux Empire des Ottomans.

LETTRE XXIX.

Au Kaimakam.

Du Dauphin de France.

DEpuis la mort du Roi Loüis, les yeux & les cœurs de tout le monde sont attachez sur le Dauphin qui marque déja du genie tout jeune qu'il est, fait esperer quelque chose de grand, & donne des témoignages signalez d'une inclination martiale. 1643.

Voyant un jour faire l'exercice aux Gardes, il témoigna une satisfaction extraordinaire, & dit à ceux qui étoient autour de lui ; *J'aimerois mieux être soldat que Roi* ; s'imaginant, choyé comme il est, que la vie de soldat soit incompatible avec celle de Roi.

Il ne fait depuis que haraſſer son Tuteur & les gens de sa suite, à force de leur begayer de fusils & d'épées. Le Cardinal Mazarin qui veut cultiver une si genereuse inclination, lui a donné une compagnie à peu prés de son humeur, mais plus âgée d'un an ou deux seulement.

Ces jeunes enfans de Mars passent le tems tantôt à tirer avec de petites machines faites en fusil pour le divertissement du Dauphin, tantôt à tirer de la fléche & de l'arbalête, & tantôt à faire des armes avec des fleurets proportionnez à leur âge & à leurs forces. Le Dauphin fait de grands progrés dans tous ces exercices, & l'on regarde cela comme un présage des exploits belliqueux qu'il fera un jour.

Un Astrologue Espagnol a suputé sa naissance : il prophetise des choses surprenantes de ce jeune Prince ; comme par exemple que ses faits d'armes surpasseront ceux de tous ses Ancêtres ; qu'il rendra la Couronne de France Imperiale, aprés avoir subjugué l'Espagne, l'Italie & l'Allemagne, qu'il ébran-

1643. lera l'Empire Ottoman ; mais qu'enfin ses Sujets le déposeront.

Je ne sai s'il faut ajoûter gueres de foi à ceux qui font profession de cette science. Les anciennes regles d'Astrologie sur lesquelles les Chaldéens, & autres Sages Orientaux fondoient leurs prédictions, sont à present ou tout-à-fait perduës, ou si corrompuës & obscurcies par les Gloses & les Commentaires des Auteurs modernes qu'à peine peut-on dire qu'il soit resté quelques traces des Originaux de cette premiere antiquité. Mais sans s'embarrasser ni d'Astrologues, ni de Prophêtes, ni de Devins, l'on peut augurer du genie du Dauphin, que quand il viendra à sentir sa force il ne demeurera pas oisif, mais suivra les traces de son pere qui parut à la tête des Armées avant l'âge de treize ans.

LETTRE XXX.

Au Grand Visir.

Des Guerres des Espagnols & des Portugais. Relation particuliere de l'emprisonnement de Duarte, frere du nouveau Roi de Portugal, & du cruel traitement que l'on lui fait. Examen plus particulier des cruautez des Espagnols ; & d'une seconde conspiration contre le Roi de Portugal.

JE me souviens que je t'ai promis de t'instruire plus amplement de la guerre de l'Espagne & du Portugal, depuis la derniere révolution qui vient d'arriver dans ce dernier Royaume.

L'Ile de Tercere est la seule Place qui ait tenu contre le nouveau Roi, aprés que toutes les autres se

ſont ſoumiſes & ont reconnu Dom Juan de Bragance pour Heritier legitime de Portugal, avec des démonſtrations extraordinaires de joïe d'avoir été délivrées du joug des Caſtillans. 1643

La reſiſtance que fit le Gouverneur de cette Iſle, obligea le Roi d'y envoyer un certain nombre de vaiſſeaux de Guerre, pour bloquer la Place & pour empêcher qu'il n'y entrât aucunes proviſions. Cette conduite lui reüſſit; car quoi que les Eſpagnols ayent ſouvent tenté de jetter du ſecours dans la Place, leurs Vaiſſeaux ont été ou pris par la Flote Portugaiſe, ou contraints de ſe retirer ſans avoir rien fait. De ſorte que le Gouverneur Dom Alvaro de Viveiros ſe trouvant enfin réduit à de grandes extrémitez, manquant de tout le neceſſaire, & n'ayant aucune eſperance d'être ſecouru, a été contraint de capituler & de ſe rendre.

Le nouveau Roi a fait alliance avec la Suede; ce qui n'eſt pas un petit avantage pour lui, parce qu'il pourra par ce moyen commercer en ce païs-là, & y faire ſes proviſions de poudre, de chevaux, d'armes, & autres munitions de guerre.

Il a auſſi fait un traité avec les Hollandois, mais moins avantageux que l'autre. Tu as entendu parler des Etats que les Rois d'Eſpagne & de Portugal ont conquis dans l'Amerique, dont ils ont fait les premiers la découverte. Il arriva que vers le tems de la derniere revolution de Portugal, les Hollandois du Breſil enleverent aux Portugais les villes d'Angola, de ſaint Thomas, de Maragnon, & autres Places de la dépendance de Dom Juan de Bragance. La nouvelle de cette perte ne parvint pas plûtôt à la Cour de Portugal, que le Roi fit partir un Ambaſſadeur pour demander aux Etats réparation de cette infraction. Les Etats ont répondu que cela s'étoit fait avant qu'on eût reçû en ces quartiers les nouvelles de la revolution. Cela & quelques autres actes d'hoſtilité qui ont été faits dans les Indes Orientales, ont refroidi la bonne intelligence

1643. qu'il y avoit entre les Hollandois & les Portugais.

Cependant la haine & le dépit des Caſtillans augmentoient tous les jours ; il ſe répandoit beaucoup de ſang ſur les Frontieres de Portugal : cela obligea Dom Juan de faire fortifier ſix Places, & d'y mettre trente mille hommes en quartier. Les Eſpagnols pour s'oppoſer à ces forces avoient auſſi quatre ou cinq Armées en Caſtille. Il y a eu de part & d'autre diverſes eſcarmouches, chocs, & ambuſcades, & il étoit difficile de dire au juſte qui avoit eu l'avantage, juſques à ce que la Fortune s'eſt enfin déclarée pour les Portugais.

Ils avoient un vaillant & habile General, qui étoit Gouverneur d'une de leurs Provinces frontieres, & qui s'appelloit Fernand Telles de Menezez. Ce Heros animé par la juſtice de ſa cauſe, & pouſſé par un eſprit naturellement ardent, perça dans le cœur de la vieille Caſtille, prit les villes de Saint Martin & d'Elges, dont il démolit le Château qui commandoit tous les païs des environs ; & en étant venus aux mains avec deux mille cinq cens Eſpagnols, il les tailla tous en pieces. Il ſe rendit auſſi Maître d'une Place forte nommée Valverde qu'il pourvût de toutes ſortes de munitions, & où il laiſſa garniſon Portugaiſe.

Les Portugais ne furent pas moins heureux dans une autre Province, d'où leur Armée ſe jettant dans les païs voiſins appartenans aux Eſpagnols, prit les villes d'Aroches, Villar de Rey, Codicere, Anzinaſola, & autres Places conſiderables, ſans autre reſiſtance que celles que firent quelques troupes Caſtillanes, qui demeurerent preſque toutes priſonnieres. Les Portugais prirent en même-tems trois cens Genets d'Eſpagne. Ils emporterent aprés cela d'aſſaut la ville de Chelles, qui eſt la plus conſiderable que les Eſpagnols ayent en ces quartiers-là. Le Roi de Portugal ne fut pas ſeulement heureux dans ſon voiſinage, il le fut encore dans les païs étrangers. Les Rois de Goa & de Maroc rechercherent ſon al-

liance, auſſi-bien que quelques autres Princes d'O- 1643
rient, & en general tous les autres Potentats de la Chrétienté, excepté le Roi d'Eſpagne, firent amitié avec Dom Juan de Bragance, & épouſerent ſes interêts.

Il y a eu une aſſemblée generale des Etats de Portugal : Les Peuples y ont témoigné la joie & la ſatisfaction qu'ils ont de leur nouveau Roi, en lui ofrant leurs vies & leurs biens pour les employer au ſervice de la Couronne, & à la délivrance de ſon Frere Dom Duarte, dont j'ai déja parlé dans mes autres Lettres.

Je ne t'ennuyerai peut-être pas ſi je te raconte comment les Eſpagnols traiterent ce pauvre Prince aprés qu'ils l'eurent empriſonné. Il n'eſt pas tout-à-fait inutile non plus de te faire voir combien maligne eſt la vengeance de cette Nation, & avec combien de cruauté elle ſuit ſon reſſentiment.

Aprés que Dom Duarte eût été livré au Marquis de Caſtel Rodrigo, les Eſpagnols ne le traiterent pas en Prince, mais en Eſclave ou en Malfaicteur. Ils le mirent dans une petite chambre obſcure, les fers aux mains toutes les nuits, & toutes les nuits on lui ôtoit ſes robes, on ne laiſſoit approcher de lui aucun de ſes Domeſtiques, & pour lui rendre la priſon plus inſuportable, & la vie plus ennuyeuſe, on luifaiſoit toutes les indignitez que la malice peut inſpirer. Si tu me demande quel crime il avoit commis pour être ainſi puni, je ne puis te dire autre choſe ſinon que tout ſon crime etoit d'être ſi proche parent du Roi de Portugal.

Mais ce n'eſt pas là le ſeul exemple de la cruauté des Eſpagnols : Ils ont porté leur vengeance ſur les pauvres païſans deſarmez qu'ils ont trouvé dans les champs : Le Duc d'Albe en fit maſſacrer de ſang froid trois cens qui travailloient aux vignes, & les ſacrifia pour parler comme lui aux Manes des Caſtillans. On leur a auſſi imputé le meurtre de quatre Ambaſſadeurs Portugais & de cinquante-trois per-

1643. sonnes de leur suite, & l'on dit qu'ils soliciterent sous mains les Japonnois à cette action barbare qui va contre le droit naturel & contre le droit des gens. On n'a jamais fait de telles violences dans l'Empire Ottoman ; l'asile de toute la terre n'a point été profané par une si noire injustice.

On vient de découvrir une seconde conspiration contre Dom Juan de Bragance, à laquelle avoient part Dom Joseph de Menezez Gouverneur de saint Julieu, la plus importante Forteresse du Royaume & Dom Francisco de Lucena Secretaire d'Etat. Ceux-ci entretenoient une correspondance secrette avec le Duc d'Olivarez ; & il avoit été convenu entr'eux que le Gouverneur de Badajox, sujet du Roi d'Espagne, seroit mis en possession du Fort de saint Julieu, qui est la seule clef de Lisbonne, & que les autres Places fortes seroient délivrées à tels Officiers Espagnols qu'Olivarez nommeroit pour les recevoir. Mais une lettre écrite par Dom Juan de Garrai Gouverneur de Badajox, au Gouverneur du Fort de saint Lucies en Portugal, ayant été renduë par mégarde au Comte d'Obidos General Portugais, & fidéle ami du Roi, fit découvrir l'intrigue : les traîtres furent pris & punis comme ils le meritoient.

Voilà pour le present tout ce que je puis te dire des afaires de Portugal. Dieu te donne une vie longue & heureuse, & la faveur du Grand Seigneur.

LETTRE XXXI.

A son ami Dinet Golou.

De la mélancolie, & des moyens de la guerir.

TU seras surpris si je te dis que je suis mélancolique faute de solitude, & que ce qui fait le chagrin des autres est le seul remede qui puisse gue-

rir

rir le mien. Cela ne te paroîtra point un paradoxe 1645.
si tu considere que la conversation est l'air de l'ame, & que ceux qui font cas de leur santé & du repos de leur Esprit, doivent se déterminer à respirer un tel élement dans sa pureté & dans son calme. Et comme il est trés-dificile de trouver cet air dans la societé, aussi ne me trouvé-je jamais plus seul que quand je suis en compagnie.

Il n'est pas que tu n'ayes remarqué que la plûpart des gens veulent toûjours parler, ce qui est la chose du monde la plus ennuyeuse. On ne leur en sauroit pourtant pas mauvais gré s'ils parloient bien & agreablement: Mais d'être contraint d'entendre toutes leurs verves & toutes leurs piailleries inutiles, d'écouter ce qu'ils disent des modes & de leur ajusteſſe, & d'essuyer un jargon éternel sur des choses aussi inutiles que les premieres, qui occupent quelquefois leur langue trois ou quatre heures durant, est une chose qui rend leur conversation plus ennuyeuse que celle de ce jeune homme qui faisoit l'Horace dans les ruës de Rome.

Il y en a d'autres d'une humeur toute contraire, & qui parlent aussi rarement que le Moufti. Ils sont comme des statuës, & l'on diroit qu'ils envient le caractere de Griuli Eben Sagran, l'un des Visirs du Divan, qui durant dix ans qu'il y eut seance ne dit jamais une sillabe, au moins qui fut remarquée.

Quoi qu'il en soit, je prefere la retraite de ma chambre à tous ces inconveniens. C'est dans cette retraite que je puis rentrer en moi-méme, & qu'en rompant tout commerce avec mes sens, je trouve moyen de converser avec tout l'Univers. Ne regarde pas ceci comme une vision, ou ne t'imagine pas que je me pique d'avoir des lumieres extraordinaires: Je n'avance rien ici dont ne puisse faire l'experience tout homme qui se donnera la peine de se bien étudier pour se bien connoître soi-méme. S'il peut entrer familierement dans l'interieur de son cœur, il y trouvera d'abord une fausse porte, qui

1643. s'ouvrira bien-tôt pour lui faire voir les cabinets les plus retirez de la Nature. Delà il peut prendre l'essort & mieux examiner le monde qu'il ne le peut faire par le secours de ses yeux. Il y verra toutes choses sans envelope, & toutes telles qu'elles sont. Et ce qu'il y a de plus admirable, il se verra soi-même sans avoir besoin d'instrumens d'Optique, joüissant de cette felicité, & sentira qu'il l'avoit : preuve convainquante que ce n'est pas une chimere.

Si tu veux perfectionner tes connoissances, n'affecte pas d'avoir beaucoup de Livres. Il n'y en a que peu qui méritent d'être lûs. Qu'est-ce que la creation, sinon une grande Bibliotheque, où l'on voit imprimez sur chaque volume, & sur chaque page de ces volumes les brillans caracteres d'une sagesse infinie : Toutes les perfections de l'Univers se trouvent dans la construction de l'homme avec un art si inimitable, que pour se rendre un parfait Philosophe l'homme n'a besoin d'autre livre que de soi-même : Tu me diras qu'il faut pour cela une trop grande abstraction d'esprit, & que cette étude est très-penible. Je te répons mon cher ami que je suis extrémement sujet à la mélancolie, qui comme tu sais rend tout le monde meditabond ; & tu n'ignores pas que cette meditation met l'Esprit à la torture. Cependant je ne la fuis pas, comme ont accoûtumé de faire la plûpart des gens : Je ne cherche pas non plus à noyer ces idées dans le vin, ou à faire diversion par quelques divertissemens. Je les combats au contraire ; j'opose pensée à pensée, & je me sers de la force de ma raison pour subjuguer cette humeur noire. Pour cet éfet je donne la chasse à mon Ennemi, je foüille tous les plis & replis de mon cœur, je poursuis ce qui cause ma tristesse, & voici les raisons dont je me sers. Quel sujet ai-je, me dis-je à moi-même, d'être melancolique, moi qui ne possede rien que je doive craindre de perdre, & qui possede pourtant tout ce que je puis

desirer, quand même je n'aurois pas ce que je pos- 1643.
sede à present. Je suis Musulman, & par consequent sous la protection de Dieu. Je sers le Grand Seigneur son Lieutenant, & je le sers fidélement & avec l'applaudissement des Bassas de la Porte : Je suis en France ; cependant je ne puis pas dire que je sois en païs étranger, parce que l'innocence & la vertu naturalisent un homme dans toutes les parties du monde. Je ne puis pas dire que je sois malheureux tant que je ne me sens coupable d'aucun vice, capable de me faire rougir ou pâlir. Si je suis calomnié, ce me doit être un sujet de joïe, puisque cela me met au rang des hommes du plus grand merite, qui n'ont jamais pû éviter la calomnie des envieux. Et un sujet de triomphe pour moi, c'est que je ne me sens aucun penchant à me venger, mais plûtôt à plaindre mes calomniateurs. Si quelqu'un satyrise ma laideur, & déclame durement contre mon mauvais air, ou contre la disproportion de mes membres, je n'ai pas plus de raison de m'en chagriner que si le vent m'emportoit mon chapeau, ou que la pluye moüillât mes habits, ou que les chiens aboyassent aprés moi lorsque je vais dans les ruës ; l'un étant aussi naturel que l'autre.

C'est ainsi, cher Golou, que je raisonne avec moi-même quand la mélancolie m'attaque ; ce sont les remedes avec lesquels je gueris cette humeur noire, qui est une maladie de l'Esprit : Et si ceux-ci ne sont pas bons je vais quelquefois plus loin. Je me demande alors à moi-même si c'est la crainte de la mort qui me tient ainsi dans l'inquietude ? & c'est ici que je commence à me guerir. Cette idée rallume les plus vives étincelles de ma raison, qui dissipe en un instant tous les nuages. Le funeste faste de la chimere s'évanoüit, & toute la pompe tragique de mon chagrin disparoît. Je ne dis pas ceci pour te faire croire que je serois bien aise de mourir, mais pour t'apprendre que je regarde la mort comme une destinée que personne ne peut éviter,

BIBLIOTHECA

1643. & par conſequent tu dois conclure que j'ai raiſon d'être gai, puiſque la mort qui eſt le partage de tout le monde, me délivrera tôt ou tard, auſſi-bien que tout le genre humain, des miſeres de la vie. Cette penſée diſſipe les plus pernicieux éfets de la mélancolie ; & je ſuis perſuadé que les damnez mêmes ſeroient quelquefois de bonne humeur s'ils avoient ſeulement le moindre rayon d'eſperance d'être un jour délivrez de leurs tourmens.

Je viens de t'entretenir de compagnie & de ſolitude, de livres & d'hommes, de la vie & de la mort, de la terre & de l'enfer : Faiſons encore un pas, & conſolons-nous en penſant au Ciel & à la joïe du bienheureux Paradis. C'eſt ſans contredit la meilleure conſolation pour les afligez, c'eſt le plus excellent remede pour la mélancolie, c'eſt un guide durant la vie, & une conſolation à l'heure de la mort.

Dieu veüille que toi & moi puiſſions nous voir dans le Jardin d'Eden, bûvans ſous ſes cabinets, & baiſans les Filles du Paradis.

LETTRE XXXII.

Au Tefterdar, ou grand Treſorier,

De la Bataille de Rocroi.

LEs Royaumes & les Empires ont, comme les hommes, leurs heureuſes & malheureuſes ſaiſons. Il ſemble que l'Eſpagne ſoit depuis long-tems dans l'obſcurité, comme ſi la deſtinée qui garde cette Puiſſance commençoit à ſe rebuter, ou n'étoit pas aſſez forte pour reprimer la grandeur naiſſante de la France.

Il y a long-tems qu'on a remarqué, *Que Dieu*

commence par infatuer ceux qu'il a resolu de ruïner. Dom Francisco de Melo a fait une grosse faute de donner au Duc d'Albuquerque le commandement de sa Cavalerie. Il a tellement dégoûté par ce moyen les Oficiers de son Armée, que jaloux de la gloire de ce jeune Portugais, la plus grande partie a deserté dans le tems où leur presence étoit le plus necessaire, pour encourager les Bataillons qui commençoient déja de plier sous les furieux assauts des François. 1643

C'est ce qui a donné au jeune Duc d'Anguien une entiere victoire, qui l'a couronné de glorieux lauriers, & qui a été cause que Dom Francisco de Melo a entierement perdu sa réputation par sa mauvaise conduite, & s'est vû contraint de se défaire de sa commission.

Cette Bataille s'est donnée devant Rocroi, & elle peut être mise en paralelle avec le sanglant combat qui se donna devant Leipsic entre les Imperiaux & les Suedois, le septiéme de la neuviéme Lune de l'an 1631. Journée qui fut remarquable à Constantinople par la terrible foudre qui surprit Sultan Amurat dans son lit. Plusieurs autres évenemens extraordinaires ont signalé cette journée en Angleterre, en France, en Allemagne & ailleurs; & cela a obligé le fameux Astrologue Herlicius d'apeller cette journée un jour de sang.

La Bataille de Rocroi a été une autre journée malheureuse pour les Espagnols, ils y ont perdu beaucoup de monde, toutes leurs pieces de campagne, & cent cinquante Drapeaux.

1643.

LETTRE XXXIII.

Au Grand Visir.

Il découvre la Conspiration des Bassas & des Gouverneurs des Iles de l'Archipel, contre l'Empire Ottoman.

IL est tems, très-sage Ministre, que l'Epée Ottomane, l'Epée de justice, sorte de son fourreau, non contre un Ennemi déclaré, mais contre des gens qui font profession d'être ses amis & ses sujets. Le Bassa de Chipre s'ennuie de sa tête; les Bassas de Mitilene, de Sio & de Lemnos, ne se soucient gueres non plus de la leur. Ils conspirent contre le Trône qui est établi sur l'équité; ils sont ingrats à leur Souverain qui les a élevez; ils se sont rendus indignes des honneurs qu'ils possedent.

J'ai eu de la peine à croire les premieres nouvelles de cette trahison, & je ne me suis rendu qu'aprés avoir été pleinement convaincu par des preuves inconteſtables, que la chose n'étoit que trop veritable.

Cependant c'est un secret, & même à la Cour de France: Je suis le seul qui ai dédouvert ce mistere par le moyen d'un Juif & d'un Grec, tous deux mes Agens en ces quartiers, & gens en qui je me confie.

Voici le fait. Les Bassas & les Gouverneurs des Iles dont je viens de parler, ont conspiré ensemble de se separer du corps de l'Empire Ottoman, & de faire des Iles de la Mer Egée une Republique indépendante du Trône qui gouverne le monde. Le Bassa de Chipre est le chef de la conspiration, & cette Ile doit être la capitale de cette nouvelle Republique.

Les Gouverneurs des cinq plus grandes Iles doi-

vent avoir le titre de Souverains Conseillers de l'E- 1643.
tat ; & c'est eux qui doivent avoir la conduite de toutes les afaires de l'Archipel. Le Bassa seul de Chipre doit être Souverain, & doit avoir voix exclusive en cas de contestation.

Les memoires que je t'envoie contiennent tout le plan de leur nouveau Gouvernement, les articles & les propositions sur lesquelles cette prétenduë Republique rebelle doit être bâtie ; & au bas sont les noms des principaux conspirateurs.

Permets-moi, sage Ministre, de te mettre devant les yeux la cause de ce perfide dessein.

Il y a long-tems que la Porte a de coûtume de conniver aux oppressions, aux brigandages, & aux exactions des Bassas & des Gouverneurs des Provinces ; de soufrir qu'ils maltraitent les peuples de leur Jurisdiction, qu'ils les pillent, & leur enlevent leur argent, leurs meubles & leurs biens, jusqu'à ce qu'ils ayent accumulé de grosses sommes. Et alors la coûtume est que le Sultan envoye le cordon au criminel Bassa.

Quelque chose qu'on puisse dire pour défendre cette methode, je croi qu'elle est à present dangereuse : Et s'il m'est permis de dire franchement ce que j'en pense, j'ai sujet de croire que cela a été le fondement de la trahison tramée dans les Isles de la Mer Egée.

Ceux qu'on mettoit autrefois dans ces Gouvernemens n'étoient pas si bien versez dans les maximes de la Politique, ni si bien instruits des secrets du Cabinet que le sont ceux d'aujourd'hui. Comme le siecle est éclairé, les gens sont à present plus rafinez, plus ombrageux, & plus interessez qu'ils n'étoient autrefois. La nature enseigne à tout le monde à conserver sa vie avec toute la diligence possible.

Le Bassa de Chipre qui est le chef de cette conspiration, a long-tems opprimé & tirannisé impunément ses Sujets, & a par ce moyen accumulé de

1643. grands tresors. Le sentiment de son crime l'a fait penser qu'on se plaindroit de lui, & qu'il seroit étranglé à quelque heure. Il a senti qu'on ne manqueroit pas de croire que ses grandes richesses sieroient mieux au Serrail du Sultan qu'au sien, & il s'est imaginé qu'il avoit exercé sa charge assez long-tems pour le service de l'Etat.

Repassant tout cela dans sa tête, il a conclu d'abord que les crimes qu'il a commis dans son Gouvernement le perdroient infailliblement, à moins qu'il ne le prévint par de plus grands encore, & que comme il s'étoit enrichi à opprimer ses Sujets, il se mettroit à couvert en trahissant son Souverain. Il a communiqué son dessein à quelques-uns de ses amis & de ses confidens: Ils l'ont exhorté de continuër, en lui representant que l'Ile est naturellement forte, & qu'outre cela il y a plusieurs Forteresses & Châteaux. Ils lui ont remontré qu'ayant de l'argent il ne lui seroit pas difficile de mettre le Soldat dans son parti, & qu'on apaiseroit sans peine les habitans par quelques restitutions publiques, & autres actions de douceur & d'indulgence.

Voilà sur quel fondement a été faite cette formidable trahison, qui s'est bien-tôt fortifiée d'un plus grand nombre de conjurez, tant qu'enfin toutes ces Iles sont entrées dans cette perfide Ligue.

Ce n'est pas à moi de te dire ce qui se doit faire en tel cas; & mon devoir est de laisser cela à ta prudence. Mais permets-moi de te dire ce que je pense sur les moyens de prévenir de semblables abus à l'avenir, c'est de faire bonne justice. Il me semble que de soufrir qu'un Bassa s'enrichisse en opprimant le peuple de son Gouvernement, est un mal qui retombe non seulement sur la justice de l'épée Imperiale, mais aussi sur la politique du Cabinet: car quand ce Bassa a ainsi pillé ses sujets pour remplir ses cofres, il s'est armé du nerf de la rebellion, parce que l'argent donne la vie & le mouvement aux entrepriſes grandes & hardies.

Je croi donc qu'il vaut mieux ne pas soufrir que 1643.
les Bassas & Gouverneurs de Provinces oppriment le moins du monde leurs Sujets. Il en resultera deux avantages ; l'un est qu'on fera ce que l'équité demande, l'autre que le sentiment du crime de ces personnes importantes ne les tentera pas de se rebeller contre leur legitime Souverain, & que leurs richesses mal acquises ne les fortifieront pas dans leurs rebellions. Fais des exemples de cette nature à Alep, à Sidon, à Alger, à Tunis, & à Tripoli. Un Trône ne sauroit être mieux & plus sûrement établi que sur la Justice : Tout ce qui est injuste & violent n'est pas de durée.

LETTRE XXXIV.

A Muhammet Bassa.

Circonstance du Baptême du Dauphin : Supputation des Ecclesiastiques de France. Du revenu du Roi, & de ses Dragons.

APrés avoir demeuré prés de six ans en cette Ville, on doit esperer de moi des remarques utiles sur le naturel des François, sur les intrigues de la Cour, sur la politique de l'Etat, sur la discipline militaire, & sur les forces du Royaume.

J'ai déja communiqué quelques remarques aux Ministres du Divan, & à d'autres de mes Amis à la Porte. Toutes mes Lettres sont communes aux heureux Esclaves de celui qui gouverne le monde. Tu as entendu parler de la mort d'un puissant Roi, d'une grande Reine, & d'un Favori d'autorité. Il faut maintenant changer la scene, & passer des tristes sujets de la mort qui est l'inévitable destinée de tous les hommes, aux vives & agreables joies de la

1643. vie, c'est-à-dire aux jeunes ans d'un Roi enfant qui saute de bonne heure de son berceau sur le Trône. Tu ne dois pas esperer que je te dise bien des choses d'un jeune Prince qui ne peut encore gueres rien dire de soi-même. Cependant puisque je suis sur son chapitre, je ne saurois m'empêcher de te dire que tout jeune qu'il est il ne paroît pas novice dans les pointilles de la Cour, comme tu pourras en juger toi-même par ce qu'il dit à l'Evêque qui le batisa. Si tu ne sais pas ce que c'est que Batême, il faut te dire que c'est la premiere ceremonie qui fait les Infidéles Chrétiens: ceremonie qui répond à nôtre Circoncision. Le mistere ne fut pas plûtôt achevé, que ce jeune Prince, avec un air assuré & une gravité bien seante, dit au Prélat : *Mon Pere, je vous remercie humblement, & je vous serai éternellement obligé. Mes parens ne m'ont donné qu'une Couronne mondaine, mais vous m'avez fait heritier d'un Royaume celeste.*

La Reine, le Prince de Condé, le Cardinal Mazarin, & plusieurs autres personnes de qualité assistoient à la ceremonie. Toute l'Assemblée fut surprise d'entendre ainsi parler un Enfant qui n'a qu'environ quatre ans. On a pris cela pour un présage de la pieté qu'il aura un jour, & des actions extraordinaires qu'il fera. Tout ce qu'il dit marque un esprit promt : Il parle peu, mais à propos. Sa maniere d'agir est agreable, & d'une regularité qui surprend, & qui est accompagnée d'une sagesse qui ne se trouve ordinairement que dans les personnes d'un âge plus meur & plus avancé. Il semble en un mot que la nature l'ait façonné pour l'Empire auquel l'appelle l'honneur de sa naissance.

Cependant comme si les Gouverneurs de l'Enfant étoient devenus des hommes faits, il y en a plusieurs qui ont été faits Evêques & Abez, quoi qu'ils ne soient encore qu'au berceau par maniere de dire. C'est ce qui chagrine le bas Clergé, & qui donne sujet de plainte aux Seculiers. Ils disent qu'il y a

apparence qu'ils auront bon tems en France, tant 1643.
que des Enfans seront appellez les Peres de l'Eglise. La politique du Cardinal Mazarin est d'atacher par ce moyen les Nobles aux interêts de la Couronne, en donnant ainsi à leurs Enfans les premieres dignitez Ecclesiastiques : Et tu diras qu'il fait sagement d'en user de cette maniere, si tu consideres la grande part que les Evêques & autres Ecclesiastiques ont aux richesses du Royaume. Le meilleur service qu'il peut rendre au Roi est de disposer de ces dignitez, en faveur de ceux qui non seulement seront obligez par ce moyen d'être fidéles, mais même d'engager leurs Maisons dans les interêts du Roi.

Tu comprendras mieux la politique de ce Ministre, qui tâche de s'assûrer du Clergé par des bienfaits, si tu consideres la force & le nombre des Ecclesiastiques en general.

Il y a douze Archevêchez en France, 104. Evêchez, Convens du premier Ordre 540. Convens du second Ordre 12320. Abayes 140. Convens de Filles 673. De Moines 700. Seminaires de l'Ordre des Chevaliers de Malte. 259. Eglises Paroissiales 27400. Hôpitaux 540. Chapelles particulieres 9000. On compte qu'il faut pour remplir tout cela 226000. Religieux ou Dervis, outre 130000. Curez de Paroisses.

On juge d'ordinaire de la gloire & des richesses d'un Prince par le nombre de ses Sujets ; mais je ne voudrois pas que tu crusses le Roi de France plus riche pour avoir un si prodigieux nombre de devots. Il doit regarder la plûpart de ces Ecclesiastiques plûtôt comme une Armée d'Ennemis, que comme des Sujets. A la verité l'interêt des Archevêques, des Evêques, & des Curez de Paroisse, est confondu avec l'interêt de la Couronne : Mais les Moines sont des creatures du Pape ; & l'on ne sauroit les entretenir tous ensemble qu'il n'en coûte pour le moins la quatriéme partie du revenu du Royaume, d'où il sortoit autrefois un million d'écus tous les ans

1643. qui entroient dans les cofres de la Cour de Rome.

Je ne conçois pas par quelle politique on cultive ainsi tant de pepinieres de Sangsuës spirituelles, qui ne servent qu'à sucer jusqu'à la derniere goute le sang de la Nation. On croiroit au contraire qu'il seroit de la bonne politique de les assecher par des taxes & par des impôts.

Les Rois de France se sont emparez de tout le sel du Royaume, & ils obligent leurs Sujets de l'acheter d'eux au prix qu'ils y mettent eux-mêmes. Pour cet éfet ils ont des Officiers par tout pour le vendre. Et c'est ce qu'on appelle Gabelle. Il semble qu'ils en usent ainsi pour empêcher que leurs Sujets ne se corrompent, comme s'ils avoient peur qu'ils se pourrissent tout vivans, car il n'y a point d'homme dans leurs Etats qui ne soit obligé d'en prendre la quantité que les Officiers du Roi lui imposent: Il faut en excepter quelques Provinces particulieres qui en sont exemptes pour des raisons d'Etat, ou parce qu'elles ont traité. Ce revenu que le Roi tire de cette Gabelle, monte annuellement à prés de trois millions d'écus. Il tire huit millions d'un autre côté de l'impôt qu'il a mis sur les denrées des Païsans, outre les impôts particuliers sur la viande, sur le vin, & autres Marchandises. Cependant il perd une grande partie de ses revenus en les afermant à ses Sujets, ou en les engageant en tems de Guerre pour avoir de l'argent comptant. Il n'y a gueres moins de trente mille Officiers tous employez à la collecte de ces impôts. Les gages de tant de gens diminuënt les revenus de la Couronne de plus de la moitié: Desorte que de quatre-vingt millions d'écus qu'on arrache tous les ans des peuples, à peine en entre-t-il trente mille dans les cofres du Roi.

Tu seras surpris de l'imprudence de ces Infidéles, & condamneras en même tems la tirannie & l'injustice, qui opprime, pille, & ruïne ceux qui leur fourniſſent tout ce qui est necessaire à la subsistance humaine, non pour s'enrichir, mais pour enrichir

une troupe de chenilles avides ; car on ne sauroit 1643
donner d'autre nom à ceux qui font la collecte des revenus de cet Etat. Il n'en est pas de même dans le saint Empire des Osmans, où la justice a élevé son Trône, & où l'oppression n'oseroit lever la tête.

Il semble que les François soient nez pour l'esclavage, & ils le soufrent si patiemment, qu'ils n'aspirent pas même à recouvrer leur liberté. Les Chrétiens se recrient contre nos Janissaires qu'ils accusent d'insolence, d'exactions, de rapines, & autres vices auxquels le soldat licentieux est ordinairement sujet. Mais toutes ces choses sont des bagatelles, au prix de ce que font les Dragons François dans les lieux où ils sont en quartier : Ils volent le bien de leurs Hôtes, & font des infamies entierement inconnuës à nos Janissaires. L'adultere passe chez les Dragons pour une galanterie, & le rapt pour un excez de passion : Il faut que le Mari soit tranquile pendant qu'il voit sa femme entre les bras d'un insolent bravache ; il faut que le Pere voie deflorer sa fille sans en témoigner le moindre chagrin. Ce sont-là les mortifications que les François ont à essuyer, mortifications qu'ils font semblant de ne pas sentir : Ils n'ont pas seulement le courage de songer à remedier à ces maux, à moins que ce ne soit en prenant parti eux-mêmes. C'est de ces gens-là qu'est composée l'Infanterie de France. Doit-on donc être surpris que les François passent pour les plus foibles, pour les plus lâches, & pour les plus méchans soldats de l'Europe ; puisque ce n'est pas un motif de gloire & d'amour pour la patrie qu'ils se resolvent à prendre les Armes ; mais plûtôt parce qu'ils voient qu'il faut qu'ils le fassent pour vivre, réduits qu'ils sont aux plus cruelles extrémitez de la famine ?

Joüis des honneurs dont Dieu & l'Empereur t'ont revétu : Conserve ta vertu, & tu t'éleveras encore plus haut. Souvien-toi de moi quelquefois, & sois persuadé que je t'aime avec sincerité, & que je te sers avec joie.

LETTRE XXXV.

A Egri Boinou Eunuque Blanc.

Du Frere du Roi de France, des Princes du Sang, & de la Noblesse Françoise.

1643. LA politique des Rois de France est bien diferente de celle de la Porte. Il semble qu'on ne craigne rien ici de l'ambition des Princes du Sang, puisque non seulement on leur donne la liberté, mais même qu'on les comble d'honneurs.

Tu m'as ci-devant oüi parler d'Henri IV. Grand Pere du Roi d'aujourd'hui, & de la passion qu'il avoit pour les Dames. La Duchesse de Beaufort fut celle de ses Maîtresses qui eût le plus de part à son afection. Il en eut deux fils : L'aîné s'apelle Alexandre, & l'autre Cesar. Ils sont tous deux vivans de l'heure qu'il est, & tous deux fort avancez. Le premier est Grand Prieur des Chevaliers de Malte, qui est la premiere dignité aprés celle de Grand Maître de l'Ordre qui commande toute l'Isle. Il est à remarquer que cet Alexandre ne fut du vivant de son Pere que simple Chevalier : Mais aussi-tôt que Loüis XIII. son Frere naturel fut parvenu à la Couronne ; il lui procura la dignité qu'il possede à present. Cesar son second Frere est Gouverneur de Bretagne, & marié à la Fille du Duc de Mercœur ; & par ce moyen il est un des plus riches Seigneurs du Royaume. Henri IV. eût deux autres Fils, l'un qui porte son nom & qui nâquit de la Marquise de Verneüil. Il est à present Evêque & Abbé, qui sont deux dignitez Ecclesiastiques considerables. L'autre s'apelle Antoine Fils de la Comtesse de Moret. Celui-ci a été revêtu des mêmes dignitez Ecclesiasti-

ques que son frere Henri. Quoique toute la France 1643.
regarde ces quatre fils d'Henri le Grand comme bâtards, nez qu'ils sont des Concubines de ce Prince, on ne laisse pas de leur confier les dignitez dont je viens de parler, sans craindre qu'ils cabalent contre l'Etat, qu'ils le broüillent, ou qu'ils s'emparent de la Couronne. Et s'il m'est permis de te parler franchement je trouve qu'il y a dans cette conduite plus d'humanité & de justice, que dans la cruelle coûtume de nos Sultans. Ils ne sont pas plûtôt montez sur le Trône, qu'ils sacrifient d'abord tous leurs Freres à leur jalousie, & aux interêts de l'Etat; ou s'il arrive qu'ils évitent le cordon, ils sont renfermez toute leur vie dans une étroite prison pire que la mort.

Loüis XIII. a laissé un Frere legitime, né du même Pere & de la même Mere que lui. Il s'apelle Duc d'Orleans, homme hardi & de grande résolution. Il est depuis peu revenu à la Cour, d'où il avoit été banni pour avoir voulu entreprendre quelque chose contre son Frere.

Les François étoient d'avis que ce Prince eût part à la Regence; mais Loüis son Frere n'y voulut aucunement consentir, au préjudice de la Reine son Epouse, qu'il a laissé Maîtresse absoluë de l'autorité Souveraine, jusques à ce que le jeune Roi soit en âge. Neanmoins elle paroît jusqu'ici en bonne intelligence avec le Duc d'Orleans & le Prince de Condé, & c'est par leur mediation que divers Grands qui étoient prisonniers d'Etat ont été mis en liberté, & paroissent maintenant à la Cour.

Delà tu peux conclure que les choses se font ici avec autant de rigueur & de severité qu'à Constantinople, où les Commandemens de nos invincibles Empereurs sont impetueux, & l'execution en est prompte.

Il y a un Evêque pour qui la Reine paroît avoir de l'inclination. Il a le caractere d'un fort honnête homme; mais on dit qu'il est trop honnête & trop bon pour un Courtisan, & que le Cardinal Ma-

1643. zarin le dupera. Cependant ce Prélat a l'oreille de la Reine presentement, & ses creatures en parlent comme d'un fort habile homme. On dit que la Reine a écrit au Pape, pour le prier d'accordre à cet Evêque un chapeau de Cardinal : Et il y a des gens qui disent sourdement qu'on le fera premier Ministre en la place de Mazarin. Pour te dire ce que j'en pense je souhaiterois qu'il le fût ; car il me semble que la Porte Ottomane n'auroit pas tant de sujet de le craindre que le Cardinal Mazarin, que je regarde comme un second Richelieu. Chacun a ici ses interêts, & la Cour est divisée en plusieurs factions qui tâchent de se suplanter les unes & les autres.

Ce n'est pas ici comme en Turquie, où les plus grands Bassas ne sont que les esclaves du Sultan. Les Princes de France sont aussi puissans que certains Souverains, & pour le moindre mécontentement ils mettent des Armées sur pied, & donnent bataille au Roi à moins qu'il ne vienne à leur point, & ne leur fasse satisfaction. Le Roi n'ose en faire mourir aucun, parce qu'il craint le peuple qui d'ordinaire prend leur parti, amoureux qu'il est de la nouveauté, & porté à la rebellion.

Si tu veux savoir comment la Noblesse Françoise a aquis une autorité si dangereuse, je te dirai en un mot, que les Rois mêmes lui ont mis les Armes à la main, & qu'elle ne manque pas de s'en servir à mesure que son ambition ou son mécontentement la fait agir. Les Nobles sont exempts de tout tribut & de tout hommage, on leur confie le commandement des Provinces, où sont plusieurs Villes murées, plusieurs Forts, & plusieurs Châteaux. Ces grandes charges leur aquierent l'estime & la veneration des peuples de leurs Gouvernemens, qui les respectent comme des Rois, & qui prennent volontiers les armes pour leur défense.

La Reine Regente craint qu'ils ne se prévalent de la minorité de son Fils, & que sous prétexte de reformer l'Etat, ou de rendre service au Roi, ils ne

jettent le Royaume dans une Guerre civile. Elle 1643
observe de prés le Duc d'Orleans, & le Prince de Condé. Elle a fait doubler sa garde, & n'oublie rien de tout ce qui peut assûrer les interêts de la Couronne.

Tu es prés de la source muette, & de la personne du Grand Seigneur : Songe à rendre quelque bon office à une personne qui t'aime de tout son cœur, qui te sert avec fidélité, qui fait des vœux ardens pour ta santé, & pour la longue vie de nôtre glorieux Sultan, & qui te souhaite toute sorte de prosperité.

LETTRE XXXVI.

Au Capitan Bassa.

Du grand nombre d'Esclaves qui se sauverent d'Alexandrie.

IL est arrivé ici plusieurs centaines d'Esclaves qui se sont sauvez par un coup hardi ; action qui, pour leur faire la justice qu'ils meritent, a quelque chose de brave. Le lieu de leur esclavage étoit Alexandrie. Tu sais ce que c'est que ce Havre. A quelles perilleuses entrepriſes le desir de la liberté ne porte-t-il point les gens ? Il y avoit dans la Ville plusieurs mille Francs à qui les rigueurs de la servitude rendoient la vie ennuyeuse. Il y en avoit un entr'autres natif du Brabant qui sachant l'art de distiller des eaux fortes, son Patron lui loua une boutique, & lui fournit tous les materiaux & toutes les choses necessaires pour distiller, dans l'esperance de faire un profit tres-considerable. Il y avoit à la boutique de cet homme un grand concours de tout ce qu'il y avoit de Francs dans la Ville ; ce qui fit que son commerce alla bien, & qu'il devint puissam-

1743. ment riche. C'étoit un homme entreprenant, & qui se piquoit beaucoup de grands desseins. Quoi qu'il pût vivre fort heureux, & s'enrichir fort aisément à la faveur de son commerce, ce n'étoit pas assez pour le contenter. Il avoit une autre sorte de distilation à faire; il étoit résolu de retirer ses compagnols d'esclavage des bords du desespoir par maniere de dire, & de leur inspirer la résolution de chercher leur liberté. Il les harangua souvent sur ce sujet, & il y avoit bonne intelligence entre tous les Esclaves Européens de la Ville. Ils convinrent enfin entr'eux de s'emparer d'un certain Vaisseau qui étoit dans le Havre, & de s'abandonner aux vents & aux vagues. Ce dessein fut concerté avec tant de secret, & conduit avec tant d'adresse, que n'étant soupçonnez de rien, ils allerent à bord au nombre de plus de deux mille, & mirent en Mer. Comme ils eurent le vent favorable, ils furent bientôt à Candie, où ils débarquerent quelques centaines de leurs gens: Ensuite ils toucherent à Malte, où ils en mirent d'autres à terre: De là ils vinrent à Livorne en Italie, & se rendirent enfin heureusement à Marseille, où le reste débarqua. Il y a des François, des Anglois, des Brabançons, des Hollandois, & deux Prêtres Espagnols.

Les Parisiens leur font de grandes charitez, principalement les Marchands qui negocient dans le Levant, & qui sont en grand nombre en cette Ville. Le Clergé a fait aussi une collecte pour eux; & l'on dit que la Reine Regente a donné ordre à son Aumônier de leur distribuër trois cents mille écus.

Ils parlent fort mal des Musulmans; ils maudissent le saint Prophéte, & remercient les bons Astres qui les ont heureusement délivrez d'un esclavage insuportable. Je ne vois pas qu'ils meritent d'être blâmez en tout cela: N'est-il pas naturel à tout le monde d'aspirer aprés la liberté, & de se réjoüir lorsqu'on est échapé de quelque malheur? De bonne foi je ne leur sai mauvais gré que des blasphé-

mes qu'ils ont vomi contre l'Ambassadeur de Dieu : 1643.
Tout ce qu'ils ont fait de plus est aussi naturel que de boire & de manger. Comme la conservation de soi-même est commune à tous les animaux, il ne seroit pas plus raisonnable de blâmer un oiseau, qui nouvellement sorti de la cage où il a été longtems enfermé, chante & triomphe de se sentir dans les airs, qu'il le seroit de condamner ces gens parce qu'ils ont de la joie de s'être sauvez du lieu de leur captivité.

Cependant c'est une negligence qu'on ne peut pardonner à la garde d'Alexandrie de s'être ainsi laissé donner le change par ces Infidéles. C'est une bévûë que quelques-uns pourroient bien payer aux dépens de leur tête.

Le grand Dieu qui manifeste sa puissance sur la mer aussi-bien que sur la terre, te donne un vent aussi favorable qu'à ces fugitifs, lorsque tu seras en mer pour executer les Ordres du grand Seigneur.

LETTRE XXXVII.

A Mustapha Guir, Page Eunuque.

Du meurtre du Page du Duc d'Orleans : Des scelerats à gages. Mazarin soupçonné de ce crime par le Duc de Beaufort, qui est mis au Château de Vincennes.

IL y a trois jours que cette Cour a pris tout une autre face qu'elle n'avoit eu depuis que les obsèques du Roi sont achevées : Et l'on croiroit que ce n'est plus la même sans le deüil qu'elle porte encore pour le Roi défunt. C'est une formalité usitée dans toute la Chrétienté en semblables occasions, & un masque pour les Hipocrites. Les Grands de France

1643. s'en servent comme d'un manteau pour couvrir leurs desseins politiques. Ils portent le noir pour marquer la douleur qu'ils ont de la mort du Roi, & cependant ils font des festins & se réjoüissent, pour faire suivre le defunt par quelqu'un de son sang. Ce que je m'en vais te dire est tragique, & l'auroit été encore plus si la Providence ne l'avoit empêché.

Il y a trois jours que les Princes du Sang, & divers autres grands Seigneurs furent invitez à un regal que faisoit la Reine. Le lieu où le festin se fit s'apelle le nouveau Palais. Il seroit inutile que je te fisse la description de ce magnifique bâtiment : Il suffit seulement de te dire, & tu pourrois le conclure quand je ne te le dirois pas, que tout se fit avec beaucoup de dépense & de magnificence. On y but avec tant d'excés, que le Duc d'Orleans plein du jus de la grape, se promenant vers la minuit dans une galerie, tomba tout endormi sur un lit, placé à peu prés au milieu de l'allée. Il étoit envelopé dans son manteau, fort connu à la Cour à cause d'un gros diamant qui se boutonne devant. Personne ne passa que deux heures aprés. Ce fut un certain Seigneur de la Cour qui se retiroit chez lui, & qui s'étant aperçû qu'un homme dormoit sur ce lit, s'aprocha & reconnut que c'étoit le Duc. Surpris & ne sachant ce que cela signifioit, il s'en enquit au Page du Duc, qui n'étoit pas loin de là. Le Page répondit *que son Maitre étoit ivre*. Le Seigneur ne croyant pas qu'il fût à propos de laisser là un Prince du Sang à une telle heure de la nuit, le fit prendre par ses Domestiques qui l'emporterent chez lui, & pour faire les choses avec plus de bienseance il laissa son manteau sur le lit. Ils ne furent pas plûtôt partis, que le Page du Duc prend le manteau, & las d'avoir si long-tems veillé, il se met sur le lit, & s'endort. Peu de tems aprés le Duc se réveillant & ne sachant où il étoit, apella son Page. Les Domestiques du Seigneur coururent d'abord au Page, qu'ils trouverent mort sur le lit, le cœur percé d'un coup

de poignard. Imagine-toi quelle fut la surprise de 1643
la Cour lorsque cet accident eût éclaté. Le lendemain on examina l'afaire exactement ; mais l'on ne pût rien découvrir. On apprit seulement qu'environ sur les trois heures du matin la sentinelle avoit vû sortir un inconnu de l'apartement du Cardinal Mazarin. On a étoufé cette afaire ; cependant la populace ne balance pas à dire tout bas que le Cardinal a eu part à ce meurtre, & ajoûte que le coup s'est fait par mégard, & qu'on a pris le Page pour le Duc, à cause du manteau dont il étoit envelopé. C'est un terrible païs que celui des Infidéles ; les personnes distinguées ont assez ordinairement à leurs gages des scelerats, qui sont les ministres de leurs vengeances : Ces miserables sont aussi prompts & aussi habiles à assassiner quelqu'un en cachette, que le sont les muets à executer les ordres du Grand Seigneur, quand il leur commande d'étranger quelque Bassa qui lui a déplû. Mais ils se font payer à l'avance la moitié du prix de leur crime, & le reste aprés le crime commis. Ainsi fait-on marchandise du sang innocent. Les assassinats font un commerce ; & un homme ne peut pas dire que sa vie est à lui, puisque dans le même instant il se peut faire qu'un autre l'ait achetée. Je n'ai jamais oüi dire qu'une pareille méchanceté se soit faite dans l'Empire des Musulmans, beaucoup moins encore dans le Serrail de nos Sultans, où resident la Justice & la Vertu.

Un des Grands de France qu'on appelle le Duc de Beaufort, se donne des peines continuelles pour découvrir l'Auteur de ce meurtre. Il est ennemi mortel du Cardinal Mazarin, & il donneroit la moitié du revenu de son Duché pour pouvoir le chasser du Royaume. Il insinuë des choses trés-plausibles aux Courtisans pour le faire soupçonner, & le rendre odieux. Il n'ose pas l'accuser publiquement d'être complice de la mort du Page, parce qu'il n'a contre lui aucune preuve convainquante, mais il fait tout ce qu'il peut pour faire croire à tout le monde

1643. qu'il y a trempé. Il a consulté un Magicien qui lui a fait voir la figure du Meurtrier dans un miroir, & par un autre enchantement de l'art, le Magicien lui a fait present d'un portrait tiré d'aprés la figure magique du miroir, que le Duc a fait copier par les plus habiles maîtres de France, & dont il a envoyé plusieurs copies par tout le Royaume, avec ordre aux Gouverneurs des Villes, principalement des Villes Frontieres & maritimes, de se faire amener tous les Voyageurs, & de les confronter avec le Tableau, afin de découvrir par ce moyen s'il est possible, le meurtrier, qu'on ne manquera pas de mettre à toutes les tortures qu'on pourra s'imaginer, pour le faire confesser que le Cardinal Mazarin en vouloit au Duc d'Orleans, quoi que par équivoque on s'en soit pris au Page. Mais le Cardinal lui rend la pareille, car il l'a accusé auprés de la Reine d'avoir dessein de l'assassiner. Sur cette plainte le Duc a été envoyé prisonnier au Château du bois de Vincennes. Les creatures de Beaufort en murmurent, & disent que des personnes de plus haute volée que le Cardinal ont eu part à l'assassinat du Page. Les Libelles courent les ruës, & l'on dit qne le Page revient, & qu'on l'a souvent vû se promenant dans les appartemens Royaux.

Cependant je suis attentif à toutes les occasions qui peuvent se presenter de rendre service au Grand Seigneur, & je ne manque rien de tout ce qui peut être de quelque avantage à l'Empire Ottoman, sans oublier pour cela de faire plaisir à mes Amis.

LETTRE XXXVIII.

A son Frere.

Il lui demande des nouvelles de sa Mere, le prie de l'aimer sincerement, & l'invite d'imiter avec lui les vertus de leurs Parens. Discours sur ses voyages dans les Indes.

LA derniere fois que je t'écrivis je croyois que 1643.
j'allois faire un plus long voyage que toi. Tu ne te proposois que d'aller en Asie ; mais je me regardois alors comme un homme prêt à partir pour l'autre monde. Et comme je n'esperois pas de te revoir en celui-ci, je croyois de te dire le dernier adieu. Il y a justement quatre ans que je t'écrivis pour cela, & depuis ce tems-là tu as vû dans les Indes plusieurs choses surprenantes, pendant que j'ai fait en Occident des remarques importantes. Te voilà de retour à Constantinople en bonne santé, & je suis encore vivant à Paris. Je suis ravi d'apprendre que j'ai encore un Frere en vie ; & j'espere que tu ne seras pas fâché de savoir que j'ai échapé jusqu'ici le coup de la mort. Nous sommes les deux seuls de nôtre race ; aimons-nous l'un l'autre avec le même empressement, que si nous n'avions rien de plus à aimer en ce monde. Pour ce qui est de nôtre Mere, je ne sai si elle est encore sur la terre ou en Paradis. La derniere lettre que j'ai reçû d'elle me marquoit la douleur qu'elle avoit de la mort de son second Mari. Il s'est passé dix-huit Lunes depuis, sans que j'aie eu de ses nouvelles. Je te prie si tu as quelque tendresse pour moi de m'apprendre si elle est vivante ou morte. Peut-être est-elle remariée, & transplantée dans quelque païs inconnu. J'ai mille inquietudes à cause d'elle.

1643. Souvien toi que la Tribu dont nous sommes n'étoit pas des plus obscures de l'Arabie. Imitons les vertus de nos parens, sans imiter leurs vices. Il ne sera pas dificile de trouver dans une maison comme la nôtre de bons exemples à imiter. L'un nous aprendra la temperance; l'autre nous enseignera la prudence. Un troisiéme nous apprendra la magnanimité, & tous ensemble nous fourniront à imiter la pieté & la justice. Je ne croi pas qu'il y ait de meilleur moyen d'exceller en vertu, & de nous faire de bonnes habitudes; car il est certain que les exemples font plus d'éfet en nous, que les leçons les plus solides & les plus sages. Qui peut refléchir sur l'incomparable modestie d'Useph Frere de mon Pere, & n'en être pas charmé? Tu peux te ressouvenir avec combien de douceur, de grace, de bonté, & de complaisance il faisoit toutes choses. Il passoit pour l'homme de ces quartiers le plus poli. Nous pouvons apprendre de lui à soufrir patiemment les injures; & à ne pas se chagriner des impertinences du vulgaire; à n'être pas d'une humeur ofensante, farouche, & vindicative; mais d'être toûjours dans une égale situation d'esprit, civils & rendant de bons ofices à tout le monde. Un esprit de ce caractere porte avec soi sa récompense, supoſé qu'il n'en reçoive pas d'autre; car aprés s'être aquité de ces genereux devoirs, il sent un plaisir qui ne se peut exprimer.

Mehemet Ali nôtre Cousin, étoit un homme d'une singuliere moderation. Il n'avoit point pour ses Amis un entêtement ridicule, mais il n'étoit aussi ni bouru, ni froid. Il n'aimoit pas les Flateurs, & ne vouloit point avoir de commerce avec les médisans. Il n'étoit ni superstitieux, ni profane: Il étoit liberal sans orgüeil, frugal sans avarice, & en tout sobre & raisonnable.

Nous devons prendre des personnes de ce caractere pour des modéles de bonne vie, & en suivant leurs traces, nous ferons honneur à la maison dont nous sommes sortis.

En lisant ta lettre je trouve que tu as fait des re- 1645
marques utiles durant tes voyages. Tu as été à la Cour de plusieurs grands & illustres Princes, & tu es revenu chez toi avec un magasin de bijoux ; bien plus précieux que les rubis & les diamants. La connoissance que tu as acquise, est une marchandise pour les Rois, & tu te rendras agreable par là au Souverain de la terre. Tu as beaucoup profité en peu de tems, & tu recüeilliras durant tous les jours de ta vie l'honneur & le fruit de ton experience.

Tu m'obligeras, si tu veux me faire part des remarques choisies que tu as faites. Je voudrois fort savoir plusieurs particularitez des Indes. Nôtre Cousin Fousi est avare de ses memoires ; il ne me communiquera rien de ses observations, quoi qu'il ait traversé tout l'Orient. Je voudrois fort savoir l'âge & le caractere du Mogol qui regne à present. Il y a ici un Portugais avec qui j'ai souvent des conversations. Il a été à Indostan, & dit que l'Empereur regnant en ce païs-là est un fort mal habile homme, qui se laisse conduire par les femmes ; qu'il est extraordinairement familier avec une de ses filles ; qu'il a quatre fils, qu'il a fait Souverains de Provinces ; que ces jeunes Princes ont de l'esprit & de l'activité, & le Portugais dit qu'on craint qu'ils ne dépossent un jour leur Pere.

Il fait un plaisant conte du Grand Mogol qui pensa perdre la vie. Comme cette avanture a quelque chose d'extraordinaire, je veux te la raconter en peu de mots.

Ce Prince monté sur un Elephant pour aller dans la Province de Cachemire, la bête tout à coup devint furieuse. (Il semble que c'est le naturel de ces animaux, lorsqu'ils sont en rut en certain tems de l'année, de tomber dans une espece de phrenesie, qui dure quarante jours, à moins qu'on n'y remedie à l'avance.) Celui qui avoit soin de l'Elephant voyant que la vie du Roi étoit en grand danger par la fureur de la bête, n'eut le tems de dire au Roi

1643 que ces seules paroles. *Il n'y a qu'un seul moyen de sauver vôtre vie, qui est que je sacrifie la mienne à l'Elephant, ce que je fais de bon cœur pour marque assûrée de ma fidélité.* En disant cela il se jetta aux pieds de l'Elephant, qui l'enleva d'abord avec sa trompe, le tua, & fut aprés cela tranquille. Le Roi fut surpris d'un accident si extraordinaire, & pour témoigner sa reconnoissance pour une fidélité si peu ordinaire, il envoya querir les Fils de cet homme, & leur demanda s'ils auroient assez de résolution pour faire en pareil cas ce qu'avoit fait leur pere. Ils répondirent tous, *que Sa Majesté pouvoit le voir sur le champ, s'il lui plaisoit de leur commander.* Le Roi leur fit donner à tous de riches vestes, les honora de plusieurs autres presens, & les fit grands Maîtres de ses Elephans par tout l'Empire. Le Portugais ajoûte que pour rendre graces au Ciel de l'avoir délivré d'une maniere si signalée, l'Empereur a fait faire de grandes aumônes à tous les pauvres de cette Province, & a résolu de ne jamais monter d'Elephant, parce qu'il en a coûté la vie à l'un de ses plus fidéles serviteurs.

Si tu as vû quelque exemple d'une si notable vertu ne l'oublie pas dans ta lettre; car quelque chose que puisse avoir l'Orient, on pourroit vivre éternellement en Occident, qu'il ne verroit pas un Domestique d'une pareille fidélité. Le Roi Eternel jette un œil de faveur sur toi, & récompense l'amour que tu as pour le glorieux Sultan.

LETTRE XXXIX.

A Ibrahim homme de Loi.

Du Juif errant : Converſation de l'Eſpion avec lui ſur divers ſujets, principalement ſur les dix Tribus d'Iſraël qui ſont perduës.

IL eſt arrivé un homme en cette Ville, ſi tant eſt qu'on puiſſe dire que ce ſoit un homme, qui prétend avoir vécu plus de ſeize cents ans. On l'apelle le Juif errant. Il y a des gens qui le regardent comme un Impoſteur. Il dit qu'il étoit Huiſſier du Divan de Jeruſalem, que les Juifs appellent la Cour de Juſtice, où tous les criminels étoient jugez, du tems que Jeſus fils de Marie & le Meſſie des Chrétiens fut condamné par Ponce Pilate Juge Romain. Que ſon nom étoit Michob Ader; & qu'ayant voulu faire ſortir Jeſus de la ſale, & lui ayant dit, *vas, pourquoi tardes-tu?* Le Meſſie lui avoit répondu, *je m'en vais; mais toi demeure juſqu'à ce que je vienne*, le condamnant par ce moyen à vivre juſqu'au jour du Jugement. Il prétend ſe reſſouvenir des Apôtres qui vivoient alors, & d'avoir été batiſé par l'un d'eux. Il dit qu'il a voyagé dans tous les païs du monde, & qu'il doit errer juſqu'au retour du Meſſie. On dit qu'il guerit les maladies en touchant la partie afectée. Les ſuperſtitieux & les ignorans lui attribuënt divers autres miracles: Mais les ſçavans & les perſonnes diſtinguées le regardent comme un homme qui fait l'inſenſé. Cependant il y a des gens qui ſoutiennent qu'il y a des preuves convainquantes de la verité de ſes prétentions; qu'il s'eſt garenti juſqu'ici de la priſon, & principalement dans 1644

1644. ces païs-ci, où tous les Novateurs sont severement punis. Il s'est garenti de l'Inquisition à Rome, en Espagne & en Portugal, & le Vulgaire regarde cela comme un miracle évident.

J'eus un jour la curiosité de l'entretenir en diverses Langues, & je trouvai qu'il en savoit autant que moi. Je lui parlai Arabe cinq ou six heures durant. Il me dit qu'il étoit rare de trouver une histoire fidéle. Je lui demandai ce qu'il pensoit de Mahomet, le Prophête & le Legislateur des Musulmans? Il me répondit, qu'il connoissoit fort bien son Pere, & qu'il avoit souvent été avec lui à Ormus en Perse: Que Mahomet étoit un homme éclairé, & d'un esprit divin; mais qu'il avoit ses erreurs comme les autres hommes, & que son erreur la plus capitale étoit de nier que le Messie eut été crucifié; car, dit-il, *j'étois present à sa crucifixion, & je le vis de mes propres yeux pendant à la Croix.* Il accuse les Musulmans d'imposture de faire croire au monde que le tombeau de leur Prophête est miraculeusement suspendu entre le Ciel & la Terre. Il dit l'avoir vû bâti comme les autres tombeaux. Toi qui as visité ce saint lieu, tu sais si ce qu'il dit est vrai ou faux. Il accuse de luxe les Mahometans de Perse, les Ottomans de tirannie, les Arabes de larcin, les Mores de cruauté, & les Musulmans des Indes d'Atheïsme. Il n'épargne pas non plus les Eglises Chrétiennes: Il accuse la Romaine & la Greque de la pompeuse idolâtrie des Payens; l'Ethiopienne de Judaïsme; l'Armenienne d'heresie, & dit que les Protestans seroient les meilleurs Chrétiens s'ils vivoient selon leurs principes. Il m'a dit qu'il étoit à Rome lorsque Neron fit brûler cette Ville, & qu'il en regardoit l'embrasement de dessus une montagne. Qu'il vit revenir Saladin de ses conquêtes des Indes, dans le tems qu'il fit porter sa chemise au bout d'une lance, & crier, *Saladin Seigneur de plusieurs riches païs, Conquerant de l'Orient, toûjours victorieux & toûjours heureux, n'aura en*

mourant que cette pauvre chemise pour tout monument de sa gloire. 1643

Il raconte de Soliman le magnifique plusieurs choses remarquables, dont nos Historiens ne disent mot ; & il dit qu'il étoit à Constantinople lorsque Soliman bâtit la Mosquée qui porte son nom. Il a connu Tamerlan le Scithe, & m'a dit qu'on l'apelloit ainsi parce qu'il clochoit d'une jambe. Il dit aussi avoir connu Scanderbeg, le vaillant & heureux Prince d'Epire. Il témoignoit avoir eu beaucoup de compassion du malheur extrême de Bajaset lorsqu'il le vit porté dans une cage par ordre de Tamerlan. Il accuse les Scithes d'avoir trop cruellement maltraité l'infortuné Sultan. Il se ressouvient des anciens Caliphes de Babilone & d'Egipte ; de l'Empire des Sarrasins, & des Guerres de la terre sainte. Il parle juste de la naissance, des progrés, de l'établissement, & de la ruïne des Mamelus en Egipte. Il dit qu'il s'est baigné dans deux des principales sources du Nil, qui sort de la partie la plus Meridionale de l'Ethiopie : Qu'il se grossit par les grandes pluyes de l'Ethiopie qui enflent les Rivieres qui se jettant dans le Nil, causent ses grandes inondations, dont les Philosophes se sont trouvez si embarassez à découvrir l'origine. Il dit que le Gange est dans l'Inde plus large & plus creux que le Nil ; que le Niger d'Afrique est plus long de quelques centaines de milles, & qu'il se ressouvient d'un tems, où le Nil ne déborda que trois mois plus tard qu'il n'avoit accoûtumé.

Comme il se dit Voyageur, & qu'il se vante d'avoir vû jusqu'aux plus petits coins du monde, je commençois à esperer qu'il m'apprendroit des nouvelles des dix Tribus d'Israël qui furent emmenées captives en Sirie par le Roi Salmanasar, & dont on n'a jamais entendu parler depuis. Je lui ai fait diverses questions sur ce sujet ; mais je n'ai point été satisfait de ses réponses. Il m'a dit seulement qu'en Asie, en Afrique, & en Europe, il avoit connu un

1644 certain peuple, qui n'est pas Juif de profession, mais qui a retenu des caracteres qui marquent qu'il pourroit être décendu de cette Nation.

Dans la Livonie, dans la Russie, & dans la Finlande, il a trouvé des gens qui parlent une langue diferente de celle du païs, & qui ont quantité de mots Hebreux : Que ces peuples ne mangent ni chair de pourceau, ni sang, ni choses étoufées ; que dans leurs lamentations pour les morts ils se servent toûjours de ces mots ; *Jeru-Jeru Masco Salem* ; & qu'il a cru par là qu'ils se rapelloient la memoire de Jerusalem & de Damas, qui sont deux fameuses Villes de la Palestine & de la Sirie : Qu'en Circassie il a aussi remarqué quelque traces du Judaïsme ; & que les coûtumes de ces peuples, leur maniere de vivre, leurs Fêtes, leurs Mariages, & leurs Sacrifices, approchent beaucoup des institutions de la Loi Mosaïque. Mais ce qu'il dit de plus remarquable est qu'il a parlé à des Juifs de profession qui habitent les parties Septentrionnales de l'Asie, qui n'ont jamais entendu parler ni de Jesus Fils de Marie, ni des révolutions de la Judée qui suivirent la mort du Messie, ni du siege, ni de la ruïne de Jerusalem, ni des autres choses dont toutes les histoires sont remplies au sujet de la Nation Juive. Il dit de plus que ces Juifs n'ont que le Pentateuque, n'ayant pas oüi parler des autres livres qui composent la plus grande partie du vieux Testament ; & que ce Pentateuque étoit écrit en une espece de langue Hebraïque, bien diferente de celle que parlent ordinairement les autres Juifs dispersez dans le monde : Que le nombre de ces Juifs étoit infini, & qu'enfin il croyoit que s'il y avoit quelqu'un de la posterité de ces dix Tribus, c'étoient ces peuples qui étoient la veritable.

Comme il m'avoit parlé de la ruine de Jerusalem, je lui demandai où il étoit quand cette Ville fut détruite ? Il répondit qu'il étoit à la Cour de Vespasien, & qu'il avoit entendu dire à l'Empereur lors-

qu'on vint lui dire que le Temple de Salomon étoit 1644
en cendres, *Qu'il aimeroit mieux que la Ville de Rome fut brûlée.* Le vieillard se mit alors à pleurer les ruïnes de ce magnifique bâtiment, dont il me fit la description aussi naturellement que s'il ne l'eût vû que le jour précedent. Il dit que Joseph a été partial lorsqu'il a décrit les seditions de la Ville, qu'on impute à l'un des principaux factieux qu'il a épargné, parce qu'il n'a pas voulu flétrir la réputation d'un homme de sa Maison.

J'ose te dire, sage Ibrahim, que si les prétentions de cet homme sont fondées, il est si plein de memoires choisis, & a vû tant d'évenemens durant l'espace de seize cens ans, qu'on peut avec raison le regarder comme une Chronologie vivante, comme le Protonotaire de l'Egire Chrétienne, ou comme le principal dépositaire de ce qu'on estime la derniere Epoque de la durée du monde.

A le voir on le prendroit pour une Relique du vieux Monde, ou pour l'un des Patriarches qui ont vécu long-temps avant le déluge. A parler modestement il peut passer pour le frere puîné du tems.

Je n'aurois jamais fait si je voulois te parler de tout ce qu'il m'a dit de ses voyages & de ses memoires. Il m'en a tant dit, qu'ennuyé de sa compagnie, & le regardant comme un Fourbe, je me suis retiré.

Il paroît qu'il a beaucoup de connoissance de toutes les histoires, qu'il a beaucoup voyagé, & qu'il affecte de se faire passer pour une personne extraordinaire. Peu s'en faut que la populace ne l'adore; & la crainte de cette même populace empêche les Magistrats de faire châtier cet Imposteur.

Sers-toi toûjours de ta raison, & ne te laisse jamais seduire à la subtilité des hommes. Aime toûjours une personne qui t'aime veritablement.

LETTRE XL.

Au Selictar Aga.

Des Guerres de Suede & de Dannemarc.

1644. LA jalousie qui est le poison de l'union publique aussi-bien que de l'amitié particuliere, a porté les armes de la Suede dans le Dannemarc, lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Toute la terre s'est allarmée sur la nouvelle de cette surprenante invasion, parce qu'on croyoit que la Suede avoit assez d'occupation en Allemagne.

Cependant il y a peu de gens qui puissent penetrer les raisons qu'ont eu les Suedois de laisser respirer les Imperiaux, & de porter en même-tems la Guerre dans les Etats du Roi Christian, qui pour avoir été Mediateur entre l'Empereur d'Allemagne & la Couronne de Suede, à laquelle il a rendu plusieurs autres bons ofices, meritoit d'être traité avec plus de reconnoissance.

Les Mediateurs de la paix ne remportent souvent rien moins que des remerciemens. J'ai vû un Gentilhomme qui s'étant mis en devoir d'accorder deux de ses amis qui se batoient dans les ruës de Paris, l'un des combatans lui donna un coup d'épée dans la chaleur du combat pour le récompenser de ses bons ofices. Il en a été de même du Roi de Dannemarc qui fut accepté des deux partis pour Arbitre de leur querelle, & qui envoya un Ambassadeur à Munster, où il negocia si heureusement avec les Imperiaux, qu'il les fit consentir à un traité fort avantageux aux Suedois : Cependant les premieres ofres que le Roi de Dannemarc fit de sa mediation donna tant d'ombrage à celui de Suede, que pendant que l'Ambassadeur Danois travailloit actuellement à conclure une

paix entre ces deux Puissances, les Suedois commencent la Guerre, ou plûtôt la transportent des Provinces de l'Empire dans la Scanie ou Schonen, où ils sont entrez avec douze mille hommes : Et pour faire voir qu'ils ne se moquoient pas, ils ont traité secrettement avec les Hollandois, qui leur doivent fournir une flote & des troupes, sous le commandement de l'Amiral Martin Tyes. 1644.

Le General Torstenson est en même-tems entré dans le Holstein, où il a fait de grands progrés : Il a pris Kiel par surprise, & passant plus avant il s'est emparé de Jutland, & a confiné le Roi Christian dans un coin de ses Etats ; car il ne lui reste à present que Zeland & Funen, qui sont deux Isles, dont la premiere commande le passage qui entre dans la mer Baltique.

Le Roi de Dannemarc se trouve réduit à de grandes incommoditez, & exposé à de grands dangers par mer & par terre ; cependant comme ses plus grandes forces sont ses Vaisseaux, il tourne tous ses soins à équiper une bonne flote ; il donne en même-tems avis à ses Alliez de cette injuste Guerre, & a fait de grandes plaintes à l'Empereur qui est cause de ce qui lui est arrivé, & l'a prié de le secourir dans un si pressant besoin. L'Empereur a envoyé des Troupes à son secours sous les ordres de Galas. Ce General entrant sur les terres de Hambourg & de Lubec, il s'est negocié une Ligue entre l'Empereur & le Roi de Dannemarc : Mais les Ambassadeurs de France & d'Hollande à Copenhague ont empêché le Roi par leurs artifices de s'allier avec la Maison d'Autriche.

Cependant les Dunquerquois ont ofert au Roi Christian d'envoyer à leurs dépens une flote considerable dans le Sond, & il semble que le Roi ait accepté cette offre.

Chaque Ministre fait son personnage, & tâche d'abuser de la bonté du Prince infortuné. Cependant le Holstein se démembre, & le General

1644. Torstenson a pris Christianpris, place très-forte.

Le tems nous apprendra qu'elle sera la fin de cet événement : Mais bien en prend au Roi de Dannemarc d'avoir une vertu extraordinaire, car étant aussi vieux qu'il l'est, il succomberoit infailliblement sous le poids de tant d'afflictions. Dieu soûtient ceux qu'il lui plaît.

LETTRE XLI.

A un Medecin de Constantinople.

D'un homme qui ressuscita trente-cinq heures aprés sa mort. D'un autre qu'on portoit en terre, qui se leva, parla trois fois, & dit je suis damné. Des Chartreux.

TU as vû plusieurs personnes entre les bras de la mort, luttans contre ce hideux Monarque des ombres, qui se sont tirées de ses grifes à la faveur d'une excellente constitution, & qui l'ont defié publiquement durant quelques années. Mais je doute que tu ayes jamais entendu dire que ce Conquerant ait couché quelqu'un dans la poussiere, qui en soit revenu.

Il y a environ huit jours que dans un Village qui est à demie lieuë de cette Ville, il mourut un homme, ou du moins il fit semblant de mourir. Deux vieilles femmes l'étendirent & le mirent dans la situation où il devoit être pour être mis dans le cercüeil. Les parens & les amis s'assemblerent autour du corps, & prierent Dieu pour son ame, selon la coûtume des Chrétiens. La maison fut pleine de larmes & de soûpirs, & la tristesse étoit peinte sur le visage de chacun. Les assistans furent bien surpris lorsque tout-à-coup ils l'entendirent éternuër. Ils

s'enfuirent d'abord comme des gens éfrayez par 1644.
quelque vision, & porterent l'allarme chez tous les Voisins. On envoya chercher des Medecins, qui l'ayant fait mettre dans un lit bien chaud, & fait ce qu'ils jugerent necessaire, il recouvra ses sens, la parole lui revint peu à peu, & l'on espere de le rétablir dans une santé parfaite. Il raconte à ceux qui le vont voir mille choses étranges qu'il a vû & entendu durant les trente-cinq heures qu'on l'a crû mort. Il dit qu'il a été devant le Trône de Dieu, qu'il a vû tous les Ordres des Anges, & qu'il a eu ordre de reprendre son corps pour avertir les mortels que le jour du Jugement approche. Il prêche la repentance & les bonnes œuvres à tous ceux qui l'abordent : ce qui fait que les plus devots vont chez lui en pelerinage, & le regardent comme un Saint. Ils disent qu'il a anticipité la Resurrection generale pour en donner une nouvelle preuve au siecle incrédule, & pour le convaincre qu'elle arrivera avant qu'il quitte son corps. Il prédit que la conversion des Juifs n'est pas éloignée, & que les Musulmans embrasseront la foi Chrétienne.

Ceux qui aiment les nouveautez, & qui ont du penchant à la superstition, croient que ce qu'il dit est aussi vrai que l'Alcoran; mais les Sçavans attribuënt tout cela à des vapeurs mélancoliques qui lui ont toûjours été naturelles. Pour moi qui crois que Mahomet l'Ambassadeur de Dieu a été le dernier des Prophêtes, je n'en attens point aprés lui, & je n'ajoûte point de foi à ceux qui se vantent d'une Mission Divine. Cependant lorsque je me trouve en compagnie avec les admirateurs de cet homme, je parle comme eux & parois ce que je ne suis point, afin de me mieux aquiter de ce que je suis en efet. Outre qu'il n'est pas de la prudence d'irriter la fureur bigotte en s'opoſant aux sentimens des bigots.

On raconte une autre avanture d'un homme qui mourut en cette Ville il y a quelques centaines d'années. On a écrit que cet homme durant la vie paſ-

1644. soit pour un trés-saint homme ; mais qu'aprés sa mort pendant qu'on étoit occupé à faire ses funerailles, & qu'on promenoit son corps en Procession autour de l'Eglise, il se leva tout-à-coup de son cercüeil, & prononça fort distinctement ces mots. *Je suis assigné devant le Tribunal de Dieu.* Tous ceux qui l'entendirent parler furent étonnez d'un évenement si surprenant ; & les Prêtres qui chantoient les Himnes de repos pour son ame discontinuërent pendant quelque tems. Mais la Procession s'étant remise en marche, & les Prêtres ayant repris le chant des Himnes, le mort se releva, & dit tout haut, *Je suis jugé au Tribunal de Dieu.* Cela interrompit encore la ceremonie, jusques à ce qu'aprés quelques déliberations il fut résolu de continuër. A peine cette résolution étoit-elle prise, que le mort se leva pour la troisiéme fois, & dit, *Je suis condamné par le juste Jugement de Dieu.* Cela suspendit tout-à-fait la ceremonie funebre : On ne voulut plus chanter les Himnes de repos pour l'ame d'un mort qui s'étoit levé & avoit dit qu'il étoit damné. On ne voulut pas non plus mettre en terre Sainte le corps d'une personne dont on savoit que l'ame étoit en Enfer. Il y a un ordre de Dervis, qu'on apelle Chartreux, qui sont, dit-on, un monument vivant de la verité de ce fait. Un certain Bruno touché d'un exemple si terrible quitta d'abord la societé des hommes pour se jetter dans la contemplation, gardant un grand silence, pratiquant une abstinence austere, jeûnant, priant, & commandant à tous ses Sectateurs de mener le même genre de vie. Ces Dervis sont à present répandus dans presque toute la Chrétienté. Leurs Monasteres sont magnifiques, leurs Immunitez grandes, & ils passent pour les plus rigides Religieux de l'Eglise Romaine. Ils sont servis dans les marchez avant le Roi même. Si un Dervis d'un autre ordre veut se rendre Chartreux, il le peut : Mais quand on y est une fois il n'y a plus de retour. Ils creusent

tous les jours une partie de leurs tombeaux, 1644
chacun ayant sa cellule & son jardin. Ils n'ont de societé les uns avec les autres qu'une fois la semaine. Et quand ils se promenent dans l'enclos de leur Monastere, s'il arrive quelque étranger, ils fuyent dans leurs cellules comme des lapins dans leurs trous à la vûë d'un chien. Ils ne mangent jamais de viande, & sont obligez de prier huit heures de vingt-quatre.

Il y a eu dans cet Ordre de sçavans hommes, & d'habiles politiques, mais il y a apparence qu'il ne sera plus de l'heure qu'il est de proselites de ce caractere; car depuis la resurrection du nouveau Prophête dont j'ai parlé au commencement de ma lettre, les petites gens se font Chartreux.

Tu sais ce que c'est que les extases, & il ne te sera pas dificile de juger ce que c'est que les ravissemens de cet homme. Le grand Cardan y tomboit quand il vouloit; & j'ai oüi parler d'un de nos Sçavants Dervis des Indes, qui avoit le secret de faire sortir son ame de son corps; & alors il voyoit les choses divines & celestes, non par maniere de contemplation, mais réellement & éfectivement. Il faut demeurer d'accord, que les personnes de ce caractere sont favorisées de Dieu, & aimées de la nature, & instruites des secrets de l'un & de l'autre monde.

Je te prie de me faire sçavoir des nouvelles de mes amis, car je n'entens point parler d'eux, ce qui fait que je me regarde comme un homme mort, & entierement oublié. Si tu es aussi gai qu'à ton ordinaire, tu es sans doute heureux. Le chagrin est le poison de l'ame. Dieu veüille que toi & moi n'en ayons point.

LETTRE XLII.

A un Moine d'Autriche.

Sur la vie Monastique.

1644. JE suis Chrétien aussi-bien que toi ; cependant je ne trouve pas raisonnable de vivre comme toi. Ce n'est pas que je blâme ton choix, mais je consulte mon bonheur. J'embrasserois volontiers la vie Monastique, sans le Vœu d'obéïssance. Les Vœux de chasteté & de pauvreté ne me font pas tant de peur. Mais d'être absolument resigné à la volonté d'un Superieur, qui est peut-être souvent plus vicieux que moi, est quelque chose de plus ennuyeux, que d'être Esclave en Turquie. Là on peut amasser du bien au milieu de sa servitude, & adoucir la plus amere de toutes les conditions par l'esperance de recouvrer à quelque heure la liberté : Mais ici on est condamné à une éternelle captivité, d'autant plus terrible que c'est un crime de penser au plaisir, ou de songer à se remettre en liberté. On est éternellement réduit à obeïr à un homme qui ne se possede peut-être pas soi-même, à s'accommoder à tous ses caprices, à démentir le sens & la raison qu'on a reçû de Dieu & de la Nature ; à regarder quelquefois le blanc & le noir, le mal & le bien, comme des termes reciproques, quoi que tout le monde sache que ce sont des choses tout-à-fait contraires. Il faut enfin se résoudre à se laisser mener en toutes choses, sans en excepter même les pensées, par un homme, qui autant que je le puis savoir, n'a pour guide que ses injustes passions. Que deviendrois-je donc après avoir ainsi dérogé mal à propos à ma liberté naturelle ! Je vais te le dire en un mot : Je suis animal

raisonnable, & je deviendrois brute : Je suis un homme, & je serois un sot : J'ai de l'heure qu'il est quelque étincelle de vertu, & alors je serois le rendez-vous de tous les vices. 1644

Ne t'imagine pas que mon dessein soit de t'inspirer de l'aversion pour le genre de vie que tu as choisi. Quoi que je te croie miserable, ne te crois pas tel pour cela. Tu peux trouver beaucoup de plaisir dans cette contrainte, qui seroit pour moi le mal du monde le plus insuportable : Et peut-être t'est-il aussi aisé de te soûmettre à la volonté d'un autre, qu'il me seroit dificile de m'accommoder à la mienne. Je suis naturellement si chancelant, que j'ai beaucoup de peine à me contenter moi-même, beaucoup moins serois-je capable de m'accommoder aux extravagances d'un esprit diferent du mien. J'ai remarqué que si je suivois toûjours les mouvemens de mon inclination, je ferois plusieurs choses dont je pourrois ensuite me repentir. Ne seroit-ce pas la même chose, ou peut-être pis, si j'obeïssois aveuglement à la volonté d'un Etranger ? Suis-je assuré que c'est un homme de bien ? Ou s'il l'est aujourd'hui, que sais-je si demain il ne sera pas tout autre ? Qui peut m'assurer qu'encore qu'il soit un Saint à cette heure, ce ne sera pas un Diable dans un moment, puisqu'il est certain que le temperament de l'homme varie aussi souvent, & soufre autant de changemens & d'alterations, que les Elemens dont il est composé ? Est-il donc raisonnable de m'abandonner entierement à la disposition d'un homme pendant toute ma vie ? N'est-ce pas assez d'obeïr au Souverain Prélat qui gouverne toute l'Eglise, qui cependant ne donne pas sa volonté pour Loi ; mais conduit tous les Chrétiens selon les anciennes traditions, selon les Canons établis, & selon les Decrets des Apôtres, des Peres & des Conciles. Mais ceux qui presidents sur les Societez Religieuses gouvernent souvent en Souverains despotiques, commandent à leurs Sujets de faire des choses diametralement opo-

1644 sées aux maximes mêmes du Christianisme & contraires à la Loi naturelle. Plus j'y pense, plus ai-je d'aversion pour l'obeïssance aveugle.

Tu me dirasque la vie reguliere est le chemin de la perfection : Soit. Mais ne peut-on pas vivre regulierement sans se renfermer dans un Convent ? ou ne peut-on être parfait sans la retraite d'un Cloître ? Je te dirai franchement mes sentimens sans masque & sans envelope. La nature de chaque chose est sa perfection. Il y a des Pecheurs parfaits, aussi-bien que des Saints parfaits. C'est ainsi que nous disons, un tel est un parfait ivrogne, un fornicateur, un fourbe, un tiran, &c. Je te demande si cette espece de perfection ne peut pas se trouver dans un Convent, où je puis dire qu'elle ne se trouve actuellement que trop souvent : D'ailleurs crois-tu qu'il soit impossible de trouver la perfection de la vertu dans le commerce du monde : Ne sois point cinique, & ne condamne point les choses dont tu n'as fait aucune experience. Souviens-toi combien de Rois & de Reines, combien de Princes & de Nobles ont été canonisez, & considere qu'ils ne se sont pas laissez ébloüir, quoi qu'ils ayent vécu dans la splendeur & dans la magnificence ; qu'ils n'ont jamais prêté l'oreille aux cajoleries des Flateurs, ni aux mauvais raports des Envieux ; qu'ils n'ont jamais soüillé leurs mains dans le sang innocent, ni éteint leur soif des larmes des veuves & des orphelins : mais ont conservé par tout une inviolable pureté, de la modestie & de l'integrité dans les mœurs. Ces personnes ont été parfaites au milieu de l'imperfection, & regulieres au milieu des desordres du genre humain; Saints sur la terre, & Anges parmi les hommes.

Certainement il n'est pas impossible qu'un homme, soit public ou privé, soit esclave ou libre, se conduise d'une maniere égale & reglée dans les embarras de la vie humaine. J'avoüe que c'est une chose trés-difficile, & que tous les hommes n'ont pas ce divin art. Peu sont capables de marcher sur

des lieux élevez sans faire quelque faux pas : Telle 1645
est nôtre condition, & l'on peut dire que ceux qui en font le moins sont les plus heureux. Cependant il y a une certaine adresse, & celui qui l'a n'a pas besoin d'aller dans un Monastere chercher le chemin du bonheur.

Tu m'accuseras peut-être de brusquerie & de malhonnêteté, de déclamer ainsi contre le genre de vie que tu as choisi. Mais puisque tu es de mes amis, pardonne-moi la liberté que je prens avec toi, sois persuadé qu'encore que je n'aime pas la vie de Reclus, je ne laisse pas d'honorer ceux qui s'y étant une fois engagez, fournissent leur cariere avec constance. Je ne solliciterai jamais ni toi ni personne de s'en détourner.

LETTRE XLIII.

A Mustapha Barbier Aga, ou Barbier du Grand Seigneur.

De la reception que le Sophi de Perse fit au cham des Tartares. Défaite des François par Jean de Ver & par le General Merci.

UN Marchand François nouvellement venu d'Ispahan, raporte que le cham des Tartares d'Usbeck y est arrivé, pour demander secours au Grand Sophi de Perse, contre ses Enfans rebelles qui l'ont dépossé, & lui ont crevé un œil. Le Sophi l'a reçû en Prince Souverain. & l'est allé recevoir en personne à plus d'une lieuë de la Ville, accompagné de toute sa Noblesse. Le Marchand partit avant que le Prince Tartare eût fini ses afaires : mais tout le monde croyoit que Cha-Abbas le secourroit d'hommes & d'argent.

1644. Ce Roi n'a pas treize ans ; cependant il se charge de l'administration des afaires publiques. Il est sujet à boire du vin, & aime beaucoup la Musique & les femmes. Ses inclinations sont nobles à un peu trop de passion prés. Il a fait fendre le ventre à un de ses Pages pour avoir rompu un Bassin de cristal qu'il admiroit beaucoup. S'étant ensuite repenti de cette action il l'a fait honorablement enterrer, & lui a bâti un superbe tombeau. Il a fait aussi chercher les Parens du mort, & leur a donné de grosses pensions.

Il s'est passé peu de chose en ces quartiers depuis la défaite des François par Jean de Ver & le General Merci. Quatre Mréchaux de France ont été faits prisonniers, aussi-bien que tous les principaux Oficiers : six milie hommes de leurs Troupes ont eu le même sort, & les vaincus ont perdu tout leur bagage & toutes leurs munitions.

On dit que la Cavalerie Espagnole a bien fait, & qu'elle a recouvré la gloire qu'elle sembloit avoir perduë en tant d'autres occasions. Elle a fondu sur les François avec une fureur qui les a bien-tôt mis en desordre, & les a disposez à abandonner le terrein quelque tems aprés.

On dit qu'avant que le combat commençât on vid dans les airs des armées d'Oiseaux qui combatoient, & qui se chargerent avec tant de fureur que la terre étoit couverte de ces ailez combatans. Ce matin même un des Maréchaux François étant sorti de sa tente pour éprouver son pistolet, le canon creva & lui fracassa la main. On regarde à present tout cela comme des prodiges & comme des presages de la perte des François : Mais s'ils avoient remporté la victoire, personne n'auroit fait attention à ces prétendus presages.

LETTRE XLIV.

Au Grand Visir.

Des Dardanelles. Ce qu'en disent les gens de Marine François. Projet de l'Espion pour élever des Plateformes le long de l'Hellespont.

TU es le principal soûtien de l'Empire Ottoman sous les ordres du Grand Seigneur, & par consequent tu dois être informé de tout ce qui peut être préjudiciable ou avantageux au Trône qui se repose sur toi. 1644

Je passe une partie de mon tems avec les gens de Marine, sur tout avec ceux qui ont été en Levant. Leur haleine seule est un soûlagement pour moi quand je suis malade, ou que j'ai la tête embarrassée des vapeurs de Paris. Je m'imagine que leurs poulmons transportent ici les agreables zéphirs de la Mediterranée ou de l'Asie. Je leur parle Marine avec tant de facilité, qu'ils me prennent sans peine pour un Matelot, aussi n'ont ils point de reserve avec moi.

Je me suis trouvé ce soir avec quelques-uns de ces Oficiers de Neptune : la conversation a roulé sur plusieurs choses, & entr'autres sur les Dardanelles qui gardent l'Hellespont. Ils ont accusé les Princes Chrétiens de peu de courage, ou d'une négligence impardonnable, de n'avoir pas tenté de forcer ce passage par le canal de la Propontide, de n'avoir pas bloqué par Mer la ville Imperiale, & de ne l'avoir pas brûlée, & sur tout le Serrail, qui prononce à toute la terre les arrêts de vie & de mort.

1644. Je leur ai dit qu'ils se trompoient sur la force de ces Châteaux qui commandent ce passage important, & qu'il n'y avoit point de Vaisseaux qui eussent osé jusqu'ici en approcher sans permission. L'un d'eux fit un saut, & me répondit. *Nous avons, Monsieur, des Vaisseaux aussi impenetrables que des Rochers, qui oseroient bien moüiller sous les murailles de ces vieux Forts, & qui defieroient toute l'Artillerie Turque de les en chasser. Il ne nous manque plus pour en faire l'experience qu'une commission de nôtre Roi.*

Je n'ai trouvé cette réponse que trop raisonnable; suprême Ministre, & je n'ai pas crû y pouvoir faire une bonne replique. J'ai dissimulé pendant quelque tems la peur extrême où j'étois sur le salut de la Sublime Porte : J'ai pris congé de la compagnie, & j'ai d'abord mis la main à la plume pour t'informer de ce que ces Infidéles ont dans le cœur.

J'ai peu de connoissance des Fortifications; pardonne-moi cependant si je faits une faute par un excés de zéle & de fidélité, de te proposer qu'il seroit necessaire d'élever des platteformes à l'opposite des bords de l'Hellespont : ces platteformes regnant tout le long de la côte imprimeront la terreur, & empêcheront l'Ennemi d'entreprendre une chose qui vrai-semblablement lui réüssiroit.

Comme tu es tout sage, tu sauras bien faire un bon usage d'un projet que t'insinuë seulement un homme qui ne se croit jamais heureux que quand il rend quelque service qui plaît au Souverain de la mer & de la terre.

LETTRE XLV.

A sa Mere, au Grand Caire.

Il lui témoigne la joie qu'il a d'apprendre qu'elle se porte bien, & l'exhorte à ne pas s'affliger inutilement de la mort de son Epoux.

TU peux mieux te representer, que je ne saurois exprimer la joie que j'ai senti à l'ouverture de ta lettre, & à la lecture du nom de celle qui m'a donné la vie, que j'y trouve écrit de sa propre main. Je suis assuré par là que tu es en vie, & que tu joüis d'une bonne santé. Croi-moi, ta lettre est venuë fort à propos pour me tirer d'une cruelle mélancolie qui m'avoit saisi. Assurément la destinée a conduit ta plume, & la Providence a fait arriver à point nommé le Vaisseau qui m'a apporté d'Afrique cette heureuse nouvelle dans le plus cruel moment que j'aye eu de ma vie. Dans le tems précisement qu'on est venu heurter à la porte de ma chambre pour me rendre ta lettre, j'étois plongé dans un profond chagrin : Il me sembloit que le monde étoit un vaste desert, que ses habitans n'étoient qu'autant de bêtes feroces, & que les plus forts & les plus puissans devoroient ceux que la foiblesse ne pouvoit armer pour leur défense : Je me le representois comme un theâtre où se joüent des Tragedies continuelles, comme un lieu de cruauté, de meurtre & de carnage. Dans cet état mon imagination troublée me faisoit voir l'Univers habité par tous les décendans d'Adam. Si je pouvois me persuader que j'ai un ami dans le monde, je ne sai si je pourrois compter qu'il le seroit long-tems, & 1644.

1644. s'il ne deviendroit pas bien-tôt mon ennemi juré, tant est fragile la fidelité de l'homme. Je regardois ma vie, non comme un bien qui fut à moi, mais comme un bien dont je n'étois que le dépositaire, & si j'en avois la joüissance je croyois en être obligé non seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes & à toutes les creatures inanimées. Je me croyois fort redevable au feu de ne m'avoir pas consumé dans mon lit, & je n'avois pas moins d'obligation aux vents de n'avoir pas renversé la maison où je loge, & de ne m'avoir pas enseveli sous ses ruines. Car y auroit-il de l'injustice que les élemens qui sont les principes de ma vie fussent les instrumens de ma mort ? Je considerois que comme je ne me suis pas fait moi-même, & que je ne sai comment je suis devenu ce que je suis, aussi ne savois-je pas quand & comment je cesserois d'être. Je pourrois bien être frapé d'un coup de foudre, ou emporté par quelqu'autre accident inopiné. Une tuile tombée du faîte d'une maison pourroit trancher le fil de ma vie, & une chûte de cheval pourroit rompre le grand ressort de la machine. Je ne regardois mon emploi que comme une chose fort incertaine, puisque ceux qui me l'ont donné pour certaines raisons, pourroient ne faire aucun scrupule de m'ôter la tête pour d'autres raisons.

J'étois presque accablé de ces chagrinantes idées quand ta lettre est venuë, & a tiré la lumiere du milieu de ces tenebres. J'ai pensé mourir de joye, moi qui un moment auparavant m'abandonnois à une extrême tristesse qui me rendoit demi mort.

Mais dis-moi, je te prie, ma chere Mere, au nom de nôtre saint Prophête, qui t'a déterminée à abandonner le bon air de la Grece pour les dangereuses & pestiferées vapeurs de l'Egipte. Le sejour du Caire est-il preferable à celui de Constantinople? Ou parce que tu as perdu ton second Mari veux-tu t'affliger éternellement, & crois-tu qu'il ne suffit pas de pleurer ton Epoux si tu ne vas en pelerinage à son tombeau pour y fondre en larmes, & pour mé-

ler enfin tes cendres avec les siennes ? Il mourut au 1644.
Caire & y est enterré, & tu aurois bien pû demeurer à Scio ou en quelqu'autre partie de la Grece sans faire tort à ton veuvage. On dira que tu aspires au bonheur de la Matrone d'Ephese, qui trouva un Epoux vivant dans le tombeau de son mari ; mais moi qui connois ta vertu j'ai d'autres sentimens de toi. Cependant je ne puis voir de bon œil que tu t'attaches ainsi à cette maison d'argile. Le meilleur conseil donc que je puisse te donner, est de revenir à la Ville Imperiale, de retourner avec tes amis & avec les personnes de ta connoissance, ou du moins de revenir à toi-même, & de ne t'abandonner pas mal à propos à l'affliction, pour la mort d'une personne que tu ne reverras jamais. Les larmes ne peuvent pas ressusciter les morts, & ses profonds soûpirs ne sauroient lui redonner le soufle. Il a fait divorce avec toi par une Loi irrevocable ; & pendant que tu le pleures sur la terre, peut-être celebre-t'il dans le Ciel de nouvelles & d'agreables Nôces, & peut-être a-t'il épousé quelqu'une des belles filles du Paradis. Sois donc persuadée qu'il t'a de l'heure qu'il est entierement oubliée, & qu'il s'est engagé dans de nouvelles amours ; qu'il est entre les bras de quelque excellente beauté d'Eden, & que tu n'as plus aucun droit sur lui. Console-toi par cette consideration ; gueris ta passion, & commence à songer à un autre Mari. Ceux qui font les premieres visites aux veuves de ce païs prennent la liberté de leur dire, aprés les complimens ordinaires de condoleance, *Qu'elles doivent vivre pour les vivans, & non pour les morts.* On se sert souvent de ce consolant Proverbe, avant même que la pompe funebre soit achevée, & il y a plus de deux ans que tu verses d'inutiles larmes pour la mort de ton Epoux. Il est tems de consulter ta felicité future, & d'abandonner le commerce que tu as avec les morts, pour devenir sociable avec les vivans.

Le Createur par excellence qui est le Dieu des

1644 vivans & non des morts t'inspire des sentimens conformes à la fin pour laquelle il t'a créée, & te donne à l'avenir deux fois autant de joie que tu as eu de chagrin par le passé.

LETTRE XLVI.

A Muzlu Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat.

De l'aversion que Madame de Chevreuse & le Duc de Beaufort avoient pour le Cardinal Mazarin. D'un vieux Courtisan, dont l'Espion esperoit d'apprendre quelques secrets.

CE n'est pas une petite satisfaction pour moi de n'avoir pas eu sujet d'apprehender aucuns desseins en cette Cour contre l'Empire des vrais croyans, depuis la mort du Cardinal de Richelieu. Il s'est passé une année sans que les Grands de France ayent donné beaucoup d'embarras au reste du monde. Chacun songe à ses afaires, & tout le monde fait de son mieux pour s'insinuër dans les bonnes graces de la Reine Regente. Les mesintelligences qui regnent entre elle & le Duc d'Orleans augmentent tous les jours; & par là la Cour & la Ville se trouvent divisées en deux factions. Il semble que le Cardinal Mazarin soit destiné à balancer l'autorité des deux partis. Sa fortune n'est pas moins belle & moins agreable que celle de son Prédecesseur, & il sent bien qu'encore qu'il ne soit pas aimé à la Cour, elle ne sauroit neanmoins subsister sans lui. Il a heritè des memoires & des instructions du Cardinal de Richelieu, aussi-bien que de son esprit & de son Ministere; & il est un homme d'un courage invin-

cible

cible & d'une prévoyance admirable. Le plus grand 1644
Ennemi qu'il ait eſt une femme de la Cour, (car je ne veux pas comparer la malice du Duc de Beaufort avec celle d'une femme.) Cette femme s'apelle Madame de Chévreuſe, perſonne d'un Eſprit penetrant, & d'un jugement ſolide; mais perſonne qui haït ouvertement tous ceux qui ont été le moins du monde ſous la dépendance du Cardinal de Richelieu : Et elle n'a de l'averſion pour Mazarin que parce qu'il étoit une des Creatures de ce Miniſtre, au moins n'ai-je pas apris qu'elle eût d'autre ſujet de lui vouloir du mal.

Le Roi defunt avoit conçû une haine implacable pour cette Dame ? Il la ſoupçonnoit d'avoir ménagé la correſpondance ſecrette qu'il y avoit entre la Reine ſon Epouſe à preſente Regente, & les Eſpagnols. Pour prévenir les conſequences de l'averſion du Roi, Madame de Chevreuſe s'enfuït en Eſpagne, & ce n'eſt que depuis peu qu'elle eſt revenuë à la Cour. On dit que la Reine l'a reçût d'abord avec toutes les marques exterieures d'afection; mais qu'elle lui témoigna de la froideur & de l'indiference tout auſſi-tôt que Madame de Chevreuſe commença de cabaler contre Mazarin. Cela fut cauſe que cette Dame s'unit d'interêt avec le Duc de Beaufort, qui répond parfaitement bien à la violence de ſon temperament, & à l'averſion qu'elle a pour le Cardinal. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour ruïner ce Prélat ; & je ſuis perſuadé que la perſecution de cette Dame eſt celle dont il a le plus à craindre. Le Duc a fait trop de bruit pour faire grand mal à un homme qui a l'eſprit de cacher ſon reſſentiment, & de fraper le coup avant qu'on s'en apperçoive. En un mot le Duc eſt en priſon pendant que le Cardinal s'afermit tous les jours de plus en plus dans les bonnes graces de la Reine.

Cependant je me fourre par tout où je puis eſperer de découvrir quelque choſe. J'ai remarqué entr'autres un Courtiſan qui va ſouvent avec les

1644. Grands, & qui fait ce semble de grands secrets. Il est fort chiche de paroles, & ses épaules font l'office de sa langue. Je lui ai souvent parlé de la Reine, du Cardinal, & d'autres ; mais il ne répond à tout que par des haussemens d'épaules, & par des grimaces, selon l'éloquence des Italiens. Ce langage muet est pour moi de grande efficace, & j'estime digne d'être recherché d'un homme qui sait si bien retenir sa langue. Je fais tous les jours des honnêtetez à cet homme, & je lui debite force nouvelles, pour l'obliger à m'en dire quelqu'une de veritable. Il est intime ami de Madame de Chevreuse ; il va souvent voir la Reine, quelquefois le Cardinal, & tous les jours on le voit avec quelque Grand. Si je puis gagner cet homme, j'espere que je penetrerai plus avant dans les misteres de la Cour.

LETTRE XLVII.

A Monsieur Lorenzo Genois, à Marseille.

Pour le détromper de ce qu'il croyoit que Sultan Mahomet avoit été fait prisonnier par les Maltois.

TU me mande une étrange & surprenante nouvelle, quand tu m'écris que les Galeres de Malte ont fait prisonnier le Fils aîné du Grand Seigneur, & heritier par consequent de l'Empire Ottoman, comme il faisoit voile pour passer en Egipte. Si cela étoit, compte que le Grand Seigneur ne manqueroit pas d'envoyer des forces capables de saper les fondemens de cette Isle, & de la jetter dans la Mer.

Mais je puis te dire que tout ce qu'il y a de vrai est qu'environ dix Vaisseaux du Grand Seigneur,

chargez pour Alexandrie, ſur l'un deſquels étoit la 1644.
Nourrice de Sultan Mahomet, avec ſon Fils de l'âge à peu prés du Sultan, ont été pris par ſix Galeres de Malte ; & que les Maltois y ont trouvé de grandes richeſſes en Or, & en Argent, & en Bijoux, outre un grand nombre d'Eſclaves.

C'eſt un avis que j'ai reçû de mes Correſpondans de Conſtantinople ; gens qui ſont non ſeulement inſtruits de ce qui ſe paſſe dans le Serrail, mais qui ont même l'oreille du premier Viſir.

On m'écrit à la verité que le Grand Seigneur prenoit beaucoup de plaiſir à la Nourrice de cet enfant ; qu'il joüoit ſouvent avec elle, lui faiſoit ce ſemble plus de careſſes, & avoit plus de complaiſance pour elle, que pour Sultan Mahomet ſon Fils: Que la Sultane Mere de Mahomet en avoit été ſi mécontente, qu'elle avoit fait bannir la Nourrice & ſon Fils, qui comme on l'a déja dit ont été faits captifs par les Maltois, comme ils alloient à Alexandrie. Et c'eſt ce qui a donné lieu à ce bruit.

Cependant Sultan Ibrahim en eſt tellement irrité contre les Maltois, qu'il a juré par Dieu & par Mahomet de ne remettre jamais ſon épée dans le fourreau, qu'il n'ait vengé cet outrage en ruïnant cette Iſle, en faiſant mourir les Chevaliers, & en mettant les Habitans à la Chaîne.

Il a déja fait éclater ſa colere ſur le Capitan Baſſa, qu'il a fait étrangler pour ne pas mieux garder les Mers ; & l'on dit qu'il menace de faire la guerre aux Venitiens pour le même ſujet, parce qu'aprés cette priſe les Galeres de Malte relâcherent à Candie, où elles prirent tout ce qui leur étoit neceſſaire.

J'attendois la ſemaine paſſée les Soies & l'huile de Calabre dont je t'ai écrit. Envoye-les par la premiere commodité.

LETTRE XLVIII.

A son ami Dinet Golou.

Sur le même sujet.

TOute l'Europe retentit du bruit de la prise du Fils du Sultan par les Galeres de Malte. Je ne doute pas que tu n'en ayes entendu parler parmi les Francs qui sont à Constantinople ; & tu sais les intrigues du Serrail. C'est quelque chose de plaisant que l'Esclave de Cussir Aga n'ait point trouvé de Pere pour son enfant ; que Cussir Aga l'ait adopté comme sien ; que la Mere de cet enfant ait été donnée pour Nourrice à Sultan Mahomet préferablement à toute autre femme ; que Sultan Ibrahim ait choisi un Enfant sans Pere pour joüer avec lui, pour le prendre entre ses bras, & pour le traiter avec toute la tendresse que les Peres ont accoûtumé de témoigner à leurs Enfans.

Les Dames de France rient de cette avanture, & disent que le Serrail commence à se civiliser, & à changer les severitez de Constantinople pour les galanteries de Paris. Mais laissons rire ceux qui gagnent : Les Maltois ont fort grand sujet de se feliciter de la bonne fortune qu'ils ont eu de faire une capture de cette importance.

On dit que le Grand Prieur traite son jeune Esclave avec beaucoup de zele & de veneration, parce qu'il s'imagine être le dépositaire de l'Heritier de l'Empire Ottoman. Il ne sait pas le secret de l'afaire ; au contraire il croit éfectivement avoir entre les mains le jeune Sultan Mahomet.

Que ce que je t'ai dit soit comme les paroles de ta Nourrice, qui te disoit mille bagatelles un mois aprés que tu fus né. Sois enfin fidele à ton ami.

CHEVALIER DE MALTHE . MALTOIS

LETTRE XLIX.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

Des Guerres entre le Duc de Parme & les Barberins. Des divisions des Princes d'Italie.

ON n'ignore pas au Divan combien les Princes d'Italie se sont déchirez les uns les autres depuis deux ans. Il y a long-tems que j'ai envoyé des Memoires sur les démêlez qui mettent aux mains les Barberins & le Duc de Parme. Le Pape appuye les premiers, & pour défendre l'Etat Ecclesiastique il fait sa propre querelle de la leur. Les Venitiens, le Grand Duc de Toscane, le Duc de Modéne, & le Roi de France sont dans les interêts du dernier. C'est un Prince actif & vigilant qui traverse comme un éclair les païs Ecclesiastiques. S'il a perdu dans cette guerre Castro, Montalte, & autres Places fortes, il n'a fait que des échanger pour d'autres aussi fortes qu'il a enlevé à ses Ennemis. Cependant comme les Barberins se sont mis sous la protection du Pape, il semble qu'ils triomphent & qu'ils se promettent une entiere victoire ; & employent même l'artifice de la superstition pour diminuer la réputation du Duc. Comme quelques-uns de ses Vaisseaux chargez de plus de mille hommes de ses troupes ont été dissipez, ses Ennemis ont voulu faire acroire que le Ciel combat contre le Duc. Ils avoient aussi fait dessein de bâtir un Fort & un Pont sur le Po, pour avoir communication dans le païs des Alliez, & pour empêcher les ennemis d'entrer dans le leur; mais les Venitiens s'y sont opposez, & ont envoyé dix mille hommes pour s'opposer à la construction de ce Pont, ou pour démolir s'il est déja construit,

1643 Cependant quoi qu'il semblât que les Alliez épousaſſent la querelle du Duc, ils ne faiſoient que l'amuſer, tiroient en longueur leurs ſecours, & pointilloient ſur des bagatelles; chacun ne voulant être ſon ami qu'autant que l'exigeoit l'interêt de ſon état. Ils avoient tous des armées ſur pied; mais ils ne pouvoient convenir à quoi ils les employeroient. Les Venitiens demandoient un poſte dont la Republique pût tirer un tres-grand avantage: Le Duc de Toſcane vouloit que le principal corps de leurs troupes fut poſté de maniere dans ces quartiers que ſon païs fut hors d'inſulte. Ainſi chaque parti ſoûtenoit ſes prétentions pendant que l'Ennemi gagnoit tems, & ſe mettoit en état ou d'entrer dans le païs des Alliez, ou de défendre l'Etat Eccleſiaſtique.

Il eſt certain qu'il eſt fatal aux Chrétiens d'être ainſi diviſez entr'eux, dans le tems même qu'ils ont le plus de ſujet d'être unis. Cependant le Duc de Parme, l'ame de cette alliance, paſſant par deſſus toutes les irreſolutions de ſes Alliez, & s'ennuyant de tant de delais inutiles, eſt entré dans le Ferrarois, & a pris Bondeno que la Garniſon avoit abandonnée: Il a paſſé de là à Stellata place plus forte & plus conſiderable, qu'il a auſſi priſe: Mais comme il ſe mettoit en devoir de pouſſer plus loin ſes conquêtes, les Barberins ſont venus camper prés de Ferrare pour être mieux à portée d'obſerver les progrez des Alliez, & d'arrêter les mouvemens du Duc. Lui & ſes amis avoient vingt mille hommes en campagne. Peu de tems aprés les Venitiens y en ajoûterent ſix. Ces vingt-ſix mille hommes étoient en diferens corps, qui n'avoient pas plûtôt changé de quartier, que l'Armée Papale changeoit de camp. Il y eut diverſes eſcarmouches entre les deux Armées, mais il ne ſe fit rien de conſiderable de part ni d'autre.

Cependant les Venitiens n'étoient pas oiſifs du côté de la Mer, où ils avoient des Barques & des

Galeres armées qui côtoyoient les terres du Pape. 1644.
Cette petite Flote a pris cinq Forts sur la côte ; & les Troupes de débarquement ayant penetré plus avant dans le païs se sont emparées d'Ariano qui est une grande Ville, & ont saccagé Codegoro, où ils ont passé tout au fil de l'épée, & brûlé ensuite la Place.

D'un autre côté les Barberins se sont rendus Maîtres de Spilimberto, de Vignivole, & de quelques autres Places des Frontieres de Modéne qui n'étoient pas bien gardées, & ont tué deux cens hommes des Alliez qui s'étoient saisis de Crevecœur. Le Cardinal Antonio homme ambitieux & adroit avoit de la part du Pape la direction de cette guerre. Ce Prélat voyant que le Duc de Toscane outré de la perte qu'il venoit de faire, s'étoit mis en campagne à la tête d'une Armée considerable, a envoyé un corps de six mille hommes pour s'opoſer à ses desseins ; mais comme ses Troupes étoient nouvelles & mal disciplinées, le Duc n'a pas laissé de s'emparer d'un passage important, & de reduire à son obeïssance les Villes de Pieve, de Monteleone, de Castiliano del Lago & de Passiniano.

Pendant que ces enfans de Mars étoient ainsi occupez à prendre des Places, les Plenipotentiaires pour la paix ne manquoient pas de faire tous leurs efforts pour accommoder les diferens qui menaçoient l'Italie, & qui devoit ce semble avoir des consequences funestes. Mais ils n'ont fait que s'amuser les uns les autres par des ambiguitez, & des subterfuges, pendant que les Barberins ne cherchoient qu'à gagner tems dans l'esperance d'attirer le Roi d'Espagne dans leur parti. Les Venitiens qui ont senti le coup ont fait dire à la Cour de Madrid par leur Ambassadeur qu'ils s'uniroient avec la France, si sa Majesté Catholique secouroit indirectement les Barberins. Le Roi d'Espagne craignant une pareille Ligue ne veut plus se mêler d'une afaire qui pourroit lui être préjudiciable ; & a envoyé

1644. des instructions aux Ambassadeurs qu'il a à Rome, & aux autres Cours d'Italie ; pour negocier une Paix à l'avantage des Alliez.

Les Traitez neanmoins n'ont abouti à rien, & les Mediateurs se trouvant dupez ont suspendu leurs Negociations, & ont tout de nouveau donné occasion aux gens de guerre de joüer leur personnage. Le Cardinal Antonio a attaqué Nonantola avec quatre mille hommes ; mais il a été défait par les Venitiens, qui ont tué une partie de ses Troupes, & fait environ deux cens prisonniers. Les Alliez aprés ce combat ont pillé tout le Ferrarois, & pris Vergate défenduë par huit cens hommes de garnison. Ils ont surpris Bazano, & y ont tué plus de deux cens hommes. Ayant ensuite passé plus avant ils ont pris Monteria, Serravale, & autres Places. Sur ces entrefaites les Troupes du Cardinal Barberin ont été battuës à Borgo S. Sepulchro, où il a perdu huit canons, quatre petards, & force provisions.

Je n'aurois jamais fait si je voulois t'entretenir de toutes les escarmouches & combats qui se sont donnez de part & d'autre. Je ne te parle que des plus remarquables, afin que tu les fasses enregistrer dans les Archives de l'Empire Ottoman.

Avant que de finir il vaut la peine de te faire remarquer que le Pape étant tombé malade, la crainte qu'on a eu de sa mort a beaucoup contribué à la décision de ces diferens : car les Barberins sentans bien que cette mort donneroit un grand avantage aux Princes Alliez, ont embrassé avec un empressement extrême tous les moyens de Paix qui leur ont été proposez : Desorte que les Ministres de la France ont negocié avec tant d'adresse, que cette Paix a été enfin concluë, & tous les diferens ont été terminez. Les Etats du Duc de Parme lui ont été restituez, les Censures Ecclesiastiques levées ; & l'Etat de l'Eglise a été remis comme il étoit au commencement de la Guerre.

Je continuerai à t'envoyer les avis qui te seront

neceſſaires dans le poſte éminent que tu occupes 1644.
dans l'Empire des vrais croyans ; & je m'eſtimerai fort heureux ſi je puis aquerir tes bonnes graces.

LETTRE L.

A Lubano Abufei Saad, Chevalier Egiptien.

D'un Finlandois qui avoit huit pieds de haut. D'un Lutteur Moſcovite qu'il avoit vû à Conſtantinople : De la cruauté de Sultan Amurath. D'un Eſpagnol qui tua ſa femme, ſes Domeſtiques, & qui ſe tua enfin ſoi-même par un mouvement de jalouſie.

ON diroit qu'il y a encore aujourd'hui des gens de l'ancienne race des Geans. Il y a un Finlandois en cette Cour qui a huit pieds de haut, & qui ſemble un Fils poſthume des Enfans de Titan. Il a une force prodigieuſe, & il défie les deux plus braves hommes de France de le jetter par terre. Je lui ai vû prendre deux enfans de dix ans ſur chaque main, les lever les bras tout étendus, & marcher ſoixante pas en cette poſture, aprés cela les remettre à terre ſans peine & ſans violence. Qui que ce ſoit n'eſt aſſez hardi pour accepter le défi qu'il fait ; car tout le monde ſait qu'il ne laiſſeroit approcher les acceptans qu'à la portée de ſon bras : & il a le poignet ſi fort qu'il les jetteroit infailliblement par terre, ou les étouferoit à force de les ſerrer. Il parle de faire un voyage en Turquie, s'il le fait j'eſpere qu'il ne ſera pas aſſez imprudent pour s'aller commettre dans le Serrail, où il pourroit bien avoir le même ſort qu'eut un fameux Lutteur Moſcovite du tems d'Amurath. Tu te ſouviens de cette Tragedie qui

1644. fit condamner la cruauté d'Amurath, par tout ce qu'il y eut de gens braves & vigoureux. Amurath même étoit un Prince vigoureux, & il semble que ce fut par un motif d'envie qu'il punit avec tant de rigueur dans ses esclaves les éfets du courage & de la valeur. Mais lui-même étoit Esclave de ses passions, & la jalousie étoit celle qui dominoit en lui. Ce Vice lui fit commettre des horribles violences que tu n'ignores pas, puisque tu as été le confident de plusieurs de ses galanteries.

Cela me fait ressouvenir de l'avanture d'un Cavalier Espagnol, qui avoit une femme trés vertueuse & trés belle; qualitez que tu pourras me dire se trouver rarement ensemble. Il avoit un More chez lui à qui la Dame fit une fois donner mille coups. Le More résolut en soi-même de s'en venger. Il avoit une intrigue galante avec une des Filles de la Dame: Il lui communiqua son dessein, & ils resolurent ensemble d'accuser leur Maîtresse de legereté & d'infidelité pour son Epoux. Leur Maître étoit naturellement jaloux, comme le sont tous les Espagnols. Ces deux Domestiques n'eurent pas de peine à lui faire croire que le Jardinier rendoit de frequentes visites à sa femme, & se chargerent de le lui faire voir de ses propres yeux. Pour cet éfet l'un d'eux va secretement trouver le Jardinier, & lui dit que la Dame vouloit lui parler. Cependant l'autre court vers le Mari, le prie de venir en diligence, & l'assure que le Jardinier étoit dans cet instant avec sa femme. Le Cavalier impatient monte les degrez au plus vîte, rencontre le Jardinier sortant de la chambre, & le poignarde sans autre éclaircissement: Il entre ensuite, & traite sa femme de la même maniere. Comme il décendoit la servante touchée d'un remors de conscience d'avoir été la cause d'un crime si noir, vint se jetter à ses pieds, lui confessa le fait, & lui déclara que sa Maîtresse étoit innocente. L'Espagnol enragé de ce qu'il venoit de faire, & au desespoir de tant de malheurs compliquez, poi-

gnarde la Servaare & le Negre, & pour achever 1644.
la Tragedie, se poignarde enfin soi-même.

Je me suis souvent étonné que la jalousie du Sultan Amurath n'ait pas eu des suites aussi tragiques. Il ne fit point dificulté de faire ouvrir le ventre de ses Pages pour deux ou trois melons perdus ; & c'est un miracle qu'il ne sacrifiât pas à ses Maîtresses tous les Esclaves du Serrail.

Tu es mieux à present, & tu as plus de liberté. Agis selon la raison, & ne te laisse jamais préoccuper à la passion.

LETTRE LI.

Au Kaimakam.

Du Parlemens de Paris : Description de Paris, & de saint Germain en Laye. Des jets d'eau du Roi.

TU m'as demandé souvent un état du Parlement de Paris, qui est la Cour Souveraine du Royaume. Quoi que les Ministres de la Sublime Porte ayent oüi parler de ce Parlement, ils ne savent pas pour cela jusqu'où va l'autorité de ce Senat.

Il ne fut d'abord composé que de douze Pairs, de cent Evêques, & de tous les premiers Nobles du païs. Il pouvoit donner audience aux Ministres Etrangers, & son pouvoir s'étendoit à décider de tous les diferens qui survenoient entre les Sujets. On pouvoit enfin l'apeller alors le Souverain Tribunal où tout se jugeoit sans appel. Trois Rois Etrangers ont monté sur ce Tribunal comme Membres de cette Cour. Elle étoit alors ambulante & suivoit le Roi par tout où il alloit : Mais à present elle s'assemble toûjours à Paris dans le Palais que Philippe

1644. le Bel bâtit pour sa residence. Ce Parlement est divisé en sept Chambres, dont la principale est celle qu'on apelle la Grand'-Chambre. Cette Chambre est composée de sept Presidens, de douze Conseillers, du Cadi du Roi, ou Procureur General; & d'un grand nombre d'Avocats & gens de Loi. Les Presidens & les Conseillers sont vétus d'écarlate; ce qui imprime du respect & de la crainte à tous ceux qui en approchent. Il y a des gens qui appellent cette Chambre la Chambre dorée, & je trouve qu'ils ont raison, puisque ce brillant métal est à ce qu'on croit le principal arbitre qui décide de la plûpart des causes qui s'y jugent: celui qui a le plus d'or est sûr d'être expedié le premier, & de gagner son procés. Comme le pouvoir de ce Senat n'est presque à present qu'une pure formalité, sa Justice aussi n'est gueres autre chose. Les Rois de France ont peu à peu tellement rogné l'autorité des Parlemens, qui ne sont ce semble aujourd'hui que l'ombre de ce qu'ils étoient anciennement. Ils n'ont jamais prétendu se mêler des afaires Ecclesiastiques; aussi n'ont-elles jamais été de leur Jurisdiction. Le Moufti de Rome prétend avoir ce droit comme un Privilege qui lui appartient. Tu peux juger par là combien imparfaite & defectueuse est la Royauté des Rois Chrétiens, qui ne peuvent pas punir leurs Sujets s'ils sont Ecclesiastiques, à moins que le Pape n'y consente. Neanmoins quoique cette Chambre ne puisse pas connoître des afaires Ecclesiastiques, elle a le Privilege de disposer de la Regence durant la minorité des Rois; comme il a paru par l'exemple de la Reine Mere Marie de Medicis, & comme il paroît aujourd'hui par la Reine Mere Anne d'Aûtriche, qui toutes deux ont été déclarées Regentes par le Parlement. Il confirme aussi & verifie les Edits du Roi, qui ne peut ni déclarer la Guerre, ni faire aucune alliance sans le consentement de ce Senat.

Outre la Grand'-Chambre il y en a encore six autres, dont cinq s'apellent Chambre des Enquêtes,

compoſées chacune de deux Preſidens, de vingt 1644.
Conſeillers, & d'un nombre convenable d'Avocats. La ſixiéme Chambre eſt un compoſé de cinq autres, & n'a gueres moins de deux cens Oficiers. C'eſt là où ſe jugent toutes les afaires criminelles, ſoit que elles y ſoient portées immediatement ou par appel. Les Chambres des Enquêtes, par exemple, jugent des afaires où il s'agit des Loix Civiles.

C'eſt un agreable ſpectacle de voir les gens de Juſtice dans leurs habits, qui ſont fort riches & fort magnifiques. A la verité les Bourgeois de Paris ſont fort proprement mis; mais je ne ſaurois approuver la fole coûtume qu'ils ont de changer preſque tous les mois de mode. C'eſt une dépenſe & une fole vanité qui ont été défenduës dans toutes les Republiques bien reglées. Tu ſais que dans nôtre Orient on changeroit auſſi-tôt de peau que de changer la mode qui a été en uſage de tems immemorial. Il n'y a point ici de diſtinction pour l'ajuſteſſe; le Noble, le Bourgeois, le Riche, le Pauvre, ſe mettent de la méme maniere. On ne peut à l'exterieur diſcerner un Prince d'avec un Eſclave.

Paris eſt diviſé en quatre parties, qui ſont la Cité, l'Univerſité, la Ville & les Fauxbourgs. Elle a environ trois lieuës de circuit: ſa ſituation eſt aſſez avantageuſe, mais elle manque de fortifications. Henri IV. auroit fortifié cette Ville s'il n'avoit pas aprehendé l'humeur ſeditieuſe de ſes Habitans, qui auroient pû avec le tems faire un mauvais uſage de ſa bonté, & lui fermer les portes qu'il auroit bâties pour les défendre contre les attaques d'un ennemi étranger.

La Cour eſt preſque toûjours à ſaint Germain en Laye, qui eſt une des Maiſons du Roi, ſituée ſur le ſommet d'une montagne, qui preſente à la vûë une grande & belle valée, qui fait une agreable perſpectiue. J'y ai été ſouvent pour pouvoir mieux penetrer dans la conduite du Cardinal Mazarin, qui ne s'éloigne jamais de la Reine. J'ai déja fait paſſer

1644 à la Sublime Porte les instructions que j'ai pû tirer des intrigues de ce grand Ministre. Je ne veux à present t'entretenir en peu de mots que de l'éclat de ce Palais : afin que tu juges par là de la magnificence des Rois de France.

Ce superbe bâtiment est divisé en deux parties ; l'un s'apelle le vieux, l'autre le nouveau Palais. Le premier a été bâti par Charles I. & l'autre par Henri IV. Celui-là peut se vanter de son antiquité ; mais celui-ci est si majestueux & si splendide, que on voit bien que les Architectes modernes ne cedent en rien aux anciens Architectes Romains. Toutes les chambres sont belles & grandes, le plancher & le plat-fond admirablement bien entendus & bien enjolivez. Ce bâtiment dans son tout est traversé par tant d'allées qu'il ressemble plûtôt à une Ville qu'à une Maison.

Mais permets-moi, illustre Kaimakam, de te dire que les Jardins de tous les Rois de l'Orient n'approchent pas de la beauté de ceux de ce Palais. J'y ai vû une si charmante varieté d'agreables objets, qu'il semble que l'art ait surpassé la nature, & qu'il se soit surpassé lui-même. Les Princes Chrétiens sont en un mot fort ingenieux à inventer des plaisirs, & ils font ensorte que tous les Elemens contribuënt à leurs divertissemens. Tu as souvent vû les feux d'artifice qu'on tire à Constantinople les jours de nos Fêtes, & lorsqu'on a quelque sujet de joie publique : Mais tu n'as jamais vû de jets d'eau comme ceux qu'on voit tous les jours dans les Jardins de ce Palais. Là par la simple force de ce liquide élement on fait joüer des instrumens de Musique, qui composent une harmonie qui n'est guere inferieure aux meilleurs concerts qu'il y ait au monde, & qui releve de beaucoup les plaisirs qu'on prend en même-tems de voir joüer ces Musiciens apparens, & de sentir qu'ils appuyent les doigts sur les clefs des orgues, sur les cordes des violes & des luths, avec la même justesse que s'ils étoient des personnes vi-

vantes. On y voit toutes sortes de métiers exercez 1648.
par des Statuës qui font tout avec justesse, & qui le font avec une extrême rapidité tant que l'eau leur donne le mouvement : mais d'abord qu'elle ne les fait plus agir, elles retournent incontinent à leur premiere immobilité. On passe delà à une Mer feinte, où l'on voit des Tritons en mouvement sur des Dauphins, & sonnans de leurs Trompettes de Coquilles devant Neptune, qui est tiré dans son chariot par quatre Tortuës. Des Statuës font aussi l'histoire de Persée & d'Andromede. Mais la piece la plus curieuse & la plus ingenieuse est un Orphée qui joüe de la viole pendant que les arbres se meuvent, & que les bêtes dansent autour de lui. Cet ouvrage est si riche & si précieux, qu'un des Inspecteurs des jets d'eau m'a dit qu'une corde de la viole d'Orphée s'étant rompuë, il en avoit coûté trois cens écus à Loüis XIII. pour la faire racommoder.

Nous autres Mahometans avons du penchant à nous faire trop valoir sur la grandeur de nos Princes : Nous nous vantons, nous faisons les Magnifiques, & nous sommes coupables de mille insultes ; nous mépriſons & mettons sous nos pieds tout le genre humain, comme si de tous les décendans d'Adam il n'y avoit que nous qui entendissions le monde, ou que personne n'eût ni l'esprit ni la puissance de se procurer les mêmes felicitez dont nous joüissons. Les Monarques Orientaux se disent les seuls Princes heureux, ils se vantent d'être les seuls qui possedent des tresors infinis les Rois du monde & l'ombre de la Divinité. Le Grand Mogol a ses Omrahs, & ses Rajas se vantent de leurs Elephans. Autant en font les Rois & les Mandarins de la Chine & de Tonquin. Le Sophi de Perse s'enfle à l'aspect de ses immenses tresors d'or & de pierres précieuses, & fait vanité de ce que les fers de ses chevaux sont du métail le plus estimé, aussi-bien que les clous qui les tiennent attachez, & les mangeoi-

1644. res où ils sont nourris. Le Cham des Tartares fait valoir la force & le grand nombre de ses chevaux, & de ses chariots ailez, & se vante de ses nombreuses armées, dont le poids & le mouvement font trembler la terre toutes les fois qu'elles campent ou décampent. Il est vrai que le Grand Seigneur qui est le plus sage des sages & le plus grand des grands n'a pas cette vanité. Au contraire le Souverain Maître de l'Univers l'a reservé pour châtier les extravagances de l'Orient & de l'Occident. Cependant ses Esclaves ne sont pas exemps de ces rodomontades. J'ai oüi de nos orgueilleux Janissaires disans aux Grecs de Constantinople & de Pera, que le Royal Serrail est le plus magnifique bâtiment du monde, & que son Jardin est une parfaite copie du Paradis. Tu n'approuveras pas une vanité de cette nature, si tu consideres que les Infidéles sont experts à bâtir, & qu'ils n'épargnent rien pour élever des édifices, dont les ruïnes mêmes publient à la posterité la magnificence de ceux qui les ont élevez. Quant aux Jardins des Infidéles ils sont si reguliers & si beaux, enrichis de tant de délicatesses de la nature & de l'art, qu'on diroit qu'ils ont été faits par des Disciples d'Adam, qui avoient comme lui une science infuse, & qui avoient été inspirez immediatement par le premier Createur du monde.

Le Roi de France a d'autres Maisons & Jardins de plaisance autour de Paris, où la Cour va quelquefois se divertir durant la belle saison.

Je baise humblement les bords de ta veste, & je te demande ta protection contre la malice de mes ennemis.

LETTRE LII.

Au Grand Vifir.

Pour lui repreſenter qu'il eſt neceſſaire que le Sultan protege le Prince Ragoſtki contre l'Empereur d'Allemagne.

DEpuis les pertes que les Armées du Prince Ragoſtki ont cauſé à l'Empereur d'Allemagne, j'apprens par Nathan Ben Saddi que l'Empereur a deſſein d'envoyer au Sultan une magnifique Ambaſſade, & des preſens extraordinaires, dans l'eſperance de l'obliger à ne plus proteger ce Prince. 1644.

Il eſt vrai que Ragoſtki eſt violent & leger, & qu'ainſi il ne faut pas beaucoup compter ſur lui. Cependant je croi qu'il eſt de l'interêt du Sultan de s'en aſſurer par des ofices d'honnêteté & d'amitié, plûtôt que de s'en faire un ennemi en l'abandonnant dans la conjoncture preſente.

Il eſt à la tête d'une Armée puiſſante & redoutable; il a pris Solnoc, Breden, Mernatz, le fort Château de Sendar prés de Caſtovie, & pluſieurs autres Places auſſi importantes qui lui ouvrent un chemin pour traverſer toute la Hongrie avec ſon Armée, pourvû qu'il ſoit ſecouru par les forces Ottomanes. Par ce moyen le Prince chaſſera le Gibier, & ſon Maître & ſon Souverain en profitera.

De plus il ſemble que le bonheur de ce Prince nous engage à le ſecourir plus puiſſamment; car il a fait de grands progrés dans cette Guerre: Mais les forces Ottomanes n'ont pas plûtôt paru ſur les Frontieres de Moravie que les Allemans ont chargé ſix mille hommes des nôtres, & les ont mis en fuite.

Si le Sultan abandonne ce Prince dans la conjoncture preſente, cela l'obligera peut-être à ſe mettre

1644. sous la protection d'Allemagne, & d'y mettre en même-tems toute la Transilvanie. Il n'est pas sûr de courre le risque d'un pareil évenement. La Transilvanie ne peut se soûtenir par elle-même : ou il faut que le Sultan continuë de la proteger, ou les Allemans trouveront bien-tôt moyen de faire entrer garnison dans les quatre Villes Capitales, & de réduire tout le païs sous leur obeïssance.

LETTRE LIII.

A Asis Bassa.

Du destin & du hazard. Avanture d'un pauvre homme qui devint riche par des tresors qu'il trouva. De la mort d'un Soldat de l'Armée du Duc d'Anguien.

LOrsque les Payens ont peint la Fortune aveugle, ils ont fait voir qu'ils ne voyoient gueres bien eux-mêmes. Et c'étoit une double erreur de sacrifier à une Déesse qui ne pouvoit pas discerner ses devots. Cependant je trouve que les Chrétiens sont encore plus condamnables, de l'apeller comme ils font inconstante, partiale, impudique, &c. C'est profaner la Providence, & ce sont autant de reproches impies contre l'éternelle destinée. La fortune & le hasard ne sont que des sobriquets qu'on a donné à la destinée, puisqu'absolument parlant il n'y a rien de casuel dans le monde. On voit les gens de bien persecutez, pendant que les méchans insultent & fleurissent ; & l'on accuse le Ciel de dispenser inégalement les récompenses & les peines ; comme si l'on croyoit avec Epicure que l'adorable Divinité ne prend aucun soin des choses du monde, & qu'elle est dans une éternelle ignorance des afaires humaines.

Les Infidéles sont sans contredit dans une erreur 1644
incurable. Ils n'envisagent que les dehors des évenemens, & s'en arrêtent là. Ils ne font point attention à cet enchaînement de causes cachées, ni à la main invisible qui dispose de tous ces évenemens avec un ordre & une bienseance admirable. De-là vient que tout ce qui n'arrive pas par un Decret certain de la destinée, ne paroît à ces stupides qu'un simple accident, & un coup du pur hasard.

Mais toi qui as été instruit dans l'école de la verité, tu penses tout autre chose de ce qui arriva à un pauvre homme de ce païs il n'y a pas long-tems. Cet homme étoit charitable jusqu'à l'excés ; car il donnoit tout ce qu'il avoit pour subvenir aux necessitez d'autrui, aimant mieux se jetter tout nud entre les bras de la Providence, que de refuser l'aumône à tous ceux qui la lui demandoient, tant qu'il eut quelque chose à donner. S'étant enfin appauvri par ses liberalitez continuelles, il fut réduit jusqu'à l'extrêmité de foüir la terre pour trouver les moyens de subsister. Quoi qu'il gagnât son pain à la sueur de son front, il ne laissa pas pour cela d'être charitable, & de donner aux pauvres tout ce qu'il pouvoit épargner. Un jour qu'il labouroit dans un champ qui apartenoit au Duc de Montmorenci, il trouva plusieurs pots de terre pleins d'or, qu'on croit avoir été enterrez dans ce champ du tems des Guerres civiles. Le bon homme transporta peu à peu son grand tresor chez lui avec tout le secret imaginable. Il fit des charitez de la plus grande partie. Il s'en alloit avec le reste chez un Gentilhomme dont la Maison étoit en décadence, à dessein de lui donner la somme dont il avoit besoin, ou pour mieux dire tout ce qui lui restoit, pour rétablir ses afaires délabrées ; en s'en retournant chez lui il trouva sur son chemin un bijou qu'il vendit dix mille écus. Belle & grande ressource pour faire de nouvelles liberalitez, & preuve convainquante qu'il y avoit quelque chose de plus que le hasard qui renouvelloit

1644. ainsi sa bourse d'une maniere surprenante, afin qu'il ne cessât jamais de l'ouvrir & d'en faire des liberalitez aux pauvres.

Qui est-ce qui ne conviendra que la destinée a eu part à la mort d'un Soldat de l'Armée du Prince de Condé, qui malicieusement & injustement accusa son camarade d'exciter une sedition. Le General irrité prit un fusil, & tira cet innocent : Il crut l'avoir tué sur la place ; mais il en arriva autrement la bale ayant passé par certaines parties de son corps & traversé demi douzaine de tentes, alla blesser le calomniateur au genou, d'où s'ensuivit une si violente fievre, qu'il fut mort deux jours aprés : L'autre que le bleſſé reconnut innocent avant que de mourir, vit encore aujourd'hui, & peut déposer d'un évenement si remarquable.

Je te saluë trés-humblement, & te souhaite en tout une bonne & heureuse destinée.

LETTRE LIV.

A son Correspondant de Vienne.

Il lui mande qu'il a apris à faire des Montres, & qu'il en a envoyé quelques-unes de sa façon à des Amis de Constantinople : De la maladie de l'Empereur d'Allemagne, & des prodiges.

DEpuis que je suis en cette Ville j'ai apris à faire des Montres : Je ne l'ai pas fait pour le lucre, mais pour m'accommoder à un précepte de l'Alcoran : c'est aussi un art où je ne trouve pas un mediocre plaisir, n'y ayant pas un meilleur remede pour la mélancolie, que d'être occupé à quelque chose.

Si les Ecclesiastiques de l'Eglise Latine savoient 1644
que je fais un métier méchanique, moi qui porte l'habit d'Ecclesiastique, ils me regarderoient comme un profanateur de leur profession. Ils croyent que c'est presque un sacrilege qu'un homme d'Eglise fasse ce que fait un simple particulier. Ils me dépoüilleroient de la Soutane s'ils me surprenoient dans cet honnête crime, & ne se resouviendroient pas que les premiers qui ont fait profession des ordres religieux, gagnoient leur vie à faire des paniers.

La boite que je t'envoye contient une partie de ma marchandise, dont j'ai dessein de faire present à quelques-uns des Ministres de la Porte, & de mes autres Amis de Constantinople. Je te prie de prendre garde qu'elle soit envoyée sûrement, & qu'on reçoive les Montres par eau bien conditionnées.

On dit ici que l'Empereur est malade: Tu feras bien de m'informer de la verité. J'apprens aussi qu'on a vû depuis peu à Vienne des prodiges, que les François prennent pour des avant-coureurs de la mort de ce Prince & pour des présages des malheurs qui vont tomber sur l'Allemagne. Je ne donne pas dans tout ce que le Vulgaire dit en semblables occasions: Mais neanmoins je ne puis pas nier que les Anges qui presidents sur les Royaumes & Empires, ne puissent avertir les hommes des changemens qui doivent arriver, en leur faisant voir des spectacles extraordinaires. C'étoit aussi le sentiment de ton compatriote Josephe, qui dit, qu'immediatement avant la destruction de Jerusalem l'on entendit dans le Temple une voix, qu'on prit pour la voix d'un Ange, qui disoit, *Levons-nous; sortons d'ici*; comme si les Esprits gardiens de cette Ville se fussent dés-lors mis en devoir d'abandonner leurs charges.

Il n'y a pas long-tems qu'on vit en cette Ville trois Soleils, ou du moins quelque chose qui leur ressembloit. Les superstitieux ont regardé cela comme un prodige de mauvais augure; & les flâteurs de Cour ont dit, que ces trois Soleils representoient le Duc

1744. d'Orleans, le Prince de Condé, & le Cardinal Mazarin, qui ont presentement uni leurs interêts, & étoufé leurs animositez & leurs mesintelligences qui ont duré si long-tems. Je regarde cette apparition comme une pure production de la nature, qui vient des rayons du Soleil qui donnent sur une nuée brillante. Il est aisé de concevoir qu'il n'y a point de miracle dans ces sortes de Phenomenes. J'avoüe aprés tout qu'il y en a qui portent des caracteres d'une puissance surnaturelle. J'ai vû une fois dans l'air deux puissantes Armées rangées en bataille, qui firent tout ce qui se fait en un jour de combat, & qui rendirent l'Arabie sourde du bruit de leur artillerie; & cependant on ne voyoit alors aucun nüage. Mais je ne remarquai pas qu'il s'en ensuivit aucun évenement extraordinaire. Il est dificile de suivre le Tout-puissant dans ces misterieuses productions, ou de découvrir les ressorts de la Providence.

Je te prie de travailler avec toute la diligence dont tu es capable pour penetrer les desseins de la Cour où tu resides. Il est honorable de servir le plus grand Monarque du monde. Sois vigilant & fidéle si tu veux que Dieu & le Grand Seigneur te favorisent de plus en plus. Adieu.

LETTRE LV.

A Soliman Aga, premier Eunuque des Femmes.

Il compare une des avantures du Sultan avec un accident arrivé à un des Rois d'Egipte.

JE vois par tes Lettres que nôtre Heroïque Sultan réüssit parfaitement bien à détruire les préjugez d'impuissance que les Dames avoient formé contre

lui tout aussi-tôt qu'il fut monté sur le Trône, 1644.
puisque c'est aujourd'hui le quatriéme Fils qui lui est né dans le Serrail. La gloire d'un Monarque, & la force d'un Etat en tems de Guerre consistent dans le grand nombre de Sujets, & le grand nombre d'Enfans des Princes font la sûreté des Sujets, soit dans la Paix, soit dans la Guerre.

Ce qui est arrivé au Sultan comme il alloit à Scutari, me fait ressouvenir d'un accident qui arriva à un des anciens Rois d'Egipte. Comme il se promenoit dans le Jardin Royal de Memphis, il vit un Aigle qui voloit vers lui. A ce spectacle il s'arrêta tout court, regardant fixement le Roi des oiseaux; tant qu'enfin l'Aigle étant venu sur sa tête laissa tomber à ses pieds le soulier d'une femme. Le Roi surpris de cet accident ramasse le soulier, & aprés en avoir consideré la simetrie exquise, il conclud que celle qui l'avoit porté devoit être quelque chose d'exquis. Il devint tout à coup amoureux de la belle inconnuë, & fit publier dans toute l'Egipte qu'il donneroit de grandes récompenses à ceux qui pourroient découvrir celle à qui étoit le soulier. On apprit à la fin qu'il appartenoit à une belle Courtisane de Naucretis, qui s'apelloit Rodophe. Elle fut amenée au Roi, qui partagea avec elle & son Lit & sa Couronne.

Elle eut une meilleure destinée que la grande femme Armenienne dont Sultan Ibrahim s'est rendu amoureux en pareille occasion: car aprés avoir eu l'honneur de porter le Sceptre durant plusieurs années, elle mourut paisiblement dans son lit, & fut enterrée dans une des Pitamides d'Egipte. Ce n'a pas été la même chose de l'Armenienne, puisque tu m'apprens qu'aprés avoir été honorée des embrassemens du Sultan, elle a été incontinent étranglée par ordre de la Reine Mere. Franchement il y a là de la cruauté & de la barbarie, & si le Sultan savoit de quelle maniere on la fit mourir, il feroit

1644. éclater son ressentiment & son indignation contre celle qui l'a porté, & qui lui a donné le jour.

LETTRE LVI.

A son ami Dinet Golou.

Il lui raconte comment il a pensé être reconnu à Paris par son Patron de Palerme.

ON diroit qu'il est aisé à un Etranger de se cacher dans une Ville aussi grande & aussi peuplée que Paris, & sur tout à un Etranger qui y fait une aussi petite figure que le prétendu Tite de Moldavie. Je ne croyois pas que ma petite taille, & la difformité de mon corps attirassent sur moi les yeux de personne; & je m'imaginois que mon habit seulement suffisoit pour me mettre à couvert de tout soupçon, & que je pourrois passer un siecle parmi les Infidéles dont les ruës & les maisons de Paris regorgent, sans être découvert. Cependant il y a de certains momens où la destinée prend plaisir à se joüer de nous, & à nous traverser pour nous mettre dans l'embarras & dans le peril. Il est necessaire que le Ciel nous châtie de cette maniere, pour nous tirer de la securité, pour nous empêcher de trop compter sur nos propres forces, & pour nous apprendre que c'est par le seul secours de la Providence, *Que nous sortons des Labirinthes & des embarras où nous tombons souvent.*

Je me promenois hier devant la porte de la grande Eglise de cette Ville, qui est consacrée à Marie Mere de Jesus, lorsque tout à coup un homme que je ne croyois pas à Paris, m'aborda, & me tint ce langage: *D'où vient*, en me nommant, *que tu as pris un tel habit? Que fais-tu ici? Es-tu Chrétien*,

Chrétien, ou t'es-tu déguisé pour quelque autre raison ? Tu peux aisément te representer quelle fut ma peur, lorsque je reconnus que celui qui me parloit étoit mon ancien maître de Palerme. Cela me fit ressouvenir de tous les mauvais traitemens & de tous les coups que j'avois reçûs pendant que j'avois été captif à Palerme ; & peu s'en falut que je ne me crûsse sur le point de recevoir tout de nouveau des coups de bâton. Je cachai neanmoins le desordre où j'étois, & je répondis vertement. *Je ne suis pas celui que vous pensez, Monsieur, je m'apelle Tite, & non Thumma. Je suis Chrétien, & Chrétien Catholique, & si vous l'êtes, vous n'avez pas bonne grace de vous formaliser de l'habit que je porte comme une marque de ma profession, car je suis Etudiant & aspirant à la Prêtrise.* 1644

Cette réponse au lieu de le satisfaire ne fit qu'augmenter ses soupçons, & comme il est emporté de son naturel, il me dit plusieurs duretez, m'apella Turc, Infidéle, Esclave, Chien, & me régala de tous les autres vilains noms que la fureur est capable d'inspirer. Il parla si haut qu'il fut entendu des gens qui passoient prés de là ; & en un moment nous fûmes entourez de grand nombre de personnes qui vouloient savoir la cause d'un si grand bruit. Je fus alors fâché de ne m'être pas déclaré à lui, & de ne l'avoir pas amené dans un lieu plus écarté, où j'eusse pû lui rendre compte de mon état. Je me regardai comme un homme mort, & j'aurois consenti avec plaisir à sept autres années d'esclavage en Sicile, pour me délivrer de la peur que j'avois d'une peine bien plus terrible.

Comme j'étois dans ce desordre, & que je ne me representois que tortures de toutes parts, la populace dont nous étions entourez fit tant de bruit, qu'elle donna l'allarme à ceux qui faisoient leurs devotions dans l'Eglise prochaine, & fit sortir tout le monde pour s'informer du sujet d'un tel tumulte.

1644. Un Moine entr'autres, distingué par son savoir & par sa vertu & qui avoit pour moi une estime & une amitié particuliere, me voyant dans cet embarras, vint à moi, & me prenant par la main dit tout haut : *N'insultez pas, Messieurs, un Etranger dans la court de la Mere de Dieu. Je connois fort bien cet homme, & je répons pour lui : Il est Catholique, & Serviteur du Dieu vivant.* La populace fit un grand cri à la fin de cette harangue; & si le Sicilien ne se fût sauvé, il couroit risque d'être mis en pieces. Je ne sai dequoi il devint; mais pour moi je suivis le Moine qui entra dans l'Eglise, où je demeurai jusques à ce qu'on eût celebré la Messe. Aprés cela mon Moine me conduisit au travers de l'Eglise, & me fit passer par des chemins détournez chez un Prêtre, d'où nous sortîmes par une fausse porte : Et ayant pris un bâteau nous traversâmes la riviere de Seine, & prîmes la campagne. Le Moine me felicita d'avoir échapé des mains de la populace, & je lui fis mille remerciemens pour le bon ofice qu'il m'avoit rendu.

Tu vois par là, cher ami, que le Proverbe Arabe est veritable, quand il dit, *Que le danger loge sur les bords de la securité, & qu'on n'est jamais en plus grand peril que quand on croit n'avoir aucun sujet de craindre.*

Celui qui tient en ses mains la vie & la mort, le bien & le mal, te conduise de maniere qu'il te survienne toûjours quelque heureux hasard, qui détourne tous les dangers où tu pourras te trouver pendant le cours d'une vie toute pleine d'incertitude.

LETTRE LVII.

Au Kaimakam.

Sur la mort du Pape. Remarques choisies sur ce sujet. Du Pontife nouvellement élû.

LA Cour est à present en deüil, parce que le premier Moufti, ou le Pape, est mort. Et à dire vrai il semble qu'il y ait dans ce deüil quelque chose de plus qu'une simple ceremonie : Aussi est-il vrai que ce Pape a toûjours favorisé la France. Il avoit presque passé la vingt-deuxiéme année de son Pontificat ; ce que peu de Papes ont fait depuis saint Pierre, Disciple de leur Messie, & dont ils prétendent être les Successeurs. Leurs Histoires disent que ce Pierre fut vingt-cinq ans Moufti de Rome, & qu'il n'y en a point eu depuis lui, soit qu'il ait été élû jeune ou vieux, qui ait joüi si long-tems de la Souveraineté. Adrien I. Silvestre I. & cet Urbain VIII. qui vient de mourir, sont ceux qui en ont le plus approché. On dit qu'au Couronnement du Pape, le Maître des Ceremonies étant à genoux brûle du lin devant le Pontife élû, & prononce ces paroles à haute voix ! *O Saint Pere ! ne crois pas vivre aussi long-tems qu'a fait saint Pierre ; mais que ce feu te fasse souvenir de la vanité du monde, & avec combien de rapidité sa gloire passe.* 1644.

Le Cardinal Pamphile a succedé à la Chaire Papale, & a pris le nom d'Innocent X. Les Papes ont accoutumé de prendre à leur promotion le nom de quelque Saint, (étrange hipocrisie, comme s'il n'en faloit pas davantage pour expier les méchantes actions de leur vie.) Cependant il n'y en a point qui ait osé prendre le nom de Pierre, tant on a de

1644. respect pour le premier Vicaire de Jesus, Ce Cardinal Pamphile est âgé de plus de soixante-douze ans. Comme ce Prélat étoit ennemi déclaré de la Maison des Barberins, elle commence à tomber depuis son élevation. On accuse le Cardinal Antoine qui est de cette famille, d'avoir dissipé les tresors de l'Eglise qui lui avoient été confiez.

Il est venu chercher du secours en France, & quoi qu'il n'ait pas grand sujet d'esperer des offices d'amitié du Cardinal Mazarin, dont il a traversé les interêts à la Cour Romaine durant le Regne du Pape defunt; cependant cette Eminence n'a pas laissé par un excés de generosité d'épouser les siens, & d'engager le Roi son Maître dans sa querelle.

Le tems nous apprendra quel sera le dénouëment de ce démêlé : Mais on dit déja par avance, que le Roi de France portera la guerre en Italie, & que les murailles mêmes de Rome pourroient bien en être ébranlées.

Tu vois par là qu'il n'y a rien de fixe dans les afaires humaines, & que le tems & la Providence font perpetuellement éclore de nouveaux évenemens.

Dieu te fasse vivre assez long-tems pour voir le Croissant sur le faîte de l'Eglise de Saint Pierre à Rome.

LETTRE LVIII.

Au Grand Visir.

Des apprêts des Venitiens contre le Sultan. Harangue d'un Senateur.

LEs grands préparatifs que Sultan Ibrahim fait par Mer & par Terre, donnent sujet de parler à toute la Chrétienté; mais ils allarment

principalement la Republique de Veniſe.

Elle regarde la déclaration qu'a fait le Sultan, de conquerir l'Iſle de Malte, comme un prétexte pour couvrir le deſſein qu'il a formé ſur les Etats de Veniſe. Les plaintes que le Sultan a fait au Reſident de cette Republique à la Porte, d'un air qui marquoit plus de reſſentiment que les paroles mêmes dont il s'eſt ſervi, la confirment dans ſes ſoupçons.

Les honnêtetez artificieuſes qu'on a eu pour ce Reſident, ne l'ont pas empêché de voir & de ſentir l'afront qu'il a reçû du Kaimakam, & le mépris que ce Miniſtre a eu pour lui, en refuſant de lui donner audience aprés pluſieurs heures d'attente, & en l'accordant en même-tems à la premiere ſolicitation à l'Envoyé du Prince Ragoſtki.

Ces conſiderations & quelques autres ſemblables, ont tellement allarmé les Venitiens, qu'ils font tous les apprêts neceſſaires pour s'opoſer au torrent de la fureur Ottomane dont ils croient être menacez. Ils agiſſent avec beaucoup de diligence & de ſecret: Ils tâchent de ne donner au Sultan aucun juſte ſujet d'ombrage, & cependant ils ſe mettent en devoir de ne pas ſe laiſſer ſurprendre.

Cette afaire a été depuis peu extraordinairement agitée dans le Senat: Les uns ont deſaprouvé ces apprêts de Guerre; les autres les ont aprouvez. Il s'eſt trouvé un troiſiéme parti qui a été d'avis qu'on devoit plûtôt acheter la paix à force d'argent: Le parti contraire a ſoûtenu qu'une Paix achetée ſeroit deshonorable & deſavantageuſe à la Republique. Que les Ottomans recommenceroient ſur le moindre mécontentement; ou que s'ils n'en venoient pas à une Guerre ouverte, au moins ils en menaceroient pour faire de la Paix une eſpece de commerce, aprés avoir ſenti l'avantage qui leur reviendroit de vendre la paix de cette maniere. Le Senateur Grimaldi entr'autres a fait ſur cela une harangue dont j'ai trouvé moyen d'avoir une copie autentique, que je t'envoye.

Harangue de Monsieur Grimaldi.

MESSIEURS,

1644. *CEtte glorieuse Republique qui a fleuri durant tant de siecles, ne doit pas être le commerce de gens qui sont venus de rien, de miserables Bergers. Il n'est pas necessaire de parler de nôtre Origine, ni de foüiller dans la poussiere de nos vieilles Archives, pour pouvoir dire à toute la terre que nous sommes les restes de l'ancienne Troie. Il seroit inutile de vous remettre devant les yeux comment cet Etat tranquille & florissant jetta ses premiers fondemens sur la Mer, & bâtit ses premieres habitations dans les eaux. Il ne serviroit de rien de vous representer que les Nereïdes vinrent se mettre sous son ombre, & que les autres Divinitez de la Mer jusqu'à Neptune même, rechercherent son alliance & sa protection. Il suffit de vous dire que cette victorieuse Republique ainsi fondée & bâtie, a étendu ses conquêtes dans l'Istrie, dans la Dalmatie, & dans l'Epire; qu'elle a joint à son Gouvernement Corfou, Cephalonie, Zante, Candie, sans compter plusieurs autres Iles sur la Mer Adriatique & sur la Mediterannée; & que cette Republique Vierge a conservé sa Virginité durant l'espace de douze cens ans, sans s'être jamais soumise à la tirannie d'aucun Conquerant étranger. Est-il juste aprés cela qu'elle se prostituë aujourd'hui à l'avarice des Infidéles? Faut-il qu'on l'achete & qu'on la vende de cette maniere? Faut-il la rendre esclave, & lui faire acheter son esclavage? Quoi! cet auguste Senat n'est-il monté au faite de l'autorité souveraine par une heureuse suite d'heureuses Guerres, que pour être maintenant obligé à faire une Paix honteuse, qui ne doit être regardée que comme le beau masque d'une basse servitude? Nous qui avons arrêté le tor-*

vent des usurpations des Ottomans, & qui avons fait tête à toute la puissance de l'Asie, faut-il que nous renversions aujourd'hui nos Forts de nos propres mains, & que nous devenions Tributaires d'un Ennemi fier & insolent? Faites revivre, Messieurs, le premier genie de ce puissant Etat; ressuscitez en vous l'ancienne valeur des Venitiens; & à moins que vous ne vous resolviez à porter éternellement le pesant joug des Ottomans, secoüez-vous-en, & préferez la Guerre à une Paix qui porte un coup mortel à vôtre liberté, & qui bien loin d'être un remede, est un mal d'autant plus dangereux, que les dehors en paroissent salutaires.

Les yeux de tout l'Occident sont attachez sur cette auguste Assemblée. La destinée de la Chrétienté est aujourd'hui dans la balance: Il ne dépend que de vous de la faire pancher: c'est de vôtre valeur mille fois éprouvée que la Chrétienté attend un bien qui fera vôtre éternelle gloire. Ne vous laissez donc pas seduire, Messieurs, aux plausibles prétextes des rusez Ottomans: Comptez sur vos illustres Armes, & sur la justice de vôtre cause, qui ne manquera pas d'interesser en vôtre faveur la Divine Providence. Conservez les Lauriers qui ont été de tout tems inseparables du noble sang de vos fameux Ancêtres: ne permettez pas que les Infidéles vous les enleven: & les foulent impunément aux pieds, sans que vous vous mettiez en devoir de vous y opposer. Que craignez-vous? Un homme indolent enfoncé dans toutes sortes de sales voluptez, noyé dans les moles délices de son Serrail; plus propres aux exercices de Venus que aux sanglantes fatigues de Mars, & qu'aux rudes travaux de la Guerre? Mais dequoi vous épouventez-vous, du titre chimerique de Grand Seigneur? Il dépend de vous d'abaisser sa fiere grandeur, & de lui faire sentir que l'Etat de Venise a une épée capable de se défendre du Cimeterre des Turcs.

1644. *Resolvez-vous seulement, & la chose est à demi faite. Je sens déja par avance les heureux présages d'une Paix solide & durable; & je trouve qu'on ne peut parvenir à cette Paix que par une juste Guerre, & tout-à-fait necessaire dans la conjoncture presente : Guerre infiniment preferable à une Tréve plâtrée, de la nature de celle qu'on voudroit faire avec nous pour de l'argent; Tréve qu'on rompra quand on le jugera à propos, pour donner lieu à de nouveaux Traitez dont vous serez toûjours les Dupes. Par ce moyen supposez que nous puissions épuiser les Indes, nos tresors ne serviroient qu'à remplir les cofres des Ottomans, encore ne pourrions-nous pas assouvir leur avarice & leur tirannie : par ce moyen la Sereniſſime Republique de Veniſe deviendroit inferieure au Divan d'Alger, qui a déja secoüé le joug des Turcs. Il est vrai qu'il a retenu là basse qualité de Sujet, mais toûjours il a refusé de payer le Tribut ordinaire. Est-il possible que nous pourrions nous resoudre à nous mettre sous le joug, pendant que nous voyons qu'un petit Etat Barbare travaille genereusement à maintenir sa liberté? Nous avons des Flotes nombreuses, des Troupes disciplinées, des Matelots hardis & experimentez, & de l'argent qui est le nerf de la Guerre. Tenons-nous sur nos gardes, & si le Sultan Ibrahim ose nous attaquer, battons le tambour, sonnons de la trompette, & que chacun soit prêt à remplir son poste.*

Quoi que l'insultante harangue de Monsieur Grimaldi ait trouvé des Partisans dans le Senat, les plus sages neanmoins ont été d'avis contraire, & l'ont emporté. Il a été résolu qu'on envoyeroit ordre au Resident des Venitiens à Constantinople de sonder le Sultan, & de faire s'il y a moyen un accommodement pecuniaire.

J'ai reçû cet avis par le canal du Juif demeurant à Veniſe, en qui je me confie, & qui me rend un compte exact & fidéle de toutes les afaires d'Etat

qui ſont de quelque importance. Il eſt intime ami 1644
de Jerôme Puſſeria, & de Bernardin Lupulo, deux des Senateurs qui ont opiné à la Paix, homme par conſequent qui peut ſans peine tâter le poux à l'Etat de Veniſe; & en éfet il ne ſe paſſe rien d'important que ces deux illuſtres Senateurs ne lui en faſſent confidence.

On dit que Giacomo da Riva Provéditeur de Tine, n'a fait que ſe défendre dans la derniere action qu'il y a eu entre lui & les Vaiſſeaux de Tripoli & de Tunis. Je ne doute pas qu'on ne diſe toute autre choſe à la Porte; mais je ſouhaite que les mécontentemens mal fondez de certaines gens, & les interêts particuliers de quelques autres ne ſervent pas de prétexte à l'artifice de ceux qui ne veulent pas de bien à l'Empire Ottoman, pour rendre de mauvais ofices au public.

Je ſatisfais à mon devoir en t'envoyant les meilleurs avis que je puis avoir dans la conjoncture preſente.

LETTRE LIX.

A Mirza Muhammed Effendi, Vicaire du Moufti.

Il lui parle de l'induſtrie & de la faineantiſe, & lui mande qu'il a apris à faire des Montres.

LEs Juifs diſent en Proverbe, *Que qui n'éleve pas ſon Fils à quelque métier, en fait un voleur*: Et les Arabes diſent: *Que le pareſſeux eſt le compagnon & le divertiſſement du diable.* C'eſt pour cela que nôtre ſaint & ſage Legiſlateur a commandé à tous les vrais Croyans de s'exercer tous

1644. les jours par la profession de quelque métier. Le Sultan même avec le Sceptre en main n'est pas plus dispensé d'obeïr à ce commandement que celui qui nettoye les ruës. L'ame de l'homme est de la nature du feu, c'est à dire toûjours en action, ou pour la comparer comme les Hebreux à un autre Element, il est aussi difficile qu'elle cesse d'agir, qu'il est impossible que de l'eau mise dans un cribie ne coule pas par tous les trous. Les hommes exerceront toûjours leurs facultez de maniere ou d'autre, & il n'y a point de milieu entre le bien & le mal. Celui qui ne s'occupe pas à l'un, tombe necessairement dans l'autre. Ce sont-là les points où aboutissent toutes les lignes des actions humaines, les centres où tendent toutes nos afaires. Mais quoi qu'il n'y ait point de mediocrité entre ces deux extrémitez, & que chacun soit dans la circonference de la vertu ou du vice, il y a neanmoins certains degrez dans l'une & dans l'autre; il y a aussi des differences specifiques qui tirent leur origine & leurs propositions de la Nature, de la Morale, & de la Religion. Ainsi la prudence humaine nous apprend que de deux maux il faut choisir le moindre; cependant que le Divin Oracle nous enseigne de ne pas nous arrêter aux vetilles & aux pointilles de la Vertu, s'il faut ainsi dire, mais de nous avancer jusqu'à ce que nous soyons parvenus à une heroïque generosité.

Pour moi qui sers le Grand Seigneur dans un emploi dificile, je suis forcé de composer avec la Loi, & de capituler avec les préceptes les plus rigides de l'Alcoran. Je suis obligé à dire plusieurs mensonges pour servir plus utilement la verité: Je suis contraint de renier ma Religion pour disposer les choses afin que d'autres puissent travailler avec fruit à sa propagation. Par des tours de politique obliques & détournez, je remplis les droites intentions de la justice, & je commets chez les Infidéles de petits vices, pour y introduire de grandes vertus. Ainsi je prouve la verité du conseil que donne le Philosophe

des Arabes, lorſqu'il dit; *Que pour achever ſon voyage il eſt quelquefois neceſſaire de ne pas aller le droit chemin.* Tu ſais les bonnes raiſons que j'ai d'en uſer de cette maniere, & tu n'ignores pas que le Souverain Prélat de nôtre Sainte Loi m'a aſſûré que tant que je demeurerai dans les bornes de mon devoir, à l'égard du Grand Seigneur, je ſerai hors des atteintes du diable. 1644

Si tu veux ſavoir à quoi j'employe mes heures de loiſir, je te dirai que je fais des Montres. Je ne vois pas que je puiſſe employer plus utilement le tems que j'ai de reſte, qu'à faire des machines qui m'apprennent de quelle maniere ce tems s'écoule. Cette petite invention marque juſqu'aux minutes, & meſure exactement la ſucceſſion des heures: Elle indique les années & les mois: C'eſt le Journal du Soleil, & le regiſtre fidéle du mouvement qu'il fait tous les jours. C'eſt en un mot le Secretaire du tems, & l'hiſtoire abregée de la premiere production de l'éternité.

J'en ai envoyé quelques-unes au Juif Echimilia, & je veux faire preſent du reſte aux Grands de la Sublime Porte, ou à quelques autres à qui je veux faire plaiſir. J'en ai envoyé quelques-unes par la voie de Vienne au trés-venerable Moufti: Il y en a auſſi pour toi, & pour quelques autres amis. Elles ſont toutes cachetées, & adreſſées à ceux à qui je les deſtine. Je ſouhaite qu'on reçoive agreablement ce petit témoignage de mon reſpect & de mon afection, & que mes Superieurs concluënt de là que je ne ſuis pas mauvais ménager de mon tems.

Faſſe l'Eſſence immuable qui donne le mouvement à tout, & qui ne le reçoit de rien; qui fait agir tous les reſſorts de la Nature, & qui demeure pourtant dans un repos éternel; qui regarde du même œil le paſſé, le preſent & l'avenir, faſſe, dis-je, cette immuable Eſſence que je ſois approuvé du Ciel, pendant que j'obéïs au Moufti, & à ſon Vicaire ſur la terre.

1644. Si tu rends service au Marchand qui se charge de cette Lettre, tu feras bien, & je t'en serai obligé. Il t'informera lui-même de ses afaires. Dieu ajoûte un nouveau degré à ta felicité.

LETTRE LX.

A Hali Omri Bassa.

Des qualitez que doit avoir un Favori. De la disgrace du Duc d'Olivarez.

TOi qui de Page a été élevé à une des plus hautes charges de l'Empire, & qui as beaucoup de part à la faveur du Sultan, tu ne trouveras pas mauvais, je m'assûre, qu'une personne que tu as autrefois honorée de ton amitié, te mette devant les yeux les qualitez requises à un Favori. Je sai que tu as de grandes parties, mais je sai bien aussi qu'il n'y a gueres d'homme qui marchant sur un lieu élevé & dificile, refuse le secours que lui ofre une main obligeante, ni qui s'avise d'accuser de présomption celui qui veut l'empêcher de tomber.

Ce n'est pas assez que tu ayes un zéle extrême pour le service du Sultan, que tu travailles sans relâche à avancer sa gloire & à soûtenir la dignité de l'Empire : ce n'est pas assez non-plus de faire avec beaucoup de soin les afaires qui te sont commises ; que tu n'aime ni les recreations ni les autres plaisirs ; que tu sois juste à rigoureusement parler, sourd à la flâterie, & inexorable à ceux qui voudroient te corrompre. Il ne sufit pas encore d'appliquer toute ta diligence & tous tes soins à maintenir les interêts & la grandeur de ton Souverain, & de n'en avoir aucun que celui d'une fidélité sans reproche. A la verité toutes ces qualitez sont, il en faut convenir, de grandes vertus pour un homme d'Etat, &

pour un Favori ; cependant toutes grandes qu'elles sont, elles peuvent devenir des vices par le trop comme par le trop peu ; & celui qui ne tient pas un juste milieu, ne sera pas long-tems à tomber dans le précipice. Il faut avec toutes les parties que je viens de remarquer que tu ayes égard à la satisfaction des Sujets, aussi-bien qu'aux privileges du Prince. Il n'est pas sûr de sacrifier les interêts & la liberté des peuples au caprice de leur Souverain : Et tu ne dois pas t'imaginer de recevoir de lui des récompenses ou des remerciemens pour un zéle si imprudent & si dangereux : Je te dis plus, & je soûtiens que quand même il te commanderoit de faire quelque chose qui empietât sur leurs droits & sur leurs privileges, tu devrois plutôt lui témoigner ta fidélité en lui representant humblement les fâcheuses consequences d'un tel procedé que de l'exposer, & de t'exposer toi-même à la haine publique par une obeïssance aveugle. Il se peut faire que ton Maître s'en sauvera ; mais compte que tu ne saurois t'en garentir, & que tu seras indubitablement la victime des peuples irritez, & du salut de ton Souverain. 1644

Telle a été la destinée du Duc d'Olivarez, Ministre & Favori du Roi d'Espagne. Il avoit toutes les qualitez dont je viens de faire l'énumeration, & qui sont comme je l'ai remarqué, des vertus fort necessaires & fort loüables. Mais le zéle qu'il avoit pour étendre les privileges de son Prince, lui a fait prendre des mesures si onereuses & si tiranniques, qu'elles ont été la cause de sa perte.

Les Espagnols prétendent avoir certaines Franchises & Immunitez qui leur furent accordées à condition de rendre un hommage volontaire à la Couronne de Castille. Le Duc d'Olivarez chercha les moyens de les en dépoüiller, & jetta peu à peu cette Nation soupçonneuse dans un mécontement si general, qu'elle en vint à une rebellion publique. Cela fut cause de la revolte de la Catalogne & du

1644 Roussillon, & du soulevement general du Portugal. Il crût qu'en traitant ces peuples rigoureusement il les mettroit au desespoir, & que s'ils en venoient à la rebellion, il profiteroit de leur crime, & rendroit l'autorité de son Maître plus absoluë. Mais ces voies indirectes ne lui ont pas réüssi : Nous voyons au contraire par là le Duc de Bragance établi sur le Trône de Portugal ; nous voyons ce Royaume entierement démembré de la Couronne d'Espagne, & les autres Provinces entre les mains des François.

Les Grands d'Espagne sensibles à la mauvaise administration du Duc Favori, se dégoûterent, se retirerent de la Cour, & abandonnerent leurs Charges, & ne laisserent presqu'au Roi ni compagnie dans son Palais, ni Officiers ailleurs. Cependant personne n'osoit dire le sujet de son mécontentement. Le Connétable de Castille rompit la glace ; & voici à quelle occasion. Ce Connétable est un des premiers Nobles d'Espagne, & décend de la Maison Royale. Le Duc d'Olivarez étoit ennemi mortel du Connétable, parce qu'il avoit été proposé de marier le fils du premier avec la fille du dernier. Je n'ai pas bien sçû si ce fils étoit un fils naturel, ou un fils adoptif. Ce qu'il y a de vrai est qu'il avoit vécu dans l'obscurité & dans le déreglement ; & qu'on n'en avoit entendu parler qu'à cause de ses débauches & de ses crimes énormes, qui l'auroient porté sur l'échafaut, s'il n'eût été plus heureux qu'il ne meritoit. Les Grands étoient extrêmement mécontens de voir ce scelerat reconnu pour fils naturel & pour heritier du Duc d'Olivarez ; mais plus mécontens encore de le voir en possession des premieres Charges du Royaume, & joüissant d'un bien prodigieux sans qu'il y eût rien en lui qui pût meriter tant d'avantages : on y voyoit au contraire mille choses capables de l'en exclure ; car il avoit conservé ses vices, & donnoit par tout des preuves de la bassesse & de la lâcheté de son ame. Cet homme qu'on voyoit

Président des Indes, & au faîte d'une si grande gloi- 1644.
re, qu'il paroissoit en beau train de succeder au Ministere du Duc, irrita toute la Cour, & fit prendre patience au Connétable de Castille. Il refusa tout net le Mariage proposé, & crût qu'il étoit indigne de lui de donner sa Fille à un homme venu de rien. Il representa au Roi l'ambition demesurée d'Olivarez, & enfin secondé par les autres Grands de la Cour & par l'Empereur d'Allemagne qui écrivit sur ce sujet, il fit si bien que le Roi commença d'ouvrir les yeux & de voir clairement que tous les desordres du Gouvernement ne venoient que de la mauvaise conduite du Duc d'Olivarez. Prenant donc l'avis de ses fidéles Conseillers, il le bannit de la Cour, le dépoüilla de toute son autorité, le confina d'abord dans un lieu qui n'est pas éloigné de Madrid, & l'envoya quelque tems aprés à Thoro, ville de la vieille Castille.

Ainsi est tombé ce grand Ministre pour avoir eu trop d'ambition. Il employa des moyens illegitimes pour s'assûrer de la faveur de son maître, mais il ne pût s'empêcher de la perdre & de tomber dans une disgrace dont il ne lui a pas été possible de revenir.

Je t'envoye ce détail comme un témoignage de mon amitié & de ma fidélité, afin que tu informe le Divan du veritable sujet de la chûte de cet homme. Le Roi a pris depuis les rénes du Gouvernement, mais on croit qu'il l'a fait un peu trop tard.

LETTRE LXI.

A son ami Dinet Golou.

Pour lui apprendre qu'il avoit vaincu sa passion pour la belle Dajar. Historiette d'un homme qui avoit perdu son Ane.

1644 IL y a long-tems, comme tu sais, que j'étois amoureux de la belle Dajar, que je trouvois belle comme un Ange, & la plus sage du monde. Il seroit dificile de te dire dequoi j'étois le plus charmé de la beauté de l'esprit ou de celle du corps. Que je trouvois les nuits longues : Que mon sommeil étoit interrompu, & que la distraction de mon Esprit étoit generale : Je ne pouvois demeurer dans ma chambre, & quand j'en étois sorti, je ne me plaisois nulle part ailleurs, & je voulois y revenir. Je ne savois ce que je disois, ou pensois, si je dormois, ou si j'étois efectivement éveillé ; si j'étois debout, ou assis, si j'avançois, ou reculois. Toutes les postures & tous les lieux me paroissoient semblables, & il n'y en avoit point qui pût m'apporter le soulagement que je cherchois.

Je m'imaginois qu'il me faudroit ainsi languir toute la vie ; cependant je trouve que le tems & l'absence ont enfin rétabli ma raison. Ne t'étonne pas, cher Golou, que j'aye soufert ces transports. Nous ne sommes pas les Maîtres de nos passions, & il ne dépend pas de nous d'aimer & de haïr qui & quand nous voulons. Il y a une conformité de sang, où les Astres font, dit-on, des merveilles. Personne à la verité ne peut aimer & être sage en même tems : Mais dis-moi, je te prie, si jamais tu as connu d'homme sage qui n'ait été amoureux tôt ou tard ? Si tu te rapelle l'amour que tu as eu pour la belle

dont il s'agit ; tu n'auras pas tant de peine à excu- 1644.
ſer la paſſion que j'ai eu pour elle. Je veux te faire un conte que j'ai lû quelque part, perſuadé que s'il ne peut pas excuſer tout à fait ma foibleſſe, il peut au moins la diminuër.

Un certain Païſan ayant perdu ſon âne, le fit publier par le Sacriſtain à la porte de l'Egliſe durant trois Dimanches conſecutifs. Le bon homme n'apprenant rien de ſa bête pria le Sacriſtain de continuër ſes publications, & de promettre un cochon gras à celui qui l'auroit trouvé. Le Sacriſtain qui étoit un Boufon fieffé, fatigué des importunitez du Païſan, s'aviſa un jour de ceremonie de faire la proclamation ſuivante à la fin du ſervice ſuperſtitieux de ces Infidéles, & dans le temps préciſement qu'on ſortoit en foule de la Moſquée. *S'il y a ici quelqu'un qui puiſſe jurer ſolemnellement qu'il n'a jamais été amoureux, qu'il ſe preſente, & on lui donnera un cochon gras.*

Un malotru & un lourdaut écoutant avec attention, appuyé ſur ſon bâton, s'écria, *qu'il pouvoit jurer en toute ſeureté n'avoir jamais été amoureux.* Sur cette déclaration le Sacriſtain le prenant par la manche le preſente au bon homme, & lui dit : *Voilà votre âne trouvé, mon ami, vous n'avez qu'à donner le cochon.*

Réjoüis-toi avec moi de ma liberté que j'ai recouvrée, & crois un homme qui eſt fondé ſur l'experience, & qui te dit que l'amour qu'on a pour un ami, quoi qu'il ſoit moins fort & moins violent que celui qu'on a pour une Maîtreſſe, eſt neanmoins plus ſolide & plus durable.

LETTRE LXII.

Au Grand Visir.

Pour le feliciter d'avoir pris la charge de Bassa de la Mer. Description de l'Arsenac de Venise. Autres remarques sur cette Ville.

PUisque toi qui es le centre de toute dignité, as ramené à sa source un rayon de gloire, dont l'emanation avoit ci-devant revêtu un de tes illustres Esclaves, du titre & de l'autorité de Capitan Bassa; puisque toi, dis-je qui es toûjours Generalissime par Terre, veux être aussi Bassa de la Mer dans la conjoncture presente; je souhaite que l'un & l'autre élement te soient favorables, & que la destinée couronne tes armes de tous les avantages que tu peux souhaiter. Puisse le Dieu des Eaux publier le *Nostraum* par tout où tu feras voile; & puissent les vents rendre hommage au Pavillon de l'Empire Ottoman: puissent enfin les Vagues complaisantes & les Zephirs favorables te conduire seurement & heureusement à Venise: Que la Fortune accompagne toûjours ton courage, qui ne t'a jamais abandonné lorsque l'honneur de ton Maître s'est trouvé en compromis.

L'Empire des Osmans est fort obligé à la Providence, de donner à ses armées un Conducteur si vaillant & si experimenté. Il faut la resolution d'un Alexandre le Grand pour surmonter les éfroyables dificultez & les perils de cette Guerre. Tu n'as pas afaire aux mous & éfeminez Persans, noyez dans le luxe & dans les débauches de l'Asie, & énervez par les voluptez continuelles: Mais tu as en tête les fiers Rasciens, les hardis Serviens, & les vaillans

habitans de la Dalmatie, & de l'Istrie, gens élevez 1644.
aux travaux & aux fatigues de la Guerre, & nourris dans le sang & dans le carnage. Il n'y a point d'Etat au monde qui ait plus de soin que la République de Venise d'élever ses Sujets dans la discipline Militaire. Tu as entendu parler de son fameux Arsenac. Crois-tu bien ce que m'en a dit le Juif Donaja ? Il est nouvellement arrivé de Venise, & il dit que cet Arsenac seul a prés de demi lieuë de circuit ; qu'il n'a qu'une porte & qu'un canal par où les Vaisseaux entrent & sortent : Que dans ce lieu, comme dans un Seminaire, on éleve une infinité d'Esclaves, qui font par eux-mêmes une petite République. On en occupe une partie tout du long de l'année à construire des Galeres, des Galeaces, des Pinaces, des Brigantins, & autres sortes de Vaisseaux, & à faire ce qui en dépend, comme Mats, Rames, &c. Les autres font des Boulets, des Chaînes, des Ancres, des Canons, & toute sorte d'Artillerie. Les troisiémes s'occupent à faire des Cordages, des Voiles, des Haubans, & autres choses necessaires à la Marine.

Il dit de plus qu'il y a dans ce Magazin 40000. Pistolets, 200000. Sabres, 60000. Pertuisanes, 100000. Javelines, 30000. Arbaletes d'une sorte, 50000. d'une autre sorte, 500000. Epées, 200000. Mousquets, 1000. Canons, autant de Fauconneaux, 500. Coulevrines. Tout cela est conservé pour la Guerre comme un tresor, & c'est d'un autre fond qu'on tire tous les jours cette grande quantité d'armes de toutes les sortes pour les Vaisseaux, pour les Armées de Terre, & pour les Forteresses. Tu concluras par-là que les Venitiens sont des gens sages & Guerriers, & que la conquête de cette République coûtera bien de la peine & beaucoup de sang.

Veux-tu savoir ce que dit ce Juif des Edifices publics, qui sont tous bâtis du plus beau Marbre ? Il compte soixante-six Eglises Paroissiales; cinquante-deux Monasteres, vingt-six Convents de Filles,

1644. dix-huit Chapelles, dix-sept Hôpitaux, & six Ecoles. Il fait l'énumeration de cinquante-six Cours de Judicature. Il y a selon son raport dix Portes de Cuivre ; quatre cens cinquante Ponts de pierre ; quatre-vingt mille Bâteaux, au service desquels il faut au moins le double de Matelots. On compte que les Hàbitans de cette Ville vont au nombre de 800000. Tu peux juger par là de la grandeur & de la richesse de cette Republique, & comprendre en même tems qu'entreprendre de lui faire la guerre n'est pas un dessein indigne de la grandeur de l'Empire Ottoman.

Ces Infidéles tolerent publiquement les Courtisanes, & c'est non seulement l'usage de Venise ; mais aussi de toute l'Italie : tolerance dont la Republique tire un gros revenu. On dit que le tribut des Courtisanes de Venise monte annuellement à 100000. Sequins.

Le grand nombre de Juifs enrichit encore beaucoup cette Ville, où ils n'ont pas moins de neuf Sinagogues. Les Venitiens ont des richesses immenses, & sont en possession de presque tout le commerce du Levant : Aussi est-ce par là que Venise s'est prodigieusement enrichie, & qu'elle s'est aquise l'Epithete de Riche. Il est devenu à la mode en Italie que chaque Ville a son titre particulier. C'est ainsi qu'on dit Rome la Sainte, Padoüe la Savante, Milan la Grande, Naples l'Orgueilleuse, & Venise la Riche.

Il y a une chose qui me plaît extrémement, & si elle ne sentoit pas un peu l'idolâtrie, je ne pourrois m'empécher d'y applaudir, comme une marque de la generosité de cet Etat. Donaja me dit qu'il y a pour le moins 165. Statuës de Marbres, & 25. de Bronze, érigées par ordre & aux dépens de la Republique, à l'honneur de pareil nombre de braves qui ont bien servi le public. Rien n'est plus capable d'encourager les autres, de les porter à la vertu, & de cultiver en eux la bravoure & la valeur. Il semble que Venise imite par cette reconnoissance l'an-

cienne Rome, qui n'épargne rien pour honorer ſes 1644
Heros & pour immortaliſer leur memoire.

Dieu veüille te rendre victorieux de ces Infidéles, afin qu'à ton retour chargé des dépoüilles des Venitiens, tu puiſſes te feliciter des careſſes & de la bien-veillance de nôtre glorieux Sultan, & que non ſeulement Conſtantinople, mais auſſi tout l'Empire Ottoman puiſſe celebrer des triomphes pour le ſuccez de tes Armes.

LETTRE LXIII.

A ſon ami Dinet Golou.

Pour l'exhorter d'oublier les pertes qu'il a faites dans l'embraſement de Conſtantinople, & de ſe repoſer ſur la Providence. Avanture remarquable de certains Marchands qui furent brûlez dans une Auberge pour avoir voulu ſauver leur argent.

TA Lettre où je vois de grands caracteres de triſteſſe, me fait connoître que tu n'as pas oublié la perte que t'a cauſé le dernier embraſement de Conſtantinople; mais que tu continuës toûjours à t'affliger dans l'aprehenſion de finir ta vie dans une honteuſe pauvreté. Je crains fort que ton cœur ne ſoit trop attaché à ton bien, & je ne doute pas que ce ne ſoit cela qui fait que tu ſuportes ton malheur avec tant d'impatience. Peut-être que ton argent étoit ton Maître, ou pour mieux dire ton Tiran, & que Dieu t'a redonné la liberté en te l'ôtant, & t'a rendu en même tems plus propre à la contemplation de l'Univers.

Ne crains jamais la neceſſité: La même Providence qui a eu ſoin de toi avant que tu fuſſes au mon-

1644. de, ne te laissera jamais manquer à present que tu y es. Nous manquons maintenant de peu, & bientôt nous ne manquerons de rien. L'homme sage & industrieux ne tombe jamais dans la pauvreté. On peut satisfaire aux besoins de la Nature sans en avoir aucune obligation à la Fortune, qui ne nous refuse qu'à peine le necessaire dans le tems même qu'elle paroît plus irritée contre nous. Le Ventre, il est vrai, est un incommode Creancier; cependant il faut peu de chose pour l'apaiser. Seneque dit que Epicure se borna à une subsistance plus mediocre que celle qu'on accorde aux plus grands criminels dans les prisons les plus rudes, & qu'il se contentoit même de la nourriture la plus modique que peut apprehender l'homme du monde le plus miserable. Mais ce qu'il y a de triste en cela c'est que nous nous laissons gouverner en tout par l'opinion, & que les choses ne sont par rapport à nous que ce que nous croyons qu'elles soient.

Le même Seneque nous parle d'un certain Apicius, qui s'empoisonna de peur de mourir de faim, dans un tems où il avoit en bourse deux cens cinquante Piastres. Nous apprenons d'un Philosophe plus moderne, qu'un homme riche de sa connoissance ayant perdu le sens, arracha une paille de bled, & s'écria qu'il falloit mourir de faim, parce qu'il ne vid point de grain dans l'épi.

On dit que l'Empereur Galba avoit accoûtumé de pleurer, quand il voyoit sa table mieux couverte qu'à l'ordinaire. Et j'ai lu qu'un certain Moufti des Chrétiens étoit d'une avarice si crasse, qu'il se glissa secretement dans la grande Mosquée de Rome, & éteignit les Lampes pour faire moins de dépense.

Mais il me semble que j'entens, & que tu me répons que tu n'as jamais été de cette humeur; que ces exemples ne conviennent gueres à un homme dont la maison a été brûlée avec tout le bien qui y étoit, & qui n'a sauvé sa personne qu'avec beaucoup de peine.

Je te dirai donc l'accident qui arriva il n'y a pas long-tems en ces quartiers. Peut-être que cet exemple sera plus de ton goût, & qu'il t'obligera à rendre graces à Dieu de t'avoir sauvé la vie, puisque tu pouvois avoir la même destinée de ces pauvres gens. 1644

Certains Marchands considerables étant venus en cette Ville, & logeans dans une Auberge qui n'est pas éloignée de mon quartier : La Maison étant pleine de monde, ils furent contraints de se contenter d'une chambre haute : comme ils s'entretenoient de choses agreables en attendant l'heure de soupé, le feu prit tout à coup à la cuisine, & les matieres combustibles qui se trouverent malheureusement auprés de la cheminée l'augmenterent considerablement en peu de tems. Quelques-uns disent qu'il y avoit grande quantité d'huile & de poudre. (Méchant magasin pour des marchandises de cette nature.) Enfin le feu fut si prompt & si violent ; qu'il penetra dans un moment le plancher qui étoit sous eux.

Ces gens dont la chambre étoit au second étage du côté de la ruë, n'entendirent pas plûtôt crier au feu qu'ils coururent à leurs Valises qui étoient renfermées dans un grand cofre, dont leur Hôtesse avoit la clef. Ils se mirent en devoir de décendre pour l'aller querir en bas, mais le feu avoit déja consumé presque tout le bas de la maison. Pendant qu'ils travailloient à rompre le cofre pour en tirer ce que chacun y avoit, la chambre se remplit tout à coup de tant de fumée qu'ils penserent y étoufer. Ils ne pouvoient se sauver ni dans le bas ni dans le haut, parce que toute la maison étoit en feu. D'un autre côté les voisins voyans leurs maisons en danger, étoient si empressez pour eux-mêmes, qu'ils n'avoient pas le tems de plaindre les autres. De sorte, peu de personnes se mirent en devoir de secourir ces pauvres gens, qui tâchoient de leur côté à se faire un passage en rompant les murailles ou les fenêtres avec de grosses pieces de bois ; Mais leurs

1644. éforts furent inutiles. Les murailles étoient fortes & soûtenuës par des barres de fer attachées dans la pierre. Dans ce déplorable état où ils avoient devant les yeux cet inexorable Element qui avoit déja gagné leur chambre, ils s'arrachoient les cheveux, & frapans du pied ils jettoient des cris si horribles, que tous ceux qui les entendoient en étoient extrémement touchez.

Ils jetterent dans la ruë leur or & leur argent, & crierent inutilement pour avoir du secours, car le feu s'étoit tellement augmenté qu'avant qu'on pût porter des échelles & autres instrumens pour s'ouvrir un passage dans la chambre, ces pauvres malheureux perirent malheureusement dans les flâmes.

Tu as encore grace à Dieu, la vie & les sens. Sers-toi bien de ces derniers, & tu trouveras que tu n'as rien perdu.

LETTRE LXIV.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

De l'humeur des Espagnols. De leur orgueil, & de leurs Rodomontades.

LEs Espagnols sont les gens du monde les plus orgueilleux. Ils sont graves comme des Gruës lorsqu'ils vont dans les ruës, & marchent par regles de Geometrie. La revolte de Catalogne & de Roussillon en a attiré plusieurs en cette Ville. Les François les accusent de peu de complaisance & de malhonnêteté, en ce que dans un païs où l'on haït si fort la formalité, ils ne veulent changer ni d'habit ni de démarche.

Ils sont exterémement sujets aux rodomantades, comme tu en jugeras aisément par ce que je vais te dire

ESPAGNOLS

dire. Loüis XIII. demandant à un Oficier Eſpagnol qui étoit priſonnier de Guerre, pourquoi les Rois d'Eſpagne n'alloient pas en perſonne à la Guerre comme les Rois de France ? Il répondit : *Si le Roi mon maître ſe mettoit à la tête de ſon Armée, toute la terre trembleroit ſous lui.* 1645.

Un autre étant interrogé pourquoi le Roi d'Eſpagne ſe vanteit d'avoir le Soleil pour ſon Caſque ? *Parce*, répondit-il, *que cet Aſtre ne ſe couche jamais dans les Etats de mon Maître.* Un François lui repliqua ſagement : *Il ne s'y couchera ni ne s'y levera en peu de tems, ſi Loüis le Grand continuë ſes conquêtes.*

A la verité, pour paſſer de la plaiſanterie au ſerieux, ce victorieux Monarque emporte toûjours quelque morceau de la Monarchie Eſpagnole. J'ai informé les Miniſtres du Divan de ce qui s'eſt paſſé de plus important dans cette Guerre, ſans leur parler de la priſe de Gravelines, que je ne croyois pas ſi conſiderable que j'ai appris depuis qu'elle l'eſt. C'eſt une ville Maritime, ſituée au Septentrion des Côtes de la France, & commandant la Manche entre le Continent & l'Angleterre. Quelques-uns diſent que c'eſt une des plus fortes Places de l'Europe. La conquête de cette Forteresſe met le Roi de France en état de donner la loi par Mer à toutes les Nations Septentrionales.

Le grand Dieu qui protege l'Empire Ottoman, borne les conquêtes de ce Roi Chrétien & perpetuë la Guerre entre les Princes Infideles de maniere, que ni ſeparez ni tous unis ils ne ſoient jamais en état de faire tête aux Armes de nôtre invincible Sultan.

LETTRE LXV.

A Dicheu Hussein Bassa.

Nouvelle relation des troubles d'Angleterre. Prédiction sur le Roi d'Angleterre, n'étant encore qu'enfant.

TU as déja oüi parler au Divan des troubles de l'Angleterre. J'ai communiqué au grand Visir ce que j'ai pû apprendre des mouvemens de ce Royaume. Je l'ai informé que la Ville capitale est pleine d'Etrangers de toutes Nations, & que ces Etrangers entretiennent correspondance avec les païs de leur naissance : Delà vient que ce qui se passe dans les coins du monde les plus reculez est incontinent connu aux Ministres de la Sublime Porte, qui est l'asile de toute la Terre. Mais pour te faire plaisir je veux dévoiler le dedans des évenemens qui font tant de bruit. Tu es naturellement curieux dans tes recherches ; & pour te donner sujet d'être content, je veux te faire part des nouvelles remarques que j'ai faites sur les affaires d'Angleterre, depuis ce que j'en ai écrit au Grand Visir.

Je l'ai informé que le Cardinal de Richelieu avoit contribué à broüiller cette Isle, comme il avoit broüillé l'Espagne en excitant des soûlevemens en Catalogne, & en appuyant la revolution de Portugal. Et en tout cela il n'agissoit que par Procureur. Cette Eminence, pour parler comme les Infideles, avoit ses Emissaires en Angleterre ; & ils y avoient si bien allumé le feu, qu'il en reste encore quelques étincelles dans le cœur de ce peuple mécontent. Ceux de l'Eglise Latine regardent comme un éfet de la justice de Dieu les conspirations, les seditions, & les rebellions dont l'Angleterre a toûjours été affli-

gée depuis qu'elle s'eſt ſouſtraite de l'obeïſſance du 1645
Moufti de Rome, ce qui arriva du tems d'Henri VIII. comme ſi cette revolte fondée ſur la Religion avoit été la ſource de tous les remuemens & de tous les deſordres qui ſont arrivez depuis dans cet Etat. Il eſt certain que la Religion a beaucoup d'influence ſur les mœurs des hommes, & dés le moment qu'on ſe donne la liberté de faire des innovations, cela va toûjours en augmentant. Il y a des Antiquaires François qui diſent que les Anglois ont ſuivi la Communion Romaine durant ſept cens ans; & que pendant tout ce tems-là ils n'ont jamais eû de Guerres civiles que pour la ſucceſſion à la Couronne. Mais que depuis qu'ils ont changé de Religion ils n'ont jamais été en repos, & ont toûjours voulu faire des innovations dans le Gouvernement. Je ne ſai ſi ces remarques ſont bien juſtes; mais je ſai bien que les hommes ſont toûjours partiaux dans les choſes où ils ont interêt. Il me ſemble neanmoins que la grande liberté que les Anglois ſe donnent ſur ce qui regarde la Conſcience, a beaucoup contribué à groſſir les troubles preſens de cette Iſle; ſi tant eſt qu'on ne puiſſe pas dire que c'eſt delà qu'ils ſont venus. Pendant que chacun a la liberté de ſe choiſir une Religion à ſa fantaiſie; pendant qu'il eſt dans une eſpece d'indépendance, & qu'il ne paye aucun tribut à l'Etat, les choſes ne vont jamais bien, & je trouve bien plus ſage l'uſage établi dans l'Empire Ottoman. Il y a peu de gens ſur ce pied-là qui veüillent ſe conformer à la Religion du Prince, au contraire chaque Secte tâche de perſuader ſes ſentimens au Prince & aux peuples, & le parti le plus puiſſant menace de faire la Guerre à tous les autres en cas qu'on ne reçoive pas ſes Dogmes. Entre toutes les Religions qui diviſent les Habitans de cette Iſle, la Romaine eſt celle qu'ils haïſſent le plus, quoi qu'elle ait été autrefois la Religion dominante de ce Royaume. Tout le monde la regarde à preſent de mauvais œil, & quoi que

1645 les autres Sectes soient continuellement aux mains les unes contre les autres, elles unissent neanmoins & leurs cœurs & leurs forces, quand il s'agit de s'opposer à leur Ennemi commun. Les François comparent les Protestans aux Dogues d'Angleterre. Je me souviens que l'Ambassadeur en donna deux à Sultan Amurath, & qu'en les presentant il dit : *Qu'encore qu'ils se battissent jusqu'à s'étrangler l'un l'autre lorsqu'ils venoient à se quereller, si cependant dans le fort de leur fureur on leur lâchoit un Ours, ils deviendroient incontinent bons amis, & tourneroient toute leur rage contre leur Ennemi commun.* Tels sont les Sectaires d'Angleterre, qui ont poussé cette politique si loin, qu'ils ont rendu le Roi odieux aux peuples, en insinuant qu'il a dessein d'introduire la Religion Romaine dans le Royaume; au lieu que selon le raport des Voyageurs & des personnes intelligentes, le Roi même est un zelé Protestant. C'est ce qui a servi de prétexte pour prendre les armes contre ce Prince; artifice dont on se sert d'ordinaire pour colorer la rebellion; & ainsi l'on se sert de la Religion comme d'un manteau pour couvrir le sacrilege & la perfidie.

Les Infidéles, à la faveur de certains rafinemens de Metaphisique, ont trouvé le secret de diviser l'homme contre soi-même; science que les vrais croyans ont le bonheur d'ignorer. Ils sont actuellement en armes contre leur Souverain, cependant ils publient que c'est pour lui qu'ils combattent, & disent pour maintenir leur rebellion, *qu'ils combattent contre l'homme, pour défendre le Roi*; comme si l'on pouvoit separer l'un d'avec l'autre. Il y a des gens sages qui disent que c'est fort bien, pourvû qu'avec le secours de ces belles distinctions ils ne separent pas son ame d'avec son corps.

Son Vice-Roi en Irlande a déja perdu la tête, n'étant, dit-on, criminel que pour avoir été fidéle à son Maître, qu'on blâme d'avoir donné son consentement à l'execution d'un si fidéle Ministre. Ce-

pendant les gens entendus prétendent que la destinée 1645.
de cét homme a quelque chose de juste, & qu'il a été la victime des principes démocratiques, dont il avoit été autrefois le zelé Défenseur, car on a remarqué qu'il avoit été ci-devant fort contraire aux prérogatives de la Royauté. Si cela est, il semble que Nemesis * même lui ait infligé cette peine.

Tu seras surpris de la présomption de ces gens-là, qui ont dépoüillé le Roi de la puissance militaire par Mer & par Terre, & s'en sont emparez: Et d'autant plus surpris, lorsque je t'aurai dit que cette puissance Militaire est un privilege essentiel à la Souveraineté, & sans lequel elle n'est plus qu'un vain titre.

Nos invincibles Sultans ont une autorité si absoluë, qu'elle ne peut être transferée à aucun Sujet, non pas même à tous les Sujets ensemble de leur vaste Empire. Elle se communique seulement autant que le Prince le juge à propos, comme les rayons du Soleil, qui tout immenses & infinis qu'ils sont, ne diminuënt rien par leur émanation de l'éclat de cet Astre, source immortelle de lumiere. Mais les Anglois n'ont pas pour leurs Princes la veneration que les Musulmans ont pour les leurs. Ils ne regardent le Roi que comme le Conservateur de la Republique, ou comme la creature de la populace. Ils sont dans les principes d'Aristote, de Caton, & des autres Philosophes démocratiques, qui enseignent que la puissance souveraine réside originairement dans le peuple, qui ne fait que la transporter au Prince par voie de députation & de créance. Tu apprendras par la lettre que j'ai écrite au Grand Visir ce que c'est que le Parlement d'Angleterre. J'apprens dans ce moment qu'il est composé pour la plûpart de gens de ce caractere. Cependant ils ne font pas profession publique de ces principes Anti-

* *Déesse qui avoit soin de venger les crimes que la justice humaine laissoit impunis.*

1645 monarchiques, mais sous ombre de fidelité ils amusent les peuples credules du prétexte specieux de vouloir faire en sorte de rendre le Roi le plus glorieux de tous les Monarques, & les Sujets le plus heureux peuple du monde. Mais on croit que ce Prince aimera mieux se fier sur ses armes, sur la justice de sa cause, & sur la protection de Dieu, que de se laisser cajoler plus long-tems par une si fausse éloquence.

Il en est déja venu aux mains avec eux ; & l'on dit même que la victoire a été si douteuse que personne ne peut se l'attribuër.

Les Mécontens ont fait mourir le Moufti d'Angleterre qu'on appelle Archevêque. On lui a coupé le cou en pleine ruë avec une hache ; le dixiéme jour de la premiere Lune de l'an 1644.

Avant que de finir cette Lettre je veux te conter un fait remarquable arrivé durant l'enfance du Roi Regnant. Il y avoit autrefois en Angleterre un ordre de Philosophes ou Prophêtes qu'on apelloit Druides : Ils instruisoient le peuple dans la connoissance de Dieu, lui enseignoient l'Immortalité de l'Ame, & autres principes de la Religion naturelle. Ils prédisoient les choses à venir, & étoient en si grande réputation, que les Rois de ce païs n'entreprenoient rien d'important qu'ils n'eussent auparavant consulté ces Oracles. On dit qu'il reste encore des décendans de cette race Prophétique, qui demeurent dans les Montagnes d'Ecosse. Un de ces Druides, homme de sainte vie & sage, âgé de cent vingt ans, vint voir le Pere du Roi Régnant. Il vid le Roi d'aujourd'hui, encore enfant, & entre les bras de ses Nourrices, son Frere aîné & heritier de la Couronne y étant. Le vieillard aprés avoir fait ses complimens au Pere, prit l'enfant entre ses bras, & lui donna sa benediction en ces termes : *Je te saluë Royal Enfant, heritier de deux Couronnes. Ton Régne sera long & heureux ; mais à la fin la Fleur de Lis te sera fatale.* Les Grands qui étoient

préſens croyans que le grand âge eut privé cet homme de ſa raiſon, furent ſur le point de le chaſſer; ils lui ôterent l'Enfant, & lui dirent, *Qu'il ſe trompoit, que l'Enfant qu'il tenoit n'étoit pas l'heritier de la Couronne, mais que c'étoit ſon frere là préſent.* Il répondit d'un air grave & aſſuré, qu'il avoit dit la verité: Et ajoûta, *Que le frere aîné mourroit avant le Pere, & que l'autre vivroit & ſuccederoit aux Couronnes d'Ecoſſe & d'Angleterre.* L'évenement a confirmé une partie de ſa prédiction, car le Frere aîné mourut à l'âge de douze ans, & le Prince eſt aujourd'hui le Maître de ces deux Royaumes; mais *comment la Fleur de Lis lui ſera fatale*, c'eſt ce que le tems apprendra. On croit que par la Fleur de Lis le vieillard entendoit le Roi de France, parce qu'il a pour ſes armes des Fleurs-de-Lis. Il eſt dificile de décider de l'avenir; cependant il y a des gens qui remarquant l'influence que cette Cour a eu ſur les mouvemens d'Angleterre, & juſqu'où le Cardinal de Richelieu avoit engagé le Roi Loüis XIII. à venger les affronts qui avoient été faits à ſa ſœur Reine d'Angleterre par cette nation mal endurante, n'ont trouvé nulle difficulté à expliquer cette Prophétie, & à conclure que l'infortuné Roi d'Angleterre ſera enfin la victime du reſſentiment de la France, quoique les Anglois ſoient les Miniſtres & les inſtrumens de ſa perte. 1645.

Je continuerai de te faire ſavoir les avis que je recevrai des afaires d'Angleterre. Cependant je prie le grand Dieu de proteger l'Empire des Muſulmans, de le garantir de ſedition & de perfidie, & de maintenir les Sujets du Sultan Ibrahim dans l'obeïſſance qu'ils lui doivent.

LETTRE LXVI.

A Bajazet Ali Hogia, Prédicateur du Serrail.

Des Athées en general, & de quelques-uns de ces infames en particulier.

1645. IL se trouve en Occident une infinité de gens qui non seulement mépriſent & difament nôtre Loi, mais même la leur, & qui se mocquent ouvertement de toutes les Religions du monde. On les connoît sous le nom d'Athées & de Libertins, c'est à dire Ennemis déclarez de la creance d'un Dieu, animaux infames & étourdis qui n'oſent demeurer seuls, de peur que venans à penſer à eux-mêmes ils ne deviennent plus sages.

Ils reſſemblent en quelque façon au celebre Ninus Roi des Aſſiriens, qui se vantoit de n'avoir jamais vû les Etoiles, ni eu envie de les voir, de n'avoir adoré ni le Soleil ni la Lune, de n'avoir jamais parlé à ſes peuples, & de ne s'en être jamais mis en peine, mais en revanche il fut un vaillant homme à manger & à boire.

On dit qu'on mit cette inſcription ſur ſon Tombeau.

J'ETOIS AUTREFOIS NINUS SOUVERAIN DU MONDE; JE VIVOIS COMME TU VIS; MAIS A PRESENT JE NE SUIS QUE POUSSIERE. TOUT CE QUE J'AY MANGE', TOUTES LES BELLES FEMMES DONT J'AY JOUI,

TOUT LE RESPECT QU'ON M'A RENDU, ET TOUTES LES RICHESSES QUE J'AI POSSEDE'ES M'ONT ABANDONNE', ET LORS QUE JE SUIS SORTI DE CE MONDE POUR PASSER A UN ETAT INVISIBLE, JE N'AVOIS NI OR, NI CHEVAL, NI CHARIOT. JE NE SUIS, DIS-JE, A PRESENT QUE LA POUSSIERE QUE TU FOULES AUX PIEDS. 1645

Tel a été Sardanapale un des Successeurs de Ninus, soit pour la Couronne, soit pour la corruption des mœurs. Prince moû & éfeminé, esclave de ses passions criminelles, & indigne du Sceptre Imperial. Ce ne fut pas par sa vertu ou par son courage que Ninive soûtint un siege de vingt-huit mois, c'est un honneur dont cette Ville ne fut redevable qu'à la force de ses murailles. Aussi vit-on qu'aussi-tôt qu'on eût dit à Sardanapale que l'Oracle étoit accompli, que l'Euphrate s'étoit ligué avec ses Ennemis, & avoit renversé par une inondation extraordinaire une grande partie des remparts ausquels il se confioit, toute sa bravoure s'évanoüit, il fit éclater sa lâcheté, & se tua soi-même. Il avoit si peu de resolution & tant de bassesse d'ame, qu'il n'osa mourir seul, car il prit ses Concubines & ses plus intimes Amis, ses Tresors & ses Bijoux, & se fit accompagner sur le Bucher, où il mit le feu de sa propre main, & où il se brûla avec ses Domestiques. Je n'estime pas que ce soit un éfet de courage de recourir à la mort pour

1645. ſe garantir des maux inévitables d'une vie dont on eſt las : Mais je regarde comme une preuve ſinguliere de réſolution heroïque, ou de vouloir mourir au milieu des plaiſirs, dont la vie peut être accompagnée, ou de vouloir vivre pour braver, s'il faut ainſi dire, toutes les diſgraces capables de faire ſouhaiter la mort.

Sardanapale mourut enfin, & voulut qu'on élevât un monument à ſa memoire, avec cette inſcription.

SARDANAPALE VE'CUT BEAUCOUP EN PEU DE TEMS, N'AYANT RIEN REFUSE' A SES SENS. IL BATIT DEUX VILLES EN UN JOUR, ANCIALE ET TARSE, FIT EN VINGT-QUATRE HEURES UN OUVRAGE DE PLUSIEURS ANNE'ES. LECTEUR, IMITE SON EXEMPLE, MANGE, BOIS, ET JOUIS DE TOI-MEME; CAR APRE'S LA MORT IL N'Y AURA NI PLAISIR NI DOULEUR.

Ceux-ci n'ont été que des petits Athées en comparaiſon des autres. Dioniſius Roi de Sicile étoit bien autre choſe. Il commettoit non ſeulement Sacrilege, il s'en faiſoit encore un plaiſir. Il plaiſantoit ſur les Dieux, pendant qu'il voloit leurs Temples, où il n'entra jamais ſans bouffonner, & d'où il ne ſortit jamais ſans lâcher quelque trait de Satire. Il dépoüilla la Statuë de Jupiter Olimpien de la robe d'or dont Hieron l'avoit enrichie, & lui en donna une de laine; & pour excuſer ce ſacrilege il

disoit, *Que changer n'étoit pas dérober, & qu'il* 1645.
vouloit prendre soin de la santé du Dieu, & l'habiller commodément pour l'Eté & pour l'Hiver. Il servit de Barbier à la Statuë d'Esculape & lui coupa sa barbe d'or, disant pour raison, *Que puisqu'Apollon son Pere étoit sans barbe, il étoit de la bienseance que le Fils le fut aussi.* Etant entré dans un riche Temple de Siracuse, & y ayant vû la Statuë de Mars tenant en main une épée dont la garde & la poignée étoient parsemées de diamans, d'émeraudes & de rubis, il lui fit une reverence badine, & lui ôta l'épée, disant, *Que le Dieu de la Guerre lui donnoit cette épée comme un gage de ses futures victoires, & qu'il seroit fort ingrat & fort impie de ne pas accepter le present d'une Divinité.* Quel cruel affront ne fit point Neron à la Déesse de Sirie, à laquelle il fit jetter ses excremens au visage ?

Ceux-ci ont été des Athées Rois, à l'impieté desquels personne n'a osé trouver à redire. Les Libertins d'aujourd'hui sont plus modestes & plus politiques. Ils n'osent pas violer les Temples, ni profaner publiquement les Autels des Chrétiens, mais ils tâchent de ruïner sous main tout ce qui s'apelle Religion, & de grossir le nombre de leurs partisans.

Quelques-uns de ces Athées disent que le monde est éternel ; Les autres soûtiennent qu'il a été formé par le concours fortuit des atomes, qui agitez de toute éternité dans un espace infini, se sont enfin joints ensemble, & ont formé l'arrangement exquis que nous voyons & contemplons aujourd'hui. Ceux-ci font profession de suivre les sentimens d'Epicure; cependant ils corrompent volontairement la Doctrine de ce sage Philosophe, qui enseignoit à la verité que le souverain bien de l'homme consistoit dans la volupté ; mais qui n'a jamais entendu par cette volupté que la joie & la tranquilité la plus pure de l'esprit, qui vient d'une conduite formée sur la raison. Au lieu que ces Epicuriens modernes

1645. font consister leur souveraine felicité à satisfaire le desir des sens. Plaisantes gens qui ne croient avoir vécu que le tems qu'ils ont passé en débauches, & qui comptent pour des heures mal employées, celles où ils n'ont pas été dans la volupté, ou actuellement, ou mentalement. Comme s'ils s'étoient consacrez à Bacchus & à Venus, les Femmes & le vin partageant les plus importantes actions de leur vie.

Ils sont ennemis déclarez de la Resurrection, des bons & des mauvais Esprits, du jour du Jugement, du Paradis & de l'Enfer. Ils ne regardent la Religion que comme une invention de la politique, pour reduire le monde sous une même forme de Gouvernement; & ne font point de dificulté d'apeller Moïse, & Jesus Fils de Marie, des Imposteurs, aussi-bien que Mahomet nôtre Saint Legislateur. Ils se moquent des miracles, & tournent les propheties en ridicule; & l'on ne gagne pas plus de leur parler de l'apparition d'un mort, que de leur dire qu'il y a un homme dans la Lune.

Ces sortes de Libertins ne se trouvent pas seulement à la Cour de France; mais en general par toute l'Europe. La maladie est épidemique; l'infection s'est répanduë chez les Ecclesiastiques, aussi-bien que chez les Particuliers, chez les Nobles, aussi-bien que chez les Roturiers; desorte qu'un homme qui n'a pas quelque grain d'Atheïsme, ne passe point pour homme d'esprit.

Ceci ne te paroîtra point étrange quand tu sauras qu'entre les Mouftis mêmes il y a eu des Luciens, qui n'ont regardé la Religion que comme un vieux conte de femme, & qui ne se sont servis des plus importans articles de foi, que comme d'autant d'instrumens pour assouvir leur ambition & leur avarice. Leon X. Pontife Romain sera fameux à la posterité, par la satirique raillerie qu'il fit de Jesus le Messie des Chrétiens. *Combien sommes-nous enrichis*, dit-il, *par cette fable de Christ?* En efet il nous faisons

bien reflexion sur les maximes & sur la pratique de 1645.
cette Cour, il ne sera pas dificile de conclure, que l'or est la grande Divinité des Romains, & le dernier objet de leur adoration, puisqu'il n'y a que ce seul métal qui puisse ouvrir ou fermer le Ciel & l'Enfer; & qu'il n'y a point de pieté ou de vertu, point de prieres ou de larmes, point d'aumônes ou de penitences qui soient bien reçûës, à moins qu'elles ne soient renduës meritoires par l'éficace de l'or qu'on y ajoûte. Les plus grands pecheurs ne doivent pas desesperer d'obtenir grace, pourvû que Pluton soit leur protecteur, & que l'or fasse leur apologie; car tous les pechez sont taxez chacun à un certain prix, & aprés qu'il est payé, les pechez les plus énormes sont aussi promptement pardonnez, que les moindres peccadilles.

Ce commerce spirituel qui se fait à la Cour Souveraine de la Chrétienté n'a pas peu contribué à faire tomber dans l'Atheïsme une infinité de gens; car par là la Religion devient méprisable; on ne la regarde plus que comme un artifice de la politique, & comme un stratagême inventé par les Ecclesiastiques, pour retenir les fous dans le respect & dans la dépendance. Ainsi ceux qui ont meilleure opinion d'eux-mêmes, & qui voudroient passer pour des gens sensez, prennent occasion de là de pointiller sur les principes fondamentaux de toutes les Religions & de disputer contre l'existence de Dieu. Au lieu de se soûmettre tranquillement à des dogmes qu'ils font semblant de regarder, ou qu'ils regardent éfectivement comme des impostures manifestes, ils secoüent comme des poulains farouches & indomtez, non seulement le joug de la Religion naturelle; mais même celui de la Morale commune. Et comme ils ont trop de bon sens pour être les dupes d'un ombrage de Religion, aussi n'ont-ils pas assez de foi pour gober toutes les fraudes pieuses de l'Eglise, comme autant d'Oracles du Ciel dont il ne faut aucunement douter. Ils aiment mieux être Scepti-

1645. ques en tout, & ne s'attacher qu'à satisfaire à leurs passions. Et il n'y a point de momens qu'ils croyent plus mal employez que ceux qu'on donne à penser à la vie à venir.

Mais toi, venerable Hogia, qui as assisté aux misteres du saint Sepulchre, & qui as baisé le pavé de l'Oratoire d'Abraham, tu es heureux d'avoir une foi sans reproche. Tu as renoncé aux vains plaisirs des sens, & ta vie est une suite continuelle d'abstinences, de prieres, de jeûnes, d'aumônes, & d'autres bonnes actions. Tu as eu des visions frequentes du Paradis, & tu as anticipé, s'il faut ainsi dire, l'état des bienheureux. Prie Dieu que je puisse perseverer dans la foi d'un Musulman, & dans l'integrité d'un fidéle Esclave du Grand Seigneur.

LETTRE LXVII.

A Geri Boinou, Eunuque Blanc.

Sur le Salut des Payens, & des honnêtes gens de toutes les Religions.

JE ne puis oublier le tems où toi & moi étions ensemble à Scutari, & où nous nous entretenions aux dépens des anciens Poëtes Grecs. La perspective de la Galerie où nous nous promenions souvent nous renouvelloit la memoire des disputes où sont plusieurs Nations, sur le lieu de la Naissance d'Homere; & cela nous donnoit occasion de discourir de ce celebre Poëte, & de le mettre en parallele avec Hesiode, Orphée, & les autres fameux Poëtes, Philosophes & Sages Orientaux. Je me ressouviens que nous passions par degrez d'un sujet à l'autre, & qu'enfin nous tombâmes sur les Hetos qu'ils ont chanté, & sur la Genealogie de leurs Dieux. Tu dirois que j'ai bonne memoire, si je te racontois au-

jourd'hui de point en point la conversation que 1645.
nous eûmes sur ce sujet : Mais je n'aime pas assez l'aplaudissement pour me rendre ennuyeux à ce prix-là. Quoi que je pense souvent à tes sentimens avec un plaisir infini, je ne veux point te les repeter ici, de peur de ne t'obliger à jetter ma lettre avant que de l'avoir lûë. Permets-moi seulement de te faire ressouvenir comment tu fis alors l'apologie de l'enfance du monde, qui a placé dans le Ciel ces ames excellentes & illustres par le bien qu'elles ont fait au monde : Tu remarquas fort sagement à l'opposite, que les siecles suivans tomberent dans le crime d'idolâtre, en rendant des honneurs Divins aux inventeurs des Arts & des Sciences, & en sacrifiant à leurs Manes les Heros defunts. Mon sentiment étoit que ceux qui les premiers les ont consactez à l'immortalité, n'ont fait que satisfaire aux devoirs de la reconnoissance, & qu'executer les Loix de l'innocente Nature, sans songer le moins du monde aux ceremonies de la Religion, que la posterité abusée y a depuis ajoûtées.

Pour te faire la justice qui t'est dûë, je dois avoüer que ta pensée étoit noble, pleine d'humanité, & fort conforme à la droite raison ; & je ne puis m'empêcher de convenir que tes genereux sentimens m'ont souvent gueri de ma mélancolie.

Les Chrétiens, & principalement les Chrétiens d'Occident, portent la superstition plus loin que les Juifs. Ceux-ci renferment le salut dans la seule lignée de Jacob, & ceux-là le restraignent à l'Eglise Latine exclusivement. J'ai souvent eu des conversations avec des Sçavans Dervis de cette communion sur le salut des Payens ; mais il n'y a point de raisons capables de les faire revenir de leurs préjugez. Ils ne veulent pas seulement convenir qu'un seul des Payens soit sauvé. Et pour les Juifs ils n'en sauvent que cent quarante-quatre mille, c'est-à-dire, douze mille de chaque Tribu. Telle est la rigoureuse Arithmetique des Chrétiens Occidentaux qui

1645. sont par cela même plus Infidéles que ceux qu'ils damnent. Il faut esperer que le calcul que Dieu fait des bienheureux est plus étendu, ou il faut croire que l'Enfer seroit trop peuplé, & que le Diable seroit forcé à faire de frequentes décimations, & contraint d'établir au loin des colonies, pour faire place à la foule des nouveaux hôtes qui lui viendroient continuellement.

Pour moi qui ai été élevé dans la Religion Mahometane, qui est plus paisible & plus desintéressée, je croi que dans toutes les Religions il y aura des gens sauvez, & qu'au jour du Jugement il y aura une quatriéme Banniere, sous laquelle se rendront ceux qui n'ont jamais entendu parler de Moïse, de Jesus, ou de Mahomet. Il est indubitablement vrai que le Tout-puissant n'est point malicieux, & qu'il ne damnera personne pour l'ignorance involontaire où ils ont été au sujet de ses Loix revelées, pourvû qu'on ait suivi les préceptes de la nature & de la raison, qui sont les véritables marques de la vertu & de la Religion positive.

Les Chrétiens admettent un Ciel pour les Saints, & un Enfer pour les pecheurs, & c'est ce qu'ils ont de commun avec les Musulmans. Ils ont un Limbe pour les Enfans qui meurent sans Batême, & un autre Limbe pour les sages Israëlites qui sont morts avant la venuë du Messie. Leur charité seroit complette s'ils en admettoient un troisiéme pour les gens de bien de toutes les Religions, qu'on ne peut damner sans cruauté, sous prétexte qu'ils ne se sont pas aquittez de certains devoirs qui leur ont été inconnus, puisqu'ils ont fait de bonne foi tout le bien qu'ils ont connu. Le chapitre de l'Alcoran qui traite des prisons, dispense ce me semble la Justice avec plus d'égalité, en mettant un troisieme lieu entre le Paradis & l'Enfer, pour ceux qui n'auront vécu ni bien ni mal, & dont la conduite aura été un égal mélange de vertus & de vices. C'est dans ce troisiéme lieu où ils contempleront les délices des bien-

heureux, & les soufrances des damnez. Ils ne goû- 1645.
teront ni la joie des premiers, ni ne sentiront la torture des derniers; mais ils passeront le tems dans une ennuyeuse neutralité, entre le souverain bonheur, & la souveraine misere.

Pourquoi les Musulmans revoqueroient-ils en doute le Salut des Gentils, puisque le Livre de gloire même nous apprend, qu'Alexandre le Grand étoit un Saint Prophête? Et cependant nous savons que bien loin d'être de la semence d'Abraham, il n'étoit pas seulement circoncis.

Le commerce que j'ai eu avec les Sçavans Dervis de cette Ville m'a appris quelques-unes de leurs distinctions de l'Ecole. Ils en ont entr'autres une plaisanté au sujet de la damnation des enfans non batisez, c'est de dire qu'ils seront damnez d'une damnation de perte, & non d'une damnation de sentiment; c'est à dire que les enfans non batisez seront privez de la presence de Dieu qui fait la joie des bienheureux; mais qu'ils ne sentiront point les peines de l'Enfer. Je croi qu'on peut appliquer cette distinction non seulement aux enfans morts sans Batême; mais aussi à tous ceux en general dont les vertus ne sont pas assez heroïques pour les transporter directement dans le Paradis, ni les vices assez noirs pour les précipiter immediatement en Enfer. Je suis persuadé qu'il y a des récompenses & des peines proportionnées à tous les degrez de la vertu & du vice, & que les ames sont déposées par ordre dans des receptables convenables aux rangs & à la qualité des morts. Pour moi si je pouvois seulement m'introduire dans les agreables prairies, & dans les bocages charmans dont Virgile fait la description, & qu'il apelle les heureuses demeures des Innocens & des Justes, les Heros ne me feroient aucune envie, & je ne me soucierois gueres d'être mis au rang des Dieux. Les champs Elisées ou le Paradis, c'est pour moi la même chose. En matiere de felicité je ne cherche pas le nom, mais la chose mê-

1645 me. Pourvû que je sois dans un lieu de repos & de rafraîchissement où il y ait une agreable societé, je ne me plaindrai point de ma destinée, ni ne troublerai point la tranquilité des bienheureux en recherchant avec ambition les premieres dignitez du Ciel, comme si l'on ne pouvoit pas être heureux sans être Visir de la Cour Celeste.

Que nos mœurs, cher Geri, soient donc ici bas tellement conformes, que la Divine Essence nous introduise aprés nôtre mort dans le même appartement, où continuant nôtre agreable societé nous y emportions aussi nôtre union, & nôtre bienveillance. Obligeons-nous mutuellement, que le premier qui mourra apparoîtra d'abord au survivant, & lui rendra un compte fidéle de son état, pourvû qu'il soit au pouvoir du mort de satisfaire à cet engagement.

Cependant je te conseille de bien employer la vie presente, non à des sales voluptez & au vice pour lequel je sai que tu as naturellement de l'aversion; mais à chercher dans les Elemens dequoi perfectionner ta science & ta vertu. C'est-là le moyen de t'élever au dessus des Elemens où tu es à present étranger, & de parvenir au Firmament & aux Astres, où les Poëtes, les Philosophes, les Legislateurs celebres, & autres personnes de vertu sont allées nous attendre, & où elles sont prêtes à nous recevoir agreablement dans leur heureuse societé. Adieu.

LETTRE LXVIII.

Au Selictar Aga.

De la frauduleuſe negociation de Monſieur de la Tuillerie, au ſujet de la Paix entre la Suede & le Danemarc. Le ſecours de Galas abouti à rien. Mazarin n'a point eu de part à cette mauvaiſe conduite.

IL paroît que les Puiſſances du monde ſont ſans compaſſion, & qu'elles n'agiſſent toutes que par des motifs d'interêt. 1643

Monſieur de la Tuillerie Ambaſſadeur de France auprés du Roi de Danemarc arriva à cette Cour faiſant ſemblant de vouloir ſe rendre le Mediateur de la Paix, & promettant de faire tous ſes éforts pour terminer les diferens qui mettent aux mains les Couronnes de Danemarc & de Suede, à l'avantage de la premiere autant qu'il ſeroit poſſible. Mais lorſqu'il fut queſtion d'en venir à une déciſion lorſqu'il vit que le Roi Chriſtian ſe mettoit en campagne contre Guſtave avec une Armée de prés de vingt mille hommes, qui ſelon toutes les apparences auroient fait repentir les Suedois de leur temeraire & injuſte attentat, il leurra le bon vieux Roi par tant de belles promeſſes & par des diſcours ſi ſubtils & ſi inſinüans, qu'il l'obligea de ſe retirer au moment qu'il étoit prêt de donner bataille.

Galas a fait à peu prés la même choſe : Il a fait ſemblant de venir au ſecours du Roi de Dannemarc avec des forces, & ne lui a rendu aucun ſervice. Dans le tems qu'il pouvoit contraindre le General Suedois ou à donner bataille, ou à ſe retirer, il le

1645. laissa paisiblement traverser le Holstein, & retourner en Allemagne.

Les personnes curieuses & intelligentes mettent cette perfidie sur le compte du Cardinal Mazarin, dont les Loüis, dit-on, ont corrompu Galas, & l'ont fait agir contre les ordres de son Maître.

Mais il me semble qu'on fait injustice au Cardinal, puisqu on sait qu'il fut cause dans la suite que les Hollandois s'entremirent pour accommoder ces démêlez; ce qui se fit enfin par la mediation & par l'adresse de ce grand Ministre.

Je souhaiterois que les diferens survenus entre nôtre glorieux Sultan & les Venitiens fussent aussi-bien terminez, & d'une maniere aussi glorieuse à l'Empire Ottoman.

LETTRE LXIX.

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat.

Des exploits de Torstenson, de Coningsmarc, & de Papenheim.

LEs Guerres de l'Allemagne & de la Suede sont le principal sujet des conversations pour toute l'Europe, & sur tout à cette Cour, qui a grand interêt que les Armes de la Suede prosperent; parce que la Maison d'Aûtriche est le plus formidable Ennemi que la France ait au monde.

Le General Torstenson est en marche, & comme un autre Scanderberg la victoire le suit par tout. Galas s'est perdu en lui laissant librement traverser le Holstein, lorsqu'étant joint avec l'Armée Danoise, il étoit en état de lui donner bataille, ou de le forcer à se retirer.

Galas n'eut pas plûtôt quitté les Danois, & ne

se fut pas plûtôt campé prés de Magdebourg, que 1645.
Torstenson commença d'observer ses mouvemens, & de camper pres de lui. Il y eut entre ces deux Generaux diverses escarmouches qui afoiblirent beaucoup l'Armée Imperiale : Mais outre cela elle souffrit extrémement faute de provisions; de sorte que Galas de retour en Bohême ne pût presenter à l'Empereur qu'une petite partie de ses Troupes, ni lui rendre qu'un méchant compte de la perte du reste.

Cependant Coningsmate & Papenheim deux autres Generaux Suedois ne demeurerent pas dans l'inaction, & prirent Staden, Boxtehawdt, & la plûpart des autres importantes Places de l'Archevêché de Bremen.

Ainsi se délabrerent peu à peu les afaires d'Allemagne, pendant que les Suedois qui étoient, il n'y a pas long-tems dans l'obscurité, & qui n'étoient qu'à peine regardez, commencerent à faire dans le monde une figure considerable.

Je t'envoyerai regulierement un état de ce qui se passera de plus remarquable. Dieu veüille augmenter ta felicité.

LETTRE LXX.

A Barbier Mustapha Aga.

De la sanglante bataille de Jankow, qui a été suivie du transport de la Cour Imperiale.

LA sanglante journée de Jankow a déperché l'Aigle Imperiale, qui ne peut plus soufrir la fumée de la poudre des Suedois.

La Cour Imperiale a pris l'épouvante, & s'est retirée à Prague en Bohême, pour y pester en sûreté

1645. contre l'avarice de ses Troupes, qui trop avides de butin se sont livrées à l'épée des Suedois, dont elles sont à present la conquête.

Ce combat se donna le sixiéme jour de la troisiéme Lune de l'année courante. Goetz un des Generaux de l'Empereur fut tué dés le premier choc: Le Baron Jean de Wert eut tant de déplaisir & de dépit de cette mort, que s'étant mis à la tête d'un corps de quatre mille hommes, il fondit sur l'aile droite des Suedois, & la mit en si grand desordre qu'elle ne pût jamais se rallier. Les Imperiaux voyans que l'Ennemi se retiroit en grande confusion se jetterent sur le bagage. Le General Torstenson profitant de l'avarice des Allemans, les laissa faire jusques à ce qu'étant chargez de butin, il les chargea brusquement, & remit dans son parti la victoire qui l'avoit abandonné.

Plus de trois mille Allemans furent tuez sur la place, & quatre mille faits prisonniers, du nombre desquels sont les Generaux Hatsfeld, Merci, Broi, Zaradetskie, & sept autres Officiers Generaux.

Ce fatal coup ouvre le passage aux Suedois pour entrer dans la Moravie, dans l'Autriche, & dans la Hongrie: Et avec le tems il y a apparence qu'ils pousserent leurs conquêtes jusques aux Frontieres de l'Empire Ottoman.

Je prie Dieu de vouloir perpetuër la Guerre entre ces Infidéles, & de les aveugler en sorte, que ne faisant aucune attention à l'interêt general de la Chrétienté, s'afoiblissant les uns les autres, ils deviennent enfin la proie des vrais Croyans.

LETTRE LXXI.

A Osman Adrouneth Astrologue à Scio.

D'un Ouragan extraordinaire arrivé aux environs de Paris. De la nature des tempêtes, & du danger des tremblemens de terre.

JE ne sai si ce qui vient d'arriver ici est un éfet de l'influence des Astres, ou si ce sont les Esprits qui se sont voulu donner la Comedie : Je ne sai si cela procede du Paradis ou de l'Enfer ; de la Nature ou de la magie ; du hasard ou de la destinée. Ce qu'il y a de certain est que cet évenement a laissé des marques terribles, & que les gens ne sont pas encore revenus de leur étonnement. 1645

Il y a trois jours qu'allant de Paris à Saint Germain en Laye où la Cour fait à present sa residence, je n'étois pas encore à moitié chemin qu'il s'éleva tout à coup un orage, qui ébranlant les arbres avec une extrême violence, & faisant un bruit horrible, me causa de la surprise & de la frayeur. Mais ce fut bien autre chose quand un moment aprés je vis les haies & les arbres déracinez le long du chemin, & emportez par une main invisible. Je craignis que mon cheval & moi ne fussions aussi emporrez ; car ce tourbillon passa fort prés de nous enlevant tout ce qu'il rencontroit, & se mouvant rapidement en forme de cercle, il devint si gros par les arbres, par les haies, par les pierres, par la terre, &c. qu'il enlevoit continuellement, qu'il sembloit que l'air fut une forêt.

Je puis te dire qu'à la peur prés, je n'ai de ma vie rien vû de plus agreable & de plus divertissant,

1645. Les arbres sont sur la terre des objets trés-agreables, mais ils le sont encore plus dans l'air, & sur tout à cette hauteur & à cette distance, où l'œil trouve un plaisir qui ne peut s'exprimer. J'étois ravi de voir une forêt mouvante presqu'aussi haute que les nuées. Les jardins suspendus de Babilone n'auroient paru que des bagatelles en comparaison de cette belle scene.

Je suivis ce tourbillon des yeux aussi loin que je pûs ; mais enfin une grosse pluye le déroba à ma vûë, & me contraignit de me mettre à couvert dans une maison. J'appris avant que d'en sortir, que ce que je trouvois si charmant étoit trés funeste aux Villages voisins. Tombant ensuite de la hauteur où je l'avois laissé ; & écartant le fardeau dont il s'étoit chargé, il se jetta avec impetuosité sur les bois & sur les vergers, déracina plusieurs milliers d'arbres, & les emporta dans l'air comme de la paille, renversa plusieurs centaines de maisons, en ébranla d'autres jusques aux fondemens, & fit tant de dommage aux pauvres Laboureurs, que de memoire d'homme on n'a entendu parler de rien de semblable.

L'humanité m'a appris à plaindre ces Infidéles ; & le principe naturel de la conservation de soi-même m'a fait benir Dieu d'être échapé d'un si grand danger. Mais dis-moi, je te prie, toi qui étudies les secrets de la Nature, qui connois l'influence des Astres, & la vertu secrete des Elemens, d'où proviennent ces étranges agitations de l'air ? Les superstitieux disent ici, que c'est l'ouvrage des Diables qui sortent dans ces tems-là de leurs prisons infernales pour faire carnaval, & pour joüer en plein jour leur extravagante Comedie, parce qu'en Enfer on ne connoit point de fêtes. D'autres croient que les Magiciens par la force de leurs charmes peuvent exciter des orages & des tempêtes. Mais les Sçavans disent que ce sont de simples éfets de la nature, qui procedent des meteores & des exhalaisons de l'air.

Pour

Pour moi je ne m'embaraſſe jamais de chercher la cauſe des choſes qui ne peuvent pas ſe démontrer. Si ces Ouragans ſont naturels, il eſt certain par conſequent que la Nature ne déploye pas toute l'étenduë de ſa puiſſance en tout tems, ni dans la ſuite conſtante de ſes productions, mais qu'elle a ſes reſerves & ſes tems pour la faire éclater avec plus de force, & imprimer au monde plus de reſpect. Auſſi eſt-il certain que la plûpart des gens ſe laiſſent plûtôt prendre aux évenemens extraordinaires qui font du bruit, qu'aux anciens miracles de la Creation, qu'aux mouvemens reguliers & pacifiques, qu'à l'ordre admirable, & à l'activité continuelle du Soleil, de la Lune, & des Etoiles. Ainſi nous ne ſentons jamais la chaleur qui eſt au dedans de nous, ou la circulation de nôtre ſang, parce que nous ſommes accoûtumez à les ſentir dés le ventre de nos Meres. 1645

Je t'avouë, ſage Oſman, que ſi j'ai peur de quelque choſe, c'eſt des tremblemens de Terre, qui nous empêchent d'apuyer le pied ſeurement. Le remede de Caligula peut nous mettre à convert du Tonnerre, des Eclairs, & de toutes les Tempêtes de l'Air: Les Bêtes mêmes ſeront nos guides, & pourront nous conduire dans quelque Antre ou dans quelque Caverne où nous ſerons en ſeureté. Mais il n'y a point d'azile contre un tremblement de Terre. Il frape & renverſe ſans avertir, & ſans nous laiſſer ni le tems ni le moyen d'échaper. Cela fait que je croi toûjours marcher ſur une toile d'Araignée; tant eſt déliée & fragile la ſurface de la Terre ſur laquelle nous marchons.

Celui qui a fondé la Terre, & qui a compoſé le Globe & les Eaux d'une maniere admirable, nous faſſe trouver un aſile dans le danger, & nous introduiſe dans ſon Paradis, qui ſera nôtre aſile éternel.

LETTRE LXXII.

Au Kaimakam.

L'Espion est arrêté à Paris. Fidelité d'Echimilia. Un Moine a de l'amitié pour l'Espion, & lui rend service.

1645. JE n'ai pas besoin de me justifier sur mon long silence. Echimilia m'assure qu'il en a fait savoir la cause à Nathan Ben Saddi, afin qu'il l'écrivit à la Sublime Porte. D'abord que j'eûs été arrêté je n'eûs pas la liberté d'envoyer querir Echimilia, ou de voir personne de tous ceux qui auroient été bien aises de me parler. Mais cet honnête Juif en apprit incontinent la nouvelle, & écrivit à Vienne pour arrêter toutes les lettres qui pouvoient venir de là ou de Constantinople. Je suis à present entierement convaincu de sa fidelité, dont j'ai si long-tems douté & je ne ferai aucune dificulté à l'avenir de lui confier les plus importans secrets de ma Commission. La sagacité & la prudence qu'il a fait paroître en cette occasion meritent d'être reconnuës & récompensées, car il a eu l'adresse d'aveugler le Cardinal Mazarin qui est un Argus, d'éluder ses plus exactes recherches, & d'avoir beaucoup contribué à la liberté dont je joüis encore aujourd'hui.

Il y a un Proverbe Arabe qui porte, *Que le Chameau qui va souvent à la Meque, en revient boiteux.* Il y a long-tems que j'ai essayé de penetrer les intrigues de ce Cardinal, aussi-bien que celles de Richelieu son Predecesseur, mais je n'ai trouvé par tout que des Enigmes. On suivroit plûtôt les traces sous-terraines d'Arethuse & l'on démêleroit plûtôt un homme au travers des embaras du Labirinthe de

Dedale, que de découvrir les menées de ce serpent d'Etat. Ses desseins sont un parfait Labirinthe. Neanmoins me promenant un jour dans une Eglise, je jettai les yeux sur une des pierres du pavé, qui est précisément devant l'Image de la Vierge Marie, pierre que les genuflexions continuelles d'une infinité de Devots ont usée de demi coudée. La vûë de cette Pierre me fit conclure qu'il n'y a point de dificulté, quelque grande qu'elle puisse être, qu'on ne puisse surmonter, à la faveur d'une industrie perpetuelle & d'une resolution constante. Encouragé par cette pensée, je pris resolution de travailler toûjours avec une extrême application, pour tâcher d'ouvrir le cabinet de ce grand Ministre, où je savois qu'étoient renfermez tous les secrets de l'Europe. Je n'oubliai rien pour en venir à bout. Je frequentai la Cour avec assiduité, & suivis le Cardinal comme si j'eusse été son ombre. Je fis habitude avec ses Partisans & ses Creatures, je flâtai ceux en qui je remarquai de la douceur & de l'ambition; je fis des presens aux avares, je fus gai & franc avec les uns, grave & reservé avec les autres. Je me proposai enfin d'en user avec chacun de maniere; que je pusse gagner tout le monde. J'apris au bout de tout cela qu'il étoit arrivé à la Cour un Agent secret du Prince Ragotski: Mon zele s'augmenta, & la passion que j'ai pour le service du Grand Seigneur me fit concevoir que si je pouvois faire connoissance avec cet Envoié je pourrois découvrir des secrets de grande importance, & rendre à l'Empire Ottoman un service qui lui seroit fort agreable. 1645.

Les occasions ne manquent jamais à ceux qui les cherchent avec soin & avec diligence. J'avois assez d'habitude à la Cour. Je paroissois souvent à la suite de Mazarin, qui me tiroit même quelquefois en particulier, & me parloit en presence du Transilvain, ce qui m'en fit remarquer plus qu'à l'ordinaire, & qui me donna occasion de m'adresser à lui directement, dans l'esperance que je pourrois ve-

1645 nir à bout du dessein que j'avois formé. Mais la destinée en avoit autrement ordonné. Cet Envoyé reconnut mon visage ; & me dit en Langue Esclavonne qu'il m'avoit vû dans le Serrail du Grand Seigneur. Il ne t'est pas dificile de comprendre, Illustre Kaimakam, le desordre où je fus alors. Je repris pourtant courage, & répondis qu'il pouvoit m'y avoir vû, puisqu'autrefois j'avois été à la Cour Ottomane au service d'un Ambassadeur d'Allemagne, en qualité de Secretaire. Il parut satisfait de ma réponse, & fit semblant de n'y plus penser : Mais je vis bien dans la suite que nôtre fatale entrevûë avoit été la cause de mon empriſonnement. Il n'y a pas de doute qu'étant venu à la Cour Ottomane sous le Regne de Sultan Amurat, avec lequel il avoit quelque chose à négocier pour le Prince Ragotski, il n'ait remarqué le poste que j'ocupois dans le Serrail. Quoi qu'il en soit le Cardinal Mazarin m'envoya querir le soir même. Il me questionna beaucoup sur mon païs, sur ma Religion, sur les afaires que j'avois à Paris, & sur plusieurs autres matieres, & puis m'envoya prisonnier à la Bastille. Ce Château n'étoit autrefois qu'une Citadelle, bâtie pour tenir Paris en bride, mais ayant trouvé qu'on n'en avoit pas besoin pour cela l'on en a fait une Prison. Ce qui m'embarassoit le plus étoit la peur que j'avois qu'on ne me confrontât avec le Transfuge. J'ai été fort resserré, on me refusoit Plume, Ancre, & Papier, & je n'avois pas la liberté de voir aucun de mes Amis. A la verité quand j'aurois eu dequoi écrire je n'en aurois pas profité, car je n'osois écrire à personne, de peur de gâter mes afaires, & d'enveloper dans mon malheur ceux à qui j'aurois écrit. Toute ma consolation étoit de n'avoir laissé à mon logis aucun écrit qui pût me faire découvrir. Il est vrai que lorsque je fus foüillé on trouva dans ma poche l'Alcoran, qui fut pour le Cardinal un grand sujet de soupçon : Mais je dis pour excuse que je gardois ce livre pour ne pas ou-

blier mon Arabe ; Langue que le Cardinal savoit 1647.
que j'entendois bien, car il avoit vû la Traduction que j'avois fait autrefois pour le Cardinal de Richelieu. On trouva de plus dans ma chambre, *la Vie des Hommes Illustres de Plutarque, les Annales de Tacite, l'Histoire Romaine de Tite-Live, un Traité de Philosophie d'Averroës, & un autre petit traité de saint Augustin, un des Peres de l'Eglise Chrétienne.* Cela les jetta dans l'embarras, & il n'étoit pas plus raisonnable de conclure que j'étois Turc parce que j'avois l'Alcoran, qu'il l'étoit de dire que j'étois Payen ou Chrétien, parce qu'on avoit trouvé dans ma chambre les autres livres que je viens de nommer.

Je persistai toûjours à dire que j'étois Tite de Moldavie, & Chrétien. (Dieu me pardonne ce parjure.) On m'envoia un Moine pour m'exhorter à me confesser, s'imaginant par ce moyen de m'arracher le grand secret. Mais j'en tirai quelque avantage. Je me ressouvins d'un Moine sçavant & ingenieux que j'avois pratiqué, & avec lequel j'avois fait amitié, je fis savoir que j'avois resolu de lui confier ma confession. C'est un privilege qu'on n'a pû me refuser, car chacun a la liberté de choisir son Confesseur On fit venir le Moine. Et comme je croyois que c'étoit-là le seul tems que j'aurois de parler à mes amis sans témoins, je profitai de la conjoncture ; & pour faire paroître ma confession plus sincere, je m'accusai de crimes dont je ne fus jamais coupable, & je dis avec une douleur & une contrition bien soûtenuë, au moins pour les dehors, que la veritable raison qui m'avoit fait abandonner la Moldavie étoit que j'y avois tué un de mes Parens. Ma confession étant achevée, & le Moine m'ayant donné l'absolution m'embrassa & me dit qu'il me rendroit tous les services qu'il pourroit par rapport à ma liberté. Je lui en témoignai ma reconnoissance du mieux que je pûs, & le priai de me venir voir souvent, puisqu'il étoit le seul qui

1643 eût la liberté de me rendre cet office de charité. Je ne te ferai pas attendre plus long-tems, sage Bassa, le dénoüement de cette affaire.

Le genereux Moine me tint parole : Il me venoit voir presque tous les jours sans qu'on le soupçonnât de rien. Je lui fis connoître Echimilia, & cette connoissance me fut avantageuse ; car le Juif me faisoit souvent tenir de l'argent par son canal, lors qu'il ne trouvoit pas d'autre moyen de me le faire passer. Ils firent en un mot si bien l'un & l'autre auprés du Cardinal, qu'aprés six mois de prison je fus remis en liberté, & je suis à present en plus grand crédit que je n'ai jamais été.

Dieu veüille que la malice des Infidéles tourne toûjours à l'avantage des vrais Croyans, & que leurs ombrages soient autant d'occasions pour avancer les interêts de l'Empire Ottoman.

LETTRE LXXIII.

Au Moufti.

Il lui apprend qu'il est sorti de la Bastille ; lui parle de l'Inquisition d'Espagne, & lui demande l'absolution pour avoir mangé de la chair de Pourceau, & bû du Vin.

JE suis enfin sorti d'une ennuyeuse prison : le Kaimakam t'aprendra pourquoi j'y avois été mis. Si ce malheur m'étoit arrivé en Espagne j'aurois été beaucoup plus maltraité. C'est ce qui fait que je regarde la France comme le Royaume le plus noble & le plus libre qui soit sous la Jurisdiction de l'Egliſe Latine, puisqu'il n'a jamais voulu se soûmettre à la tirannie de l'Inquisition. C'est une espece

de Divan Eccleſiaſtique, ou pour parler comme les 1645.
Infideles une Cour Souveraine de Judicature qui connoît des crimes qui regardent l'Egliſe & l'Etat. Ce Tribunal fut premierement établi à l'inſtance d'un certain Dominique, qui pour cette belle action a depuis été canoniſé. On ſe promettoit par là de ruïner les Mores & les Juifs en Eſpagne & en Portugal; mais ce Tribunal eſt à preſent un piege pour tous les Etrangers, & principalement pour ceux que l'on appelle Heretiques. Ceux qui y tombent ſont d'ordinaire dépoüillez de leur bien, & ſouvent ils y perdent la vie. La premiere choſe que font les ſaints Inquiſiteurs eſt de faire une exacte & devote recherche des biens du priſonnier. S'ils trouvent qu'il ſoit riche, il n'en faut pas davantage pour le rendre criminel, & les bons Peres prennent pieuſement le ſoin de diſpoſer de ce qu'il a. Ils ont par tout des Eſpions qui les informent de tout ce qui ſe fait & qui ſe dit. Ces chiens ſont toûjours à la chaſſe; & ils ſentent un Heretique auſſi-tôt qu'il eſt entré dans l'enceinte de leur circuit. Un homme n'oſe pas dire en ces Païs-là que ſon Ame ſoit à lui, ni prétendre le privilege de ſe ſervir de ſa raiſon. Les habitans y ſont Eſclaves des Eccleſiaſtiques, & les Voyageurs ſont obligez de traîner la chaîne, & s'ils veulent être en ſeureté, il faut qu'ils ne parlent & n'agiſſent qu'avec une extrême précaution. Mais en France on a de l'horreur pour l'Inquiſition, & l'on y a conçû une averſion immortelle pour la tirannie & pour les cruelles pratiques des Eſpagnols. Les gens y ſont plus genereux, les Loix moins rigoureuſes; & cependant il s'en faut de beaucoup que la juſtice ſoit auſſi-bien adminiſtrée en France que dans l'Empire Ottoman. Quoi que ma priſon fût ennuyeuſe, elle étoit neanmoins tolerable; & ſi je ne pouvois pas être heureux en priſon, au moins à proprement parler n'y étois-je pas miſerable.

Nous nous épouventons d'ordinaire lorſque le mal nous ſurprend; nous multiplions les objets, nous

1645 envisageons le mal en gros, nos esprits dispersez s'étonnent d'une infinité de fantômes qu'ils se font. Mais lorsque nous entrons plus dans le détail des choses que nous craignons; lorsque nous en faisons l'anatomie, s'il faut ainsi dire, & que nous les examinons les unes aprés les autres, nous trouvons que ce qui nous faisoit tant de peur n'avoit de réalité que dans nôtre imagination. C'est ainsi que quand je fus arrêté par ordre du Cardinal Mazarin, je ne me présageois que des tortures intolerables, une mort honteuse, & (ce qui me causoit une trés-sensible douleur) je craignois extrêmement d'être découvert, & de voir les afaires de la Sublime porte exposées au mépris des Infidéles. D'abord que je fus entré en prison je dis adieu à toute la joie & à tout le plaisir de la vie, & ne pensai qu'à me préparer pour l'autre monde, où j'esperois retrouver des plaisirs immenses, & être mis en possession des délices du Paradis, en récompense des soufrances endurées pour une Loi, qui a été apportée du Ciel par l'Ange Gabriel.

Voilà quelles furent mes premieres pensées d'abord que je fus en prison, mais aprés que le sommeil eût remis mes esprits, & que le tems m'eût rendu plus familier avec le lieu de ma détention, je commençai à croire qu'il n'étoit pas impossible de vivre, & même de recouvrer ma liberté. Ainsi je resolus d'adoucir le chagrin de ma prison en renfermant mes desirs dans des bornes plus étroites, & en confinant mes souhaits entre les murailles où mon corps étoit confiné. Je me faisois des felicitez de la consideration de ma misere; & en faisant reflexion sur ce que j'avois, je me consolois de ce qui me manquoit. Je n'étois pas si reserré que je n'eusse la liberté de prendre l'air, & de regarder de ma fenêtre la Ville & les campagnes voisines. Cela me faisoit goûter ma prison avec quelque contentement. Rien ne m'afligeoit davantage que de n'avoir pas d'eau de Fontaine, que je n'osois pas seulement demander, bien loin

d'en demander autant qu'il en faut à un Musulman pour sa purification, de peur de confirmer les Infidéles dans le soupçon qui avoit été la cause de mon empriſonnement. Car j'étois assuré qu'on veilloit exactement sur toutes mes actions. 1645.

C'est cela même qui m'obligea à ne pas faire difficulté de manger de la chair de Pourceau, & de boire du Vin, étant un jour invité à la table du Gouverneur. A la verité ce ne fut pas sans beaucoup de crainte & de scrupule : Mais je me rassurai par ces passages de l'Alcoran, qui donnent, ce semble, cette liberté en cas de necessité, en nous assurant que Dieu est le misericordieux des misericordieux, & qu'il n'exige point de ses creatures des devoirs déraisonnables. Autrement j'aurois crû que chaque morceau que j'avalois de cette execrable viande m'auroit étoufé, & que chaque goûte de vin m'auroit empoisonné. Dis-moi, donc, je te prie, grand Oracle de verité, n'ai-je point peché en faisant cela ? Je ne me croirai pas innocent que tu ne m'ayes déclaré tel. Quoi qu'il en soit, il est certain que la franchise avec laquelle j'ai mangé & bû avec les Chrétiens sans aucune reserve, ou sans la moindre délicatesse, a contribué à leur inspirer de meilleurs sentimens de moi. Les gens sont en general si attachez à leurs coûtumes, qu'ils regardent comme des Monstres ceux qui ne les suivent pas, & qui ne s'accommodent pas à la mode qui court. Aussi les François ont un proverbe qui dit, *Que quand on est à Rome il faut vivre comme les Romains.*

Je suis persuadé que le Gouverneur ne m'avoit invité à sa Collation que pour tâcher de me découvrir; & si j'avois fait difficulté de manger & de boire de ce qui étoit devant moi, sçauroit été sans doute une preuve convainquante que j'étois Musulman.

Si j'ai peché en cela, je te demande trés-humblement l'absolution, & le secours de tes saintes prieres ; & si j'ai bien fait, je te prie de me le faire sçavoir, afin que ma conscience soit en repos.

LETTRE LXXIV.

A Mehmet Page Eunuque du Serrail.

Sur son empriſonnement. Il faut être toûjours préparé aux diſgraces. Du Vin, & de l'inclination qu'il y a.

IL y a déja du tems que tu as appris mon empriſonnement à Paris, reçois aujourd'hui l'agreable nouvelle de ma liberté. Si tu as pris part à mes ſoufrances, prens part aujourd'hui à ma joie. Je te crois aſſez de mes amis pour faire l'un & l'autre ; & je veux que tu partage avec moi tous les deux.

Je ne m'amuſerai point à te faire une recapitulation chagrinante de mes frayeurs, de mes aprehentions, de mes beſoins, de mes mécontentemens, & de pluſieurs autres circonſtances fâcheuſes de ma priſon. Je ſuis preſentement en liberté, n'eſt-ce pas aſſez pour être joyeux ? Cependant je n'ai pas ſi fort oublié mon dernier déplaiſir, que de pouſſer aujourd'hui ma joie juſqu'à l'excez, puiſque je ſuis continuellement expoſé à la même diſgrace, & même à quelque choſe de pis. Il n'eſt jamais bon d'être ſans crainte, tant que nous ne ſavons pas ce que la deſtinée nous prépare. La moderation nous fait tenir ſur nos gardes, & ſi la Fortune nous menace de quelque diſgrace, nous voyons venir le coup, & par conſequent nous pouvons ou l'éviter avec adreſſe, ou demander au moins quartier avec honneur. Il n'en eſt pas de même lorſqu'on s'abandonne à la confiance, & qu'on ſe relâche à force de proſperité, car alors on eſt Eſclave de l'adverſité, & incapable de faire pour ſoi-même aucune bonne compoſition. J'aime d'avoir les yeux ouverts, & d'enviſager de loin tout ce qui peut arriver. Je me

prépare à tous les caprices de la fortune pour ne 1645.
pas me laiſſer ſurprendre aux diſgraces, & pour être toûjours en état de défenſe, & capable d'entrer en compoſition.

Je te raconterai ce qui m'eſt arrivé durant ma priſon avec la même franchiſe que je l'ai fait au Moufti. Le Gouverneur de la Citadelle où j'étois confiné, fit un jour un grand feſtin, & m'y invita. Il ſeroit inutile de te faire le détail des diferens plats qui furent ſervis à ce repas. Tout le monde y fut parfaitement bien reçû, & je n'aurois jamais crû qu'un priſonnier dût être ſi bien régalé. Si cela s'étoit fait ſans deſſein, j'aurois veritablement eu ſujet d'admirer la bonté de cet Infidéle. Mais ce feſtin étoit un paneau qu'on m'avoit tendu pour découvrir ma Religion, & pour ſavoir ſi j'étois Diſciple de Mahomet ou de Jeſus. Tu ſais que les Chrétiens mangent de la chair de pourceau, & boivent du vin, ce que les Muſulmans ont en abomination. Il y avoit à ce régale affluence de l'un & de l'autre, & je n'oſai pas faire le ſcrupuleux. A la verité je mangeai du pourceau avec peu de plaiſir; mais je bûs du vin, & n'y trouvai aucun dégoût. Ces Nazariens font dans leurs feſtins ce que faiſoient les anciens Grecs, c'eſt-à-dire qu'ils boivent à la ſanté de ceux qu'ils eſtiment. Le Gouverneur bûvoit inceſſamment à ma ſanté, & je lui faiſois volontiers raiſon. La politique & ma propre conſervation m'obligerent à commencer la débauche, & je trouvois tant de charmes à cette excellente liqueur, qu'il me fut impoſſible de m'empêcher de boire juſqu'au bout. Les vins de France ſont en general trés-délicats, & ceux qui nous furent ſervis étoient des meilleurs & des mieux choiſis. Le plaiſir que j'eus à ce régale me fit preſque recevoir les ſentimens des Diſciples d'Hali; & j'aurois ſouhaité que nôtre Prophéte eût été de meilleur humeur lorſqu'il nous défendit le jus de la grape. Il nous promet en Paradis des rivieres de vin: Quand j'a-

1645. vois le verre à la main & la joie au cœur, je m'imaginois qu'il ne seroit pas fâché que nous prissions quelquefois sur la terre une coupe ou deux de cette divine liqueur. Si tu n'as pas encore tâté de cette charmante boisson, je souhaite que tu n'en tâte de ta vie; car si tu en bois une fois tu trouveras qu'il est très-dificile de ne pas la souhaiter, & de pouvoir s'en passer. Pour moi je la souhaitois avec passion avant que d'en avoir jamais goûté, par cela même qu'elle étoit défenduë : Et à present que j'en ai bû à souhait je l'aime plus qu'auparavant. Plus j'en bois, plus j'en veux boire; & il me semble que je n'étancherai jamais ma soif que je n'aye le plaisir de boire à longs traits aux fontaines de vin du Paradis.

Je ne crois pas que boire du vin soit un aussi grand peché que nos Docteurs nous le font accroire, puisque le divin Legislateur le défend plûtôt par voie de conseil, que par forme de commandement. Si tu n'es pas de ce sentiment je ne t'en saurai pas mauvais gré. Sultan Amurath étoit de mon opinion, & plusieurs Grands de la Porte ne la regardent pas comme une heresie. Il n'y a de danger que dans l'excés, & je ne prétens pas être l'Avocat des ivrognes.

Regarde tout ce que je te dis ici comme un songe dont on ne peut se souvenir. Tu as assez de prudence pour prendre garde que cette Lettre ne tombe pas entre les mains de gens qui pourroient en faire un mauvais usage. C'est une marque que je t'aime puisque je te dis franchement des choses que je ne voudrois confier qu'à toi seul.

Je déclare aprés tout que je m'estimerois encore plus heureux si je pouvois changer Paris pour Constantinople, & les vins les plus délicieux de l'Europe pour les agreables & salutaires Sorbets de l'Asie.

J'ai beaucoup d'envie de te revoir, aussi-bien que les autres Amis de Constantinople: Dieu veüille

exaucer mes desirs. Aime-moi toûjours, & sois 1645
bien persuadé que j'ai pour mes Amis une affection très-sincere. Adieu.

LETTRE LXXV.

Au Juif Nathan Ben Saddi, son correspondant à Vienne.

Il l'exhorte d'être toûjours préparé à tout ce qui peut lui arriver de plus fâcheux : d'être en garde contre les Chrétiens, & sur tout contre soi-même. Avanture de Racoa dont Nathan étoit successeur.

JE suis persuadé que la nouvelle de mon empriſonnement t'aura fait craindre pour ta propre liberté, & t'obligera de prendre garde que le malheur qui m'est arrivé à Paris, ne t'arrive aussi à Vienne. Cependant si cet accident t'a beaucoup surpris, c'est une marque que tu n'es pas routier dans les afaires du monde, & que tu as encore besoin d'apprendre les premiers rudimens de la sageſſe neceſſaire, qui nous apprend, *Qu'il n'y a rien de constant ici bas.*

Il ne m'est rien arrivé à quoi je ne me fuſſe préparé à l'avance; aussi cet accident arrivé tout à coup ne changea rien dans la situation de mon esprit. Je riois en moi-même de voir mes prédictions accomplies, & j'allai en priſon d'aussi grand sang froid, que si l'on m'eût conduit à mon logis. Je ne dis pas ceci pour te faire croire que je fuſſe inſenſible à une perte aussi afligeante que celle de la liberté, mais pour te faire connoître que mes chaînes ne me paroiſſoient pas si terribles, parce qu'elles m'étoient devenuës familiaires en y penſant à l'avance.

1641 D'abord que je vins à Paris, je me considerai comme un prisonnier qui a une grande Ville pour prison ; & si j'avois la liberté de m'y promener, je croyois n'en être redevable qu'à la faveur de la destinée & à la negligence de ceux qui gouvernoient l'Etat. Ainsi lorsque cette liberté me fut ôtée, il ne m'arriva rien de nouveau. Pouvois-je être surpris d'un évenement auquel je m'étois attendu depuis sept ans.

Ce que je viens de dire doit t'apprendre à te préparer à tout ce qui peut t'arriver de pis. Ceux qui se croient éloignez du peril, & qui ne pensent à rien moins qu'à une disgrace, sont ordinairement surpris. Le mal vient subitement : on le trame dans les tenebres & dans l'obscurité ; & il éclate sans qu'on sache d'où il vient. Rien ne nous en avertit ; nous sommes à cet égard dans les tenebres & dans l'ignorance, & nos Montres non plus que nos Cadrans ne sauroient nous informer des malheurs qui nous menacent, qu'aprés qu'ils sont arrivez : Il n'y a point d'indice qui puisse nous marquer les decrets cachez de la Destinée, qu'aprés qu'ils sont accomplis ; & il n'y a point d'autres Ephemerides de la destinée que nôtre propre experience.

Toi & tous ceux de ta Nation êtes suspects aux Chrétiens : Ils vous regardent comme ennemis de leurs interêts, aussi-bien que de leur Loi : Ils vous mépriſent & vous difament en vous appellant maudits de Dieu. Cependant ils vous reçoivent comme membres de leur Republique : Ils vous reçoivent sous la protection de leurs Loix, & ils vous confient leurs secrets pour pouvoir se servir de vôtre argent. Ainsi vous êtes devenus les Banquiers de vos Ennemis jurez : Et pendant que vous faites profession d'une éternelle obeïssance à la Loi de Moïse, vous faites sous main des alliances avec les Disciples de Jesus. Je ne vous blâme pas de commercer avec ces Infidéles ; mais je dis que vous avez raison d'être sur vos gardes, environnez que vous êtes de tant de

millions d'ennemis. Ils n'ignorent pas l'union qu'il 1643
y a entre les Miniſtres de la Sublime Porte & les gens de ta Nation ; & il n'eſt rien de plus commun que d'entendre dire aux François, que les Juifs ſont les Eſpions des Turcs. Tu dois donc prendre garde à ta conduite, de peur qu'une action d'imprudence ne t'expoſe aux ſoupçons de l'Etat où tu reſides. Cette Cour eſt pleine de gens clairvoyans, & tu as beſoin pour te cacher d'un voile plus épais que celui dont tu te ſers à la Synagogue. Les murailles même de ta maiſon te trahiront, & tes Domeſtiques ſeront tes plus dangereux ennemis. Cependant défie-toi de toi-même plus que de perſonne. Ceci ne te paroîtra pas un mauvais conſeil ſi tu y fais reflexion deux fois. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de ſe défendre d'un homme en qui l'on ſe confie ; que de celui qu'on tient ſuſpect : Or il eſt trés-certain que nous n'avons naturellement que trop de confiance en nous-mêmes. Je ſuis perſuadé de ta fidélité ; je croi que tu déteſte la perfidie ; cependant tu peux être en même-tems negligent & foible. Que ne pourroit point arracher de toi la violence d'un ennemi déclaré, & que n'en pourroit point tirer par la douceur un homme qui ſe diroit de tes Amis ? Tu peux encore te laiſſer aller à ton bon naturel, & par conſequent il ne faut pas avoir peu de ſageſſe pour ſe donner de garde de ſoi-même. Pour ce qui eſt des coups de haſard, je te conſeille de ne pas t'en mettre en peine. Tu ne ſaurois éviter ce que le Ciel t'a deſtiné : Et puiſque tu ne peux t'aſſurer de rien, ſois toûjours préparé à tout ce qui peut t'arriver.

Racoa ton prédeceſſeur étoit un homme de grande prévoyance, & toûjours attentif pour penetrer dans le ſein de l'avenir : Cependant il fut ſurpris une fois par un accident qu'il ne prévit jamais avec toute ſa précaution. Je l'ai lû dans une de ſes Lettres au Kaimakam que j'ai trouvé entre celles que tu m'as envoyé de Vienne. Voici l'avanture. Un

1645. jour qu'il écrivoit des dépêches pour la Porte, un certain oiseau domestique qu'il avoit pour son divertissement, prit sur sa table le papier où il avoit commencé d'écrire au Tefterdar : Et comme les fenêtres étoient ouvertes, il sortit & emporta le papier, qu'il laissa tomber dans le jardin des Augustins, dans le tems précisément que l'Ambassadeur d'Espagne s'y promenoit avec le General de l'Ordre. La Lettre à la verité n'étoit pas achevée ; il n'y avoit point de signature, & ce fut cela qui sauva Racoa. Mais les secrets contenus dans cette Lettre donnerent de grands soupçons à la Cour Imperiale. L'écrit fut incontinent porté au premier Secretaire d'Etat, qui le communiqua à l'Empereur & au Conseil. On rechercha fort exactement l'Auteur de cette Lettre, & l'on promit à celui qui le découvriroit mille risdalles de récompense. Plusieurs virent l'oiseau volant avec le papier au bec ; mais personne ne sçavoit d'où il étoit sorti : Et personne n'avoit été assez curieux pour remarquer où il s'étoit retiré ; parce que personne ne s'imaginoit que ce papier fût destiné à faire passer à l'heureuse Porte les plus importans secrets de l'Empire d'Allemagne. De plus l'écriture de Racoa n'étoit pas connuë parce qu'il avoit vécu dans la retraite, & que dans les afaires ordinaires il s'étoit servi d'autres caracteres ; mais de combien peu s'en falut-il qu'il ne fût découvert, puisqu'il dit lui-même dans la lettre d'où j'ai pris ce fait, qu'il n'avoit pour finir & pour signer que cinq mots à ajoûter. Apprens par là qu'un Pilote surpris par la tempête, & emporté sur des rochers & sur des bancs de sable, ne court pas plus de risque qu'un homme qui fait ce que tu fais.

Continuë de m'écrire à Paris ; mais fais ce que te dira Echimilia qui est le porteur de cette Lettre. Il t'informera de tout ce qu'il est necessaire que tu saches, & il fait ce voyage pour prévenir les soupçons & les diligentes recherches du Cardinal Maza-

tin, à qui tout ce qu'on confie à la poste ne peut 1645
être caché. Reçois-le avec toutes les marques de distinction possible : c'est un ami de la Porte Ottomane à toute épreuve. Il te dira comment nous pouvons nous écrire sûrement à l'avenir. C'est l'Apollon de ta Nation : Sa sagesse & sa fidélité seront enregistrées dans les Archives d'un Empire qui ne finira qu'avec la Lune, dont il a pris le Croissant pour armes, comme un heureux présage de l'accroissement de sa grandeur.

Lorsque tu vois cette noble enseigne de Mahomet, sur le faîte de la premiere Eglise de Jesus à Vienne, que ce spectacle augmente ta veneration pour nôtre Loi, & te convainque qu'il faut que toutes les Nations soient soûmises à l'Ambassadeur de Dieu, & au dernier des Prophêtes. Sois fidéle & sage, & tu ne pourras manquer d'être heureux.

LETTRE LXXVI.

Au Kaimakam.

Du sujet de la negociation de l'Envoyé de Transilvanie à la Cour de France. Negociation de Monsieur de Croissi avec le Prince Ragotski : Harangue du Fils de ce Prince.

DEpuis que je suis relâché j'ai apris des choses que je ne savois pas pendant que j'ai été prisonnier. L'Envoyé de Transilvanie est toûjours en cette Cour, & le sujet de sa negociation n'est plus un secret. Monsieur de Croissi est parti pour se rendre à la Cour du Prince Ragotski en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Le principal sujet de ces

1645. deux Ambassades est de faire une Ligue. Le Cardinal Mazarin a soupçonné le Prince de n'aller pas droit, & a eu peur qu'il traitât secretement avec l'Empereur, en cas que le Grand Seigneur ne voulut plus le secourir & le proteger, ou que le Prince Ragotski même vint à se lasser de la Guerre. C'est pour cela que Monsieur de Croissi a ordre du Cardinal de ne signer aucun Traité que le Prince n'ait rapellé ses Ambassadeurs occupez à negocier avec les Imperiaux à Tyrn, & qu'il n'eût congedié l'Envoyé de l'Empereur qui étoit à son camp.

Le Traité n'a pas plûtôt été conclu qu'il a insisté sur la necessité qu'il y a que le Prince fasse marcher son Armée plus prés de Torstenson, General Suedois, afin de pouvoir se soûtenir l'un l'autre contre les forces Imperiales.

Voilà quelle a été en apparence le sujet de cette negociation; mais dans le fond il est certain qu'elle ne s'est faite que pour engager les Transilvains de maniere qu'ils ne pûssent ni s'en dédire ni reculer, & pour les mettre sous les yeux du General Suedois qui s'empara bien-tôt aprés de Tyrn, place qui avoit été marquée pour les negociations entre les Imperiaux & le Prince Ragotski.

C'est une Ville de la haute Hongrie, qui n'est pas éloignée de Presbourg. Les Suedois en prirent possession le dix-sept de la cinquiéme Lune, & y laisserent une Garnison de sept cens chevaux Hongrois, & de trois cens Fantassins, selon la Capitulation faite avec les Assiegez.

Les Suedois & les Transilvains s'étant éloignez, le Comte de Forgatsch chassa bien-tôt la garnison de Tyrn: Et l'on dit que ce ne fut pas volontiers que cette garnison Hongroise se soûmit aux Armes Imperiales.

Il est certain que le General Torstenson ne compte pas beaucoup sur les Troupes Hongroises. Plus de six cens Soldats l'abandonnerent le vingt-neuf de la cinquiéme Lune, & le reste excite si souvent

des troubles & des mutineries, que les Comman- 1645
dans les craignent plus que les ennemis. On dit auſſi que Ragotſki & Torſtenſon n'ont pas été bien d'accord ſur le ſiege de Preſbourg qu'on meditoit. Il ſemble que le premier favoriſoit trop les Hongrois, & qu'il auroit mieux aimé porter les armes dans les terres hereditaires de l'Empereur. Cependant il ne voulut jamais conſentir que les Suedois s'emparaſſent de Preſbourg.

Les François diſent que le Prince eſt bizarre & chancelant, mais pourtant bien intentionné; que la plûpart de ſes Oficiers ſont corrompus par l'Empereur, & qu'eux par conſequent, auſſi-bien que le Soldat, veulent la Paix, & qu'enfin Ragotſki ne ſe joint aux Suedois qu'à la perſuaſion de la Princeſſe ſon Epouſe, & de quelques-uns de ſes Conſeillers.

Ils ajoûtent que le jeune Prince inſtruit par ſa Mere, fit le diſcours ſuivant en preſence du Prince ſon Pere, un jour qu'il avoit fait aſſembler tous ſes Oficiers Generaux.

Harangue du jeune Prince Ragotſki.

PErmettez-moi, Sereniſſime & Illuſtriſſime Prince, de faire le devoir d'un Fils obeïſſant, d'un Conſeiller fidéle, & d'un Sujet bien intentionné: La veneration & l'obeïſſance que je dois avoir pour vous ſont fondées ſur les Loix naturelles & civiles; & l'honneur particulier que vous m'avez fait de me recevoir dans vôtre Conſeil, m'oblige à la reconnoiſſance, & me détermine à vous dire mes ſentimens, avec le reſpect que je vous dois, dans une conjoncture où l'interêt de la Tranſilvanie demande que chacun diſe librement ce qu'il penſe.

C'eſt avec beaucoup de plaiſir que je vous vois environné de Heros, dont la valeur & la fidélité ſont capables de rendre vos armes ſi celebres, que

1645 vôtre gloire éfacera celle des Conquerans Grecs & Romains. Les grands exploits des Alexandres, des Cesars, des Scipions, & des Annibals, ne seront plus admirez dans le monde. Le recit de vos actions obscurcira les anciennes Histoires de ces grands hommes, & Plutarque, Tacite, & Tite-Live seront obligez de rendre hommage aux Historiens modernes, qui transmettront à la posterité la memoire de vos incomparables exploits

Que la Cour Imperiale n'arrête point vôtre résolution par ses solicitations artificieuses. La Paix dont elle vous flâte n'est qu'une ombre de Paix : C'est une Paix trompeuse qu'elle veut plâtrer dans la seule vûë de gagner tems, & pour se mettre en état de vous faire la Guerre avec plus d'avantage. Vos Ennemis sont en partie vaincus : Ne vous amusez donc plus à des Traitez qui se font de mauvaise foi, & fermez l'oreille à des propositions de Paix qui ne peuvent que vous être suspects. Nous sommes à present en état de donner la Loi ; & si la fortune fait pancher la balance, il dépendra de nous de faire une Paix dont nous prescrirons les conditions. L'alliance que nous avons faite avec la Suede & la France, nous a mis sur un pied de braver toute l'Europe Il est impossible que les Imperiaux empêchent que nos Armées victorieuses ne percent en Allemagne, occupez qu'ils sont sur le Rhin & sur le Danube à se défendre contre deux puissantes Armées. C'est aujourd'hui le tems d'élever la Transilvanie au delà de ce que l'est ordinairement une Province tributaire, & de rétablir ce Royaume dans sa premiere splendeur. Si nous perdons cette occasion, il faut être éternellement Esclaves des Turcs ou des Allemans. Ne cherchons donc de protection que dans la justice de nôtre cause, & dans la force de nos épées. Ne soufrons pas que la France se vante de son Turenne, & la Suede de son Torstenson, comme s'il n'y avoit que ces deux Nations qui pûssent donner au monde de

fameux Generaux Tant que le Prince Ragotski 1645.
vivra, & qu'il ſera à la tête d'une ſi belle Armée, vôtre fidélité & vôtre courage rendront ſon nom plus redoutable que celui de Tamerlan, & ſes entrepriſes ſeront plus heureuſes que celles de Scanderbeg. Ainſi la poſterité ſera obligée d'élever des Piramides à vôtre honneur, & ce que vous ferez dans la conjoncture preſente ſera l'Epoque éternelle de la délivrance de la Tranſilvanie.

On dit que le Prince Ragotski n'a pas été fort content de la harangue de ſon Fils, qu'il ſoupçonne d'entretenir des correſpondances ſecretes avec Torſtenſon, pour lequel il n'a pas beaucoup d'afection. Mais le General Torſtenſon a crû qu'il ſufiſoit qu'il fut proche du Prince Ragotski avec ſes forces. Cependant pour ne lui pas donner ſujet de mécontentement, il lui a envoyé un ſecours d'argent, non ſans aprehenſion que le Prince aprés l'avoir reçû ne traitât ſous main avec l'Empereur.

On dit ici qu'il eſt arrivé un Chiaoux au camp du Prince de Tranſilvanie, pour lui défendre expreſſément d'entrer dans les Provinces hereditaires de l'Empereur. Mais on ajoûte que Ragotski comptant ſur la force de ſon Armée, compoſée de vingt-cinq mille hommes, Allemans, Tranſilvains, Hongrois & Valaches, étoit réſolu de ſuivre ſa premiere penſée.

Tu ſais pourquoi la Porte lui a fait faire cette défenſe. Les François diſent que c'eſt parce qu'elle craignoit qu'il ne joignit ſes forces avec celles de l'Empereur.

Tu peux juger par là de ce que penſent les Infidéles des meſures que prend le Souverain Divan. Ils ſe donnent la liberté de cauſer, pendant que je fais des vœux au Ciel pour l'éleyation de l'Empire Ottoman.

LETTRE LXXVII.

Au Moufti.

Il compare les Chrétiens avec les Mahometans, & préfere les derniers aux premiers pour la devotion & pour la charité. Divertiſſante avanture d'un Chrétien qui ſe fouettoit lui-même.

1645. JE te saluë, saint Interprete de la Loi sacrée. Que la divine lumiere te conduiſe & te garentiſſe des erreurs ou tombe la foibleſſe humaine. Je ſuis parmi des Infidéles, ennemis de la verité, qui paroiſſent auſſi perſuadez d'avoir raiſon, que tu parois certain qu'ils ne l'ont pas. Ils nous haïſſent d'une haine mortelle. Je ſuis obligé de diſſimuler mon reſſentiment, pendant que proſterné à tes pieds avec une trés-profonde humilité, je celebre la Divine bonté de nous avoir envoyé un Aſtre pour nous conduire dans les voies de la paix.

Les Chrétiens ſe moquent des Fidéles, parce qu'ils ſont diviſez en pluſieurs Sectes. Plût à Dieu que je pûſſe éfacer ces reproches par ma mort, & défendre l'honneur de nôtre ſainte profeſſion. Je pourrois leur dire par retorſion qu'ils ont une infinité d'erreurs : Mais il faut ſe taire de peur qu'un zéle indiſcret ne me porte trop loin. Il faut que je ſonge que je ne ſuis pas ici pour diſputer, mais pour faire ſecretement les afaires de mon grand Maître, dont l'Empire s'étend par tout le monde habitable.

Ces pauvres malheureux ſe vantent fort de leurs

traditions, de leurs sacrez Synodes, & de leurs Peres, comme si nous n'avions jamais eu de saints hommes qui eussent operé des miracles, & penetré dans les misteres les plus profonds, sans autre secours que de nettoyer leurs yeux de la poussiere de leurs pieds. 1645.

Ils parlent beaucoup de la foi & de la raison. J'en ris en moi-même, parce que je sai que ce n'est qu'un éfet de l'éducation. Cependant comme les plus méchans ont quelque chose de bon, de même les Chrétiens ne sont pas entierement destituez de devotion. Ils prient souvent, mais moins souvent que les vrais Fidéles; & tu sais qu'on peut justement recuser chez nous un témoin qui ne prie pas six fois le jour. Ils adressent leurs prieres aux morts & aux mortes, & tu sais qu'il n'y a qu'un seul Dieu qu'il faille prier. Ils jeûnent souvent, mais d'une maniere moins rigide que ceux qui sont assistez de la vertu du Souverain dispensateur des graces. Ils sont charitables; mais cela ne les empêchent pas de damner tous ceux qui ne croient pas comme eux : Au lieu que tu soûtiens, toi qui décides de tous les problêmes de la foi, que tous ceux qui vivent en gens de bien seront heureux au dernier jour, puisque l'objet de leur adoration est le même, & que leurs diferentes Religions ne sont qu'autant de routes qui conduisent un homme au même lieu de repos, tout de même que plusieurs chemins diferens menent à la même Ville.

Les Chrétiens se foüettent avec des petites cordes; coûtume qui fut, dit-on, établie par la Prédication & par l'exemple d'un Hermite. Il est arrivé dans un païs qui n'est pas fort éloigné de celui où je suis, un exemple extraordinaire de ce zéle extravagant, exemple d'autant plus bizarre que les fumées du vin y ont beaucoup de part : En quoi je remarque la sagesse de nôtre Prophête d'avoir défendu aux Fidéles l'usage de cette li-

1645 queur. Certaines gens de ce lieu-là avoient accoûtumé de se foüetter dans leurs Processions jusqu'à ce que le sang coulât sur leurs habits, qui étoient faits de maniere qu'ils couvroient le visage & laissoient le dos tout nud. Un de ces dévots qui se défioit de la force de son temperament avoit tant pris de cette liqueur enchantereſſe, que chancelant parci par-là avec son foüet, & se donnant de la tête contre les murailles, tous les petits enfans de la Ville le suivirent en huant. Cette avanture décria si fort cette impertinente Religion, qu'on ne s'est plus servi depuis de cette pompeuse flagellation. Il faut que ces gens-là ayent des idées bien basses du puissant Seigneur de toute la terre. Ils le reconnoissent pour un Etre qui peut tout, & cependant ils l'envisagent, & le font envisager aux autres comme un Dieu qui prend plaisir à la cruauté; au lieu que, comme tu sais, la cruauté est une passion qui n'est que pour les foibles & pour les miserables.

Je souhaite de tout mon cœur que le divin Conservateur du genre humain te donne une longue vie, afin que tu continuës à travailler à l'édification de ses Elûs.

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur.

De la Bataille de Mergentheim, entre les Allemans & les François. Malheureuse avanture d'un Oficier François.

PLût à Dieu que je pûsse, comme autrefois, m'entretenir avec toi dans le Serrail. J'envoye plusieurs souhaits passionnez à Constantinople, l'heureuse résidence de mes meilleurs amis, l'éducation de mon enfance, l'Ecole de ma jeunesse, & j'espere que ce sera aussi le lieu de mon repos lorsqu'une fois je serai devenu vieux. Quand je songe à cette Ville c'est avec une passion qui ne cede en rien à celle que je conserve avec joye pour le lieu de ma naissance. C'est en Arabie, il est vrai, où je commençai de voir la lumiere du Soleil; mais ce fut en Grece que je reçûs les plus favorables illuminations de la Lune; je veux dire les plus parfaites connoissances de la vraye foi. Quoique la splendeur de cette vraye foi ne nous fasse pas envisager si distinctement la terre & tous ses plaisirs, elle presente neanmoins à nos yeux un fidele tableau des Cieux & des Etoiles: Elle nous montre le Paradis, & nous fait voir les Bienheureux tout rayonnant d'éclat & de gloire, les Colonies pourprées des vrais croyans, les Athletes & les Martirs de l'éternelle unité. Je laissai mon Pere dans le Desert, ou pour mieux dire mon Pere me laissa avant que je fusse en état de me reconnoître, car je n'étois qu'un Enfant quand mon Pere mourut. Mais à Constantinople je trouvai des amis qui valoient bien un Pere. Celui-ci n'a

1645 fait que me donner naissance, & en me mettant au monde il me mit sur le théâtre des miseres, & m'y laissa exposé avant que je fusse capable de distinguer le mal d'avec le bien. Mais ceux-là travaillerent à mon éducation, & m'enseignerent les moyens d'éviter les maux, qui sont les suites naturelles de nôtre naissance. Ainsi dans l'essentiel j'ai plus d'obligation à mes amis qu'à mon Pere Quoi qu'il en soit, je ne saurois m'empêcher de les aimer, & de me souhaiter souvent avec eux. C'est une seconde nature; & comme mes desirs ne peuvent pas être satisfaits en cela, je me contente de leur écrire souvent. Si je faisois le paralelle de mes amis tu dirois que j'étois un flâteur. Il suffit de te dire que tu es un de ceux dont je me souviens avec un trés-sensible plaisir. Cependant je ne puis t'écrire, non plus qu'à mes autres amis, aussi souvent que je le souhaiterois, sans déroger aux obligations que j'ai aux autres Ministres de la Porte. J'écris à tout le monde tour à tour, & je sacrifie mes interêts particuliers aux esperances de l'Etat, & à la satisfaction de mes Superieurs.

Je t'aurois écrit plûtôt, si je l'avois pû, sur le carnage que les Allemans ont fait de l'armée Françoise à Mergentheim il y a trois mois. Il n'est pas trop tard de t'en dire encore quelque chose. Les Imperiaux doivent cette victoire à la Candeur de Turenne, & à l'Artifice du Duc de Baviere. Ce Duc pour leurer les François a envoyé un Ministre en France pour y negocier un traité de Paix. Pendant que cet Envoyé faisoit des ouvertures frauduleuses, le Duc de Baviere faisoit faire défense dans son Camp que personne n'apellât les François ennemis. Quelques-uns mettent cette défaite sur le compte des Suedois, & disent que craignans mal à propos que les François & les Allemans ne traitassent, empêcherent Torstenson de joindre l'armée Françoise; & par ce moyen Turenne & ses forces sans discipline & sans experience furent exposez à la nom-

breuſe armée des vieilles troupes Imperiales. 1645.

Le combat a été fatal, & les François ont perdu grand nombre de braves gens, outre cent cinquante Commandans qui ont été faits priſonniers : Quinze cens Soldats ont eû le même ſort, & les vainqueurs ont gagné quinze Drapeaux, pluſieurs chariots, & quatre Mulets chargez d'argent.

On dit que Turenne aprés la déroute generale de ſon armée ſe retira à Mergentheim, & qu'étant couché un de ſes Oficiers venant pour l'avertir que les Allemans marchoient vers la Place, tomba malheureuſement à la porte de la chambre de ce General, & fit ſi grand bruit qu'il l'éveilla. Turenne craignant qu'on n'en voulut à ſa vie, ſe jette hors du lit, ſaute à ſon épée, & arrivant à la porte dans le même tems préciſement que l'Oficier voulut l'ouvrir, il la lui paſſa au travers du corps. Cette équivoque penſa faire tomber Turenne & les débris de ſon armée qui étoient dans Mergentheim entre les mains des Bavarois. Le hazard voulut qu'on apprit heureuſement d'ailleurs l'approche des Allemans. Sur cet avis le General François ſe retira par un chemin détourné, & échapa par ce moyen à la pourſuite de ſes ennemis.

Cette victoire a donné un nouveau cœur aux Imperiaux, & n'a pas beaucoup conſterné les François, qui plus irritez par cette perte, ſongent aux moyens d'en tirer une prompte vengeance. Cette Cour ne reſpire que la guerre, & il ſemble qu'elle eſt incapable de la moindre crainte.

Je ne manquerai pas de t'envoyer des nouvelles, qui te convaincront que je n'employe pas mal mon tems.

Je prie le Souverain d'autant d'Empires qu'il y a de Mondes, de te diſtinguer par des marques ſingulieres de ſa faveur, de la foule de ceux qu'il rend heureux.

LETTRE LXXIX.

A Shashim Ostham, Eunuque Noir.

Il pardonne à l'Eunuque qui l'avoit calomnié, loüe son Apologie, l'exhorte à prendre garde à sa langue, & lui parle de l'avanture d'un particulier.

TU consens enfin à me faire réparation des calomnies dont tu m'as chargé, ta lettre ne me déplaît point : elle est pleine d'élegantes expressions qui me marquent le chagrin que tu as de m'avoir ofensé sans sujet. Ta soümission, quoique venuë un peu tard, diminuë mon ressentiment, & si tu tiens parole elle le va dissiper tout à fait. Un premier crime reconnu pour tel avec tant d'esprit, mérite d'être pardonné. Qu'il demeure donc dans un éternel oubli. Je ne suis point vindicatif de mon naturel. Je rougis plûtôt de honte pour ceux qui me font du mal, que je ne pâlis de colere contr'eux. Cependant la conservation de soi-même excite la colere, qui de toutes les humeurs est la plus impetueuse, & fait commettre plus de violences. L'éfet que ce principe naturel produit en moi, est de me faire tenir sur mes gardes, de peur que celui qui m'a outragé sans aucune démonstration de repentance, ne continuë à m'outrager, & ne me ruïne enfin. Mais ta lettre venuë à propos a dissipé tous mes ombrages ; & si je ne puis te dire innocent, je veux croire au moins que tu n'es pas incorrigible. Le meilleur conseil que je puisse te donner est de prendre garde desormais à tes afaires, & de ne point t'embaraſſer de celles d'autrui. Souviens-toi

du Proverbe des Arabes qui dit, *que qui regarde à la fenêtre de son voisin, court risque de perdre l'œil.* Ces courtes sentences sont toutes pleines de sagesse. Elles ne sont pas le fruit de l'experience d'un homme, ni de quelques hommes ; mais elles sont le resultat de toutes les observations qui ont été faites. Il n'y a point au monde de païs qui ait été plus heureux que le nôtre dans le choix de ses proverbes. Celui dont je viens de parler est particulier à l'Orient. Cependant je puis te donner un exemple qui prouvera que ce Proverbe vient d'être verifié en Occident.

Il ne se passe guere de nuits qu'il ne se commette quelque meurtre dans les ruës de cette grande Ville. Il y a deux jours qu'un homme s'étant trouvé mort, une foule de peuple faisant grand bruit s'assembla à ce spectacle. Un jeune homme entr'autres perça la foule, & demanda ce que c'étoit. Les spectateurs voyans que les habits de ce jeune homme étoient sanglans (ce qu'il n'avoit pas remarqué) & le prenant pour l'Assassin s'en emparerent ; sa surprise augmenta les soupçons, & la maniere embarassée dont il tâcha de se justifier, confirma la populace dans le jugement qu'elle avoit fait que le prisonnier étoit coupable. Il fut donc mené au Cadi, & examiné avec soin. Il nia constamment le fait, & l'on ne pût produire d'autre preuve contre lui que ses habits sanglans. La coûtume est ici de mettre à la question les personnes soupçonnées de crimes capitaux, & cela se fait pour obliger les accusez à confesser la verité. Ce pauvre malheureux fut donc apliqué à la question, & avoüa dans la violence des tourmens qu'il avoit tué sa femme le soir même, mais qu'il étoit fort innocent de la mort de l'homme mort. Quelques tourmens qu'on pût lui faire soufrir il ne fut pas possible de lui faire avoüer autre chose. Il fut condamné selon les Loix pour le crime confessé. Tu vois par cet exemple que si cet homme avoit fait

1645. les afaires sans se mêler d'aprofondir celles d'autrui, il n'auroit peut-être pas été découvert. La démangeaison qu'ont tous les imprudens, & le decret particulier de la destinée, le conduisirent à une mort qu'il avoit bien meritée ; quoique ce ne fut pas à cause de l'homme mort qu'il avoit voulu voir, s'étant détourné de son chemin pour cela.

Tu me diras que cette avanture ne peut pas t'être appliquée, puisque tu n'as jamais trempé tes mains dans le sang de personne. Je te répons que je t'ai raporté ce fait, non pour te rapeller l'outrage que tu m'as fait, & que j'oublie de tout mon cœur, mais pour t'obliger à prendre garde de ne pas t'engager à l'avenir dans des choses qui sont hors de ta sphere. Un homme intriguant & remuant n'est jamais sans embarras.

Je te conseille sur tout de prendre garde à ta langue : il n'y a rien de plus necessaire, & principalement à la Cour des Princes. *L'homme sage*, disent les Arabes, *se repose sur la racine de sa langue, mais le fou voltige continuellement sur le bout.*

Tu ne dois pas trouver mauvais que je prenne la liberté de te donner des conseils salutaires ; à moins que tu ne t'imagines que tu sois trop vieux pour apprendre. Mais j'ai meilleure opinion de toi, & je serois fâché de te mettre au rang des ânes de Pithagore.

J'en ai dit assez pour un ami, & trop pour un ennemi : il dépend de toi de me faire lequel tu voudras des deux. Adieu.

LETTRE LXXX.

A Zelim de Rhodes Capitaine de Galere.

Pour lui apprendre qu'on avoit executé à Naples trois Sorciers, qu'on avoit gagez pour le faire perir par enchantement.

TU n'as jamais daigné reconnoître l'avis que je te donnai il y a quelques années, du dessein qu'un Chrêtien avoit formé contre ta vie. L'homme n'a peut-être pas trouvé occasion de se venger comme il l'avoit projetté, & c'est ce qui a fait que tu as regardé comme une fausse allarme ce que je t'ai dit sur cela. Tu te fie à ton courage, tu compte sur la force de ton vaisseau, sur le nombre & sur la fidelité de tes Esclaves, & tu te crois invulnerable. Mais permets-moi de te dire, que ni ton courage, ni ta Galere ne peuvent te mettre à couvert du coup de la destinée, & que tu n'as pas de plus grands ennemis que ceux qui mangent ton pain. Je ne saurois te dire si cela vient de ce que tu continuës à être cruel, ou du regret que produit naturellement la servitude. Mais je puis te dire que si ce que j'apprens est vrai, tu es le plus malheureux de tous les hommes. Si tu n'étois en danger de perdre la vie que par le poignard, par un coup de boulet, ou par le prompt éfet d'un poison violent, ce ne seroit rien en comparaison des moyens que l'on employe aujourd'hui pour te perdre. Le coup invisible que tu devois autrefois recevoir d'un livre de prieres, auroit été aussi doux qu'un coup de flêche tirée de la main de Cupidon, à le comparer à la tragique & inoüie destinée qu'on te prépare à present. Ne t'imagine pas que ce que j'en fais n'est que pour t'a-

1645. muser, ou pour t'épouvanter par des chimeres & par des contes de la nature de ceux que les nourrices ont accoûtumé de faire aux enfans pour les tenir dans le devoir, ou pour corriger leurs defauts. Ce que je te dis est de fait, & confirmé par plusieurs lettres qui sont venuës d'Italie à divers Marchands considerables de Paris. J'en ai vû quelques-unes, & j'apprens que toutes les autres s'accordent sur le même fait.

Elles disent que le second du mois passé on arrêta à Naples trois Sorciers, accusez de faire des choses diaboliques; d'avoir enchanté diverses personnes, fait de grands maux, & enfin d'avoir un commerce secret avec le Diable. D'abord ils nierent tout, & produisirent pour leur justification des raisons trés-subtiles & trés-apparentes. Les Inquisiteurs étoient presque persuadez de leur innocence, lorsque quelqu'un s'avisa de dire qu'il faloit foüiller leurs maisons. On y envoya donc des Oficiers, qui aprés une exacte recherche trouverent quelques livres de magie, diverses phioles de liqueurs extraordinaires, des pots d'onguent, & une image de cire qui avoit figure d'homme, quoi qu'en partie fonduë. On démêloit sur le cœur de l'image plusieurs figures magiques; on y voyoit empreints divers caracteres inconnus, & sur le devant de la tête on lisoit ces paroles, ZELIM EBEN SAGRAN. Tout cela fut transporté & exposé devant les Inquisiteurs. Tu sais assez sans qu'il soit besoin de te le dire, ce que c'est qu'Inquisiteur: Je me contenterai donc de dire qu'on délibera long-tems sur un évenement si extraordinaire. On assembla & l'on consulta les Emaums & les Cheics. Les Magiciens furent examinez separément, & appliquez à la question, comme on a accoûtumé de faire dans les crimes capitaux. Ils eurent pendant quelque tems une constance admirable; mais enfin vaincus par la longueur & par la violence des tourmens, ils avoüe-

rent qu'ils s'étoient servis de magie durant quel- 1645
ques années, qu'ils avoient eu commerce avec les esprits familiers, excité des tempêtes, des tremblemens de terre, & fait plusieurs autres mauvaises actions. Interrogez sur l'image de cire, ils ont déclaré que c'étoit la figure d'un Capitaine de Galere Turque, dont le nom étoit écrit sur le devant de la tête. Ils ont ajoûté à cela, que certains Marchands Italiens qui avoient été Esclaves sur la Galere de ce Capitaine, avoient traité avec eux pour le faire mourir par leurs charmes, de la mort la plus lente qu'ils pourroient s'imaginer : Que pour cet éfet ils avoient fait cette image ; qu'ils s'assembloient toutes les nuits avec un quatriéme de leur cabale qu'il étoit impossible de trouver, & qu'ils faisoient un feu d'ossemens de morts qu'ils déroboient des tombeaux & des charniers : Qu'ils plaçoient cette image devant ce feu, & à une distance convenable ; qu'ils repetoient certaines paroles magiques & certains charmes ; & qu'à mesure que l'image fondoit, le corps du Capitaine Turc fondoit aussi d'une maniére imperceptible : Que pour ajoûter des soufrances insuportables à sa mort lente, ils arrosoient l'image fondant, d'huiles & d'autres liqueurs contenuës dans les phioles & pots : Que par ce moyen il soufroit sans relâche sur toutes les parties de son corps les douleurs les plus vives & les plus aiguës ; qu'il étoit consumé par une fiévre des plus violentes ; qu'une soif insuportable & la privation de sommeil le mettoient au desespoir ; & enfin que ce genre de mort lente dureroit autant qu'il voudroient faire durer l'image de cire.

Cette confession quoi qu'arrachée par des tourmens insuportables n'a pourtant rien eu de contradictoire, & a été faite avec toutes les demonstrations d'une veritable repentance. Sur cet aveu soûtenu du témoignage de plusieurs personnes digne de foi, qui ont vû ces Magiciens occupez à

1645. leurs ceremonies nocturnes, les Inquisiteurs émûs d'une juste horreur pour des abominations si execrables les ont condamnez à être brûlez, & leurs cendres jettées dans la mer. La Sentence fut executée le sixiéme du mois passé, à la vûë d'une infinité de Spectateurs.

Tout Paris parle encore d'un évenement si extraordinaire : cependant j'ose dire que de tous ceux qui en parlent, ou qui en entendent parler, il n'y en a pas un qui y prenne autant de part que je fais par raport au Capitaine Turc. Ceux mêmes des Chrétiens qui ont les sortileges en horreur, seroient bien aises que non seulement toi, mais même tous les Musulmans periſſent par enchantemens, ne pouvant esperer de les ruiner par la force de leurs armes.

Je ne donne pas aisément dans tous les contes qu'on fait des Sorciers ; je suis persuadé au contraire que la superstition & l'ignorance ont fait passer pour Sorciers des gens qui n'étoient rien moins que tels. Plusieurs ont été forcez par la violence des tortures & des roües à se confesser coupables, mais on a reconnu évidemment aprés qu'ils ont été executez qu'ils étoient tout à fait innocens. Neanmoins je ne voudrois pas répondre que dans tous les siecles & dans toutes les nations il ne se soit trouvé des gens qui ont fait pacte avec les Démons, & fait par ce moyen des choses qui surpassoient les forces de la nature. Quoi qu'il en soit, je voudrois fort savoir de toi si tu as éprouvé l'éfet de cet enchantement. Si tu n'en as rien senti, beni ton étoile qui t'a fait naître & élever dans la foi des Musulmans, contre qui la Magie des Infidéles ne peut rien, & felicite toi d'avoir avalé l'empreinte du cachet de Mahomet, qui a la vertu de rompre & de rendre inutiles tous les charmes des hommes & des démons. Mais si tu as ressenti la force de leurs charmes, & que tu sois déchû par des douleurs & des langueurs extraordi-

haires, conclu delà que tu as manqué à l'obser- 1645
vation de quelque point de nôtre sainte Loi; que Mahomet est irrité contre toi, qu'il te refuse sa protection, & t'expose à la malice des malins esprits. Ne t'imagine pas, que parce que les trois Magiciens ont été executez, tu vas d'abord recouvrer ta premiere santé & ton embonpoint ordinaire. Tant que le quatriéme sera vivant, & hors des atteintes de la justice, tu ne seras point en sûreté. Je veux même que ce quatriéme fut pris & executé, tu ne laisserois pas d'être en danger, puisque tes ennemis qui ont employé ces Magiciens, sont encore pleins de vie. Ils foüilleront tous les coins de l'Italie & de l'Europe même pour trouver des instrumens pour leur vengeance. Ils remuëront l'Enfer même pour assouvir leur fureur & leur rage. Le meilleur conseil que je puisse te donner en ceci, est d'apaiser tes ennemis, de traiter les Chrétiens avec une civilité extraordinaire par tout où tu les trouveras, d'avoir de la douceur pour tes esclaves, de les remettre en liberté aprés qu'ils t'auront servi pendant quelque tems, & de n'en exiger pas une rançon que ni eux, ni leurs parens, ni leurs amis ne pourroient jamais payer. Cette conduite fera revenir les Infidéles à ton égard, & au lieu de chercher à se venger de toi ils t'aimeront & te considereront. Tu seras de toutes parts à couvert des dangers; & les mêmes gens qui employoient aujourd'hui toutes sortes de moyens pour t'ôter la vie, exposeront alors la leur pour conserver la tienne.

Ne t'imagine pas que je te parle de cette maniere pour t'obliger à changer de conduite à l'égard de tes Esclaves, & pour te porter à passer de la résolution & de la bravoure d'un vrai Musulman, à la lâche terreur d'un Chrétien. N'aye peur que de toi-même, & que rien ne t'épouvente plus que ta propre conscience. Chaque homme porte au-dedans de soi-même un Caton, je veux dire

1645 un severe censeur de ses mœurs ; & celui qui respecte ce Juge fait rarement des choses dont il ait sujet de se repentir. Que l'autorité du poste auquel tu es élevé ne te jette ni dans la cruauté ni dans l'injustice ; mais fais en toutes choses *à autrui ce que tu voudrois qu'on te fit.* C'est un précepte gravé dans le cœur de tout homme, & celui qui ne s'en écartera point joüira en ce monde d'une agreable prosperité, & en l'autre d'une felicité parfaite. Suis cette maxime, & l'experience t'apprendra qu'il n'est rien de plus vrai que ce que je te dis.

LETTRE LXXXI.

A l'invincible Visir Azem.

Il compare la France aux quatre grandes Monarchies. Relation de la bataille d'Allersheim, & des progrés des armes Françoises.

SI l'on peut juger de l'avenir par le passé & comparer un Royaume à un autre, je croi que la France étendra avec le tems les limites de son Empire aussi loin qu'aucune des quatre grandes Monarchies, celebres dans l'histoire par l'universalité de leur puissance. Je ne veux pas dire qu'elle étendra son Empire aussi loin que les Osmans toûjours victorieux ont étendu le leur. Cependant il semble que le genie de cette nation inspire en quelque façon aux François le même desir de gloire, & la même ardeur de faire des conquêtes, qu'on a remarqué dans tous les siecles chez les Musulmans. Ils s'avancent à grands pas vers le but qui leur a

fait prendre les armes, qui eſt de ſubjuguer tout 1645.
ce qui eſt devant eux, & de mettre les Royaumes, les Provinces & les Villes, aux pieds de leur Souverain : Les dificultez & les pertes ne les découragent point. Les échecs qu'ils reçoivent & les obſtacles qu'ils rencontrent ne font que les animer davantage & leur donner une nouvelle vigueur ; & jamais ils ne reçoivent de fâcheuſes nouvelles de leurs armées ; qu'ils ne les regardent comme un préſage aſſuré de quelque avantage ſignalé qu'ils eſperent de remporter. Leur courage eſt ce ſemble de la qualité de la Nafte * qui prend feu quoi qu'on y jette de l'eau, & que ces deux Elemens ſoient, comme tu ſais, fort contraires l'un à l'autre. Ce peuple guerrier, au lieu d'être conſterné & épouventé par les défaites de ſes Armées, n'en eſt que plus actif, plus vaillant & plus réſolu, comme il a paru par le rude échec que le Duc de Baviere lui donna il y a quelques mois.

Lors que la nouvelle en fut portée en cette Ville, on auroit dû s'attendre à voir le peuple faire éclater ſa frayeur, mais cela fit un éfet tout contraire. Point de larmes du côté des femmes & des enfans, point de ſoûpirs lugubres pour les maris morts, pour les peres, ou pour les autres parens, point d'œillades du côté de la terre, ou de branlemens de tête qui portent je ne ſai quoi de finiſtre, point de bruit ſourd & triſte, ou de conte de mauvais augure à l'oreille de la populace. Tout parut vif & favorable : Les femmes mêmes ſolicitoient les jeunes hommes à prendre parti, & les enfans faiſoient conſiſter tous leurs divertiſſemens à imiter dans les ruës les gens de guerre & à apprendre la diſcipline militaire. Il n'étoit point beſoin de forcer les gens à prendre parti : Le bruit n'étoit pas plutôt répandu dans les

* *Nafte eſt une eſpece de bitume très-ardent, qu'aucune liqueur ne peut éteindre.*

1645 Provinces, que le Roi vouloit lever de nouvelles troupes qu'on venoit par grosses bandes prendre les armes, aimant mieux mourir glorieusement dans les fatigues & dans les perils de la guerre, que de vivre chez soi d'une maniere peu honorable au milieu des douceurs de la paix.

Je regarde tout cela comme un présage assûré de l'agrandissement de cette Monarchie, & comme un signe évident que les François vont porter dans ce siecle les exploits guerriers plus loin que n'ont fait leurs Ancêtres.

Mergentheim a été le theâtre où s'est donné un sanglant combat entre les troupes du Duc de Baviere & celles qui étoient sous le commandement du Maréchal de Turenne. Il y en a eu depuis un second à Allersheim, entre les François & les Imperiaux, bien plus rude & bien plus sanglant. Les premiers ont recouvré l'honneur qu'il sembloit qu'ils eussent perdu au commencement du Printems. Ils sont fort redevables de cette victoire au Landgrave de Hesse Cassel, qui avec son Regiment a eu beaucoup de part aux exploits de cette journée : c'est pour cela aussi que la Reine Regente lui a fait de magnifiques presens. Les Bavarois, outre plusieurs Officiers de consideration, ont perdu plus de deux mille hommes. Les François ont acheté cher leur victoire, puisqu'il leur en coûte plus de mille hommes. Le Duc d'Anguien qui venoit de joindre le corps qu'il commande à l'Armée de Turenne, a été blessé au bras, aussi-bien que deux autres Generaux. Monsieur de Grammont a été fait prisonnier, mais on l'a traité honorablement, & le Duc de Baviere l'a renvoyé avec des presens, & chargé d'instructions pour moyenner une nouvelle neutralité. Les François ont pareillement renvoyé un Allemand de la même qualité.

Dés le lendemain le Duc d'Anguien nonobstant ses blessures a marché avec son Armée vers Nor-

lingue, a ofert la neutralité à cette Place, & à la 1645
garnison composée de trois cens Bavarois, liberté de se retirer. Le Gouverneur de la Ville ayant répondu fierement, on s'est approché de la Place à dessein de l'attaquer. On commença dés la même nuit, & la bréche ayant été faite à la muraille, les Assiegez furent contraints de prier le Duc d'Anguien de leur accorder une cessation d'armes jusques au lendemain, qu'ils promettoient de se rendre à discretion, comme ils firent aussi.

Il demeura là deux jours pour rafraîchir son armée : Il la fit ensuite marcher vers Donkenpoule, défenduë par une garnison de cinq cens Bavarois. Il prit cette Place d'assaut, & ne laissa pas de donner quartier à ceux qui mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers. Il y laissa une garnison de trois cens François & s'avança du côté de Heilbron ; mais comme cette Place étoit défenduë par quinze cens hommes de garnison, il ne jugea pas à propos de l'attaquer, & se contenta de cantonner son armée dans les villages voisins.

Depuis ce tems-là, c'est à dire depuis vers le milieu de la huitiéme Lune, il ne s'est rien passé de considerable entre les François & les Allemans. Cependant ceux qui se piquent d'être versez dans les afaires de la guerre, se mocquent de la mauvaise conduite de l'Archiduc Leopold, lequel aprés avoir renfermé les François dans des défilez d'où ils ne pouvoient sortir qu'à la file, a laissé échaper cette occasion de les tailler en pieces, en diferant jusques au lendemain une victoire qui n'étoit que trop certaine, & cela parce que ses troupes étoient, disoit-il, fatiguées. Turenne n'a point perdu de tems, a fait passer les défilez durant la nuit, & est venu à Philisbourg.

On parle fort de la bévûë de ce General, & l'on dit que s'il avoit sçû profiter de son avantage, il auroit non seulement défait l'armée Françoise, mais que fondant sur les Suedois avec toutes les forces

1645. de l'Empire il les auroit vrai-semblablement batus & mis fin par consequent à la guerre. Ainsi il semble que la Providence, dont les secrets sont impenetrables, ait voulu aveugler les Allemans, & reserver ces deux puissantes Nations pour en faire à l'avenir le fleau de l'Empire.

Adieu, illustre dépositaire de l'éternelle Monarchie, & sois bien persuadé que quand je jure solemnellement par le mont de Sinai, & par la dixiéme nuit de la Lune, j'adore ta verta & ta sagesse consommée, qui ne te manquent jamais au besoin.

LETTRE LXXXII.

A un Medecin de Constantinople.

D'un Aveugle qui discernoit les couleurs par l'attouchement : D'un autre qui gravoit parfaitement bien. Du muet Saqueda, & d'un sourd qui comprenoit ce qu'on lui disoit par le mouvement des levres.

JE suis las d'écrire aux Grands de la sublime Porte des nouvelles de combats & de sieges ; & je sçai de plus que tu ne t'embarasses gueres de ce qui se passe chez les Etrangers ; sans compter que je n'ai pour l'heure rien d'important à écrire. Je veux donc t'apprendre aujourd'hui quelque chose de plus conforme à tes études & à ton genie.

Il y a en cette Ville un homme qui n'est point né aveugle, mais qui a perdu la vûë par accident. Il semble que la nature ait voulu dédommager cet homme de la perte de ses yeux, en lui donnant un attouchement exquis. On diroit qu'il a des yeux au bout des doigts, car il distingue en touchant des choses qui ne peuvent se distinguer que par la

vûë. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de fourbe, 1645.
& que cet homme veritablement aveugle ne fait point ſemblant de l'être pour aveugler ceux qui ne le ſont pas. Je l'ai vû le viſage envelopé d'une nape: Enſuite dequoi on a expoſé devant lui ſur une table divers échantillons de ſoie de Levant de diferentes couleurs. Il les a touchez avec attention, & nous a dit au juſte la couleur de chacun. Moi qui n'ai jamais trop donné dans les préjugez extraordinaires, ſoupçonnant que la fineſſe du linge dont il avoit la tête envelopée, ne lui laiſſât entrevoir la diference des couleurs, ou que quelqu'un des ſpectateurs ne les lui indiquât par des ſignes dont on auroit pû convenir à l'avance, je fis retirer tout le monde, à la reſerve d'un ſavant Dervis qui étoit de mes intimes amis. Nous lui envelopâmes la tête d'un gros manteau de velours, qui lui décendoit juſqu'au milieu du corps, & qui paſſoit tout autour, ſans lui laiſſer rien de libre que les bras. Je pris enſuite des morceaux de ſoie aſſez petits pour pouvoir les cacher dans la paume de la main; je les lui preſentai à la hauteur du menton, & de maniere qu'il n'auroit ſçû les voir quand même il auroit eu l'uſage de ſes yeux, & aprés les avoir touchez il ne ſe trompa pas de la moindre choſe à diſcerner ces diferentes couleurs. Nous changeâmes l'ordre des morceaux de ſoie, & nous lui donnâmes le même échantillon quatre ou cinq fois de ſuite. Mais il ne l'avoit pas plûtôt touché, qu'il nous diſoit incontinent que c'étoit la même couleur.

Je t'avouë, cher Ami, qu'une experience ſi peu commune me donna tout enſemble du plaiſir & de l'admiration. Cela me fit conclure que la nature n'eſt point avare de ſes dons, mais que quand elle refuſe quelqu'un des ſens defectueux, elle ſupplée à ce defaut par la délicateſſe d'un autre. Nous demandâmes à l'aveugle comment il pouvoit ainſi diſtinguer une couleur de l'autre ſans le ſe-

1645. cours de ses yeux. Il ne pût nous dire la maniere particuliere de cette diferente sensation, & nous répondit en general, qu'il sentoit la même difference entre de la soie rouge & noire, qu'il remarquoit autrefois lorsqu'il avoit l'usage de la vûë, entre de la soie de Perse, & du linge fin d'Europe, qu'on trouve, comme tu sais, aussi differens quand on les touche, que le papier & le velin.

Toi qui penetre tous les jours dans les facultez du corps humain, peux mieux juger que personne, si la délicatesse de cet homme consiste dans la finesse de sa peau, dans la subtilité de ses esprits, ou dans une vertu extraordinaire, puissante & délicate de l'ame, ou si tout cela ensemble y contribuë.

Le Dervis qui étoit avec moi ne parut pas grand admirateur des qualitez de l'aveugle. Il me dit qu'il y avoit environ vingt ans qu'étant en voyage il avoit vû à Florence un Statuaire aveugle qui entreprit de copier une Statuë qui étoit dans l'Eglise Cathedrale de cette ville. Il en vint à bout, & le fit si heureusement, qu'on ne pouvoit distinguer son ouvrage d'avec l'original, que par la diference des materiaux, celui-ci étant d'albâtre, & l'autre d'une terre blanche & mole, qu'il paîtrit & forma de ses doigts, dont il touchoit continuellement l'autre, de maniere qu'il en exprima jusques aux moindres lineamens.

A la verité quand je vins à faire reflexion sur nos Muets, & à considerer avec quelle prodigieuse sagacité ils conçoivent des paroles qu'ils n'ont jamais entenduës auparavant, je ne fus plus surpris de ce que j'avois vû faire à l'aveugle, ou de ce qu'avoit dit le Dervis de son Statuaire. Je me souviens que du tems d'Amurath il y avoit un Muet auquel le Sultan prenoit un plaisir infini. Outre plusieurs gestes & tours agreables qu'il faisoit pour divertir le Prince, le Sultan s'en servoit sou-

vent de Secretaire, & l'employoit à écrire des 1645.
lettres aux Baſſas & autres, à meſure qu'il les lui dictoit par ſignes. Quoiqu'il ne pût recevoir le ſon des paroles, ni rien dire d'articulé, je lui ai vû copier tout un chapitre de l'Alcoran, compoſé de cent ſoixante verſets, & en auſſi beau caractere que le plus celebre Ecrivain de l'Empire eut pû faire, & quand il avoit achevé, il expliquoit ce qu'il avoit écrit, & le faiſoit par des ſignes qui montroient évidemment, qu'il entendoit l'Alcoran en perfection.

Ce ſont veritablement des dons rares, mon cher ami; cependant ſi tous les Muets étoient élevez avec autant de diligence & de ſoin que le fut Saqueda (car c'eſt ainſi que ſe nommoit celui dont je viens de parler) il n'eſt pas impoſſible qu'ils parvinſſent à une plus grande perfection. J'ai entendu dire que ſon Gouverneur, l'un des plus ſavans hommes d'Arabie, employa vingt ans à lui apprendre à lire, à entendre, & à écrire de cette maniere.

Cela me fait reſſouvenir d'un homme élevé dans la Religion Mahometane, mais qui ayant été fait eſclave par les François, embraſſa le Chriſtianiſme, non pas de cœur, mais exterieurement. La premiere fois que je vins à Paris, je me trouvai par haſard en ſa compagnie, & apprenant qu'il étoit Afriquain, je voulus lui faire quelques queſtions. Mais s'étant trouvé muet, je n'eus preſque plus d'eſperance d'entrer en converſation avec cet homme, juſqu'à ce que j'euſſe remarqué qu'il remuoit les levres, & qu'il ouvroit la bouche comme une perſonne qui parle. Je lui preſentai une plume, de l'ancre, du papier, & lui fis ſigne que je ſerois bien aiſe de ſavoir par écrit ce qu'il penſoit. Il prit la plume, l'ancre, & le papier, & écrivit en More, qu'il y avoit dix-huit ans qu'il étoit ſourd & muet. J'appris en même-tems le lieu de ſa naiſſance, & par quelle avanture il

1645. étoit venu à Paris. Je pris la plume, & lui témoignai en la même langue que son malheur me faisoit compassion. Quand il vit que j'entendois le More, il écrivit encore, & me donna à entendre, que si j'ouvrois bien la bouche en prononçant chaque sillabe, il entendroit ce que je voudrois lui dire par le mouvement de mes levres & de ma langue. Je trouvai qu'il disoit vrai, & je n'en fus pas peu surpris, aprés qu'il eût écrit ce que j'avois dit. Nous eûmes ensemble de frequentes conversations, & enfin je le fis échaper parmi la suite d'un Chiaoux qui s'en retournoit d'ici à Constantinople.

Je prie le sage Createur de la nature, le reformateur des defauts des hommes, ou de nous continuër l'usage de nos sens, ou de suppléer au defaut des sens par les rares qualitez de l'esprit.

LETTRE LXXXIII.

A Useph, Bassa.

Il le felicite sur sa nouvelle dignité; l'informe de la dissolution de la Diette de Francfort, & des propositions de mariage que le Roi de Pologne avoit fait faire à la Reine de Suede.

SI tu me dis que je ne songe pas à satisfaire à mon devoir, de ne t'avoir pas plûtôt felicité de ta nouvelle dignité, & que j'ai oublié les bons ofices que nous nous sommes mutuellement rendus dans le Serrail, je te répondrai que j'ai des obligations infinies, non seulement à toi, mais aussi à plusieurs autres de mes amis à la Porte, & qu'il m'est impossible de m'acquitter des engagemens où je suis à cet égard. Quant à la nouvelle dignité à la-

quelle le Sultan t'a élevé, il n'y a préciſément que 1645
quatorze jours que j'en ai reçû la premiere nouvelle. J'oſe te dire qu'il n'y a perſonne de tes amis, ni de ceux qui ſont ſous ta dépendance, qui ait eu plus de joie de te voir élevé par nôtre trés-auguſte Empereur, que j'en ai ſenti en liſant ta lettre qui m'a fait paſſer cette agreable nouvelle.

Dieu te donne une longue vie, & te faſſe joüir long-tems des avantages dont la fortune t'a liberalement favoriſé. Cependant je te conſeille d'en joüir de maniere, que tu n'oublies pas qu'il te faut mourir. Que la hauteur de ton élevation ne te rende ni fier ni entêté. Quand tu te verras environné d'une foule de ſuplians qui te rendront des honneurs fort approchans de l'adoration, qu'il te ſouvienne que la mort te traitera comme les plus vils eſclaves. C'eſt pour cela que les Philoſophes anciens travailloient avec empreſſement à faire des remontrances de cette nature à leurs Rois & Princes, & j'eſpere auſſi que tu ne prendras pas en mauvaiſe part le ſalutaire conſeil que je prens la liberté de te donner, puiſque je le fais avec une afection veritablement ſincere. Si tu prête l'oreille aux flateurs, ils te prendront par leurs beaux diſcours, & lorſque tu ſeras ſur les bords du précipice, ils voudront te faire accroire que tu n'as rien à craindre, quoiqu'ils ſachent bien que ta chûte eſt inévitable ſi tu fais ſeulement un pas-de plus. Iis ſe feliciteront, & ſe feront honneur d'avoir ſi habilement fait réüſſir leur malice, & tu te verras bafoüé & méprisé par les mêmes gens qui te ragardoient il n'y a pas long-tems comme leur idole.

Le poſte éminent auquel tu as été élevé, requiert que tu te trouve ſouvent au ſouverain Divan; & afin que tu n'y ſois pas ſeulement pour écouter les conſeils que les autres y donnent, mais que tu puiſſes auſſi te mettre au rang de

1645. ceux qui se font remarquer par leurs discours, ou par les relations qu'ils font des évenemens étrangers, je veux t'entretenir d'afaires arrivées en Europe depuis le commencement de cette année, dequoi les autres Bassas ne savent peut-être rien.

La Diette de Francfort qui avoit duré trois ans, se separa le douziéme de la quatriéme Lune. Cette separation peut n'être pas inconnuë à la Porte, mais je doute qu'on en sache la raison. Il y a en Allemagne une sorte de Chrétiens qu'on nomme Evangeliques. Ces Chrétiens sont opposez à l'Eglise Romaine soit pour l'Ecclesiastique, soit pour le civil, & les Ducs de Saxe & de Brandebourg épousent leurs interêts. Ce fut par complaisance pour ceux-ci qu'on convoqua une assemblée à Osnabrug; mais l'Empereur & les Catholiques vouloient ou qu'on continuât celle de Francfort, ou qu'on la transferât à Munster. Pendant que les parties contestoient, & que chacun tâchoit de parvenir à ses fins, le Deputé du Duc de Baviere fatigué de ces ennuyeux retardemens, partit de Francfort, & fut suivi de tous les autres Députez. Tu peux dire à coup sûr que c'est-là le veritable sujet de la separation de cette Diette.

Les dificultez que les Infidéles firent naître au commencement de l'année sur les sauf-conduits, sur les qualitez, sur la priorité des rangs, & sur plusieurs autres pointilles, furent cause qu'on ne conclut rien au sujet de la paix, qui étoit la principale cause de cette Assemblée. C'est un ridicule entêtement dont il n'y a que les seuls Nazariens qui soient capables. Ils employent tout le tems & toute leur adresse à regler le ceremoniel, qui, comme tu sais, n'est qu'une pure chimere.

Le bruit court ici, & la chose paroît assez vraisemblable, que le Roi de Pologne fait negocier avec empressement pour se marier à la Reine Christine de Suede. Il semble qu'il n'a point eu de réponse positive, & qu'il n'y a encore rien de fait,

La Reine de Pologne dépêcha un Ambassadeur la 1648.
seconde Lune de cette année, pour notifier au Roi de Pologne qu'elle avoit pris le Gouvernement de ses Etats. Durant le sejour que ce Ministre fit à la Cour de Pologne, le Roi ne manqua pas de le faire sonder au sujet de ce mariage. On lui representa que ce seroit un bon moyen d'unir les deux Royaumes par une alliance ferme & durable; que les Evangeliques en seroient mieux en Pologne; qu'Uladislas n'étoit pas beaucoup déchû de sa vigueur naturelle; que la Suede cependant pourroit se gouverner par le conseil. On fit plusieurs autres propositions pour obliger à donner les mains à cette affaire; & entr'autres choses je ne dois pas oublier qu'il fut representé, qu'il seroit aisé à deux puissantes Couronnes unies, non seulement d'abaisser les Allemans, mais aussi d'arrêter les victorieuses armes de l'Empire Ottoman. Mais tout cela aboutit à rien, parce que cette sage Reine sentit que ce vieux Renard lui faisoit la Cour pour quelqu'autre dessein, & qu'en cas qu'il n'y eût point d'heritier d'un tel mariage, la Couronne de Suede pourroit tomber sous la dépendance d'une puissance étrangere.

Quoiqu'il en soit il est aisé de concevoir par là, que si les Polonois observent aujourd'hui le traité qu'ils ont fait avec la sublime Porte, c'est parce qu'ils ne se sentent pas assez puissans pour le rompre, & qu'ils n'attendent que l'occasion de faire une forte & solide ligue, capable de seconder les desseins qu'ils ont formé contre le premier trône de l'Univers, dont tu es une des principales colomnes.

Demeure ferme dans le poste où tu es, & que ni les orages de la guerre, ni les convulsions de l'Etat, qui sont les trop frequentes suites de la Paix, n'ebranlent jamais ta constance. Mais sur tout que les brigues ni la corruption ne donnent jamais aucune atteinte à ton integrité, qui

2645. est la base & le fondement de toutes les vertus.

Si tu suis ce conseil, Dieu & son saint Prophête te maintiendront dans tes hautes dignitez, tout le monde te respectera, ton Souverain t'élevera tout de nouveau, & j'aurai le plaisir de te voir avec le tems l'Atlas de l'Empire éternel.

LETTRE LXXXIV.

A Ochingi Cap Oglani Précepteur des Pages du Sultan au Serrail.

Il se plaint d'en avoir été calomnié.

IL y a une extrême diference entre ta lettre & celle de Shashim Ostham. Il est éloquent à reconnoître son crime, & tu fais l'Orateur pour te disculper du tien. Tu as pillé Demosthene & Ciceron, & les a dépoüillez de toutes leurs fleurs & figures de Rhetorique pour nous faire une foible & insipide excuse. Une pareille apologie artificieuse augmente ta faute au lieu de la diminuër. Elle auroit pû t'attirer les applaudissemens de l'Academie; mais elle est incapable de me faire satisfaction des outrages que j'ai reçûs de toi. J'ai sujet de les appeller ainsi, parce que tu as eu intention de me faire du mal, quoique tu n'y ayes pas réüssi. Il faut juger des injustices de cette nature par l'intention de celui qui les fait, & non par l'efet qu'elles produisent. Il seroit dificile de prévenir à mon desavantage les Ministres du Divan, & il ne seroit pas aisé de leur rendre suspect un homme qui leur a donné de solides preuves de sa fidélité.

Dis-moi au nom de Dieu & de Mahomet qui t'a obligé à me calomnier? En quoi ai-je merité que tu

me

me fisses une telle persecution ? Ce ne peut pas être 1645.
par un motif de vengeance, puisque je ne t'ai jamais donné sujet de te venger, à moins qu'il ne te reste encore quelque mal de cœur à cause que j'ai étudié dans les Academies, & qu'à mon retour de Palerme, tu ne pûs pas tenir contre moi en presence du Moufti, ni pour les langues, ni pour les sciences. Mais j'aimerois mieux croire charitablement, que les calomnies que tu as vomi contre moi sont plûtôt des éfets de ton ambition que de ton méchant cœur. Tu ne peux voir sans envie que j'aye l'honneur de servir le Grand Seigneur dans le poste où il m'a mis, & tu t'imagines être capable de remplir bien mieux que moi les devoirs de cette charge. Je ne dis rien de ta capacité, mais je croi que le meilleur est que chacun soit content de sa condition, puisque la destinée distribuë en ce monde les emplois par des raisons qu'il nous est impossible de penetrer.

Tu es Maître en langue Françoise; mais t'imagines-tu qu'il ne faille que cela pour bien remplir le poste où je suis ? Es-tu propre à suivre la Cour d'un Prince étranger, toi qui as de la peine à tenir ta langue à celle de ton Souverain naturel ? Il faut que tu apprenne encore le chef-d'œuvre d'un Courtisan, qui consiste à dissimuler même l'art necessaire de la dissimulation. Cela s'apelle, pour parler comme les Arabes, *porter voile sur voile*, ou comme disent les Italiens, *avoir un masque & l'apparence exterieure d'un visage naturel*. Bien loin d'avoir ce visage naturel, tu ne peux pas encore tirer comme il faut les traits les plus grossiers d'un visage contrefait.

Pour parler intelligiblement, si tu avois fait semblant d'être de mes amis, & qu'à la faveur de cette feinte amitié tu eusses disposé les Grands à donner dans tes contes, les loüanges empoisonnées que tu m'aurois données, auroient pû me perdre sans ressource. Mais d'aller comme tu as fait brusquement

1645. en besogne, & sans disposer les matieres à l'avance, tu as fait connoître tout à la fois & la foiblesse de ton jugement, & la violence de ta passion, & tu as donné sujet aux Ministres de croire qu'il y avoit dans tes accusations moins de verité que de dessein.

Je te conseille de ne songer desormais qu'à tes livres & à tes écoles, & de ne plus te mêler des afaires d'un homme qui s'occupe à étudier les hommes. Adieu.

LETTRE LXXXV.

Au premier Secretaire d'Etat.

Sur la prise de la Canée, & sur la Politique de Sultan Ibrahim.

C'Est avec une joie extrême que j'ai apris les nouvelles certaines de la prise de la Canée par les invincibles armes des Ottomans.

Je ne saurois m'empêcher d'avoüer qu'aussi-tôt que j'apris que Sultan Ibrahim avoit dessein de faire la guerre à la Republique de Venise, je prêtai volontiers l'oreille à des gens sages de la Cour de ce Prince, qui, aprés avoir remarqué qu'il s'abandonnoit aux plaisirs des femmes, conjecturoient delà, comme d'une indication ordinaire, qu'il ne feroit jamais paroître un esprit si Martial & si actif pour maintenir la gloire de l'Empire Ottoman. L'adresse avec laquelle il a sçû cacher ses desseins jusques au moment de l'execution, a jetté dans l'étonnement toutes les Cours de l'Europe. Cela est si vrai que le Cardinal Mazarin a dit aujourd'hui à la Reine Regente, qu'il étoit bien trompé si le Sultan Ibrahim n'étoit un second Junius Brutus, Neveu

de Tarquin, l'un des premiers Rois de Rome. Ce Brutus contrefit pendant quelques années le simple & l'idiot : Mais ensuite ayant secretement fait son parti, & mis le Peuple dans ses interêts, il changea la forme du Gouvernement pour parvenir à la Souveraineté, se fit créer Consul, & parut plus judicieux & plus politique que tous ses predecesseurs. 1645.

Quoique la comparaison du Cardinal soit disproportionnée à la grandeur du Souverain Empereur du monde, qu'on ne sauroit sans injure regarder comme inferieur en vertu, en sagesse, ou en puissance à aucun Prince de la terre : Cependant elle est juste en ce que le Sultan a sagement & à propos caché les sublimes parties dont un Prince Souverain puisse être revêtu. Par ce moyen il a tenu ses ennemis dans la securité & dans la negligence, jusques au moment qu'il a fait éclater tout à coup les talens les plus illustres & les plus exquis. Il a paru comme le Soleil aprés une éclipse ; son éclat subit a jetté le monde dans l'étonnement, & dans la surprise les ennemis de l'Empire Ottoman, endormis qu'ils étoient à l'ombre du mépris qu'ils avoient conçû pour la sacrée Majesté du plus grand des Monarques.

Veritablement, il a été un tems où j'ai cru que les Venitiens seroient en état de faire tête à la Flotte Ottomane, & de nous empêcher de faire à l'avenir de nouveaux progrez par Mer. Je m'attendois pour le moins qu'ils feroient fierement des entrepriſes sur les Iles de l'Archipel qu'ils entreroient dans l'Hellespont, qu'ils viendroient braver les Dardanelles, & que passant outre ils s'en iroient bloquer la Flote Ottomane dans la Propontide, ou qu'ils l'obligeroient à se refugier dans la Mer Euxine. Auroit-on pû croire autre chose si les Venitiens s'étoient préparez à la guerre ? Mais nôtre sage Empereur a gardé le secret qui est l'ame des grandes entrepriſes, a anticipé la crainte de ses ennemis, & s'est emparé de la proie pendant que

1645. ceux qui la gardoient étoient endormis.

Si les Princes & Etats Chrétiens avoient mis bas leurs vetilles & animositez particulieres, d'abord que les Venitiens leur eurent demandé secours, la guerre auroit pû être douteuse. Mais au lieu d'unir genereusement leurs forces pour la commune défense du Christianisme, ils commencerent à se diviser d'interêt & d'afection ; & cela sur les sujets du monde les plus frivoles, chacun voulant avoir les premiers postes de l'armée ; & ces pointilles allerent si loin, qu'elles ruïnerent le principal dessein. Le Pape se vid enfin forcé à lever les plus considerables secours auſquels les Venitiens devoient s'attendre : en éfet il joignit ses Galeres aux leurs, & fit embarquer à ses dépens mille hommes d'Infanterie.

C'est ainsi que la Providence divine se sert des divisions des Princes Chrétiens, pour agrandir l'Empire sacré des Musulmans, & pour étendre dans l'Occident les conquêtes des Ottomans.

LETTRE LXXXVI.

Au magnifique & redoutable Visir Azem.

Du retour du Duc d'Anguien à Paris. Il loüe la dureté des Generaux Ottomans, & parle d'une galanterie secrete du Cardinal Mazarin.

LA Reine de France a dispensé le Duc d'Anguien des fatigues de la guerre, & l'a fait revenir à la Cour. Cela marque l'indulgence qu'elle a pour ses Generaux. Ce Prince ayant été blessé au combat d'Allersheim, & négligé ses blessures, tomba peu de jours aprés dans une fievre violente. Il a couru

risque de perdre la vie, & s'est fait porter en litiere à Philisbourg. Sa santé n'a pas plûtôt été rétablie, qu'il a reçû ordre de retourner en France, & de laisser le commandement de l'armée au Maréchal de Turenne. 1648

On n'a jamais témoigné tant de tendresse aux invincibles Generaux de l'Empire Ottoman : Aussi la regarderoient-ils comme une disgrace, & non comme une faveur. Lorsqu'ils vont à la guerre ils ne traitent point sous main avec les Elemens pour les obliger à épargner leurs corps ; mais ils se resolvent à combatre non seulement leurs ennemis, mais aussi le froid, le chaud, la faim, la soif, & toutes les autres incommoditez ausquelles les gens de guerre sont sujets. Ils ne prennent d'autres armes pour se défendre des rigoureux frimats que l'Hiver fait sentir en Russie, ou pour se garentir des sables brûlans de la Perse, échaufez par les ardeurs d'un soleil d'Eté, qu'une ferme resolution, une patience à toute épreuve, & un esprit incapable de plier sous les plus terribles disgraces. Ils ne se fâchent jamais contre les armes de leurs ennemis, lorsqu'elles impriment sur leurs corps les marques d'un honneur qui durera beaucoup plus que la douleur de leurs blessures ; & les cicatrices dont ils sont couverts sont autant de caracteres inefaçables d'une immortelle réputation ; & d'une gloire qui ne finira jamais. Ils ne sont point avares de leur sang : Ils ont au contraire par maniere de dire une secrete joie que leurs ennemis en arrosent la terre, parce qu'ils croient qu'il en naîtra des lauriers qui les couronneront durant leur vie de triomphes & de gloire, & rendront leur memoire précieuse aux siecles suivans.

C'est ainsi, magnanime Visir, que les Heros des Musulmans, les colomnes du premier Empire de la terre, font éclater leur courage à braver le danger, à mépriser les blessures, & à ne daigner pas composer avec la Fortune pour être dispensez

1645 des fatigues, & exemptez de la mort. Ils savent que quand ils marchent contre les Infidéles, c'est pour défendre l'éternelle Unité. Delà vient qu'au lieu de chercher les moyens d'éviter le trépas, ils recherchent au contraire une mort aussi glorieuse, que celle qui les introduira d'abord dans le sein de nôtre saint Prophête, & les rendra participans des delices inexprimables du Jardin d'Eden. Ceux qui sont bien persuadez de cette verité, sont au dessus de toute crainte. Mais c'est tout autre chose des Infidéles, qui ne cessent de blasphémer contre l'Essence trés-pure qui ne peut soufrir de partage. Ils soûtiennent & sont persuadez qu'il y a plusieurs Dieux, & c'est ce qui fait qu'entre tant de Divinitez, ils ne savent à laquelle s'adresser & se confier dans le danger. La crainte de la mort est quelque chose d'afreux pour ceux qui n'ont d'esperance qu'en cette vie seulement, & qui ayant mille impuretez à se reprocher, renoncent cependant au seul & veritable moyen de s'en purifier. Non seulement ils sont dans l'erreur, (je parle des Princes & des Grands) mais ils y attirent méme une infinité de gens par leur pernicieux exemple, & leur font goûter du funeste fruit de l'arbre qui croît au milieu de l'Enfer.

On parle diversement de la conduite du Duc d'Anguien au combat d'Allersheim. Ses creatures élevent à outrance sa valeur & son experience ; & ses ennemis tâchent de diminuër sa réputation. Les uns disent que la Reine ne l'a rapellé que parce qu'elle n'est pas contente de lui ; & d'autres fondent son rapel sur les soins extraordinaires qu'elle prend de sa santé. Ceux qui veulent passer pour plus sages disent, que sa retraite a été volontaire, & solicitée par lui-même, ne voulant plus retenir sa commission pour faire plaisir au Cardinal Mazarin, qui lui avoit, a ce qu'on croit, fait donner cet émploi pour l'ôter de son chemin, & lui dérober le tems de tourner son aplication aux afaires domestiques de la

France. C'eſt-là ce que le Vulgaire dit à preſent. Il 1645
dira peut-être autre choſe avant que le Soleil ſe couche. Il s'occupe ſans ceſſe à décider des actions de ſes Superieurs, & à les cenſurer ; & il y en a peu qui croient que la langue leur ait été donnée pour ne pas s'en ſervir. La langue n'eſt qu'un petit membre qui fait ſouvent de grands maux par ſon activité. Un Ancien ne l'a pas bien dépeinte lorſqu'il l'a nommée un Démon : Auſſi ne ſommes-nous pas obligez de croire tout ce que les Philoſophes nous ont dit. Eſope a mieux caracteriſé la langue, quand il a dit qu'elle étoit *le meilleur & le pire de tous les membres.* Je ſuis quelquefois pluſieurs heures ſans parler. Ce n'eſt pas faute de compagnie, car on n'en manque pas en cette Ville ; ce n'eſt pas non plus parce que je ne ſai que dire, car il ne dépend que de moi de dire plus de choſes qu'on ne ſeroit bien aiſe d'en entendre ; mais c'eſt parce que je cherche les moyens de ſervir mon grand Maître ſans interruption. Tant parler énerve le jugement & diſſipe l'eſprit. De plus, en me tenant ainſi dans le ſilence en particulier, j'aprends à me taire en public, lorſque cela eſt neceſſaire pour parvenir aux fins que je me propoſe. Ce n'eſt pas à un homme de mon caractere d'être ouvert & babillard : Il ne doit s'occuper qu'à étudier les perſonnes & les tems, qu'à apprendre ce qu'il faut dire ou ne dire pas ; tantôt à dire beaucoup en peu de mots, tantôt à parler peu ou point du tout ; mais de parler toûjours avec tant de précaution, que ceux qui m'écoutent ne puiſſent jamais me voir tout à découvert, & de paroître pourtant en tout ce que je dis d'un cœur tout à fait franc & ouvert.

Je ſerois fâché que tu inferaſſes de ce que je viens de te dire, que j'ai quelque choſe de reſervé pour les Miniſtres du Divan, qui ſont des mines de ſcience & de ſageſſe, & qui peuvent aiſément démêler les mouvemens du cœur au travers des paroles les plus obſcures & les plus artificieuſes.

1645. Mais il m'eſt abſolument neceſſaire d'uſer en cette Cour de diſſimulation, & de faire ſouvent ſemblant d'ignorer ce que je ſai fort bien, afin qu'on ne croie pas que j'en ſache plus qu'on ne voudroit que j'en ſçûſſe. Je n'ai pas cependant jamais été aſſez indiſcret pour laiſſer échaper un ſecret qui m'avoit été confié. Cela m'a aquis la confiance de ceux qui ſont bien aiſes de faire part de ce qu'ils ſavent. Ils me regardent comme un homme droit ſur qui l'on peut compter. C'eſt par là que j'ai ſçû pluſieurs intrigues des Grands, & que je me ſuis rendu le Dépoſitaire des nouvelles de la Cour. Il ne ſe paſſe rien dans les chambres Royales & dans les apartemens les plus reculez & les plus ſecrets, qui ne vienne d'abord à ma connoiſſance.

C'eſt par-là que j'ai apris une galanterie du Cardinal Mazarin, qui n'eſt ſçûë que de peu de gens. Ce Miniſtre eſt d'aſſez bonne mine, & aſſez bien fait de taille. Il aime fort les femmes, mais ſes galanteries ſont ſi bien ménagées & ſecretes, que l'honneur de ſa charge n'en court aucun riſque. Il rendoit entr'autres de frequentes viſites à une certaine Comteſſe Doüairiere dont le Mari eſt mort depuis peu. Cela ne s'eſt pas fait ſi ſecrettement, qu'il ne ſe ſoit répandu ſourdement, qu'on avoit ſouvent vû ſortir un homme de la chambre de cette Dame; mais perſonne ne pouvoit dire qui c'étoit, parce que le Cardinal ſortoit déguiſé. Ce bruit parvint enfin aux oreilles de la Reine, qui ſe réſolut de démêler cette intrigue. Elle fit placer pour cet éfet des Gardes à bonne portée de la chambre de la Dame, qui donnoit dans une Galerie du Palais Royal, avec ordre de ſuivre le Galant juſques chez lui. Ce nouveau corps de garde ayant été poſé dés la nuit même, il arriva par bonheur que le Cardinal étant avec la Comteſſe, une de ſes filles qui étoit du ſecret, entendit des gens s'entreparlans de ſa Maîtreſſe. Cela la rendit plus attentive; & comme elle étoit en lieu

où elle ne pouvoit être vûë, elle eut le tems de se 1645.
bien servir de ses yeux, & découvrit enfin clairement que c'étoit des gens en embuscade qui vouloient savoir qui l'on avoit vû sortir de la chambre de la Comtesse. Elle alla incontinent donner avis de ce qui se passoit. Les Amans aprés avoir déliberé quelque tems sur les moyens de s'empêcher d'être découverts, convinrent enfin qu'il n'y avoit rien de meilleur que de se travestir, & que pour cet éfet la Comte prendroit l'habit de visite du Cardinal, & que le Cardinal prendroit les habits de la Comtesse; que l'Amante sortiroit à l'heure que l'Amant avoit acoûtumé de se retirer, & feroit une promenade dans les jardins: qu'en cas qu'on l'examinât elle diroit pour excuse qu'elle s'étoit ainsi travestie pour se mettre à couvert des entrepriſes de ceux qui n'auroient pas manqué de lui faire quelque incivilité la rencontrant ainsi seule de nuit, & qu'elle ne seroit pas plûtôt partie que le Cardinal sortiroit en habit de femme, & se tireroit d'afaire comme il pourroit. Ainsi fut résolu, ainsi fut fait. La Comtesse déguisée alla se promener dans les jardins, & pendant que les Espions la suivoient, le Cardinal se sauva chez un de ses intimes amis, Italien d'origine, & qui devoit sa fortune à la faveur de ce Ministre. Ce fut là qu'il quitta ses habits de femme, & en prit d'autres plus convenables à son sexe. La Comtesse s'étant promenée environ une demie heure, fut arrêtée par les Gardes, sous prétexte qu'elle avoit un mauvais dessein: Elle fut menée devant la Reine, & examinée. Elle se fit connoître, demanda pardon à sa Majesté & lui dit qu'elle avoit été obligée par devotion à se promener ainsi durant plusieurs matins; mais que si cela lui déplaisoit elle s'en tiendroit dispensée, & ne le feroit plus. La Reine parut satisfaite de cette réponse, & la renvoya. Ainsi les amours du Cardinal & de la Comtesse demeurerent secretes; & outre les parties interessées, il n'y a que trois personnes qui les sçachent, & je suis une des trois.

645. Tu vois illustre Ministre, que la réputation d'être secret m'a aquis la confiance d'un Favori du Cardinal; car je tiens le détail que je viens de te faire de l'Italien dont j'ai parlé, & chez qui le Prélat changea d'habit. Je ne desespere pas qu'en ménageant prudemment cette découverte, je ne penetre plus avant dans les intrigues de la Cour. Celui qui m'a fait cette relation n'a pas consideré qu'il me rendoit par là le Maître de sa Fortune, & qu'il ne seroit pas seur de me refuser toutes les instructions que je pourrois à l'avenir exiger de lui. Il m'a donné une clef avec laquelle je puis ouvrir son cœur quand je voudrai.

Je n'ai pas besoin de me servir de l'avantage pour tirer de lui de nouveaux avis, & de le menacer de publier ceux qu'il m'a déja donnez. J'ai un moyen plus subtil & plus utile pour le confesser, sans l'insulter avec tant d'ingratitude. Je n'ai qu'à faire l'homme de bien, & à lui parler d'une maniere un peu circonstanciée des choses que je soupçonne, sur la certitude desquelles neanmoins je n'aurois osé compter s'il ne m'avoit confirmé dans mes soupçons; & à lui proteſter en même tems que je n'ajoute point de foi aux prétendus raports qui m'en sont faits. Si je suis assez heureux pour rendre au Grand Seigneur quelque service considerable à la faveur de cette liaison, je ferai ce que je me suis proposé de faire, & je ne me repentirai pas de ma fourbe.

Je te saluë, souverain Bassa, dans la posture la plus humble où peut être une personne qui adore, & le ventre à terre, à la consideration de ta Grandeur. Je prie Dieu qu'il te fasse la grace de vivre heureusement, & de mourir dans ton lit.

LETTRE LXXXVII.

A Geri Boinou, Eunuque blanc.

Pour le remercier de lui avoir donné avis de ce qui se passoit contre lui dans le Serrail.

TU me donnes de grandes preuves de l'amitié & 1645.
de l'afection que tu as pour moi, en m'avertissant sincerement de ce qu'on dit de moi dans le Serrail. Je n'espere pas être exempt de reprehension, & bien loin de me décourager par les médisances de certaines gens, c'est au contraire une nouvelle consolation pour moi, parce que je le regarde comme une marque assûrée de mon innocence qu'on tâche de calomnier & de flétrir. Je ne desire point que le proverbe des Arabes qui disent, *que celui dont tout le monde parle bien, ne mérite pas une bonne parole de personne*, se confirme à mon égard. Je crains d'être populaire à ce prix-là, & j'aime mieux m'attirer la médisance des envieux, en faisant constamment mon devoir, que de donner lieu aux complices des flateurs en favorisant la sedition. Tu sais quelle raison j'ai de dire ceci, & nous n'avons point de besoin d'interpréte. Quoique l'Eunuque blanc ait retracté ses calomnies, cela n'empêche pas qu'il n'y en ait d'autres qui persistent dans leur malice, & le Gouverneur des Pages aura bien de la peine à se tirer de ce nombre avec toute sa Rhetorique.

J'ai reçû leurs Apologies, & j'y ai même répondu. Je souhaite qu'ils se corrigent de ce vice, non pas tant à cause de moi qui suis à l'épreuve de leurs accusations, que pour l'amour d'eux-mêmes; car le mal qu'ils ont voulu me faire retombe principa-

1645 lement sur eux. Miserable est celui qui persecute son prochain.

Celui qui est misericordieux & bon, qui a separé la lumiere du jour des tenebres de la nuit, te mette à couvert toi & moi de la malice de nos ennemis cachez, & nous garentisse des enchantemens des Sorciers, & de ceux qui soufflent trois fois sur le nœud du triple cordon.

LETTRE LXXXVIII.

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur.

L'Electeur de Saxe amoureux d'une Dame Suedoise qu'il avoit vûë armée. Traité conclu par ce moyen d'une maniere assez bizarre entre lui & le General Coningsmark.

TU riras de l'hipocrisie & de l'extravagance des Nazariens, quand tu sauras le traité qui fut conclu le vingt-sept de la huitiéme Lune entre l'Electeur de Saxe & Coningsmark, l'un des Generaux des Suedois.

Les Suedois avoient tant fait auprés du fils de l'Electeur, qu'ils l'avoient obligé à se rendre Mediateur d'une Tréve, mais le vieux Duc son pere n'en voulut point entendre parler, jusqu'à ce que Torstenson eut donné ordre à l'Armée Suedoise, qu'il commandoit en ces quartiers-là, de fatiguer les Sujets de l'Electeur, & d'en exiger des taxes & des contributions excessives & déraisonnables, & de ravager tous les païs qui sont aux environs de Dresde en cas qu'ils refusassent de payer ce qu'on leur demandoit. Pour cet éfet les Suedois prirent un Château qui commandoit une grande étenduë de

prez & de champs de blé. Ils brûlerent le grain sur 1645
la place, emmenerent les Païsans prisonniers, & ruïnerent plusieurs Bourgs & Villages ; ce qu'ils ne firent pas neanmoins sans quelque perte. Les Saxons les chargerent une nuit pendant qu'ils dormoient en asſûrance, en tuërent six-vingts, & firent plus de trois cens prisonniers. Ceux qui demeurerent en possession du Château ne furent pas plus heureux, puisque quelques jours aprés ils furent contraints de rendre leur nouvelle conquête. Cinq Enseignes & cent cinquante Suedois furent faits prisonniers, & conduits en triomphe à Dresde.

On auroit crû que ces progrés auroient confirmé l'Electeur dans l'éloignement où il étoit déja d'entrer en traité, & l'auroient obligé à poursuivre sa bonne fortune, principalement dans un tems où il ne pouvoit traiter séparément avec les Suedois sans donner de violens soupçons contre lui à l'assemblée des Députez. Mais comme le bon homme radotoit, il accorda aux charmantes sollicitations d'une belle femme, ce que ni les prieres reïterées de son fils, ni les ravages continuels que le General Coningsmark faisoit dans ses Etats, n'en avoient pû obtenir.

Le Fils de l'Electeur étant fort dans l'interêt des Suedois, & voyant que la bonne volonté qu'il avoit d'obliger ses nouveaux amis étoit tout à fait inutile il fut convenu entre lui & Coningsmark qu'il porteroit au moins l'Electeur son Pere à consentir à une Tréve de peu de jours : Que durant cette cessation d'armes le Fils inviteroit le Pere à un festin où Coningsmark devoit être avec quelques-uns des principaux de l'armée Suedoise. Tout cela réüssit à souhait. Le bon homme consentit à la cessation d'armes & invita Coningsmark au banquet de son Fils. La civilité d'Allemagne, & pour dire la verité celle de tous les païs Septentrionaux, consiste beaucoup à boire avec excés. Ceux qui peuvent le plus boire sans alterer leur santé, passent pour les plus polis. C'est ce qu'on appelle boire comme un Allemand.

1645. Le Fils avoit fait provision de quantité de ces vins qui croissent sur les bords du Rhin, & qui passent pour les plus sains & les plus délicieux de tous ces païs-là. Il n'est pas necessaire de raconter par le menu les premieres honnêtetez qu'ils se firent : Il suffit de dire que les uns & les autres tâcherent à l'envi de se surpasser en civilitez. Ils attaquerent la bouteille à la maniere du païs, c'est à dire sans façon & avec un air riant. Au milieu des rasades, & dans un tems où le vieux Duc avoit déja le cœur joyeux à la faveur du jus de la grape, il entra un personnage bien fait, & tout armé. Aprés avoir rendu ses devoirs à la Compagnie, il donna une lettre qu'il avoit au General Coningsmark. Cela étant fait l'Etranger fut invité par le fils de l'Electeur à se mettre à table avec les autres. C'étoit lui qui faisoit la fête, & il n'y avoit que lui, Coningsmark & l'Etranger, qui eussent connoissance de l'intrigue.

L'Etranger ayant quitté son casque (car comme c'étoit le jour le plus chaud de l'Eté, tout le monde étoit nud-tête) fit voir un visage & des cheveux qui le firent prendre peu s'en falut pour une de ces Nimphes décrites par les Poëtes & par les Peintres.

Le Duc ne pouvoit pas détourner ses yeux de cette surprenante beauté, ni fixer ses pensées distraites. Tantôt il s'imaginoit que c'étoit Ganimede qui avoit perdu les bonnes graces de Jupiter ; mais on n'avoit jamais vû Ganimede armé : tantôt il le prenoit pour Adonis, tantôt pour le Pirame des Babiloniens, tantôt pour l'Atis des Indiens. Il parcourut enfin tous les celebres jeunes hommes de l'Orient, pour assortir la beauté de cet illustre Etranger. Pendant qu'il bûvoit & regardoit, son fils & Coningsmarc étoient ravis de le voir ainsi mordre à l'apât. Aprés avoir ruminé sur nôtre Sexe il passa aux femmes. Se ressouvenant qu'il s'étoit donné des batailles entre les Suedois & les Allemans, où diverses Dames s'étant travesties, & ayant pris les armes s'étoient mises en campagne avec le General Tor-

ſtenſon, il conclut incontinent que cet Etranger ne 1645
pouvoit être qu'une de ces belles femmes Suedoiſes.

Cette reflexion jetta le vieux Duc dans un plaiſant accés de raillerie, & lui inſpira quelque paſſion pour cette aimable Heroïne. Elle avoit en tout des agrémens ſi peu communs, que le cœur de l'Electeur en demeura charmé. Les femmes de ce païs-là ne ſont pas ſi ſcrupuleuſes à parler aux hommes, que celles de l'Orient; & c'eſt un grand point d'éducation d'ajuſter leurs petites manieres de vivre, de ſorte qu'elles ne paroiſſent ni trop ouvertes, ni trop reſervées. C'étoit le fort de nôtre Heroïne. Elle ſçût faire le perſonnage de fille & de Soldat avec tant d'égalité & de juſteſſe, que l'on ne fit point de tort à l'autre. En un mot elle ſatisfit à tout galamment & avec honneur.

Le lendemain du banquet le fils de l'Electeur renouvella ſa mediation. Le bon homme parut froid, auſſi n'occupoit-il ſon eſprit qu'à ſonger à ſa belle ennemie.

Pour ne pas te tenir plus long-tems en ſuſpens ſur le dénouëment de cette afaire, je te dirai que le bon homme devint ſi fort amoureux de cette jeune Amazone, qu'il ne voulut jamais rien faire qu'à ſa conſideration, & qu'il ne fut pas capable de lui rien refuſer. Par cet artifice ils firent ce qu'ils vouloient, & aprés quatorze jours de conference le traité fut enfin conclu. Je t'en envoye une copie pour te divertir aux dépens des Infidéles. La voici.

1. Qu'il ſeroit permis au Duc de garder à l'Empereur la fidélité qu'il lui doit, mais qu'il ne ſeroit point obligé à rien de contraire aux interêts de l'Empire.

2. Qu'il ne prêteroit à l'Empereur que trois Regimens de Cavalerie, & qu'il ne ſouffriroit pas qu'il levât des troupes dans ſes Etats.

3. Que les Suedois paſſeroient & repaſſeroient

1645. sûrement par la Saxe, pourvû qu'ils n'approchassent qu'à trois mille de Dresde.

» 4. Que le commerce seroit libre par terre & par eau entre les Saxons & les Suedois.

» 5. Qu'au bout de trois mois on seroit obligé de déclarer de part & d'autre si l'on vouloit prolonger la Tréve.

» 6. Que l'Electeur rentreroit en joüissance de ses revenus, à la reserve de ceux qu'il tiroit de Leipsic : Qu'il payeroit aux Suedois onze mille Risdalles par mois, & une certaine quantité de grain.

» 7. Que l'Electeur ne feroit rien qui pût traverser le siege de Magdebourg.

Ce Traité parut d'abord aussi favorable aux Saxons qu'aux Suedois ; mais au fond les derniers ne le firent que pour couvrir des desseins plus importans qu'ils avoient méditez. Il falloit commencer par détacher le Saxon du parti de l'Empereur ; car alors les Suedois pouvoient se répandre dans l'Allemagne, sans craindre d'être fatiguez par les Saxons qu'ils laissoient derriere.

Pour moi je ne conçois pas qu'elle a été la politique & la bonne foi de l'Electeur en signant ces articles ; & je ne comprens pas non plus comment il peut accorder le premier article avec les autres. Donner des Passe-ports aux ennemis de son Souverain, & les recevoir dans ses Etats : S'obliger à ne le secourir qu'avec autant de forces que ses ennemis jugeront à propos ; empêcher qu'il ne leve des Troupes dans ses Etats : Etre dépoüillé de ses revenus, & s'obliger de plus bonnement à payer un tribut tous les mois : n'avoir pas la liberté de secourir une des principales Places de sa dépendance que les Suedois tenoient alors assiegée, c'est une nouvelle methode de garder à un Souverain la fidélité qu'on lui doit, ou d'être prudent pour ses propres interêts.

Mais les femmes & le vin font faire des faux 1645.
pas à l'homme, comme disent les Arabes. Le vieux Electeur est heureux d'avoir un fils de si grande esperance, un fils qui n'a point eu honte de servir de Maquereau à son Pere, afin de le livrer par ce moyen à ses mortels ennemis. Que les Chrétiens continuënt à se traiter mutuellement en traîtres & en faussaires, pendant que tout bon Musulman se prosterne trois fois le jour, & demande par ses prieres avec un cœur entier & droit, la consommation du tems, où Dieu a résolu de mettre fin aux Monarchies des Infidéles; & de les réduire toutes à la foi & à l'obeïssance de nôtre sainte Loi.

Je souhaiterois que quelqu'un de mes amis voulut m'envoyer une relation de ce qui se passe en Orient. Il y a plusieurs mois que je n'apprens rien d'important d'Asie Pendant que je demeure parmi les incirconcis, je puis presque me regarder comme un homme qui n'a plus de part aux soins de la Providence éternelle.

Songe quelquefois à moi, & si tu ne peux me soulager dans ma mélancolie, plains au moins un homme que tous les honneurs & tous les plaisirs de l'Occident ne seroient pas capables de réjoüir, tant qu'il croira avoir sujet de craindre que ses amis de Constantinople l'ont oublié.

LETTRE LXXXIX.

A Mahummed Hogia, Dervis, Hermite, habitant de la sacrée Caverne qui est au pied du Mont Uriel dans l'Arabie heureuse.

Il loüe ses abstinences, & le bonheur de la vie solitaire, & parle de la benediction que l'Ange Gabriël prononça sur cette Caverne.

1645. LA memoire que j'ai de toi est comme la rosée du soir, ou comme les vents frais de minuit en Afrique, aprés les chaleurs brûlantes d'un jour d'Eté, où ni les arbres, ni les maisons, ni les plus hautes montagnes ne font point d'ombre. Tels sont les emplois politiques qui tiennent l'esprit dans un mouvement aussi continuel que celui que les Philosophes regardent comme la cause de la chaleur. Tel est aussi le rafraîchissement que je trouve à penser en toi, de qui l'ame est un sejour de tranquilité, & un magasin de temperance & de toute sorte de vertus. C'est là où je me retire pour me délasser des fatigues des afaires du monde. Pardonne à un pauvre Esclave qui ose t'aprocher, qui n'est pas assez heureux pour pouvoir te visiter autrement que par lettres, & qui seroit le plus miserable des hommes s'il étoit dépoüillé de cet avantage.

Depuis que j'ai eu l'honneur de baiser la poussiere de tes pieds dans ta sacrée retraite, j'ai été rempli d'amour & d'admiration pour ta sainteté. Heureux & trois fois heureux sont les Bergers du voisinage qui font paître leurs troupeaux sous ta favorable protection. Les Lions, & les Tigres

n'oſent violer cet aſile, ni courre aprés la proie 1647
dans ces prairies conſacrées par ta preſence. Nôtre ſaint Prophête a beni le premier cette riche valée émaillée de mille & mille fleurs, & l'a miſe à couvert pour toûjours de la violence & de la rapine : Et comme tu as herité de ſon eſprit auſſi-bien que de ſon habitation, il ſemble que tu multiplies aujourd'hui par tes prieres & par tes abſtinences les avantages de ce délicieux terroir. Ce fut dans cette ſainte Caverne que l'Ambaſſadeur de Dieu jeûna durant trois mois ; & tu y vis dans une abſtinence continuelle. Lors qu'en priant tu leves tes venerables mains au Ciel, les ennemis de nôtre ſainte Loi ſont ſaiſis de crainte & de tremblement. Tu es l'Ange Gardien de l'Empire Ottoman. Ton corps attenué par un jeûne de vingt ans s'eſt rendu preſqu'auſſi ſaint & auſſi pur que les intelligences immortelles. Tu t'es preſque naturaliſé parmi les Saints. Ni les bêtes de la terre, ni les oiſeaux de l'air, ni les poiſſons de la mer, ne ſauroient te reprocher leur ſang. Ta table n'a jamais fumé d'animaux friands égorgez. Chaque arbre te fournit dequoi faire un banquet, & les prairies te regalent de mille délicateſſes. Tu te deſalteres des eaux des courans plus claires que le criſtal, & quand tu te trouves diſpoſé à faire feſtin, le mouton d'Arabie te fournit du Nectar. C'eſt ainſi qu'en ſage voyageur tu t'accoûtume à l'avance aux alimens du païs où tu vas, & que tu vis ſur la terre comme on fait en Paradis.

Tu n'as point de part à la corruption du ſiecle : Ta cellule eſt un préſervatif contre les vices des autres hommes, pendant que ton incomparable humilité te défend contre tes propres vertus. Tu n'es point enflé de tes ſublimes perfections. L'orgüeil eſt un ſerpent qui infecte d'ordinaire les plus belles qualitez ; mais c'eſt un ſerpent que tu as écraſé dans ſa coquille.

1645. Ce fut dans cette solitude que Dieu ouvrit le cœur de l'Envoyé de Dieu, & en chassa la pepiniere du Diable. Quand Mahomet se réveilla (car cela se fit pendant qu'il étoit en extase) il dit, je suis un vermisseau. L'Ange Gabriël voyant son humilité, le benit sur le champ, & assûra que tous ceux qui habiteroient dans cette Caverne seroient bons comme Abraham, chastes comme Joseph, & moderez comme Ismaël. Tu as éprouvé l'éfet de cette promesse.

Tu joüis dans ta retraite d'une autre felicité : Tu es exempt de soins & d'inquietudes : Tu te repose du bien public sur la conduite de ton Souverain, & de ton particulier sur la protection de la Providence, sans t'inquiter de l'un, & te tourmenter de l'autre. Si l'on est bien ou mal auprés du Sultan, si l'on parvient au Gouvernement par son merite, ou par son argent ; s'il est plus avantageux de demeurer dans le Serrail, ou d'être fait Bassa d'Egipte, tout cela sont des soins qui ne t'inquietent jamais. Assis dans cet asile de la paix, tu déplore l'état de ceux que l'ambition & le desir de gloire entrainent dans les tracas de la guerre. Tu regarde d'un œil de compassion l'incommode foule qu'on voit à la suite des Grands, & tu ne peux voir sans pitié les peines & les fatigues qu'ils ont le jour & la nuit, les mouvemens continuels de leur esprit toûjours occupé à penser ou à agir ; leurs corps macerez, & leurs ames inquietes ; & pourquoi tout cela ? pour courir avec empressement aprés une ombre, & pour tâcher d'attraper une poignée de vent, ou pour s'assûrer d'un prétendu bien, aussi vain que la vanité même, & qui comme ces bouteilles qui se forment sur la surface de l'eau, s'évanoüit aussitôt qu'on le touche. Tu te travailles cependant à te remplir l'esprit de solides connoissances, & à amasser des richesses qui ne te seront jamais ravies, car les biens de l'ame sont des biens qu'elle emporte en l'autre monde.

Je souhaite souvent d'être avec toi ; & la memoi- 1645
re du plaisir que j'ai pris autrefois à ta conversation, ne peut être éfacée par la distance du tems & du lieu. Plus je suis éloigné de toi, plus je desire ardemment de te voir. Mais il y a dans ces innocens desirs mêmes une mortification necessaire ; car nous ne sommes pas nez pour nous-mêmes, mais pour nous accommoder aux misterieuses fins de la destinée. Mon devoir est de servir le Grand Seigneur en ce lieu, où je tâche de remplir les devoirs d'un fidéle esclave & d'un bon Musulman. Si je manque au premier chef, mon grand Maître me punira ; & si je manque au second, Dieu & son Prophête s'en vengeront. J'espere cependant qu'on ne regardera pas chacune de mes foiblesses comme un crime, puisque le cœur & les mains ne vont pas toûjours de compagnie. Je tâche souvent d'imiter tes abstinences ; mais mes desirs l'emportent sur mes éforts, & je retourne à mon premier genre de vie, comme un arc qu'on a plié par force revient à son premier état aussi-tôt qu'on l'a quitté. Neanmoins je ne peche pas en cela, puisque c'est une chose qu'on n'exige pas de moi.

Prie pour moi, saint homme de Dieu, afin que tandis que je cours aprés les meilleures choses, je ne tombe point dans les pires, & qu'en tâchant d'atteindre à la perfection ; je n'étouffe point les facultez qui me sont necessaires pour marcher constamment dans la route des vertus morales. Je te laisse dans ta contemplation, & dans la societé de tes officieux Anges, qui font continuellement sentinelle à la porte de ta cellule.

LETTRE XC.

A Useph Bassa.

Il lui donne avis du mariage d'Uladislas Roi de Pologne, avec Loüise Marie de Gonzague Princesse de Mantoüe.

1645. JE t'ai ci-devant mandé qu'Uladislas Roi de Pologne recherchoit en mariage la Reine de Suede, & que sa proposition avoit été rejettée. Il faut te dire à present que ce Monarque a mieux réüssi dans une autre galanterie, & qu'il s'est marié à Loüise Marie de Gonzague Princesse de Mantoüe. La solemnité des nôces s'est faite en cette Ville par l'Ambassadeur de Pologne qui a épousé cette Princesse au nom du Roi son Maître. La plus grande partie du mois dernier se passa en masquarades, en festins & en réjoüissances pour honorer les nôces de la nouvelle Reine, qui depuis est partie pour se rendre en Pologne, & a été accompagnée jusques sur la Frontiere par un nombreux cortege de Noblesse, qui lui a fait tous les honneurs dûs à une personne de son rang.

Les François qui ne sont jamais chiches de paroles, ne sont que trop liberaux à loüer cette Princesse. Si tout ce qu'ils en disent est vrai, on devroit la mettre au rang des Anges : Mais des yeux plus desintéressez ont remarqué en elle des defauts qui ne sont pas un préjugé favorable à la sainteté. Les vertus des Princes ébloüissent d'ordinaire le vulgaire, & n'ont pas de plus grand éclat que celui qu'elles empruntent de la noblesse de leur sang, & de l'éminence de leur qualité. Il n'en est pas de même de leurs vices; car ou on les dérobe aux yeux de la multitude, ou les flateurs les habil-

lent avec tant d'art, qu'ils les font passer pour des 1645.
vertus. C'est pour cela que la nouvelle Reine de Pologne passe pour une Diane, quoi qu'un Satirique de nos jours ait publié qu'elle est la moitié moins cruelle que cette Déesse. On sait qu'un jeune Marquis Italien ayant un soir rencontré par hasard cette Princesse qui se baignoit seule dans un bocage qui dépend de son Palais, en fut plus favorablement traité, que ne fut Acteon de Diane.

Je ne suis pas pour les Libelles, & je n'aime pas à parler avec irreverence des têtes couronnées qui meritent le respect de tout le monde: Mais les Nazariens sont si stupides, qu'ils m'obligent de dire ce que je dis. Je n'ai jamais vû des gens si fous: Ils donnent à leurs femmes toute la liberté & toutes les occasions qui produisent ordinairement les galanteries les plus irregulieres; & cependant ils les croient innocentes. Ils sont des Idolâtres sieffez du Sexe, & ne savent pas comme les Musulmans éclairez, que les femmes étant d'une creation inferieure à celle des hommes, ont une ame moins noble, qui a par consequent plus de penchant au vice, & qu'elles n'auront jamais l'honneur d'être admises dans nôtre Paradis.

Mais toi qui crois une doctrine claire & intelligible & qui as baisé la robe de l'Envoyé de Dieu, ne te laisse pas aveugler aux charmes des belles qui savent faire illusion: Mais en aimant les femmes, souvien-toi toûjours que tu es homme, & par consequent quelque chose de plus sublime.

LETTRE XCI.

Au Kaimakam.

Il parle des progrés des François en Flandres, en Catalogne, & en Italie. Relation d'une avanture arrivée au Duc d'Orleans dans son camp devant Bourbourg.

1645. IL est dificile de conjecturer où les François termineront leurs victoires. La crainte ou le desir de la nouveauté leur ouvrent les portes de la plûpart des Villes, & quand cette raison ne le feroit pas, la force de leur canon les fait entrer dans les plus fortes Places de leurs ennemis, & les rend maîtres de toutes les Provinces.

Leurs ennemis disent qu'ils n'assiegent jamais une Place, qu'ils ne la battent premierement avec des boulets d'or, & que quand ils ne peuvent pas corrompre le Gouverneur, ni se faire un parti, c'est alors qu'ils essayent de s'en rendre maîtres par la force de leurs armes. Cela te paroîtra calomnie, si tu considere ce qu'a fait en dernier lieu le Duc d'Orleans, lors qu'ils assiegeoient Bourbourg.

A peine les tranchées étoient achevées, qu'on trouva le lendemain à peu de distance de la tente du General, une fléche avec une lettre qui y étoit attachée. La lettre s'adressoit au Duc, & étoit signée par le Gouverneur de la Place. Elle portoit que » si le Duc vouloit lui donner » cinquante mille pieces d'or, & le maintenir » dans sa charge, il ouvriroit la nuit suivante les » portes de la Place, & y laisseroit entrer son ar- » mée, & qu'avant midi il envoyeroit un homme

» pour

pour savoir *sa volonté.* Le Duc attendit l'arrivée de l'homme qui confirma ce que son Maître avoit écrit. Ce genereux Prince au lieu d'accepter l'offre renvoya le Messager à son Maître, avec ordre de lui dire ; « Qu'il n'étoit pas venu devant la Place comme Marchand, pour l'acheter aux dépens d'une trahison dont il n'avoit aucun besoin ; mais comme Soldat, à la tête d'une armée animée par de continuelles victoires : Le sommant au reste de se rendre à discretion, comme étant le seul moyen *d'éprouver sa generosité.* » 1645.

Cette année a été celebre par les grandes actions qui se sont faites en Flandres, en Catalogne, & en Italie. La campagne a été partagée entre plusieurs braves Generaux.

Le Duc d'Orleans a eu le commandement de l'armée de Flandres, où il a pris les fortes Places de Vandreval, Bourbourg, Link, Dringhen, Bethune, Saint Venant, Guisca, Lens, Mardick, Lille, Menin, & Armentieres.

Ces Places ont été prises par divers détachemens sous les ordres des Maréchaux de Gassion, de Rantzaw, & du Duc de Guise, qui agissoient tous avec des corps separez sous le commandement general du Duc d'Orleans.

Le Comte d'Harcourt ne s'est pas tenu les bras croisez en Catalogne, où il a eu le commandement de l'armée en la place du Maréchal de la Mothe. Il a commencé par reprendre Agramont dont les Espagnols s'étoient emparez. C'est une Place forte, & qui tient dans l'obeïssance une grande partie de la Catalogne.

De là il marcha à Rose, l'une des plus importantes Places pour sa force qui soit sous la domination des Espagnols, & défenduë par un habile Gouverneur, qui n'a pas manqué de faire son devoir jusqu'à l'extrémité : Mais enfin aprés deux mois de siege il a été contraint de se rendre faute de provisions.

Aprés cela il tailla en pieces sept cens Espagnols

1645. dans un poste dont ils s'étoient saisis pour l'empêcher de passer une riviere. Le lendemain toute l'armée s'étant assemblée dans les plaines de Liorens, il y eut un sanglant combat, où les Espagnols perdirent sur la place dix Regimens de Cavalerie, le reste mit bas les armes & se rendit. Le Marquis de Mortare l'un de Generaux Espagnols a été fait prisonnier, avec quelques autres personnes de remarque, parmi lesquelles s'est trouvé le porte-Etendard d'Espagne.

Cependant il n'y a eu qu'une aîle de l'armée qui ait donné; car quand l'autre aile est entrée en action le carnage étoit déja horrible. On fait monter les morts du côté des Espagnols à six mille chevaux, & à seize cens Fantassins. On compte deux mille trois cens prisonniers. On ne parle du côté des François que de trois cens morts tout au plus, & de peu de blessez.

Ce Combat a acquis beaucoup de gloire au Comte d'Harcourt. Il ne s'est passé depuis rien de considerable en Catalogne, si ce n'est la prise de Balaguier, qui vrai-semblablement finira la campagne de ce côté-là pour cette année.

Le Prince Thomas de Savoye avoit le commandement de l'armée d'Italie, mais il avoit peu de François, parce qu'on avoit détaché le principal corps pour l'envoyer servir en Catalogne. Cela n'a pas empêché qu'irrité des progrés des Espagnols, qui s'étoient emparez d'un fort Château, & qui tenoient la campagne par bravade, comme s'il n'eût pas été capable de leur faire tête, il n'ait levé quelques recruës, & ne soit entré dans le Milanois, où il a pris la ville & le Château de Vigevano. Aprés cette expedition, voulant s'en retourner en Piémont, il trouva que les Espagnols qui avoient une armée de beaucoup superieure à la sienne, avoient bloqué tous les passages. Il ne perdit pas courage pour cela, & s'étant mis en devoir de passer la riviere de Maura, & les Espagnols s'étant presen-

tez pour lui en disputer le passage, il leur donna 1645.
bataille, & en tua cinq cens soixante, du nombre desquels étoient neuf Commandans de la premiere qualité. Il perdit de son côté deux cens Soldats & douze Oficiers, parmi lesquels étoient son Frere, le Prince Maurice de Savoye. Voilà ce qui s'est fait de plus considerable de ce côté-là. Pour ce qui est du Portugal il ne s'y est rien passé qui merite d'être remarqué.

J'ai observé dans cette lettre, sage Gouverneur de la ville Imperiale, la methode que tu m'as prescrite. Je t'ai informé de tout ce qui est arrivé cette année dans les guerres presentes de la France & de l'Espagne.

On dit ici que les Venitiens veulent assieger la Canée au Printems prochain, & qu'ils esperent de reconquerir cette importante Place sur les victorieux Ottomans.

Le Duc d'Orleans marchera du côté de Flandres sur la fin du mois prochain, resolu de commencer la campagne de bonne heure, allarmé qu'il est de la perte de Mardick que les Espagnols viennent de reprendre par surprise sans grande éfusion de sang, puisqu'ils n'y ont pas eu vingt-cinq hommes de tuez. Il n'en fut pas de même lorsque les François la prirent aux Espagnols, car il en coûta la vie aux cinq mille meilleurs hommes que le Roi de France eût dans son armée.

L'heure de la poste ne me donne qu'autant de temps qu'il m'en faut, pour te dire seulement que je suis le plus humble de tes Esclaves.

1645.

LETTRE XCII.

A son ami Dinet Golou.

Il lui parle familierement de sa maladie, l'entretient de la tranquilité de l'esprit, & lui compte l'avanture d'un homme dont le Cerveau s'étoit changé en nid de serpens.

JE ne veux point éprouver la vertu de l'amitié; de la maniere que les Philosophes veulent que l'on le fasse parmi ceux qui se piquent d'être amis. Je ne veux point me plaindre aujourd'hui des douleurs que je soufre, afin qu'engageant ta compassion à les partager avec moi, je sois soulagé d'une partie. Il me semble qu'il y a de la lâcheté, s'il n'y a pas de l'injustice, de transferer ses soufrances par maniere de dire, en les découvrant à son Ami, & de rejetter sur autrui ce qu'on a peine à suporter soi-méme.

Je suis malade, & l'accoûtumance m'a rendu la maladie presqu'aussi naturelle que la santé. Mon temperament n'est pas à l'épreuve des fléches envenimées qui sont tirées par les Astres, & je ne suis pas fait pour résister à la contagion secrete qui se cache dans les Elemens. L'herbe des champs languit lorsqu'elle est empoisonnée par les Atomes invisibles de l'air; & les feüilles des arbres se séchent lorsqu'elles sont battuës des influences pestiferées de certains Meteores, ou qu'elles sont brûlées par les rapides exhalaisons de la nuit. Nos corps reçoivent de même une infinité d'impressions des choses qui sont hors de nous, & sont

sujets à quantité de maladies qui viennent de nous- 1645
mêmes. Le Canal même de la vie est souvent le vehicule de la mort ; & cela arrive lorsque nôtre poulmon respire un air impur, & que nôtre respiration même devient nôtre poison. Nous avons radicalement des poisons au dedans de nous ; & quoi qu'ils ne nous fassent aucun mal pendant que nous les laissons dormir ; cependant lorsqu'une fois ils sont irritez par nos passions & par nos vices, ils nous sont nuisibles & funestes ; ils nous causent des maladies & des douleurs prodigieuses, qui ne sont sous aucun Prédicament, & enfin ils nous jettent dans le tombeau.

Cela fait que je souffre sans émotion le mal que j'endure aujourd'hui. J'en connois l'origine, & je sai qu'il n'est pas dans le Catalogue des maladies qui n'ont point de nom. Je puis dire aisément combien de tems il durera, & je puis presque assurer qu'un tel jour ma santé reviendra. Ma maladie est du nombre de celles que les Medecins appellent aiguë, & les douleurs que je souffre me confirment cette verité.

Ne prens pas ceci pour une plainte ni ce que je vais dire pour un Paradoxe, c'est que dans la cruelle fiévre qui me brûle, je ne sai lequel est le plus grand ou du plaisir ou de la douleur. Ces afections approchent si fort l'une de l'autre, que je trouve qu'il n'est pas aisé de les distinguer. Il semble qu'elles soient faites l'une pour l'autre, & mêlées ensemble dés les racines, s'il faut ainsi dire. Je suis seur qu'elles sont tellement confonduës en moi, que je n'ai jamais senti l'une sans l'autre. Tout le monde peut se convaincre par experience, que ses plus violens desirs sont composez de ces deux passions, & que le moment même de la joüissance n'est pas capable de les separer. Une minute de plaisir est une minute consacrée à nôtre perte, & le fort de nôtre joye est le commencement de nôtre chagrin ; car enfin il est vrai de dire qu'il

1645 y a si peu de temps entre l'un & l'autre, qu'il est impossible de distinguer la vie & la mort de nos plaisirs.

Applique seulement cette reflexion à ma maladie, & tu trouveras que mes paroles ne sont point enigmatiques, quand je soûtiens qu'à mesure que la douleur de ma fiévre avance, mon plaisir avance aussi. Le plaisir & la douleur ont leur siege dans mon cœur & s'y tiennent par la main; elles l'embrassent, & divisent entr'elles par parties égales sa systole & sa diastole.

Cependant je ne puis m'empêcher de reconnoître que je suis redevable à mon esprit de la moderation de mes douleurs. Je ne soufre point qu'il sorte de lui-même, ou qu'il se laisse emporter par le violent mouvement de mes esprits agitez: sans cela la fiévre seroit un enfer sur la terre, & le poûs une furie pour tourmenter. La boisson même, qui est presentement mon seul aliment, ne seroit que comme la dégoûtante liqueur qui distille de l'arbre, dont la desagreable & brûlante gomme sert de boisson aux damnez. Ce qui pourroit m'arriver de plus doux en me réveillant, ce seroit de passer aux tourmens d'Ixion & de Sisiphe, & de renouveller les soufrances de Tantale dans les flûteurs intervales du sommeil. Mais ce n'est pas cela, graces à mon esprit, car soit que je dorme ou que je veille, il se tient dans sa veritable sphere, il s'occupe à la contemplation de soi-même & des objets superieurs, il n'a point de part à la fievre de mon corps, mais comme s'il étoit au froid sommet, non plus qu'un homme qui d'une haute montagne il envisage tranquilement tout ce qui est au dessous de lui, sans se mettre en peine des grandes chaleurs qui y régnent, parce qu'il ne les sent pas.

Je suis redevable de cette tranquilité au milieu des soufrances corporelles aux exemples des anciens Philosophes qui font, comme tu sçais, bien plus d'impression que les préceptes. Depuis

que j'ai lû que Plotin chaſſoit les cruelles douleurs 1645.
de la Goutte & de la Pierre par la ſeule force de ſa méditation, j'ai tâché d'en faire l'experience, animé par l'émulation de ſa vertu, parce que je croi qu'il ſeroit indigne d'un Muſulman de ceder à un Payen, pour tout ce qu'on appelle bravoure mâle.

Il eſt dit du même Philoſophe, que par la ſeule force & majeſté de ſon eſprit il diſſipoit les enchantemens d'Apollonius Tianeus; & que les eſprits infernaux confeſſoient qu'ils avoient été confondus par ce Sage; comme ſi ſon ame avoit été de la nature de la tête de Meduſe, qui changeoit en ſtatuës immobiles tous ceux qui la regardoient.

Il eſt certain que la contemplation a beaucoup de vertu, & c'eſt ce que nous veut faire entendre le Proverbe Arabe; quand il dit que *celui qui pourra voir ſes yeux ſans miroir, pourra ébranler les cornes du Taureau.* Le ſavant Avicenne explique ainſi cette expreſſion miſterieuſe Un Prophête, ou un homme ſpirituel, qui a des entretiens continuels avec ſoi-même, aura le pouvoir d'ébranler les fondemens de la terre, qui, comme tu ſçais, eſt appuyée ſur les cornes d'un Taureau, s'il en faut croire nôtre ſaint Legiſlateur.

Il n'eſt pas beſoin que j'en diſe davantage pour te convaincre que j'ai la fiévre. La maniere avec laquelle je m'étens, & cours d'un ſujet à l'autre, lors que je croyois dire en peu de mots tout ce que j'avois à dire, ne te laiſſera pas en doute de l'état où je ſuis. Cependant pour me recreiiillir avec plaiſir, & pour connoître mon indiſpoſition, permets-moi je te prie de te faire un petit conte d'un homme qui avoit été malade durant pluſieurs années, & duquel neanmoins les plus habiles Medecins de Paris ne pouvoient connoître la maladie.

Cet homme étoit un Oficier de la Ville, & ſa

1645 charge étoit d'arrêter ceux qui devoient. On remarquoit qu'il étoit le plus subtil des gens de son métier, & le plus habile à machiner la ruïne d'autrui. Cela augmenta ses biens, & il devint extrêmement riche. Dans l'an quarante-uniéme de son âge il fut attaqué d'une maladie inconnuë, d'une indisposition à laquelle les plus habiles Medecins ne voyoient goute. Il languit cinq ans, & fut dans un état qui faisoit pitié à tout le monde. Il seroit ennuyeux de te raconter tous les simptomes de son mal. Il mourut enfin, & fut dissequé comme il l'avoit souhaité. Les Medecins trouverent toutes les parties de son corps gâtées; mais quand ils vinrent à la tête ils furent bien surpris de voir un nid de serpens au lieu de cerveau Tout le monde demeure d'accord que son indisposition venoit de là, & la populace en parle diversement. Les uns disent, que Dieu a voulu le punir par ce châtiment, de la cruelle subtilité avec laquelle il avoit fait donner les gens dans le paneau, & conduits en prison à la faveur de mille & mille tours de finesse. D'autres croyent que c'est un éfet de la nature, & qu'il est ordinaire à certains temperamens de produire ces sortes d'insectes. Un Marchand qui a été au Perou m'a dit, que dans une Province de cet Empire il y a des gens qui en bûvant de l'eau d'une certaine riviere, engendrent souvent des serpens dans leurs intestins; qu'il avoit vû un de ces serpens dont on avoit fait present au Roi d'Espagne: il avoit une coudée de long, & on l'avoit tiré du cœur d'un homme mort. Il le representoit de couleur de cramoisi, sans écailles, sans yeux, & sans venin. C'est un fait qu'il afirme solemnellement & avec serment.

Si cela est, cher Ami, qui peut s'assûrer de ne pas loger dans son corps de si vilains hôtes. Cependont je ne veux pas que tu prennes delà occasion de t'attrister, & de troubler ton repos Nous serons un jour tous métamorphosez en vers & en serpens dans le tombeau.

Vis cependant heureux, joüis de la faveur de 1645.
ton Souverain, de la santé que tu possedes, de la vigueur de tes sens, & souviens-toi quelquefois d'un homme plein d'infirmitez, qui aime ses amis dans toutes les conditions, & qui soufre son mal sans murmurer.

LETTRE XCIII.

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre de Sa Hautesse.

Il reproche aux Européens leurs rebellions & leurs autres inhumanitez. Des assemblées de Munster & d'Osnabrug. D'un Traité particulier entre l'Espagne & la Hollande.

JE voudrois pouvoir prendre mon temps pour 1648.
écrire de maniere que je pusse contenter tous les Ministres de la sublime Porte, & de mettre alternativement chacun en état de porter le premier d'agreables nouvelles au misterieux Divan, où tous les évenemens humains sont examinez solidement & sans partialité. Mais je n'ai pas tous les mois des Relations de Sieges ou de Batailles à faire, & je ne puis pas être informé de tous les évenemens remarquables aussi-tôt qu'ils sont arrivez.

L'Europe est un champ fecond en rebellions, en tumultes, en desordres, & en guerres extraordinaires. Il n'y a point de lieu dans la Chrétienté qui ne soit souillé de trahisons, de perfidies, & de carnage, & point de coin qui ne le soit de sang humain. Le fils conspire la mort de celui qui lui

1646. a donné la vie, & le frere tend des pieges à celui qui est du même sang que lui, & décendu de celle qui l'a porté Les liens d'amitié & de consanguinité ne sont pas capables d'empêcher ces Infidéles de se persecuter les uns les autres. La Religion n'a pas plus de pouvoir sur leurs passions, que les Fables des anciens Poëtes. Tout se fait par interêt, soit pour le public, soit pour le particulier, pendant que les hommes & les Etats en general bornent leurs soins & leurs mouvemens aux motifs particuliers de la conservation d'eux-mêmes, ils abandonnent le bien general de la Chrêtienté, & l'exposent au premier qui aura la résolution d'en entreprendre l'usurpation.

Nous n'avons aucun sujet de nous tourmenter de l'extravagance des Nazariens. Ce sont l'impieté & les vices de ces Infidéles qui font éclater la sagesse & la vertu des victorieux Musulmans, créez pour transplanter ces incirconcis, & pour instruire dans la pure foi les Nations qui sont sous leur Empire.

Depuis les dépredations que les Suedois ont fait en Allemagne & en Danemark, les Couronnes & Etats voisins ont, nonobstant leur peu de sincerité, fait semblant d'ofrir leur médiation, pour prévenir les plus terribles éfets d'une guerre si préjudiciable à l'interêt commun de la Chrêtienté. On a envoyé de toutes parts des Députez à Munster & à Osnabrug, avec les instructions de leurs Souverains. Ils ont perdu beaucoup de tems à faire de vaines ouvertures de paix, pendant que les Suedois d'un côté & les François de l'autre, faisoient tous les jours de nouveaux progrez dans l'Empire.

Les ennemis de la France sentant bien qu'il leur étoit impossible de réduire cette Couronne par la force, ont eu recours à l'artifice. Ils travaillent à lui enlever ses Alliez, & disent tout ce qu'ils peuvent aux Etats unis des Païs-Bas pour l'allarmer

& lui faire craindre un voisin qui leur est suspect. 1646.
Ils representent que les Pais-Bas Espagnols sont les seules barrieres qui empêchent les Armées de la France d'inonder la Hollande, & le reste des Provinces-Unies. Ils les ont enfin obligez à traiter separément, & non conjointement avec les autres Ministres à Munster.

Les François d'un autre côté ont des Agents en Hollande, qui tâchent de démasquer l'artifice des Espagnols. Ils representent que le dessein de leurs ennemis est de broüiller la France & les Provinces-Unies, afin que venant un jour à rompre, les Etats se trouvent privez de l'amitié & de la protection de la France, seule capable de défendre la Republique contre les prétentions des Espagnols leurs anciens ennemis. Toute l'Europe est surprise de voir que malgré toutes les avances que la Cour de France fait pour entretenir la Paix, les Etats conduits par leur mauvaise destinée, embrassent les propositions des Espagnols. Cela fait beaucoup d'impression sur tous les Ministres assemblez à Munster & à Osnabrug. Ils concluënt de l'heure qu'il est, que les Espagnols ne cherchent qu'à perpetuër la guerre; tandis que les Princes de l'Empire sont obligez de défendre leurs Etats, & que les Suedois & les François sont occupez à poursuivre leurs conquêtes; il ne dépend que d'eux de chercher querelle à leurs nouveaux amis, après les avoir dépoüillez d'une protection plus puissante que la leur, & de se remettre en possession des Provinces-Unies, qui s'étoient secoüées de leur obeïssance.

Les Députez ont eu diverses conferences sur cette importante affaire, & se sont enfin déterminez à solliciter la Cour de France de se servir de toute la puissance pour prévenir les fâcheuses consequences qui pourroient naître de ce Traité separé.

On dit ici que Monsieur de la Tuillerie sera

1646. rapellé de la Cour de Suede, parce qu'on croit que personne n'est plus propre que lui à détourner les Hollandois de cette nouvelle alliance. Il a déja été employé à diverses negociations avec les Etats, & sçait bien comme il faut traiter avec cette Nation.

Il y a des gens qui disent que c'est pour cela que Monsieur Chanut a été envoyé en Suede. Il a ordre de faire son sejour à Stokolme, & de continuër les negociations en l'absence de la Tuillerie. Il n'y a pas un homme en France plus fin & plus délié que la Tuillerie, ni plus capable de conduire une negociation si délicate. Et s'il ne fait pas paroître plus de candeur dans cette afaire qu'il n'en montra lorsqu'il fut envoyé pour negocier la paix entre la Suede & le Dannemarc, les remerciemens qu'il recevra à son retour seront bien minces; mais s'il réüssit, on dit que le Cardinal Mazarin a déclaré qu'il meritera d'être fait Chevalier de l'Ordre du Saint Esprit. J'ai parlé dans mes précedentes de cet Ordre de Chevalerie, comme d'un des plus éminens qu'il y ait en France.

Je souhaite que les Chrétiens trouvent toûjours des dificultez qui traversent les mesures qu'ils prennent pour faire une paix generale, & qu'ils continuënt à s'amuser & à se tourmenter mutuellement jusques à ce que le jour de leur châtiment soit arrivé.

LETTRE XCIV.

Au premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman.

De la puissante flote que les François équipoient. Prédictions & avanture d'un vieux Prophête qui se presenta au Cardinal Mazarin. De Monsieur Chanut Ambassadeur de France en Suede.

ON ne sait pas encore dans le public qui a obli- 1646.
gé cette Cour à faire équiper une puissante flotte. Mais il court au bruit sourd qu'elle ira en Levant au secours des Venitiens contre les Turcs.

On en parle diversement selon le fort ou le foible de sa raison, & il y a cinq jours qu'un Vieillard prétendant être inspiré se presenta au Cardinal Mazarin. Il lui dit que c'étoit en vain qu'il se fioit à ses Citadelles aîlées (c'est ainsi qu'il nommoit les Vaisseaux) qu'il comptoit sur ses nombreuses Armées, & sur ses prodigieux tresors; que Dieu s'étoit déclaré contre toutes les Nations de l'Europe; que la guerre étoit commencée au Ciel entre les Potentats qui avoient la garde des Royaumes & des Empires; qu'on verroit bien-tôt l'étendart de l'Eternel déployé dans le firmament; que les Astres en faisant leur cours combattoient contre les méchans professans la Religion Chrétienne, que les Ismaëlites sortiroient de leurs trous, & s'épandans comme un torrent des montagnes d'Orient, ils inonderoient toute la Chrétienté; & qu'enfin l'Allemagne, la France, l'Italie & l'Espagne, seroient ravagées, leurs belles Villes pillées, & les habitans emmenez en captivité; que le Pape & tous ses Prêtres

1646. seroient exterminez, & que toutes les Nations embrasseroient une même Loi.

Le Vieillard fut mis en prison ; mais le lendemain il fut trouvé se promenant dans les ruës. Le Geolier le mit aux fers ; mais le jour suivant il étoit debout à la porte de la prison prêchant au peuple. Les uns disent qu'il est Chimiste, & qu'il a trouvé le grand secret ; d'autres qu'il est Prophête ; mais la plûpart croient qu'il est Magicien. Il semble qu'il ait perdu sa vigueur, & qu'il n'est pas capable de tirer des fers qui l'attachent dans sa prison : Cependant il continuë à prédire la ruïne de la Chrétienté. On dit qu'on veut l'envoyer à Rome, pour y être jugé du Saint Pere comme il l'a merité. Je ne suis point admirateur des visionnaires ; cependant je trouve dans la constance de cet homme quelque chose d'extraordinaire. Le tems nous apprendra si c'est un vrai ou un faux Prophête.

Il est arrivé cette nuit en cette Ville un Courier venant de Suede, qui porte des lettres de Monsieur Chanut. Ce Ministre écrit qu'il a beaucoup à esperer pour les Vaisseaux qu'il doit acheter en Suede. Tu as déja entendu dire que Monsieur de la Tuillerie Ambassadeur de France auprés de la Reine Christine, passoit pour le seul propre à détourner les Etats des Provinces-Unies de faire un traité separé avec l'Espagne, & que c'est pour cela que Monsieur Chanut est allé resider en sa place à Stokolme, pour observer ce qui se passe, & continuër la bonne intelligence entre les deux Couronnes.

Ce Ministre arriva en Suede le quinziéme jour de la Lune de Décembre de l'année derniere. Monsieur de la Tuillerie y avoit disposé toutes choses pour expedier promptement sa negociation. Le jour avant qu'il arrivât, il fit notifier à la Cour la volonté du Roi de France & de la Reine Regente. La Reine Christine qui avoit déja reçû leurs lettres

avec toutes les demonstrations d'affection Royale, 1646
dit à l'Ambassadeur, que le Roi & la Reine lui faisoient beaucoup d'honneur, & qu'elle leur donneroit de si bonnes preuves de la sincerité de son amitié, que tout le monde connoîtroit qu'elle étoit sensible aux obligations qu'elle leur avoit, d'avoir contribué comme ils avoient fait au bon succés de ses afaires, & qu'elle n'avoit rien plus à cœur que d'observer inviolablement l'alliance qu'il y avoit entr'eux. Elle dit de plus à l'Ambassadeur, qu'elle n'avoit pas peu de plaisir de voir à present deux Ministres de France à sa Cour, aprés avoir été si long-tems sans y en avoir un seul. Et enfin elle l'assûra que le Roi son Maître pouvoit compter sur tout ce qu'il y avoit de vaisseaux, d'armes, ou de troupes au-delà de ce qu'il falloit necessairement pour la defense du Royaume.

Par-là tu peux juger, qu'encore que le Roi de France ait de puissantes Armées par terre, il manque neanmoins de forces navales: Ou s'il a suffisamment des Vaisseaux pour défendre ses Etats, & fournir des convois à ses Marchands, il faut conclure qu'il medite quelque expedition étrangere, puisque pour augmenter sa flote il a eu recours à des moyens extraordinaires.

J'ai cru qu'il étoit absolument necessaire de t'informer de ce fait, afin que les Ministres de la Porte, toûjours auguste & toûjours heureuse, prennent des mesures contre ce Prince, s'il est vrai qu'il ait dessein de rompre l'alliance qu'il a faite avec Sultan Ibrahim il y a quatre ans. Il ne faut pas beaucoup compter sur les sermens les plus solemnels des Princes Chrétiens, qui ne se croient pas obligez de garder la foi à ceux qu'ils considerent comme infidéles; & tu sais que c'est-là la belle qualité qu'ils donnent aux observateurs de la plus parfaite Loi du monde. Cependant entre toutes les Nations du Messie, la Françoise est celle qui a ce semble le plus de respect pour l'Empire

1646 Ottoman. Mais c'est une Nation inconstante & volage, & cela se fit pour se défier de sa sincerité. Les François sont prompts & ardens à contracter amitié ; mais ils ne le sont pas moins à rompre ce sacré lien sur le moindre sujet, principalement lorsque l'interêt & l'ambition s'en mêlent.

Le Ministre de Venise qui reside à cette Cour rend tous les jours visite à la Reine Regente, & a de frequentes conferences avec le Cardinal Mazarin. Il passe plusieurs Couriers entre Munster, Stokolme, & cette Ville. Hier il en arriva un de la part de l'Ambassadeur de Venise à Munster, avec avis que le Secretaire de l'Ambassade qui avoit été dépêché vers la Reine Christine, étoit de retour, & avoit parole de cette Reine, qu'elle prêteroit huit Vaisseaux de guerre à la Republique pour s'en servir contre les Musulmans.

Il semble que la Suede soit devenuë l'Arcenac de l'Europe, d'où les autres Royaumes tirent toute sorte d'instrumens de guerre. Ce qu'il y a de plus remarquable est, que les Venitiens n'ont obtenu cette faveur que par la mediation du Ministre de France à Stokolme. Ce qui fait qu'il paroît évidemment que cette Cour a fait nouvellement une alliance particuliere avec la Republique, & qu'on a dessein de surprendre les Ottomans par quelque subite expedition navale.

Je ne laisserai pas échaper un moment qui puisse me donner la moindre occasion de découvrir ce que ces Infidéles ont dans le cœur.

Si tu veux me favoriser de tes instructions je marcherai plus sûrement. Dieu qui penetre dans toutes les obscuritez, veüille nous éclairer d'un rayon de cette sagesse qui a une fois revelé à son messager la secrette conspiration de Coré, lorsqu'on conjura la ruïne du Temple qui avoit été bâti sans mains.

LETTRE XCV.

A Guillaume Voſpel, reclus à Halmerſtadt, en Aûtriche.

Il lui conſeille de ſe faire Hermite à cauſe du ſilence & de la contemplation.

J'Ai reçû ta lettre avec plaiſir, puiſqu'elle m'aſ- 1646.
ſûre de la continuation de ton amitié, & que je n'y trouve point de traits d'une plume irritée, quoique j'euſſe pris la liberté de parler aſſez fortement contre ta maniere de vivre. Tu m'écris au contraire une apologie toute pleine de douceur. Tes raiſons ont une force merveilleuſe. Il ſemble qu'elles viennent d'une ſource pleine de vigueur & de vie, & cependant morte à la paſſion. Peu s'en faut que tu ne me perſuades d'embraſſer la vie Monaſtique, qu'on peut apeller avec raiſon une ſolitude ſociable.

J'admire fort ce que tu dis du ſilence, & je ſouhaiterois pouvoir pratiquer cette vertu. C'eſt le premier pas vers la ſageſſe, c'eſt la nourrice de la paix, & le dépoſitaire de la vertu. Les paroles ne font que mettre l'eſprit en deſordre, & porter l'ame à mille vanitez. C'eſt pour cela que Pithagore ordonnoit à ſes diſciples cinq ans de ſilence avant que de les admettre aux miſteres de ſa Philoſophie.

Mais, dis-moi, je te prie, pourquoi n'as-tu pas plûtôt pris le parti de te retirer dans un deſert, éloigné des hommes, où tu n'aurois jamais été tenté de parler, à moins que tu n'euſſes voulu parler aux arbres ou aux bêtes, ou que tu n'euſſes eu envie de te divertir avec les échos?

1645. Si tu as choisi une vie reclusе pour l'amour de la contemplation, je n'aprouve pas ton choix, & je te conseille de te faire Hermite. Mais peut-être n'oses-tu te commettre avec les Satires du desert, ou que tu as peur des bêtes feroces. Pour les Satires, ou ce sont des rêveries des Poëtes, ou s'il y a éfectivement des corps de cette nature, ils ne te feroit aucun mal, puisque tu renonces à la societé des hommes pour devenir Silvain comme ils sont. Quand aux bêtes feroces, je ne puis pas m'empêcher de reconnoitre que ta crainte est juste, puisqu'il n'y a aucune amitié ou correspondance entre nous & les Lions, les Tigres, les Ours, &c. Je puis cependant te dire pour te consoler, qu'à force de tems & d'assiduité on a appris les plus feroces de ces animaux à converser avec les hommes, à obeïr à leurs ordres, & à faire le devoir de serviteurs diligens & d'amis fidéles.

Tu auras occasion dans le desert d'étudier la nature des plantes & des animaux, les divers changemens qui se font dans les Elemens, l'influence du vent & de la pluye, des meteores, & des exhalaisons, & plusieurs autres secrets cachez à la plupart des hommes, qui s'enterrent tous vivans dans des Bourgs & des Villes peuplées, & se bannissent du commerce de la terre leur mere, & de la plûpart des choses qu'elle produit naturellement.

L'harmonie volontaire des oiseaux que tu entendras dans le desert, t'enchantera & jettera ton ame dans un innocent & agreable sommeil; la douceur des Zephirs charmera tes oreilles par un murmure perpetuel, semblable au souffle inexprimable qui sort du Paradis: Les ruisseaux te parleront à leur maniere, tout conspirera à favoriser ta contemplation, & à transporter ton esprit par des sacrées extases.

Si aprés cela tu aimes mieux la vie monastique, fais ce que tu voudras, & sois heureux. Souviens-toi seulement qu'encore que ton corps soit renfer-

mê entre quatre murailles, ſi ton eſprit ſe diſſi- 1645.
pe par des idées vaines & mondaines, tu n'es dés là plus reclus. Adieu.

LETTRE XCVI.

Au Capitan Baſſa.

Des préparatifs que les Européens faiſoient pour ſecourir les Veniciens. Ce que les Chrétiens diſoient de lui.

SI tout ce que j'ai ſujet de ſoupçonner eſt veritable, tu te divertiras ce Printems en Mer bien chaudement. Quoique les Européens ayent paru leurs à faire leurs préparatifs pour ſecourir l'Etat de Veniſe, & que leurs interêts particuliers ayent ſuſpendu le ſoin qu'ils auroient dû prendre de cette Repub.. ue, ils tournent cependant à preſent les yeux de ce côté-là. La lenteur qui a paru juſqu'ici, eſt un éfet du ſecret avec lequel nôtre ſage Empereur a medité la preſente guerre. Son deſſein ne ſortit du Serrail que quand les mêmes vents qui en porterent les nouvelles, pouſſerent nôtre invincible Flote ſur les côtes de Candie. A preſent qu'on voit l'Ocean couvert des Vaiſſeaux de l'Empire d'Orient, les Princes Nazariens tremblent & ſont ſurpris de peur. Ils ne regardent plus d'un œil d'envie la Republique de Veniſe à cauſe de la prééminence de ſon commerce; mais ils la conſiderent comme le boulevard de la Chrétienté, comme la ſeule digue qui ait arrêté juſqu'ici le rapide cours de la puiſſance Ottomane, & empêché nos victorieuſes Armées d'inonder toute l'Europe.

J'ai informé le Reis Effendi de ce que je ſavois des forces navales qu'on prépare en pluſieurs en-

1646. droits du Septentrion & de l'Occident, pour secourir les Venitiens ; mais je ne lui ai point mandé ce que les Chrétiens disent de toi, parce que je ne l'ai pas cru veritable. Ils parlent de toi comme d'un homme facile à corrompre, aussi-bien que ton Prédecesseur, qui fut étranglé par ordre de la Sultane Mere. Je croi que cette médisance est un éfet de leur impuissance. Ils se hâtent de pouvoir corrompre un homme dont le courage & la bonne fortune ne leur promet que des défaites.

Ils comptent fort sur la force de ta naissance & de ton éducation, & parlent d'un certain caractere magique imprimé sur ton ame quand tu fus batisé, caractere qui est, disent-ils, indelebile. Ils se promettent qu'étant Chrétiens d'origine, le Christianisme a plus d'influence sur ton cœur que la Circoncision forcée, & que tu ne combattras point avec chaleur contre des gens qui sont dans les mêmes principes que ceux qui t'ont donné la vie. Mais ils comptent plus sur les charmes de leur argent, à la faveur duquel ils prétendent de te corrompre. Ils boivent enfin à la santé de l'honnête Renegat. C'est le nom qu'ils donnent à celui qui commande en chef la flote de l'Empire Ottoman.

Je n'ajoûte point de foi à ces calomnies, parce que j'ai de bonnes raisons de faire valoir ta sincerité. Quoi qu'il en soit je te conseille de donner le démenti à ces Infidéles en rendant quelque service extraordinaire à ton Maître, & de ne soufrir pas qu'une chose qu'on peut à present regarder comme un simple soupçon, devienne par ta negligence ou par ta poltronerie une verité claire & évidente, & qu'on ne puisse t'accuser avec justice d'avoir été faussaire & perfide au souverain Seigneur de l'Univers.

LETTRE XCVII.

A Donaja Juif, à Vienne.

Il le prie de lui envoyer des remarques sur les peuples qu'il avoit vûs en voyageant. Caractere abregé de l'Italie, avec des reflexions sur les Gots & Vandales.

IL est tems de t'écrire puisqu'à present tu as une demeure fixe. Il y a trois ou quatre ans que tu n'as fait que courre, sans que personne ait sçû où te trouver. J'ai reçû onze de tes lettres depuis ton premier départ de Genes, & j'ai appris par là plusieurs afaires d'Etats. Je te prie aujourd'hui de m'envoyer des remarques sur le diferent naturel des peuples que tu as vûs, sur leurs diferentes Loix & coûtumes, & sur tout ce qui t'a paru durant tes voyages digne d'être remarqué. 1646

L'Italie est un beau champ, qui produit cependant de l'ivraie aussi-bien que du bon grain. C'est un beau & agreable jardin qui produit de l'aconit parmi ses roses; de grandes vertus, & d'aussi grands vices. Ce païs est celebre pour la sagesse de ses habitans, & pour leurs proverbes: C'est à plusieurs sens l'Arabie de l'Europe. Elle a neanmoins beaucoup perdu de sa réputation depuis la décadence de l'Empire Romain. Les Gots & les Vandales firent des deserts de tous les lieux où ils passerent. Ils ont laissé aprés eux de si grandes impressions de la barbarie du Septentrion, que les peuples qu'ils conquirent sont demeurez demi-sauvages. De-là est venuë la generale décadence des Sciences dans ces parties Occidentales, aussi-bien que la corruption

1646. des Mœurs. Les Grands; les Nobles, & les Sages rangez sous le joug de leurs nouveaux Souverains, prirent leur maniere de vivre, & se firent honneur de leur infamie. Le vulgaire suivit leur exemple : la débauche devint à la mode & autorisée : l'integrité des premiers tems tomba dans une dépravation generale, & l'on commença à commettre des vices, & à les autoriser de la Loi.

Ce n'est pas seulement en Europe où la corruption s'est fourrée : La mer n'a pû arrêter ce mal qui s'est répandu par tout. L'Asie en est infectée, & le vice d'Italie a passé jusqu'à l'Empire des vrais croyans. Toi qui as vû les principales Villes qui sont entre les Alpes & Reggio, l'angle de l'Italie le plus étendu du côté du Midi, dis-moi s'il y avoit plus de licence à Sodome, qu'il y en a dans chacune de ces Villes, sans en excepter Rome même, le siege du Moufti des Chrétiens. Ces incirconcis ont appris de ta nation à nommer infidéles les Philosophes anciens : mais si quelqu'un de ces sages vivoit aujourd'hui, & qu'il vit les abominations des Nazariens modernes, il regarderoit avec mépris une foi qui ne produit pas des actions plus excellentes.

Mets en pratique la signification de ton nom, sois seigneur de toi-même, & si tu fais scrupule d'embrasser la lumiere des Musulmans, suis celle de Moïse, & détourne-toi de celle des Chrétiens ; car ils sont envelopez de tenebres, & tâtonnent en plein midi. Vis selon la raison, & tu seras heureux. Adieu.

LETTRE XCVIII.

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur.

De la guerre de Candie. Mot memorable du Duc d'Orleans à la prise de Gravelines. Action genereuse de ce Prince.

IL y a apparence que la guerre qui se fait à presens en Candie, fera autant parler de cette Isle, qu'on en a parlé dans l'antiquité à cause de Jupiter qui y prit naissance. Elle s'appelloit alors Crete, celebre dans les écrits des Poëtes Grecs. Elle devint aprés Province de l'Empire Romain; ensuite elle tomba sous la domination des Grecs, & depuis sous le joug des Sarrasins. Mais du tems de l'expedition des Chrétiens dans la Palestine, lorsque Baldvin Comte de Flandres fut couronné Empereur de Constantinople, cette Isle vint en sa possession, & il la donna à un de ses Generaux, homme vaillant, & noble d'origine. Les Venitiens l'acheterent de ce General, & l'ont toûjours gardée depuis; mais il y a toute sorte d'aparence qu'elle va devenir la proie des armes Ottomanes ausquelles rien n'est capable de resister. 1646.

Les nouvelles d'Italie & des côtes maritimes de ce Royaume, confirment celles qu'on avoit déja reçûës; l'on convient de toutes parts, que malgré les éforts que les Venitiens & les Candiots ont faits pour empêcher de secourir la Canée, nôtre General est entré dans le Havre avec quantité de provisions, & ce qu'il faut de troupes pour renforcer la garnison. On ajoûte que quarante mille des nôtres ont fait décente dans un autre endroit de l'Isle; qu'ils se sont emparez

1646. des forts de Cisterne, de Colmi, & de Bicorno, & qu'ils marchoient vers Suda dans le dessein d'assieger cette Place. On accuse nos Generaux de cruauté & de barbarie, parce qu'ils ont fait mourir cinq des principaux Gentilshommes de ce Royaume qui n'ont pas voulu trahir leur Patrie, ou entrer dans les interêts du Grand Seigneur.

Je ne saurois m'empêcher de convenir, magnifique Aga, qui nonobstant tout ce qu'on peut dire à la loüange de la politique de ce General, & de la fidélité qu'il a pour son Maître, cela ne marque gueres la bonté de son naturel. J'admire bien davantage la moderation du Duc d'Orleans, à qui l'on entendit dire lors que Graveline se rendit, & dans le tems précisément qu'il entroit dans la Place, les paroles suivantes. » Tâchons par des actions de ge-
« nerosité à gagner le cœur de tout le monde. C'est
« par là que nous pouvons esperer de remporter tous
« les jours de nouvelles victoires. Que les François
« apprennent de moi cette nouvelle methode de con-
« querir & de subjuguer les hommes par la miseri-
« corde & par la clemence.

Ces sentimens sont heroïques, & conviennent au caractere d'un Prince qui n'a, dit-on, jamais fait mourir personne, ni ne s'est vengé d'aucun outrage : Et cependant c'est un vaillant Soldat, un experimenté General, & un habile Politique.

La Cour n'ignore pas qu'il renvoya avec une grandeur d'ame incomparable, un Gentilhomme qu'on avoit corrompu pour l'assassiner. On le laissa passer de grand matin dans la chambre du Duc, sous prétexte qu'il avoit quelque chose d'important à lui dire de la part de la Reine. Le Duc ne l'eut pas plûtôt envisagé, qu'il lui dit : » Je sai
» ton afaire l'Ami ; on t'envoye pour m'ôter la vie ?
» Quel mal t'ai-je fait ? Il depend maintenant de
» moi de te faire mettre en pieces devant mes yeux
» par une seule parole. Mais je te pardonne, retire-
» toi, & ne te presente jamais devant moi.

Le

Le Gentilhomme frapé d'horreur de l'énormité 1646.
de son crime, & surpris de l'excellent naturel de ce Prince, se jetta à ses pieds, avoüa son dessein, & déclara celui qui l'avoit mis en besogne : Et aprés lui avoir promis d'avoir une éternelle reconnoissance de la Royale faveur qui lui avoit faite, il partit sans qu'on lui demandât autre chose ; & craignant aprés cela de demeurer en France, il se mit au service des Espagnols. Il eut le bonheur d'avoir à faire quelque tems aprés avec le Duc d'Orleans à un combat qui se donna en Flandres. Ce Duc se trouva alors pressé par une foule d'Allemans qui l'avoient envelopé, & perdit son épée dans l'action. Ce genereux Gentilhomme s'en étant aperçû, courut promptement à lui, & lui en donna un autre, en lui disant : » Tu receüilles à present le fruit de ta » clemence. Tu m'as donné la vie, & je te mets en « état de défendre la tienne. Cela fut cause que ce « Prince se tira du peril où il étoit ; & que ce jour-là la fortune de la guerre fut de son côté Les François remporterent une grande victoire.

Tu vois par là que les actions heroïques ont quelque chose de divin, qui attire la faveur du Ciel. Jamais personne n'a perdu à faire de bonnes actions : Et quoi qu'il n'en reçoive pas d'abord la récompense, il arrive avec le tems des choses qui le convainquent, que ceux qui ont de la vertu sont les plus chers objets des soins de la Providence.

Tu es auprés de la personne du Grand Seigneur ; tu ne manqueras pas d'occasion pour lui faire le détail de cette avanture, qui ne manquera pas de produire de bons éfets sur son esprit Les Princes ont toûjours besoin de gens sages pour leur representer fidelement les bonnes actions qu'ils doivent imiter.

Adieu, grand Ministre : favorise-moi toûjours de la continuation de ta protection & de ton amitié.

LETTRE XCIX.

A Nassuf Bassa de Natolie.

Il le felicite sur sa nouvelle dignité, le fait ressouvenir de la destinée d'un homme de son nom, qui fut élevé du tems d'Achmet III. & lui donne plusieurs bons conseils.

J'Ai reçû ta lettre comme une preuve de la continuation de l'amitié qui étoit entre nous, lorsque nous étions ensemble au Serrail. Nôtre auguste Empereur nous a employez depuis toi & moi aux afaires de dehors; & il a aujourd'hui récompensé ta fidelité en te donnant un commandement qui remplit au moins tes desirs, s'il n'est pas proportionné à ton merite.

Je te felicite de cet honneur, & je souhaite qu'il augmente par degrez, car les sauts subits & violens sont dangereux. Nôtre glorieux Sultan ne peut pas donner des preuves plus éclatantes de son habileté, qu'en donnant comme il fait les charges de confiance au mérite & à la capacité de ses fideles serviteurs. S'il juge à propos dans la suite de t'élever à la premiere dignité de l'Empire, nous pourrons à juger des choses par le choix d'un si sage Prince, te prédire plus de bonheur que n'en eut un homme de ton nom, qui fut élevé sous le Regne d'Achmet III. & qui de simple esclave acheté trois sequins au marché, fut élevé à une dignité trop pesante pour un homme d'une vertu si mediocre; car il fut fait premier Visir, & Seigneur des plus délicieuses Provinces de l'Asie. Mais ayant eu la vanité de devenir Souverain absolu, il conspira contre son Maître, il fut découvert & condamné, & le fatal cordon finit sa vie & ses projets.

Tu peux juger par là, combien il eſt neceſſaire 1646
aux Princes de ne charger un homme de dignitez qu'à proportion de ſon humilité & de ſa fidelité. Les recompenſes donnent une nouvelle vigueur à ceux qui les reçoivent ; mais il faut qu'elles ſoient données à propos. Mais les ſervices mépriſez ne font que ralentir le zele avec lequel ils ſont rendus. Il y a peu de gens aſſez ſaints pour faire des choſes grandes & heroïques ; pour le ſeul plaiſir qui en revient interieurement : Et je ne doute point que les Decius, en ſacrifiant leur vie pour leur patrie, ne regardaſſent à la gloire mondaine. Seneque même qu'on croiroit le plus mortifié des Stoïciens de ſon ſiecle à en juger par ſes écrits, a paſſé neanmoins pour avoir été plus animé par les richeſſes dont la liberalité de Neron l'avoit comblé, que par toute ſa Morale, dont il avoit des idées ſi délicates, qu'il a exprimées avec tant d'élegance.

Tu es aſſez ſage pour te faire l'aplication de ce que je viens de dire, & pour ne pas t'entêter d'une vaine gloire. Aye la même bonté & la même liberalité pour ceux que tu employes aux afaires de conſequence, & à t'aquiter de la confiance qu'on a en toi. Les bien-faits que tu feras augmenteront non ſeulement ta gloire, tu en tireras auſſi des avantages pour tes interêts particuliers, puiſque tu ne manqueras jamais d'occaſions pour obliger tes eſclaves. Ceux qui auront une fois reſſenti les éfets de ta liberalité en récompenſe de quelque ſervice important, haſarderont volontiers leur vie pour te ſervir dans un beſoin extrême, quand ils ne le feroient que pour avoir le plaiſir de renouveller une experience ſi avantageuſe.

Tu trouveras cette methode d'un grand uſage dans les guerres où tu vas t'engager. Il ſera neceſſaire que tu récompenſe la moindre bravoure du moindre Soldat, non ſeulement en l'applaudiſſant, mais même en lui donnant dans l'armée quelque choſe de plus qu'il n'avoit. Cela donnera non ſeu-

lement de l'émulation aux autres, mais aussi à la personne ainsi récompensée, à qui cela fera faire de nouveaux éforts de courage, pour se faire remarquer par son General bienfaisant. Ce sera le moyen d'avoir avec le tems une armée composée de Capitaines, ou de gens qui seroient capables de l'être.

Ne te relâches neanmoins point dans la discipline requise pour retenir dans l'obeïssance une armée victorieuse. Je te conseille de faire faire exactement les moindres devoirs militaires, & sois industrieux à faire toi-méme ce que tu dois, afin de donner exemple aux autres. Sois cependant plus prompt à travailler qu'à t'exposer aux dangers, parce que tu es plus utile un jour de bataille par tes conseils & par tes ordres, que tu ne le serois en combatant en personne. Prefere toûjours le bien de l'Empire Ottoman à toute autre chose, quelque chere qu'elle puisse être, & méme à ton propre honneur, qui te doit cependant être plus cher que la vie.

Si tu crois que j'aye pris trop de liberté en te donnant cet avis, accuse-t'en toi-même, qui m'as honoré de ton amitié; & obligé par là à n'avoir avec toi aucune reserve.

LETTRE C.

Au Kaimakam.

Sur le General Morosini qui avoit abandonné aux Turcs le Port de la Canée.

C'Est un fâcheux revers pour les Venitiens, que 1646.
nôtre General en Candie ait ravitaillé si à propos la Canée, & renforcé la garnison. Les ennemis de Morosini lui en font un crime. Que ne fait point dire l'envie lors qu'on voit un homme élevé au faîte de l'honneur ? Pour rendre à l'ennemi la justice qui lui est dûë, ce General est homme d'esprit & de cœur. Quand il s'agit de servir sa Patrie il ne cherche ni ne fuït le danger ; mais quand il s'y trouve engagé il est courageux comme un Lion. Si jusqu'ici il n'a pas eu occasion de donner à l'Etat une preuve de sa fidelité aussi signalée que fit autrefois le Curtius des Romains, qui courut se jetter dans le précipice pour apaiser leurs Dieux irritez, il a neanmoins fait voir souvent qu'il n'a pas moins de courage & de fidelité que les anciens Heros. En un mot il a trop fait pour la Republique de Venise, pour échaper à l'envie des autres Nobles. Il faut qu'ils soient tous Generaux, où la guerre ne reüssiroit pas. Chacun par ambition fait entendre à l'Etat, qu'un homme sage chasseroit bientôt les Turcs de cette Isle, & dispose ainsi en idée les choses pour sa Promotion.

Ne voudrois-tu point savoir quel crime a fait Morosini pour exciter tout cet orage ? Pour dire la verité il a fait une bévûë avantageuse aux Ottomans. Il mit en Mer avec toute sa Flote, & laissa le

1646 Port de la Canée tout ouvert. Par ce moyen trois de nos Vaisseaux entrerent avec quantité de provisions : De sorte que la place est à present en état de soutenir un long siege, & les Venitiens sont hors d'esperance de la reprendre. Morosini cependant a fait une si plausible apologie, que le Senat l'a absous, jugeant qu'il n'étoit ni de la justice, ni de l'interêt de la Republique, que la faute d'un homme dont l'intention a été bonne, l'emportât sur tant de services qu'il a rendus à l'Etat. Ce qui lui fit abandonner subitement la venuë du Havre de la Canée, ce fut pour chasser quelques-uns de nos Vaisseaux, qui étoient alors à la voile à quelques lieuës de là ; & ces Vaisseaux qui furent pris chargez de quantité d'esclaves, justifierent au Senat la verité de ses prétentions. Il ne manque neanmoins pas de gens qui disent qu'il avoit des intelligences secretes avec nôtre General. Il y en a d'autres qui disent que le Gouverneur-present de la Canée avoit autrefois fait esclave en Mer un des fils de Morosini, qu'il offrit de rendre, s'il vouloit pour quelques jours retirer ses Vaisseaux de devant le Havre. Je ne sais si l'on croit cela ou non : Mais je sai bien certainement que Morosini a son fils, & qu'il s'est défendu en disant, qu'il l'avoit racheté en donnant en échange un esclave Mahometant de même qualité, qu'il avoit sur son Vaisseau. Tu sais que ces sortes d'échanges sont permis en guerre. Le Juif Donaja m'a donné cet avis, & j'ose dire que je le crois veritable ; car depuis les instructions que je lui ai envoyé à Genes, il a eû soin d'assurer ce qu'il écrit. Je voudrois qu'il fut aussi vrai, que Morosini pût se laisser engager à accepter l'amitié de la sublime Porte. Mais il fait profession d'une si severe vertu, que je ne vois pas lieu d'esperer une si heureuse perfidie.

Quoi qu'il en soit, j'espere & je crois que l'éternel Protecteur des vrais croyans, fera reüssir les Armes des Ottomans en Candie & ailleurs, de ma-

niere que les Nazariens qui reſtent à conquerir, honoreront celui qu'ils ont juſques ici mépriſé & blaſphêmé, & même le Prophête qui ne ſavoit ni lire ni écrire. 1646

LETTRE CI.

A Cara Hali Medecin, à Conſtantinople.

Remarques ſur le Printemps, & ſur la diférence qu'il y a entre le ſejour de celui de Conſtantinople & de Paris. Recherches des Philoſophes François.

VOici la ſaiſon que la terre ſe met à l'envers, & que la nature rapelle les vertus cachées de cet Element, pour embellir le monde d'une infinité de formes & de couleurs toutes diférentes.

Si je ſuis capable de deviner la cauſe de mes frequentes maladies, je croi que cela peut venir en partie de ce que je n'ai pas d'air frais dans la maiſon où je loge. Il y a une extrême diference entre les ruës de Paris & celles de Conſtantinople. Il me ſemble que je ſuis enterré tout vif dans cette Ville ſerrée, où de la Fenêtre de ma chambre je ne vois qu'auſſi loin que je puis cracher. Il n'en eſt pas de même à Conſtantinople, où les jardins & les maiſons ſont entremêlez de maniere, qu'on s'imagine voir une Ville au milieu d'une Forêt, & cette Place eſt ſi avantageuſement ſituée, qu'elle eſt continuellement rafraichie par les vents qui viennent de la mer.

Joignons à cela l'impureté de ces Infidéles, qui vuident leurs ordures dans les ruës, de ſorte qu'à

1746. quelques milles de Paris on commence à en sentir la saleté. L'impureté des alimens contribuë beaucoup à me rendre malade, car je suis forcé de manger de la chair avec le sang, ou de me nourrir d'herbes. Ils se moquent des scrupules des Musulmans, qui ne mangent point de viande étoufée ou étranglée. Il semble qu'ils aiment beaucoup le sang, puis qu'ils l'amassent, le mêlent avec de la fleur de froment, & en font un certain pain, qu'ils devorent sans le moindre dégoût. Un vrai croyant tremble-roit à la vûë d'une telle impieté. Je t'assûre qu'il est impossible de demeurer parmi eux sans se soüiller. Ils ne savent ce que c'est que de se purifier. Ils se vautrent & se plaisent dans leur ordure, & sont pires que des bêtes.

Le Printems a préparé de l'heure qu'il est un nouveau banquet, où il n'y a aucune impureté. Je suis resolu de vivre en Musulman, & de me conformer aux preceptes de nôtre saint Legislateur, qui voyant mon zele & mes abstinences, m'envoyera de son Paradis l'Ange de santé pour réparer ma constitution ruinée.

Les Philosophes François sont occupez à rechercher la nature d'une certaine espece d'oiseaux que l'on ne trouve plus, dit-on, dans le Royaume après le second jour de cette Lune, quoiqu'il y en ait en abondance dans les bois & dans les champs durant l'hiver. Les uns croient qu'ils s'en vont jusqu'à la Lune, & soûtiennent que s'ils vont seulement au delà de la force magnetique de la terre, il leur est facile de traverser la haute region de l'air, jusques à ce qu'ils arrivent à portée de la vertu attractive de cette Planette, où ils cherchent naturellement à repose'r. D'autres disent avec plus de vrai-semblance, que ces oiseaux se retirent dans d'autres païs, dont le climat est plus conforme à leur nature dans cette saison de l'année.

Plût à Dieu que je pûsse aussi facilement m'en-

voler une fois l'année à Constantinople, où mon 1646.
cœur est & l'Hiver & l'Eté. Adieu, cher Ali, plains un homme qui ne se croit jamais plus malheureux que quand il est éloigné de ses amis.

LETTRE CII.

Au Tefterdar, ou grand Tresorier.

Des desseins des François par Mer, & autres matieres.

IL y a apparence que les François ont formé du côté de la Mer un dessein extraordinaire: on ne sait ni quand ni où il doit s'executer, mais les grands préparatifs qui se font ont plus l'air d'une invasion étrangere que d'un Combat Naval. Il semble qu'on ait un dessein plus vaste que celui de Xerces, qui entreprit de jetter un Pont sur l'Ocean, & de joindre ensemble les parties separées du monde. On bâtit de nouveaux Arcenaux dans plusieurs Villes maritimes; & l'on fait couper toutes les Forêts pour remplir ces Magasins de bois propre à construire des Vaisseaux de guerre. Les montagnes sont demeurées sans arbres, & le plus beau bois a été transporté dans les Havres. On employe une infinité de gens à faire des cordages, des chaînes, des boulets, des ancres, des canons, & autres choses necessaires à la Marine.

Le Cardinal Mazarin fait faire tout cela sous prétexte d'occuper les pauvres du Royaume, & de décharger le public des Vagabonds & des paresseux. Mais je ne suis pas ici pour me laisser prendre à ces belles apparences. Il est certain que ce Ministre a dessein de rendre son Maître formidable & par Mer & par Terre. On a envoyé des gens par tout pour acheter des Vaisseaux, &

1646. l'on prend par force les Païsans mêmes dans leurs vignes & champs, pour équiper la plus considerable Flotte que ce Royaume ait jamais mise en Mer.

On fit partir le mois passé Monsieur du Quesne pour la Suede, où il eut ordre d'aider à acheter des Vaisseaux à Monsieur Chanut. Il semble que celui-ci ait trouvé quelques obstacles à sa négociation, & que l'autre ait été envoyé avec de nouvelles instructions pour applanir les difficultez. Mais Monsieur Chanut n'a pas voulu le recevoir; & il y a dix jours qu'il vint un Exprez de la part de ce Ministre, qui demande qu'on lui envoye un College plus intelligent, parce qu'il a trouvé des dificultez à traiter avec des gens enflez par leurs continuelles victoires.

La Cour a sur cela dépêché un Courier à Stokolme avec de nouveaux ordres, par lesquels il lui est defendu de faire de nouvelles propositions sur la continuation d'alliance entre ces deux Couronnes, afin que la France ne paroisse pas toûjours en posture de supliante, pendant que la Suede paroit ne pas se soucier de conserver une union qu'elle a demandée la premiere.

Cette mésintelligence peut aboutir en peu de tems à une plus grande alienation, & à une espece de rupture publique. Ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que le General Coningsmarx a arrêté la marche de quelques troupes Françoises, sous prétexte de voir leurs passe-ports; mais en éfet, à ce que l'on croit, pour corrompre les soldats, & les détourner de la fidelité qu'ils doivent à leur Souverain.

On en a ici un ressentiment extrême, & l'on commence à parler de faire la paix avec les Allemans.

On ne sait pas encore quel dénoüement aura cette affaire, mais j'espere que Dieu qui dispose de la destinée, & qui voit jusqu'au centre de la terre, conduira toutes choses de maniere, que les divisions des Nazariens donneront occasion aux Osmans d'étendre les limites de nôtre puissant Empire.

LETTRE CIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, son correspondant à Vienne.

Il le loüe de la résolution qu'il a faite de ne pas juger de la Religion sur la foi d'autrui, mais d'en examiner les fondemens. Il lui envoye un abregé de l'Histoire des Musulmans.

JE ne saurois m'empêcher de loüer la résolution 1646.
que je vois par ta lettre que tu as faite, d'examiner les fondemens de la Religion dont tu fais profession. Cela fait voir que tu te sers de ta raison, & que tu ne te crois plus enfant; que tu es en âge de choisir une Religion, & non de la prendre sur la bonne foi de tes Ancêtres. Il est certain que l'erreur peut être fondée sur la tradition aussi-bien que la verité. Les Payens Idolâtres se vantoient d'une plus grande antiquité pour les Autels de leurs Dieux, que les sectateurs de Moïse n'en sauroient prétendre pour le Temple de Jerusalem, pour le Tabernacle dans le desert, ou pour la publication de la Loi même sur la montagne de Sinaï, puisqu'il n'y avoit presque point de Religion dans le continent, dont les rites & les ceremonies ne fussent instituez long-tems avant Moïse, ou même avant la naissance de Jacob le Grand-Pere des Israëlites.

Entre les autres Nations, l'Arabie mon païs natal fut favorisée d'une maniere particuliere de la presence de l'illustre Ibrahim Grand-Pere d'Israël, dont les Juifs sont décendus. Ce celebre

1646 Prophête habitoit dans cet heureux païs, où il s'entretenoit avec les Anges, & prêchant avec une majesté inexprimable l'unité de la divine Essence, il retira les habitans de leur idolâtrie, bâtit un Oratoire à la Meque, & fut enlevé dans le Paradis.

Ismaël son fils aîné, heritier de l'esprit & des Etats de son pere, suivit les traces de cet homme divin. Il brisa les idoles, prêcha un seul Dieu, la resurrection, le jour du jugement, les joies du Paradis, & les tourmens de l'Enfer. Sa race multiplia, & tout l'Orient en fut peuplé. Les Princes de la race sainte subjuguerent les Nations infidéles, & s'établirent dans les plus fertiles païs de l'Asie, où ils firent profession de la vraie foi. Ainsi transmit Ibrahim à sa posterité la lumiere de Dieu, qui passa successivement à plusieurs generations, tant qu'enfin elle parvint à Mahomet nôtre saint Legislateur, & s'accrut prodigieusement par les frequentes visites de l'Ange Gabriel. Il santifia le cœur du Prophête, coupa le mal par les racines, apporta l'Alcoran du Ciel, combla l'Ambassadeur de Dieu de victoires & d'honneurs, lui donna un nouveau nom qui signifie LE SEAU DES PROPHETES, le transporta auprés du Trône de Dieu, au travers d'une infinité de Démons qui l'attendoient au dessous de la Lune pour le faire perir, & rendit enfin son tombeau glorieux, & frequenté des fidéles de toutes les Nations de la terre.

Je t'envoye cet abregé de l'histoire des Musulmans, pour te faire voir les prétentions que les enfans d'Ismaël ont à la vraie loi, que vous qui êtes décendus d'Isaac voulez vous approprier, comme si Dieu n'avoit pas envoyé des Prophêtes à toutes les Nations pour les conduire dans la droite voie, & non dans la voie des Infidéles. Ne croit neanmoins point ceci sur mon raport; mais examine les Archives de ta Nation, & l'histoire des siecles passez. Pese-les toutes à la balance; consulte ta

raison ; lumiere qui ne trompe jamais ceux qui la 1646.
suivent. Vôtre loi a été pure ; mais par succession de tems le Diable y a fait glisser plusieurs erreurs. Il séduisit vos Peres ; les fit retourner sur leurs pas, & les jetta dans l'idolâtrie. Dieu fit alors venir le Messie pour reformer toutes choses ; mais ils le rejetterent : Et aprés qu'il eût été enlevé dans le Paradis, vous dites qu'il fut pendu à un arbre. Les Nazariens extravaguent ici, & combattent contr'eux-mêmes, lorsqu'ils soûtiennent aussi-bien que vous, que celui qui est immortel & triomphant entre les cent vingt-quatre mille Prophêtes, a été crucifié entre deux Brigands. Ne flétrissent-ils pas l'Apôtre de Dieu, & leur propre foi, en croyant comme ils font des choses incompatibles à la bonté & à la puissance de la Majesté Divine ? Il n'y a point de doute que Jesus Fils de Marie ne soit monté au Ciel en corps & en ame, lui qui a dit pendant son sejour au monde, servez Dieu vôtre Seigneur & le mien.

Que je ne t'importune & ne t'embaraſſe point. Je ne cherche pas à faire illusion à ta raison, mais à la diriger. Songe sept fois avant que de changer une. Je te ferai avoir les livres de nôtre loi. Examine-les avec jugement, & me dis aprés cela si tu as jamais vû des écrits comparables à l'Alcoran ? Il est d'un stile si majestueux, que l'esprit humain n'est pas capable d'enfanter rien de semblable. Il est exempt de contradictions depuis le commencement jusqu'à la fin : Il confirme l'ancien Testament que tu crois ; la lumiere y brille par tout. Il est donc certain que ce n'est que la copie du livre qui a été écrit dans le Ciel.

Si aprés toutes ces recherches tu prens un autre parti, suis ta loi, & je suivrai la mienne. Nous adorons tous deux Dieu, Souverain de l'Univers.

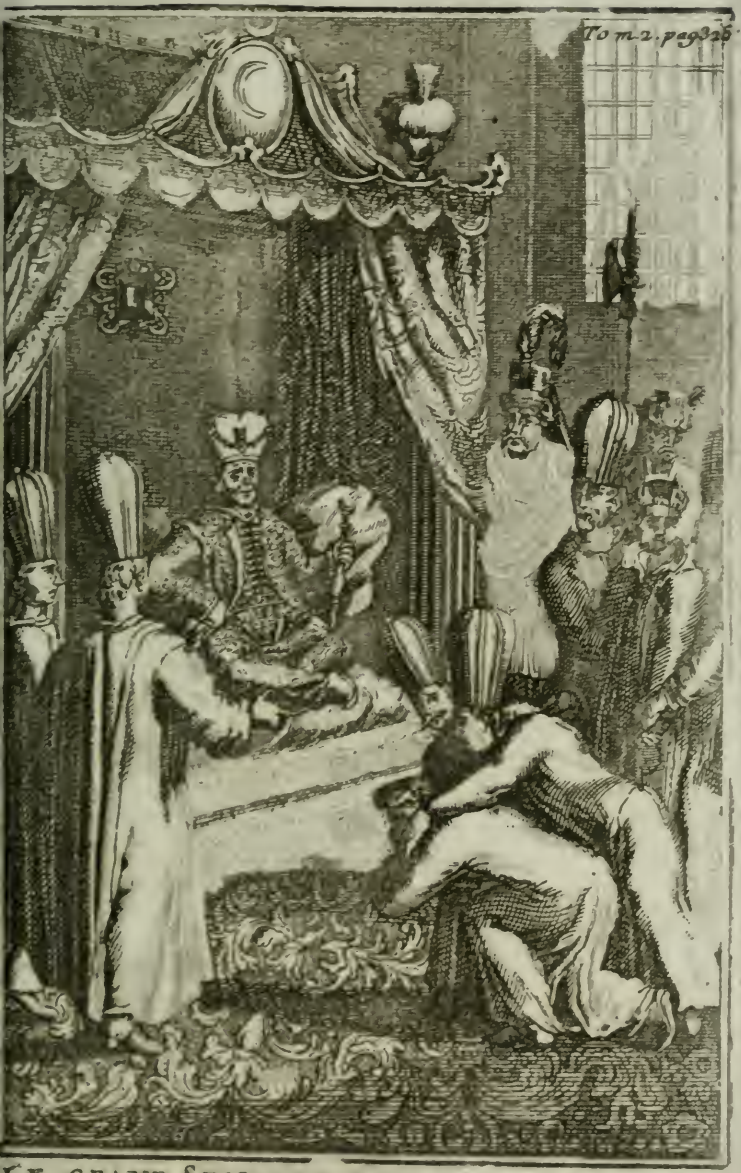
LETTRE CIV.

Au même.

Il l'exhorte à ne pas se laisser emporter à l'interêt dans le choix de la Religion. Du Duc de Brandebourg qui avoit fait demander en mariage la Reine de Suede.

1646. QUe la crainte de déplaire à ceux de ta nation ne t'empêche point d'embrasser la verité. Dieu te défendra contre la malice des Infidéles. Tu as déja de grands engagemens chez les Musulmans; nôtre auguste Empereur te fera du bien & de l'honneur. Prens le parti du plus fort, & ne t'atache point à *Tagot*. La pureté & la délicatesse des Musulmans, qui surpasse de beaucoup celle des Juifs, sans être neanmoins superstitieuse, sont des motifs qui doivent te soliciter à te joindre à nous. Nous ne suivons que les purs préceptes de la nature, qui nous enseignent, que tandis que l'ame demeure dans cette habitation charnelle, elle participe aux impuretez du corps. C'est pour ne pas tomber dans ces soüillures que nous nous abstenons de certaines viandes & liqueurs, qu'on ne peut toucher sans être soüillé. C'est pour cela que nous portons l'exactitude & la délicatesse si loin pour nos lavemens & purifications, qui nous distinguent de tous les autres Peuples du monde. Certainement nôtre Loi n'est que la Loi de Moïse, épurée & déchargée des erreurs qui s'y sont fourrées.

Ecrit-moi souvent, & quelques raisons qui te déterminent à ne point changer de Religion; que rien ne soit capable de te faire venir l'envie de



LE GRAND SEIGNEUR DONNE AUDIENCE AUX AMBASSADEURS INTRODUITS DANS LE DIVAN

te détourner de la fidélité que tu dois au Grand 1646.
Seigneur, le Souverain des Souverains de la terre, dans les veines duquel coule le plus sublime sang de la race humaine.

On dit ici que l'Electeur de Brandebourg fera demander en mariage la Reine de Suede. Mande-moi si cela est, afin que j'en donne avis aux Ministres de la magnifique Porte, auſquels rien de tout ce qui se passe entre les deux Poles ne doit être caché.

Mande-moi aussi ce qui se passe de remarquable dans l'assemblée des Députez à Munster, & s'il est vrai que le Danube se soit débordé depuis peu, & ait emporté quatre cens maisons.

Ces contes le font ici par des gens qui ne savent à quoi passer le tems, si ce n'est à courre aprés les nouvelles étrangeres, pour amuser les crédules & leur causer une fausse admiration.

Je t'ai envoyé une Montre de ma façon. Si tu la reçois de bon cœur, j'en suis assez payé.

Dieu, qui remplit tout l'Univers par sa presence, te fasse connoitre la voie de ton salut, & continuë à t'inspirer de bons mouvemens.

LETTRE CV.

Au Kaimakam.

Du traité secret entre les Venitiens & le Bassa d'Alep, découvert par le Juif Donaja. Divers exemples de l'équité de ce Bassa.

1646. LE Juif Donaja s'est beaucoup perfectionné dans son dernier voyage d'Italie. Il est devenu grand politique : Il a trouvé moyen de penetrer les secrets, & de le faire sans bruit. Il peut beaucoup servir à Venise durant la presente guerre de Candie. Les habitudes qu'il a à Venise le font entrer dans les cabales des Senateurs, qui ne ménagent rien dans le vin, soit pour babiller les résolutions de l'Etat, soit pour condamner les mesures qu'on prend pour défendre cette Republique contre l'invincible valeur des Armées Ottomanes.

Il est de notorieté publique, que le Senat a envoyé des Ambassadeurs en Moscovie, en Pologne, & chez les Cosaques, pour solliciter ces Puissances à se liguer contre le Grand Seigneur. Mais il y a peu de gens qui soient informez du traité particulier que la Republique fait negocier avec le Bassa d'Alep. Nous devons cette découverte à la diligence & à la penetration de cet enfant d'Israël. C'est un secret qu'il a tiré de plusieurs grands Conseillers d'Etat ; & il m'assure que le Senat a fait au Gouverneur des propositions qui ne manqueront pas de le porter à la révolte.

Cela pourroit avoir de fâcheuſes ſuites ſi l'on n'y remedioit à propos. Le pernicieux exemple de ce Baſſa peut porter les autres à faire la même choſe, & principalement ſes voiſins de Sidon & de Damas, qui meditent depuis long-tems de ſe faire Souverains, & indépendans du Trône qui les a inſtallez dans ces charges. De plus les ſeules forces du Baſſa d'Alep ſeroient capables de faire une puiſſante diverſion à preſent, ſur tout que les armes de l'Empire ſont occupées en Candie, en Dalmatie, & ailleurs, tant par mer que par terre. Le Juif me dit que les Venitiens parlent fort magnifiquement de l'équité de ce Baſſa, & qu'ils en raportent pluſieurs exemples. Ils diſent entr'autres choſes, qu'un certain Cuiſinier du nombre des Francs qui ſont à Alep, fut accuſé d'apprêter & d'acheter de la viande corrompuë, qui avoit peſtiferé pluſieurs de ceux qui en avoient mangé. On s'en plaignit au Baſſa, qui fit venir le Cuiſinier, & l'examina ſur le chef de l'accuſation. L'accuſé répondit qu'il n'avoit vendu à perſonne que de bonne & ſaine viande : Et que s'il étoit arrivé qu'il eût été contraint quelquefois de garder chez lui de la viande plus de trois jours, il l'avoit ſi bien aſſaiſonnée d'épiceries & d'herbes, qu'il en avoit ôté toute la mauvaiſe odeur, & l'avoit renduë de trés-bon goût. 1646.

Le Baſſa n'ayant pas la patience d'attendre plus long-tems une ſi ſale apologie, lui fit couper les bras & les jambes, boucher les veines avec de la cire, & commanda que tant qu'il auroit de vie on ne le nourrît que de ce qu'il ſortiroit de ces membres coupez.

On dit encore de ce Baſſa, que ſon fils unique ayant enlevé la fille d'un Païſan, & le Païſan s'en étant venu plaindre, le Baſſa contraignit ſon fils à l'épouſer, à condition que *le Païſan ne viendroit plus lui faire de plainte, à moins*

1646. *qu'il ne fut résolu de le priver de fils.*

On dit ici que le Roi de Perse a fait la paix avec le Grand Mogol ; & que ces deux Princes vont tourner leurs armes contre nôtre auguste Empereur.

Il vient aussi d'arriver ici un Courier de Marseille, avec la nouvelle de la révolte de Cavarra. Les habitans de cette Place s'étant soustraits de l'obéïssance qu'ils doivent au Sultan, se sont mis sous la protection des Venitiens. Le General Gimani a pris quatre Vaisseaux de Raguse, chargez de munitions pour nôtre Armée. Le même Courier ajoûte que Morosini est sous le canon des Dardanelles avec trente petits Vaisseaux, outre les Galeres. Il y a long-tems que j'ai representé au Visir Azem, que la foiblesse de ces Châteaux encourageroit à quelque heure les Chrétiens à entreprendre quelque grande action dans l'Hellespont. Il a méprisé mon conseil. L'évenement fait voir qu'il étoit bon, & la Porte songera à mettre ce poste hors d'insulte. Je souhaite que, comme les Troyens, elle ne soit pas sage à ses dépens. Les Venitiens ont une puissante flote. S'ils bloquent l'Hellespont, & qu'ils empêchent nos Vaisseaux de passer dans l'Archipel ; que les Cosaques en même-tems couvrent la Mer Noire de leurs Barques, & fassent mille pirateries & mille ravages, dequoi deviendra la Ville Imperiale ? D'où tirera-t'on ce qu'il faut pour faire subsister tant de millions d'ames qui habitent dans cette Ville & dans les lieux circonvoisins.

Ces choses sont dignes de consideration : Et toi qui as soin de cette capitale de l'Empire Ottoman, tu n'auras pas sujet de me blâmer, de te representer le danger dont le Serrail même est menacé dans la conjoncture presente. Quoi qu'il arrive j'ai fait mon devoir, & je remets le reste à ta sagesse. Mes lettres sont toutes enregistrées ; & si les afaires vont mal, on verra si c'est ma faute. Je veille la

nuit & le jour pour servir le grand Maître du 1646
monde, & je n'ai jamais manqué de donner avis à propos de tout ce qui pouvoit être avantageux à la Monarchie de la vraie foi.

Toi qui es si celebre pour ton équité & pour ta probité, pardonne-moi la liberté que je prens de te parler de cette maniere. Le zéle que j'ai pour ton Maître & le mien, merite bien que tu m'excuses.

LETTRE CVI.

Au trés-magnifique & trés-illustre Visir Azem, à la Porte.

Projet de l'Espion pour empêcher le Cardinal Mazarin de faire des entrepriſes contre l'Empire Ottoman.

LE Nain duquel je t'ai autrefois parlé sous le nom d'Osmin, est encore à la Cour, & continuë toûjours à me rendre de bons ofices, & à me faire part de tout ce qui vient à sa connoissance. Il a l'esprit subtil, & n'aime pas trop les Chrétiens, quoiqu'il le soit exterieurement. Il me vient voir souvent, & me confie ses secrets. Il me convainquit un jour par des circonstances demonstratives que le Cardinal Mazarin travailloit secrettement à porter bien-tôt un coup à l'Empire Ottoman, à l'interét duquel il semble qu'Osmin prenne part par une inclination naturelle. Il est, comme je t'ai dit autrefois, né de parens Mahometans. Il n'a pas eu de repos jusques à ce qu'il m'ait informé du sujet de son apprehension, & je lui ai donné les instructions que j'ai jugé les plus propres en cette

1646. occasion. Je mets mon esprit à la torture pour prévenir un si grand malheur. Aprés avoir bien rêvé à cette afaire, j'ai trouvé un moyen pour gagner la confiance du Cardinal, & pour renverser absolument ses desseins, en faisant semblant de les favoriser. J'allai un jour le trouver hardiment, & m'ayant fait entrer dans son Cabinet, je lui parlai de cette maniere.

» Il y a aujourd'hui neuf ans passez, grand Mi-
» nistre, que je respire l'air de Paris. Durant tout
» ce tems-là j'ai non seulement partagé avec les ha-
» bitans naturels, les bienfaits que ce noble Royau-
» me a reçûs sous l'heureux Ministere du Cardinal
» de Richelieu, & de son Successeur non moins illu-
» stre que lui; mais j'ai aussi reçû de cet éminent
» Prince de l'Eglise plusieurs honneurs particuliers,
» auquels vôtre Eminence a eu la bonté d'en ajoûter
» quelques autres que je n'avois pas meritez. C'est
» à ces deux grands Ministres que je suis obligé
» du caractere qui m'a procuré la connoissance &
» la faveur des Seigneurs, qui sous ce prétexte
» m'ont jugé capable d'enseigner à leurs Enfans les
» langues Grecque & Hebraïque. Ces personnes il-
» lustres ont eu la bonté de me donner du pain, &
» ont relevé mon courage abatu en me faisant esperer
» de trouver un doux repos dans le sein de l'Egliſe
» Gallicane, aprés avoir si long-tems erré hors de
» mon païs natal.
» Quand je fais reflexion aux avantages dont je
» joüis sous la protection de vôtre Eminence; avan-
» tages qui surpassent également mon ambition &
» mon merite: je tourne tous mes soins & toutes mes
» études à trouver moyen d'en témoigner à mon
» bienfaicteur ma juste reconnoissance. Et comme
» rien ne peut être plus agreablement reçû par l'An-
» ge Gardien de la France, que les moyens d'avancer
» le bien public de ce Royaume qui est commis à tes
» soins; je prens la liberté de te presenter aujour-

d'hui comme un témoignage de ma reconnoissance, des projets dont l'execution rendra à mon avis la France non seulement la plus formidable & la plus absoluë Monarchie de l'Europe ; mais aussi tout le monde Catholique lui aura des obligations éternelles, & on aura juste sujet de changer le titre de Majesté, Très-Chrétienne qu'on donne au Souverain, & de l'appeller le Pere de toute la Chrétienté, au lieu de Fils aîné de l'Eglise. 1646.

Vôtre Eminence ne sera point surprise du zéle d'un Etranger, ou du soin que Tite de Moldavie prend de la France en entrant dans les interêts de ce Royaume, je consulte le salut de ma patrie, & de toutes les nations qui font profession de la foi de Jesus ; puisqu'il est aisé de voir que la destinée de toute l'Europe est confonduë avec la destinée de la France.

Il y a long-tems que les restes démembrez de l'Empire Romain, qui font les frontieres de l'Asie, se trouverent trop foibles pour resister à la force des armes Ottomanes. Les belliqueux Ottomans innonderent d'abord toute la Grece. La Transilvanie, la Valachie, la Moldavie, & la plus grande partie de la haute Hongrie, devinrent incontinent des païs tributaires aux mortels ennemis du nom Chrétien. L'Allemagne même est tellement afoiblie par les courses frequentes de ces Infidéles, que tout ce que l'Empereur peut faire est de plâtrer des traitez honteux & préjudiciables, & d'acheter la paix avec moins de dépense qu'il n'en faudroit à un Prince plus heureux pour faire une guerre où il auroit de la gloire & de l'avantage. L'Etat de Veniſe n'est pas mieux en état de se défendre que les Allemans. Les Turcs ont rogné toutes les Provinces de cette florissante Republique, & par leurs invasions & hostilitez continuelles, ils l'ont réduite à la necessité de marchander la Paix avec la Porte Ottomane.

1646 Cette paix n'est pas plûtôt concluë, qu'elle est
» violée sur le moindre prétexte par ceux qui ne
» se croyent point obligez de garder la foi aux
» Chrétiens. On voit de l'heure qu'il est le dernier
» Traité rompu tout à coup, & d'une maniere très-
» clandestine, sans que les Venitiens en ayent donné
» aucun sujet, ou que le Grand Seigneur leur ait fait
» aucune déclaration de guerre. Candie est environné
» de la flote Ottomane, & les armées de ces Infidé-
» les couvrent les plus fertiles plaines de la Republi-
» que. Ses Villes sont entre les mains de ses ennemis,
» ses Villages sont ruïnez, ses Nobles passez au fil
» de l'épée, & ses Marchands emmenez esclaves. On
» voit enfin cette Republique affligée, faisant encore
» des éforts contre sa destinée, & envoyer des Am-
» bassadeurs à tous les Princes & Etats Chrétiens,
» pour demander, ou plûtôt pour implorer leur as-
» sistance. Cependant, au Pape & aux Chevaliers de
» Malte prés, elle ne trouve par tout ailleurs que peu
» ou point de secours : Encore Sa Sainteté a-t-elle
» assez d'occupation à mettre à couvert de la violen-
» ce le Patrimoine de l'Eglise. L'Etat de Genes est
» trop attaché à son commerce pour s'embarrasser
» des malheurs de ses voisins ; & tous les Princes d'I-
» talie ont tant d'afaires chez eux, qu'ils ne songent
» à celle des Etrangers qu'avec froideur & indiferen-
» ce. Cependant les Turcs gagnent païs, redoublent
» leurs forces & multiplient leurs victoires. Déplo-
» rable Chrétienté ? Tes maux sont-ils sans reme-
» de ? Oüi sans doute ils le sont, ou s'il y a quelque
» ressource elle ne dépend que de vous. Faites, grand
» Ministre, une experience dont j'ose dire à l'avance
» que l'éfet sera heureux.

» Je ne me pique point de visions & d'inspirations
» comme Pierre l'Hermite qui profitoit des charges
» seculieres & divines, & qui s'étant armé d'habille-
» mens d'acier, s'en alla par-ci, par-là, dragonner
» la Chrétienté, à la tête d'une populace confuse, &
» cela pour se rendre populaire, & s'aquerir la triple

qualité de Pelerin, de Prêtre, & de Capitaine. 1646.
Les malheureux succés de cette temeraire & folle « expedition, firent voir que cet homme n'agissoit « que par caprice de Religion, & que Dieu n'ap- « prouvoit point son extravagance. Mon dessein n'est « pas de proposer une autre Croisade, ni d'inventer « un moyen pour faire répandre des déluges de sang « humain, qui ne serviroient qu'à salir l'histoire « & à laisser des monumens sanglans de la varité « & du malheur de la Chrétienté. Outre qu'on trou- » veroit aujourd'hui impraticable ce qu'il étoit aisé « d'executer il y a cinq ou six cens ans; le monde « n'est pas à present si devot qu'il l'étoit alors, & les « gens ne sont pas si prompts à risquer leur vie pour » avoir l'honneur de grossir le Catalogue des Mar- « tirs. Il seroit dificile de trouver aujourd'hui des « Godefrois, des Baldoüins, des Guis, & autres « Heros, pour conduire les Champions de la Croix « au travers de toutes les incommoditez de la mer & « de la terre, dans des païs si éloignez & si ruïnez, « pour combattre non seulement la chair & le sang, « mais aussi la famine & la peste; & comme si ce n'é- « toit pas assez pour tirer encore l'épée les uns contre « les autres pour des bagatelles, pour des vetilles « d'un honneur mal entendu, & pour une émulation « à contretems: Et tout cela au fond pour s'aque- « rir le vain titre de Roi de Jerusalem, ou l'autorité « précaire d'un Empereur Grec. Tout cela est un hon- « neur bien creux & de peu de durée: aussi l'un se « perdit en peu de tems avec toute la Palestine, & « l'autre ne dépendoit que des suffrages du plus grand « nombre. Tels furent alors les glorieux fruits des « armes Chrétiennes: Tels les triomphes qui sui- « virent nos victoires, & tels les trophées que nos « Peres éleverent à leur propre honte. Aprés une si « longue guerre ils laisserent la Terre-Sainte en pire « état qu'ils ne l'avoient trouvée; & de tant de cen- « taines de mille hommes qui furent de cette expedi- » tion, & qui menaçoient de ruïner entierement «

1646. l'Empire des Sarrasins, à peine en revint-il assez
» pour répandre les nouvelles de leur défaite.

» Je laisse donc ces visionnaires & folles expedi-
» tions, pour proposer à vôtre Eminence une entre-
» prise qui fera plus de bruit dans le monde, qui
» réüssira mieux selon les apparences, & qui sera
» avantageuse non seulement à la France, mais mê-
» me à toute l'Europe.

» Tous ceux qui ont lû l'histoire avec fruit,
» ne peuvent ignorer que les prétentions que les Rois
» de France ont à l'Empire d'Orient depuis Char-
» lemagne, à qui le Souverain Evêque donna le ti-
» tre d'Empereur. On n'ignore pas non plus par quels
« artifices la Maison d'Autriche a fait passer dans sa
« Maison cette sacrée autorité.

« Vôtre Eminence sçait avec quelle tirannie &
« quelle injustice cette ambitieuse Maison s'est main-
« tenuë dans la possession de cette sublime gloire, &
« non contente de cela a aspiré à la Monarchie Uni-
« verselle. Le Septentrion a gemi sous le joug de l'in-
« supportable tirannie des Allemans, & les usurpa-
« tions qu'ils ont fait au Midi, ne les ont rendus
« gueres moins infames. Leur ambition n'épargne
« ni les droits civils, ni les Ecclesiastiques, non
« pas même le Patrimoine de saint Pierre, que les
« Princes Chrétiens ont toûjours regardé comme
« une chose sacrée & inviolable. Ils ont pillé Rome
« même, & emmené prisonnier le souverain Pasteur
« de l'Eglise. Que dirai-je des Hollandois, des
« Suisses, des Grisons, & autres Nations qui ne
« pouvant plus porter le joug de la Maison d'Au-
« triche, se sont révoltées contre leurs cruels maî-
« tres, & ont depuis maintenu leur liberté par la
« force de leurs armes ? Que dirai-je des trou-
« bles frequens arrivez en Bohême, en Transilva-
« nie, & en Hongrie ? Les habitans de ces païs au
« desespoir des oppressions ausquelles ils étoient
« tous les jours exposez, ont fait de glorieux ef-
« forts pour se soustraire eux & leur posterité à

un

un esclavage perpetuel ; mais parce qu'ils n'ont 1646.
pas eu un puissant protecteur, ils ont été forcez de
se soûmettre à leurs anciens Maîtres. Cette race
incestueuse s'est renduë odieuse à toute la terre,
& les Princes mêmes de l'Empire sont contraints
de dissimuler leurs ressentimens, puisqu'ils choi-
sissent pour occuper le Trône Imperial un Prin-
ce pour lequel ils ne peuvent qu'avoir de l'aversion.

Mon dessein est donc ici de representer à vôtre
Eminence, combien il seroit aisé au Roi Trés-
Chrétien dans la conjoncture presente, de recou-
vrer la Couronne Imperiale, qui n'appartient de
droit qu'aux Successeurs du fameux Charlema-
gne, & que la plûpart des Allemans mêmes vou-
droient voir sur la tête de Loüis XIV. La plû-
part des Electeurs sont déja dans les interêts de
la France, & il ne sera pas dificile d'y faire en-
trer le reste. Les Hongrois, &c. soûpirent pour
un Liberateur ; & les Provinces d'au-delà du Da-
nube ouvriront volontiers les portes de leurs Vil-
les, & y recevront les Armées du Roi Trés-Chré-
tien, qu'on regarde comme l'esperance de la Chré-
tienté. Les Suisses alliez de cet Etat ne manqueront
pas de joüer leur jeu : Les Suedois ont déja arraché
plusieurs plumes de l'Aigle gloutonne ; & les for-
ces de cette Couronne lui ont rogné les ongles.
Une campagne la plumera tout à fait, épuise-
ra sa derniere vigueur, & finira cette ennuyeu-
se dispute.

Qu'une paix hors de saison avec l'Empereur,
qui fait à present le sujet des conversations, n'ar-
rête donc point le cours des triomphes de la Fran-
ce : Que les funestes intrigues des Emissaires de
l'Empereur à la Cour de Suede, ne desunissent
point les deux plus puissantes & plus victorieuses
Couronnes de l'Europe ; ou pour mieux dire que
la Reine Christine ne recüeille point seule la gloi-
re d'une guerre si heureuse & si profitable. Sa Ma-
jesté a une formidable Armée par terre, & aura

1846, en peu de tems une flote invincible. Les victoi-
» res continuelles solicitent les François à conti-
» nuër les éfets de leur valeur, & la justice de
» vôtre cause les appelle au combat.

» Tout conspire à ruïner la grandeur de la Mai-
» son d'Aûtriche. Il n'y a qu'à profiter de l'occa-
» sion ; jamais on ne la retrouvera si une fois on la
» laisse échaper. Rien n'empêcha Henri IV. d'im-
» mortelle memoire, d'executer le projet que je
» propose aujourd'hui, que la subite & inopinée
» catastrophe de ce Prince, Grand-Pere de Sa Ma-
» jesté regnante : Et si Loüis XIII. ne poursuivit
» pas un si glorieux dessein, ce fut parce que la
» conjoncture ne lui fut pas favorable : Elle l'est
» aujourd'hui. Il dépend de vous, suprême Dire-
» cteur de l'Etat sous les ordres de Sa Majesté,
» d'élever la gloire de la France, & d'afermir
» son bonheur sur des fondemens si solides, que
» toutes les Nations Chrétiennes pourront se re-
» poser à l'ombre de sa protection. Poursuivez les
» progrés que le Ciel vous a déja accordez. Aprés
» que toutes les Nations de l'Europe se seront ainsi
» afermies par une paix solide, soit en faisant des
» alliances honorables avec ce nouvel Empereur de
» la France, soit en se soûmettant entierement à
» son obeïssance ; c'est alors que vous pourrez fai-
» re rendre compte aux Ottomans des ravages &
» des degats qu'ils ont faits dans les Etats Chré-
» tiens : c'est alors que vous pourrez porter nos ar-
» mes sous les ramparts de Constantinople, & re-
» chasser ces Barbares dans leurs rochers & dans
» leurs anciens deserts, d'où ils ont souvent fait
» des courses, & ruïné les plus belles Provinces de
» l'Asie & de l'Europe. C'est alors enfin que vous
» pourrez les chasser non seulement de ces rochers
» & de ces deserts, mais même de tout le monde.

» C'est-là, ce me semble, le seul moyen d'arrê-
» ter les progrés des armes victorieuses des Otto-
» mans. Il est impossible de faire une paix durable

entre les Princes Chrétiens autrement que par des conquêtes, je veux dire une paix qui leur inſpire de la réſolution, & qui les mette en état d'unir toutes leurs forces contre les Mahometans. Quant à l'état preſent des Venitiens, s'ils ont plus perdu, qu'ils ne perdront à l'avenir ſelon toutes les apparences; ils ſeront neanmoins bien peu de choſe, en comparaiſon de ce qu'ils ſeront par les avantages que non ſeulement eux, mais auſſi tous les Etats Chrétiens trouveront à l'avenir, s'ils contribuënt à porter la Couronne de France à l'élevation que la deſtinée lui promet. Les Princes ont ſeulement tâché juſqu'ici d'aporter quelque remede à la partie afectée. Delà vient que ſi l'on a eu le bonheur de guerir le mal d'un côté, il s'eſt d'abord jetté de l'autre: d'où il eſt arrivé que nous avons perdu Province aprés Province, & que les Turcs ont penetré preſque juſques dans le cœur de l'Europe. Si nous voulons donc les en chaſſer, il faut le faire de la maniere que je le propoſe, & ſi l'on y penſe bien on trouvera que c'eſt le ſeul moyen de couper le mal par les racines. 1646.

Pourſuivez donc trés-ſage & trés-illuſtre Miniſtre, dévoüé au ſervice d'une Couronne qui doit commander à toute la terre, pourſuivez & élevez vôtre grand Maître à la Couronne, dont l'Ange tutelaire de l'Europe eſt prêt d'environner ſa ſacrée tête. Ne ſoufrez pas que les Deputez à Munſter vous amuſent plus long-tems par de feintes ouvertures de paix. Pourſuivez l'heureuſe deſtinée de la France, qui n'attend que la réſolution que vous prendrez pour charger nos Armées de victoires, de triomphes, & de gloire, & pour établir dans le monde un nouvel Empire auquel toutes les Nations rendront hommage, & ſous la protection duquel tous les peuples ſe retireront.

Tu vois, illuſtre Viſir, que j'ai fait entrer beau-

1646 coup de flâterie dans cet écrit. C'est un vice necessaire à la Cour de France, où les Diogenes ne peuvent avoir audience. Je ne puis pas esperer de découvrir par la réponse du Cardinal ce qu'il pense de mon projet. Ce Ministre est d'une humeur douce, & il aime mieux feindre des vertus pour loüer quelqu'un, que de lui faire honte en publiant les vices qu'il a efectivement. C'est un effet de son temperament, & il est assez sage pour s'en servir utilement dans les afaires politiques. Il n'y a point de meilleur moyen pour se faire estimer du peuple, que de se mettre en réputation d'avoir de la generosité.

Quoi qu'il en soit, je n'ai, je croi, rien dit dont il puisse s'ofenser avec justice, à moins qu'il n'ait le don de penetrer les cœurs; car autrement il ne peut tout au plus que m'accuser d'une fidéle présomption, & de m'être équivoqué en lui proposant des choses tout-à-fait impraticables. Tu verras aisément qu'elles le sont, si tu consideres qu'encore que les circonstances où se trouve à present l'Europe, donnent à ce projet un certain air de beauté & de facilité, une révolution de quelques mois, pour neanmoins changer entierement la face des afaires. Il peut survenir une nouvelle dificulté dont on ne s'étoit point défié. L'Empereur peut faire la paix avec la Suede, ou ofrir sa mediation & son autorité: L'assemblée de Munster peut avoir un dénoüement favorable, & les Electeurs peuvent entrer plus fortement dans les interêts de l'Empire. De plus une autre campagne peut être aussi fatale à la France que la précedente lui a été favorable. Si l'on trouve bon aprés tout de commencer l'execution de ce projet, & qu'on voie ensuite de l'avantage à le poursuivre, il peut arriver mille accidens qui empêcheront la France de joüir longtems du nouvel Empire qu'elle aura aquis, ou qui la mettront hors d'état de soûtenir une guer-

te contre l'Empire, qui a une infinité de sujets & des tresors inépuisables. 1647.

Si toi qui es la lumiere de la Monarchie des Osmans, approuves ce que j'ai fait, je me croirai fort heureux ; cependant tes censures ne me rendront point malheureux, puisque ce sont des preuves de ta complaisance & de ta faveur.

LETTRE CVII.

A Ismaël Mouta Faraca, Eunuque blanc.

Il déplore le malheur de Geri-Boinou, à qui le Grand Seigneur avoit fait crever les yeux.

TA Lettre m'a été sûrement renduë, aussi-bien que les magnifiques presens de Geri Boinou, à qui tu m'apprens que le Grand Seigneur a fait crever les yeux. Je plains le malheur de mon Ami, sans accuser la justice de celui qui est le Maître de nous tous. Nous sommes Musulmans, & nous ne devons non plus disputer sur les plaisirs du Paradis, que sur les commandemens de nos Souverains. C'est une preuve de leur clemence quand ils supriment les éfets de leur colere, & épargnent la vie de leurs esclaves. La clemence du Sultan va plus loin qu'à l'ordinaire, puisqu'il ne s'empare pas des biens de nôtre ami, & qu'avec les biens il lui laisse encore la liberté. Il est encore en état de joüir de plusieurs plaisirs, dont mille autres qui ont l'usage de leurs yeux ne peuvent joüir.

Ce que je t'écris n'est pas que je manque de

1646 compassion pour mon ami. Je dois encore l'aimer avec la même affection que je faisois lors qu'il pouvoit lire sur mon visage la sincerité de mon amitié. Mais je ne voudrois pas que la perte de ses yeux diminuât les lumieres de son ame. Qu'il se souvienne qu'un fameux Philosophe, pour pouvoir méditer avec moins d'interruption, se fit volontairement ce qu'on a fait à nôtre ami par maniere de punition. Il n'y a point de disgrace exterieure capable de blesser les yeux d'un esprit défendu par la patience, & renfermé dans la sphere de sa propre lumiere. Une ame de ce caractere est au-dessus des assauts de la fortune & triomphe de la destinée même.

De plus nôtre cher Eunuque peut encore s'entretenir avec ses amis; privilege pour lequel les sourds donneroient presque leurs yeux. Il est dificile de dire lequel de ces deux sens aimeroit mieux perdre un homme, sur tout dont la voix excellente & la belle methode de chanter, semble être l'ame même de la musique.

Quelle infinie varieté d'objets visibles y a-t-il en tout cela, qui donne à l'œil un plaisir aussi delicat & aussi rafiné, que la disposition harmonieuse & la simmetrie des parties qui composent la Scene de l'Univers? Or ce plaisir ne peut-il pas être transporté à l'oreille, lors qu'elle reçoit les justes mesures & la cadence exquise des tons? Certainement la musique n'est qu'une beauté pour l'oreille, comme la beauté est une musique pour l'œil.

Mais nôtre ami Geri n'a point besoin de ces consolations. Il sait le moyen de se rendre heureux soi-même, & il est assez sage pour s'en bien servir.

La fureur du Grand Seigneur est appaisée, Geri est vivant; il a des maisons & des jardins; jardins remplis de toutes sortes de fruits & de fleurs pour contenter le goût & l'odorat. Il a

beaucoup d'or, d'argent & d'eſclaves. Si tout 1646.
cela n'eſt pas capable de contribuër à ſa felicité, il eſt Maître de ſoi-même, qui eſt le plus grand & la ſource de tous les biens.

Toi qui lui ſuccedes dans cet honorable poſte, & qui gardes l'avenuë de la Chambre majeſtueuſe, où tous les Princes de la terre font leurs requêtes & leurs ſuplications aux pieds de nôtre auguſte Monarque, ſois en garde contre tes ſens, & obeïs à ta raiſon. Souviens-toi de la deſtinée de ton prédeceſſeur; ne m'oublie pas, mais ſur tout ne t'oublie point toi-même. Adieu.

LETTRE CVIII.

A ſon ami Dinet Golou.

Il lui parle plus ouvertement ſur le même ſujet.

JE ne ſuis pas moins ſurpris que touché de la ſeverité avec laquelle Sultan Ibrahim a fait punir Geri Boinou. Iſmaël Mouta Faraca ſon Succeſſeur m'en a appris la premiere nouvelle; mais il ne me dit rien du crime de cet Eunuque. Je ne voudrois pas demander cet éclairciſſement à un homme qui tire ſon nouvel éclat de la tragique élipſe de mon ami, de peur que mon amour ne trahit ma retenuë, & ne me fit dire des choſes qu'il n'eſt pas à propos qu'un eſclave du Sultan diſe. Nos penſées ſont à nous pendant que nous les retenons dans nôtre cœur; mais lors qu'une fois nous les laiſſons ſortir, elles ſont en la puiſſance d'un autre, qui peut s'en ſervir pour nous perdre. Je n'ai jamais été aſſez familier

1646 avec Ismaël pour lui confier des reflexions de cette nature. De plus, il me parle trop librement dans sa lettre pour n'avoir pas quelque dessein. C'est la premiere fois qu'il m'a écrit, & il me semble qu'il auroit dû le faire avec plus de reserve. Je lui en donne le modéle dans la réponse que je lui ai faite, où il ne m'est pas échapé un mot qui marque moins de resignation à la volonté de nôtre Maître, que de tendresse pour nôtre ami, & de compassion pour ses soufrances.

Mais j'ose t'écrire avec plus de liberté, parce que je connois depuis long-tems ta sincerité. Dis-moi donc, je te prie, Dinet, n'a-ce point été l'aveugle passion de Sultan Ibrahim qui a fait perdre les yeux à Geri ? Répond-moi sans déguisement ; n'a-ce point été quelque caprice de jalousie ? n'a-ce point été parce que le Maître a crû que Geri avoit trop vû, qu'il ne voit plus rien à present ? Si l'on n'a crû que les yeux de Geri fussent criminels, d'où vient qu'eux seuls ont été punis ? Mais c'est en vain qu'on voudroit juger sur le pied de la raison du cruel caprice d'un Monarque, qui n'a d'autre loi que sa volonté.

Les Chrétiens disent que les Princes Ottomans sont des Bouchers, & l'Empire une Boucherie, où l'on sacrifie à l'impudicité ou à la passion d'un Tiran des personnes de tout rang. Quoi que je n'approuve pas la liberté licentieuse que les Infidéles se donnent à parler, je te dirai neanmoins, qu'il ne paroît que trop veritable, que la prodigieuse puissance dont les Monarques d'Orient sont revêtus, leur fait commettre mille violences qu'on ne peut excuser en bonne justice. Il seroit à souhaiter que ce qui se fait dans le sublime Serrail, ne confirmât pas si souvent cette verité. Permets-moi de me mettre un peu en colere contre la cruelle senten-

ce qui a été executée sur un de mes amis, l'hom- 1646.
me le plus accompli qui fut dans ce magnifique Palais. Il doit sans doute la perte de ses yeux à la haine de quelque envieux Favori, qui n'a pû soufrir un si dangereux Rival dans les bonnes graces du Sultan. Ce malheureux Eunuque qui charmoit tous les cœurs, avoit fait quelque impression sur celui du cruel Ibrahim. Il prenoit souvent plaisir à l'entendre chanter pour chasser sa mélancolie. Geri est un second Orphée de qui la voix, comme tu sais, inspiroit de la passion aux arbres & aux rochers. Il a outre cela plusieurs autres parties qui rendoient sa conversation agreable à tout le monde, & donnoient à tout le Serrail de nouvelles leçons d'Amour Platonique.

Je te prie de l'aller voir aussi-tôt que tu auras reçû ma lettre : Tu sais où il demeure à Galata. Embrasse-le de ma part, & lui donne un baiser de fidéle amitié. N'oublie pas aussi de le remercier pour moi du diamant qu'il m'a envoyé, & le réjoüis en lui disant qu'un jour ses yeux seront renouvellez en Paradis, & brilleront plus que les diamans. Adieu.

LETTRE CIX.

A Dicheu Hussein Bassa.

Sur ce que les François avoient commencé cette année la Campagne de bonne heure. Action remarquable d'un Officier François.

1646. IL n'est pas aisé de deviner pourquoi le Duc d'Orleans a voulu commencer la Campagne dans une saison si rigoureuse. Il se rendit à la tête de l'Armée dés le mois de Janvier ; mauvaise saison pour marcher dans un païs ennemi, & d'autant plus mauvaise, que la terre étoit encore toute couverte de neiges fort épaisses. Il semble que ce General soit avide de réputation, & qu'il veüille aquerir le caractere d'infatiguable Guerrier. Il compte pour rien les peines & les fatigues, pourvû qu'il puisse augmenter le bruit de ses armes.

Le Duc d'Anguien poussé par une noble émulation, le suivit incontinent par un autre chemin avec un autre corps d'Armée. Quatre Maréchaux de France sont allez avec lui. Ces marches anticipées font grand bruit. Mais on n'en peut pas esperer grand fruit. Les Flamans bien avisez qui connoissent le païs, & qui ont sçü se servir à propos des inondations, se sont tenus dans leurs quartiers d'Hiver, & ont employé ce tems à préparer tout ce qui étoit necessaire pour une campagne plus de saison, qu'ils viennent de commencer.

Je loüe les Espagnols de n'avoir pas voulu

exposer leurs troupes à des fatigues inutiles ; 1646.
mais d'avoir attendu que le Soleil ait seché la terre, & que ses benignes influences répanduës par tout, les ayent invitez à se mettre en campagne. Mais quand j'approuve ainsi la prudence des Espagnols, ne t'imagine pas que je condamne l'ardeur des François, qui approche ce me semble le plus de la bravoure des Musulmans.

Un Oficier François a fait une action digne d'être remarquée. Il fut envoyé du camp avec des lettres pour le Roi & pour la Reine. Il arriva en Cour le vingt-quatriéme jour de la seconde Lune ; la terre étant encore fort gelée. Aprés avoir rendu ses lettres, le Grand Chambellan lui dit que devant retourner en Flandres le lendemain il logeroit dans le Palais pour cette nuit-là, & lui marqua même le lieu où il devoit coucher. Mais l'Oficier le remercia genereusement, & lui dit : Qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il couchât sur un » lit de duvet, tandis que son General & toute « l'armée couchoient sur la terre gelée. « Il se contenta de faire porter de la paille des écuries, sur laquelle il coucha à la belle étoile, comme parlent ces Infidéles. Le jeune Roi extrêmement satisfait de cette action, lui fit donner cent pieces d'or, & le recommanda au Duc d'Orleans comme un des plus braves hommes de son Armée.

Je jure par le souflement des vents, & par le ronflement des feüilles, que je respecte une pareille vertu dans les Infidéles mêmes.

LETTRE CX.

A Kerker Hassan Bassa.

Il le remercie du café dont il lui avoit fait present. Compare une partie de l'Arabie avec les campagnes de Tempé, & lui parle de son Pere qui aimoit la chasse des Lions, des Tigres, &c.

1646 TA lettre m'a été renduë avec le café que tu m'as envoyé. Je l'ai reçû d'autant plus agreablement, que tu l'as aporté toi-même de la valée d'Admoïm, qui est le lieu de ma naissance. C'est une preuve évidente que tu n'as point oublié ton compatriote, puisque tu as la complaisance de l'obliger d'une façon si particuliere. Le lieu où nous avons commencé de voir le jour sera toujours cher aux mortels; & pour moi je ne me souviens jamais de cette délicieuse valée sans un plaisir particulier. J'en fus transporté il est vrai, avant que de pouvoir distinguer un lieu d'un autre; mais j'y ai été depuis, & j'ai raison de dire que c'est la plus agreable partie de l'Arabie. Si les Poëtes Grecs avoient vû ce Paradis, ils n'auroient pas si magnifiquement parlé des celebres campagnes de Tempé en Thessalie. Cette heureuse valée est les champs Elisées du monde, & il y a un Printems perpetuel.

Tu es fort obligé au Sultan de t'avoir permis de visiter ton païs natal, & de demeurer si long-tems avec tes parens. Ton pere s'étoit rendu fameux en ce païs-là par la chasse des lions & des tigres, & autres bêtes feroces. J'ai enten-

du loüer par des gens de nôtre Tribu, la va- 1646
leur & l'adreſſe avec laquelle il chaſſoit ces cruels animaux. Ils m'ont dit que dans l'eſpace de deux ans il avoit fait preſent à un Beglierbei de vingt têtes de lions, tuez de ſa main : Qu'il en avoit chez lui trois de privez, qu'il avoit pris tout petits à une lionne d'une prodigieuſe grandeur : Que les murailles de ſa maiſon étoient tapiſſées de peaux de tigres, de pantheres, & de lions ; trophées de ſon infatiguable diligence, de l'adreſſe & du courage avec lequel il pourſuivit ces bêtes ſauvages. Ils m'ont dit en un mot qu'il étoit le plus heureux chaſſeur de toute l'Arabie. Si tu as herité de ſes inclinations auſſi-bien que de ſon ſang (car ces deux choſes ſe ſuivent d'ordinaire) tu as eu beau tems pour ranger les forêts & nettoyer le deſert de ces gloutonnes creatures. Sans l'antipathie qu'il y a entr'elles & les moucherons, l'Orient ſeroit tout couvert de ces bêtes ſauvages. Ces moucherons comme des eſſains volent autour d'elles dans le fort de l'Eté, & s'attachant principalement à leurs paupieres, les piquent ſi violemment, que les lions penſant ſe mettre à leur aiſe en ſe grattant, s'arrachent ſouvent les yeux, & meurent enſuite de faim.

Pour connoître les diferentes natures des bêtes, il faut beaucoup d'étude, & c'eſt une étude qui convient aux Rois. Salomon faiſoit gloire d'être ſavant dans cette ſcience. Alexandre le Grand en faiſoit tant de cas, qu'il donna huit cens talens au Philoſophe Ariſtote, pour compoſer ſeulement un traité des animaux. Nôtre ſaint Prophête eſt allé plus loin que tous les autres mortels pour la connoiſſance de la generation des brutes. Il ſavoit leurs qualitez & leur langage, & ſouvent il diſcouroit avec elles. Pendant qu'il demeura dans le deſert, un Leopard ſe tenoit continuellement à la porte de ſa caverne, & lui ren-

1646 doit tous les ofices qu'auroit pû lui rendre un bon & fidéle valet.

Mais j'oublie ce que je m'étois principalement proposé, qui est de parler de l'afection que j'ai pour ma patrie & pour mes amis. J'oublie que j'écris à une personne nouvellement venuë d'Arabie. Plût à Dieu que je puisse te voir, quand ce ne seroit que pour une heure ! J'ai mille questions à te faire au sujet de mes parens, & sur les changemens survenus au païs depuis que j'en suis sorti.

Mais il faut sacrifier à la destinée cette tendresse naturelle. Je suis doublement exilé : Mais puisque c'est pour le service du Grand Seigneur je m'en console.

Adieu, heureux Ministre, & crois que je le serai aussi par tout où je pourrai quelquefois mêler mes pensées avec les tiennes.

LETTRE CXI.

A Hussein Bassa.

Remarques sur la prise de Retimo en Candie: Caractere de Monsieur de Varennes Ambassadeur de France à la Porte.

LA prise de Retimo en Candie fait craindre aux Nazariens de plus grands maux. Les premiers coups qui réüssissent dans une guerre font de profondes impressions sur l'ennemi ; & le vulgaire les regarde comme des indices de ce qui doit arriver. Mais des progrés reïterez glacent les ennemis jusques dans le cœur, les dépoüillent de courage & d'esperance, & ne leur laissent que de sinistres au-

gures & de superstitieux présages de la ruïne qui 1646.
les menacent. Tant il est difficile de juger des évenemens humains sans tomber dans l'extrêmité ! Les Venitiens regardent déja toute l'Isle comme une chose perduë. J'espere & je croi aussi que cela pourra être vrai. Cependant je sai en même-tems que le sort des armes est incertain, & une autre campagne reparera peut-être la perte qu'ils ont faite cette année & les précedentes.

La Republique perdit cinq mille hommes devant cette Place, du nombre desquels étoit le General Cornaro & le Vice-Roi de l'Isle, qui furent tuez à la premiere attaque ; sans compter ceux qui periront par les armes des nôtres, qui entrerent avec les fuyards, qu'ils sacrifierent tous à la chaleur & à la passion Martiale.

Mais ce qui parut de plus sinistre pour eux, quoique moins préjudiciable, fut les broüilleries du Sous-Proveditеur & du Proveditеur de l'Isle. Ces deux Oficiers ne s'accordans pas sur l'étenduë de leur commission, formerent deux partis qui en vinrent aux mains avec tant de fureur, qu'il demeura quatre cens hommes sur la place de part & d'autre.

Ces sinistres évenemens ont obligé la Republique à s'attacher tout de nouveau à la Cour de France, qui a dépêché un Ambassadeur à Constantinople pour y moyenner une paix. Il s'apelle Monsieur de Varennes, homme présomptueux & aimant à entreprendre des choses dificiles. Comme il ne se trouvoit ici personne qui voulut entreprendre une negociation, dont les apparences ne faisoient gueres rien esperer, ce Monsieur par une fanfaronnade Françoise vint ofrir ses services, & dit à la Reine, qu'il ne doutoit pas de la paix, & qu'il representeroit les choses au Grand Seigneur de maniere, que la paix s'en ensuivroit infailliblement.

Il eût été facile au Cardinal Mazarin, que la Reine consulte sur tout, d'avoir empêché le voyage

1646. de cet homme. Mais ceux qui savent la rancune qu'il y a entre le Cardinal & l'Ambassadeur, concluënt que le Cardinal n'a donné les mains à son Ambassade que pour le ruïner dans la suite. Il connoît sa hardiesse, & il est persuadé qu'elle n'est pas assaisonnée de la sagesse & du ménagement necessaire. Il sait qu'il a entrepris des actions grandes & hasardeuses, & qu'il n'a neanmoins jamais eu le bonheur de rien faire de consequence.

Ceux qui connoissent le caractere de ce Monsieur, disent, qu'il n'y a point d'exemple qui le l'encourage à se jetter dans le labirinthe & dans le perii; & lorsque les exemples lui manquent, il a l'ambition de vouloir lui-même être un exemple. Il n'aprehende point de marcher sur les traces de ceux qui se sont équivoquez en entreprenant les choses les plus desesperées; au contraire, il se promet qu'il réüssira où mille autres ont échoüé. En un mot il passe pour le plus temeraire de tous les hommes.

Je te fais ainsi le portrait de l'Ambassadeur de France, afin que tu en fasses part au souverain Divan. Ce n'est pas un mediocre avantage de connoître le temperament & les qualitez des Ministres étrangers qui residents à l'auguste Porte; sur tout dans la conjoncture presente qu'il s'agit de la destinée du Christianisme. De plus on ne sauroit avoir trop de précautions, pour éviter les pieges du Cardinal Mazarin; car je crains que ce subtil Ministre ne travaille à rendre de mauvais ofices à la Cour Ottomane.

Je baise le bord de ta veste, illustre Bassa, & je te dis adieu.

LETTRE CXII.

Au même.

Remarques sur le naturel des François, & sur la maniere avec laquelle ils remportent les victoires.

LE Capitan Bassa passe chez les François pour un homme de Mer. Ils loüent fort son expedition pour le secours de la Canée, & ne parlent pas moins avantageusement du secret avec lequel il mit son armée à terre, & prit Retimo. Les François en general sont de grands Critiques sur les afaires militaires, & ont bien moins de partialité pour faire honneur aux Chrétiens, que quand il s'agit de donner les loüanges qui sont dûës à un habile General Musulman. Ils sont inconstans, & il est rare qu'ils demeurent long-tems dans les mêmes sentimens. Leur sang ne renouvelle pas plus souvent sa circulation qu'ils renouvellent leurs amitiez, leurs opinions, & leurs censures. Il semble qu'ils ont heritê des vices des anciens Gaulois, aussi-bien que de leur Païs.

Un Empereur Romain qui a fait la guerre à cette Nation, nous a laissé d'excellens memoires, où nous trouvons entr'autres choses la description du naturel des Gaulois, de leurs dispositions & inclinations. Ceux qui liront ces écrits composez il y a plus de seize cens ans, & qui pratiqueront les François d'aujourd'hui, concluront aisement : que les derniers sont une vive copie des premiers, & que l'Empereur fait un portrait fidele de l'humeur & des actions des uns & des autres. Les anciens Gaulois attaquoient brusquement & avec fureur, les

1646. François le sont aussi. Ils étoient toûjours prêts à se battre, les François le sont aussi. Ils sont plus que des hommes à la premiere attaque ; à la seconde ils sont moins que des femmes ; & rarement en viennent-ils à la troisiéme.

Veux-tu donc savoir d'où vient qu'ils remportent tant de victoires signalées ? c'est par artifice & par argent. Lors qu'ils ne peuvent pas tromper leurs ennemis, ils se font un parti parmi eux, & corrompent je ne sai combien de gens par les grosses pensions qu'ils donnent. C'est ainsi qu'ils font leurs conquêtes à la faveur d'un métal bien plus puissant que le fer. La force des Loüis à laquelle rien ne peut resister, met les Villes & les Provinces aux pieds de cet invincible Monarque.

Je prie Dieu de faire prosperer les Armées de l'Empire fondé sur la vertu, de maniere que les Nazariens apprennent par experience que leur or & leur épée sont également foibles contre la valeur & le juste ressentiment des vrais Croyans.

LETTRE CXIII.

Au venerable Moufti souverain Conducteur des vrais Croyans.

Des livres des anciens Payens. Endroits memorables de l'Histoire d'Alexandre le Grand.

COmme tu es la bonté même, & l'Architipe, s'il faut ainsi dire, de la clemence & de la vertu, tu ne me mettras pas au rang des importuns, de te fatiguer aussi souvent que je fais des disputes qui regardent nôtre sainte Loi. Ce n'est pas des questions ordinaires que je te fais. Je ne suis point captieux ; je ne cherche point à obscur-

cir ce qui eſt clair, où à affoiblir le témoignage 1648
de celui qui a touché la main de Dieu. J'ai de la veneration pour les ſaints Oracles, & pour le livre qui n'a point été fait ſur la terre. Je ne lis point de chapitre dans l'Alcoran que je ne beniſſe l'Ange Gabriël, qui décendit ſi ſouvent du Ciel pour apporter les ſacrez Cayers ſur la terre. J'ai encore plus de veneration pour le livre de gloire, quand je conſidere qu'il ne fut point compoſé à la hâte, mais que chaque verſet eſt la production de la meditation divine. Ce livre eſt ſans contredit plus excellent que tous les livres du monde. Jamais écrit n'a approché de ce livre celeſte pour l'élegance miſterieuſe. Cependant il me ſemble que je trouve dans les livres des Anciens une ſageſſe bien profonde.

Tu me diras que dans la charge où je ſuis, je dois plus étudier les hommes que les livres, parce que les devoirs de ma charge m'engagent moins à méditer, qu'à agir pour les interêts de mon Maître & de l'Empire Ottoman. Je ne ſuis ici, il eſt vrai, que pour penetrer les deſſeins des Infidéles: Mais permets-moi de te dire, que pour en venir à bout je ne pris pas un mauvais parti, en m'attachant à la lecture durant ma jeuneſſe. Les livres ne ſont autre choſe que les hommes tournez à l'envers, ou metamorphoſez en caracteres; contre leſquels, ſurvivant ainſi à eux-mêmes, le coup de la mort ne peut avoir de force.

Ceux qui élevent des Statuës d'or, d'argent, de bronze, ou de marbre, à la memoire d'un Heros, ne peuvent tranſmettre à la poſterité que des éfigies de leurs corps, qui comme tu ſais, eſt la partie la moins noble de l'homme. Moins habiles en cela que les Egiptiens qui ont l'art de garder les corps durant mille generations, & de les empécher de ſe corrompre. Mais ceux qui laiſſent leurs écrits à la poſterité, perpetuënt dans le monde l'image de leur eſprit. C'eſt cette partie qui fait proprement l'hom-

1646. me, & qui ne meurt jamais pendant que le corps se consume dans le tombeau, & que le tems ronge les Statuës; ou que l'envie les démolit.

Pardonne-moi cette digression, grand Oracle & bouche infaillible de Dieu. J'ai beaucoup de choses à dire, & je ne saurois le faire en peu de mots. Nos saints Docteurs nous disent qu'un Musulman ne doit pas lire les livres des profanes Infidéles. Dis-moi, je te prie, toi qui peux resoudre tous les doutes, si ce précepte s'étend à tout le monde sans exception; ou si l'on n'en peut pas dispenser ceux qui lisent ces livres d'un œil, pendant que l'autre est attaché sur la Loi qui balance l'esprit avec la verité. L'Alcoran nous dit que le diable a glissé des fausſetez dans les meilleurs écrits: Mais ne peut-on pas separer le bon d'avec le mauvais? J'ai lû dans le livre de gloire plusieurs choses remarquables touchant Alexandre le Grand: Mais n'est-il pas permis d'examiner ce que d'autres ont écrit de ce fameux Guerrier & saint Prophête? Les Historiens Grecs & Romains ont parlé de ce qui lui arriva en Asie, de ses combats contre Darius Roi des Perses, & contre Porus Roi de l'Inde. Ils font l'éloge de sa continence & de sa modestie à l'égard de Sisigambis & de ses filles qui furent ses prisonnieres; de l'amitié constante qu'il eut pour Ephestion tant qu'il vécut, & des larmes pleines de tendresse qu'il répandit pour lui aprés sa mort. Cependant ils l'accusent de cruauté & d'ingratitude, pour avoir sacrifié à sa colere & à sa débauche Clitus qui étoit un ami fidele, un vaillant soldat, qui lui avoit sauvé la vie dans un combat. Ils ne lui pardonnent pas d'avoir brûlé Persepolis, & ils ne manquent pas de relever l'indolence éfeminée de ce Conquerant, qui pour plaire à sa concubine, fit brûler la plus belle & la plus magnifique Ville d'Asie. Les Persans se vantent que cette Ville étoit toute bâtie de bois de cedre; ils disent que Cirus avoit fait abattre non seulement les arbres du mont Liban, mais aussi

ceux des plus belles pepinieres de l'Asie, pour bâtir cette superbe Ville à l'imitation de Salomon Roi des Juifs, qui a passé chez les autres Princes pour un Monarque qui s'estimoit trop, parce qu'il avoit bâti le Temple de Jerusalem des mêmes materiaux. On ajoûte qu'Alexandre trouva dans cette Ville cinquante millions de carats * en or; qu'après que la débauche fut finie, & que les flâmes eurent réduit en cendres ce Phœnix de l'Asie, le Conquerant pleura, & commanda qu'on employât l'argent qui s'y étoit trouvé à rebâtir une autre Ville plus magnifique que la premiere; mais que Thaïs qui lui avoit conseillé de la ruïner, fut la seule qui empêcha qu'on ne la rebâtit: car cette femme avoit tant de pouvoir sur ce Monarque, qu'il ne pouvoit lui rien refuser.

J'ai tiré des historiens Persans ce que je viens de dire de Persepolis. Les autres en parlent à la verité, mais ils entrent moins dans le détail. Il y a des Historiens qui disent que ce Prince fit démolir Tir, ville si ancienne, qu'on prétend qu'elle fut bâtie par un des petits fils de Noé, duquel, comme tu sais, l'Alcoran fait souvent mention. On l'accuse aussi de cruauté d'avoir fait crucifier deux mille des principaux Tiriens, comme autant de sacrifices à Hercule. Tu peux juger mieux que personne si le fait est veritable: Car qui est-ce des Musulmans qui croie, que le victorieux Prophête ait été coupable d'une idolâtrie si barbare?

Il s'y prit d'une maniere pour subjuguer cette Ville imprenable, qui fait voir que son courage étoit invincible, qu'il n'y a rien d'impraticable à un esprit armé de resolution & de perseverance.

Tir étoit situé à plus d'un mille en mer, lorsque les Macedoniens la firent sommer de se rendre. Les assiegez se fiant à la force & à la hauteur du rocher sur lequel leur ville étoit bâtie (car c'étoit une Ile parfaite) & à l'éloignement où elle étoit de la terre ferme,

* *Un carat est la troisiéme partie d'une once.*

1646. défierent celui que Dieu avoit destiné à la conquête de toutes les Nations, situées entre les extremitez des Indes, & les colomnes d'Hercule. Le Conquerant irrité qu'on eut refusé une Paix qu'il avoit offerte, prépara toutes choses pour attaquer les Tiriens. Il entreprit, sans faire un Miracle comme Moïse, de faire passer son Armée au travers de la Mer. Il suivit les traces du Roi de Babilone, qui trois siecles avant avoit joint à la Terre-Ferme cet orgueilleux nid de Marchands. Ses Troupes industrieuses éleverent deux fois une chaussée plus haut que les eaux de la Mer, & la pousserent jusques aux remparts de Tir; mais les diligens Tiriens rendirent toûjours leurs travaux inutiles. La troisiéme tentative réüssit; & malgré le feu & le fer des assiegez on escalada les murailles de cette Reine des Villes maritimes; & le monde demeura convaincu que la force humaine n'étoit pas capable d'arrêter les conquêtes d'un Prince duquel la destinée avoit resolu de se servir pour châtier les Nations de la terre.

Ce Chapitre de l'Alcoran qui parle de ce fameux Prince, nous dit, *qu'il s'avança dans les Indes jusqu'au lieu où le Soleil se leve* Les Chrétiens tournent ce passage en ridicule, & disent que le Soleil se leve & se couche dans tous les païs, & que dans la fabrique du monde il n'y a point de point qui marque l'Orient & l'Occident; puisque l'Orient d'un païs est l'Occident de l'autre. C'est ainsi que ceux qui mépriſent la Loi sainte pointillent contre l'Alcoran. Ils disent qu'il est composé de contes de vieilles; que c'est un amas confus & mal digeré des Romans Orientaux & des fables superstitieuses, orientées sur le Meridien de l'ignorance; qu'il fut d'abord publié dans les deserts sauvages & barbares de l'Arabie, & qu'ensuite il passa à la faveur de l'épée dans les païs d'où les vices avoient banni les sciences, & rendu les peuples susceptibles d'une Religion qui consiste presque toute à satisfaire les sens.

Ces imprudens Critiques ne considerent pas qu'ils 1646.
attaquent en même tems par des raisons de cette nature le Vieux & le Nouveau Testament, que les Chrétiens regardent comme leur Alcoran, puisque il est fait mention dans ces deux livres du lever & du coucher du Soleil, de l'Orient & de l'Occident, comme de points ou de marques d'où l'on prend la situation des Païs. Il est certain qu'ils sont ici captieux ; Car je veux qu'il n'y ait point dans le Globe de point d'Orient & d'Occident marqué ; cependant comme l'Inde est le Païs le plus proche du continent, vers cette partie de l'Horison où le Soleil commence tous les jours à paroître; ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le nom d'Orient. Ce fut là où le Conquerant Macedonien sua, parce qu'il ne pouvoit porter ses conquêtes plus loin, à moins qu'il n'eût voulu recommencer la guerre contre les poissons de la Mer.

On dit plusieurs autres choses de la temperance, de la moderation, de l'équité, de la force, & autres semblables vertus d'Alexandre. On n'a pas même oublié ses vices. Mais je ne veux point te fatiguer de tout ce qu'on a dit de cet invincible Monarque, ni te parler de toutes ses marches au travers de l'Asie. Je ne veux point t'embarrasser de ce qu'on dit de son voyage en Egipte, & de l'ambition qu'il avoit d'être apellé fils de Jupiter Ammon ; de sa courte vie qu'il finit à Babilone par le poison au milieu de ses triomphes, & du partage qu'il fut fait de son Empire entre ses principaux Capitaines. Je reçois tout ce que ces Histoires ont de conforme au saint Alcoran, & rejette comme faux tout ce qui repugne au sommaire de la verité.

Dis-moi donc, toi qui resous souverainement les doutes, si je puis lire à ces conditions les écrits des Infideles ? Les livres sont un soulagement à un esprit mélancolique, & sur tout les livres historiques, dont on tire aussi du profit, parce qu'on apprend par là ce qui s'est passé dans les siecles pre-

1646 cedens : De sorte que nous savons par ce moyen les choses qui se sont faites il y a mille ans, comme si elles ne s'étoient faites qu'aujourd'hui. Quel crime y a-t-il donc de lire ces memoires des Anciens? Est-ce qu'on ne peut lire ces histoires sans faire une chose incompatible avec la foi d'un Musulman, parce qu'elles ont été composées par des Payens? Faut-il rejetter tout ce que les Payens ont dit ou fait ? Pourquoi donc les Princes de nôtre Loi ont-ils eu tant de veneration pour les Oeuvres de Plutarque? Je te le dis franchement, je lis non seulement Plutarque, Ciceron, Tacite, Xenophon, Polibe, & plusieurs autres Historiens Payens ; je fais même de grands progrez dans cette lecture. De si rares exemples de vertu, de si illustres modéles d'équité, de si solides préceptes de Morale, dont ces Auteurs sont remplis, ne sauroient ce me semble faire de mal à un homme qui desire de conformer sa vie aux plus excellens reglemens.

Je lis aussi les Poëtes, & il me semble que leurs fables & leurs paraboles sont autant d'envelopes qui couvrent des maximes excellentes & necessaires à la conduite de l'homme.

La fable de la naissance de Triphon, son combat avec Jupiter, & enfin sa défaite, dénotent la monstreuse naissance des factions & leur ruine dans un Etat.

Les Ciclopes employez par Jupiter à faire des foudres, & à tuer Esculape, qui pour cela même furent ensuite tuez par Apollon, nous marquent l'usage que les Princes Souverains font de leurs Oficiers cruels, avares & injustes ; qui aprés avoir satisfait aux desirs de leurs Maîtres, sont abandonnez aux ressentimens des sujets opprimez. On en fait souvent l'experience dans toutes les Monarchies, & principalement dans le puissant Empire des Osmans. Quoique le Grand Seigneur soufre pour des raisons d'Etat que les Bassas oppriment injustement les Musulmans qui sont sous leur gouvernement,

vernement, il ne laisse pas pour témoigner l'hor- 1646.
reur qu'il a pour ses sortes d'infamies, de prendre son tems, & de les faire mourir. Tu sais qui est celui qui le dernier a peri par le fatal cordon. Je souhaite que son Successeur soit digne d'une plus heureuse destinée.

Acteon devoré par ses chiens pour avoir vû Diane dans le bain, auroit été un avertissement à Useph Eunuque noir, qui ne pût s'empêcher de babiller des secretes amours de Sultan Ibrahim. Il étoit assez perilleux de savoir ce secret; mais de le divulguer, c'étoit un moyen sûr d'encourir la vengeance de ce Prince.

Il n'en usa pas plus sagement lorsqu'il se donna la liberté de censurer son Souverain, & de lui reprocher son luxe, quoi qu'il n'en dit rien à personne. S'il avoit sçû la fable d'Endimion & de la Lune, il auroit peut-être appris delà qu'un Favori ne doit point prendre connoissance des plaisirs dérobez de son Maître, mais qu'il doit au contraire le soliciter quelquefois à écarter les soins & les embarras de l'Etat, & à délasser son esprit par les divertissemens.

Il y a plusieurs remarques utiles, cachées sous les fictions des Poëtes. Elles paroissent d'abord obscures; cependant aprés qu'on les a examinées avec un peu d'attention, elles sont aussi aisées à entendre que l'étoient les Hierogliphiques des anciens Egiptiens, qui ne connoissoient pas d'autres lettres.

Dieu, la premiere intelligence, qui imprima son esprit en caracteres Arabes sur des tables de marbre, & écrivit le Decalogue avec un rayon de sa gloire, & qui a aussi inspiré à toutes les Nations la connoissance des lettres, me fasse la grace de ne pas oublier les préceptes de l'Alcoran pendant que je lirai les memoires & les ouvrages des Gentils.

LETTRE CXIV.

A Murat Bassa,

De la prise de Courtrai par les François. De la secheresse, & de la rareté des vivres à Paris.

1646. IL est arrivé ici la nuit passée un Courier qui a apporté la prise de Courtrai par l'Armée Françoise. C'est une ville considerable en Flandres, & de laquelle dépend une grande étenduë de païs. Le Duc d'Orleans l'avoit investie dés le neuviéme du mois passé, & s'étoit rendu devant la Place le dix-huit avec toute l'Armée. Les Generaux Espagnols firent diligence pour venir à son secours, & y vinrent en éfet avec trente mille hommes, résolus de donner bataille aux François. Mais il y eut querelle à qui marcheroit le premier. Le Duc de Lorraine & le General Limboi en vinrent aux grosses paroles. Le tems se passa à ces contestations de rien, & les François emporterent la Place. Aprés y avoir laissé une forte garnison, une partie de l'Armée sous le commandement du Maréchal de Grammont, marcha pour aller joindre les Hollandois, à dessein d'attaquer Anvers. Le reste a suivi le Duc d'Orleans, qui va, dit-on, assieger Mardick. C'est une Ville maritime qui n'a rien d'assez considerable pour en faire souhaiter la conquête, si ce n'est son Havre, qui est de grande importance sur ces Mers.

Il y a trois mois qu'il n'a point plû ici, ce qui fait qu'on y craint la famine. Tous les vivres y sont extrêmement chers; & ceux qui ont beau-

coup de grain ne veulent point l'exposer en ven- 1646.
te. Les fruits sont tout brûlez, & il regne dans la Ville une maladie qui remplit tout de morts & de pleurans. Le bétail tombe mort dans les champs, & les rivieres sont presque à sec. Les gens languissent & se dessechent comme s'ils étoient brûlez par un feu interieur. On voit dans l'air des apparitions afreuses, & chaque nuit produit de nouveaux prodiges. On pleure pour les maux presens, & l'avenir en présage de plus grands encore. Au milieu de tout cela je demeure tranquille, sans m'inquieter ni inquieter les autres des inévitables decrets de la destinée. Je me tiens à ce qui est de mon devoir, sans me détourner ni à droit ni à gauche. Je sers fidélement le Grand Seigneur. Je fais des vœux pour sa santé, & pour la prosperité de l'Empire. Je ne fais ni bien ni mal aux Infidéles. Enfin, ne pouvant tirer aucun profit des vertus d'autrui, je prens garde que leurs vices ne me fassent aucun mal.

On dit qu'en peu de jours on va faire ici une Procession, à laquelle le Roi, la Reine, & toute la Cour assisteront nuds pieds, pour donner exemple aux autres. Le corps d'une certaine Sainte qu'on dit être la Patrone de cette Ville, sera tiré de l'Eglise où il est, & porté avec d'autres Reliques de Saints dans les ruës de Paris, pour appaiser la colere du Ciel, qui semble allumée contre les François.

Cependant je prie le Ciel de répandre ses benedictions sur l'Empire Ottoman, & le préserve des trois fleaux de Dieu.

LETTRE CXVI.

A l'Aga des Janissaires.

De l'utilité de la lecture de l'Histoire, & des mauvaises consequences de l'Imprimerie en Europe.

1646. JE vois que tu as suivi le conseil que je t'ai donné autrefois de lire l'Histoire, & je connois par ta lettre que tu as profité de cette lecture. Tu n'auras point sujet de te repentir d'un travail qui divertit si agreablement, & sur tout un soldat & un homme d'Etat. L'Histoire ouvre les tombeaux, en fait sortir les morts sans troubler leur repos, & nous presente vivans, disant & faisant de grandes choses, les Heros dont les corps sont depuis plus siecles dans le silence & dans l'obscurité : Elle nous introduit dans les cabinets des Princes, & nous revele leurs plus grands secrets. Elle nous fait connoître les intrigues des Politiques, & les stratagêmes des Guerriers. Enfin il ne se fait rien ni en public ni en particulier à la Cour, ou à l'Armée des plus grands Monarques, qu'un Historien ne sache.

J'approuve le choix que tu as fait des histoires Grecques & Orientales ; cependant je te conseille de ne pas negliger les Occidentales. Les anciens Ecrivains Romains sont pleins de rares exemples, & la France moderne qui a de l'émulation pour tout ce qu'il y a de grand & de glorieux, ne prend pas moins de soin, que les anciens Romains, de transmettre à la posterité les vies des personnes illustres. Je ne dis pas ceci pour mépriser les autres Nations de l'Europe. Les Chrêtiens sont en general de bons Historiens. Ils sont universelle-

ment savans, parce qu'il n'y a point de Royaume 1645
en Europe où il n'y ait des Colleges & des Academies, où sont enseignées toutes sortes de langues & de sciences. Les Laboureurs dans les champs parlent Latin & Grec, qui comme tu sais, sont à present des langues hors d'usage; & qu'on ne peut apprendre nulle part que dans les livres. Les gens de métier sont Philosophes; & chacun fait l'Historien ou l'Antiquaire. Il n'en étoit pas de même autrefois, que les Ecclesiastiques étoient les seuls savans, si nous en exceptons peu de Seigneurs & de Gentilshommes, qui avoient eu l'avantage d'avoir herité des bibliotheques de leurs peres, & le loisir de s'appliquer à l'étude. Il étoit alors fort dificile d'avoir des livres, parce qu'il y en avoit peu; à faute de livres on étoit contraint d'avoir recours au travail des Scribes. De-là vint qu'il n'y eut que ceux qui se trouverent quantité d'argent, & une forte inclination pour les sciences, qui s'emparerent des plus excellens manuscrits, qu'ils leguerent à leurs décendans. Mais depuis que les livres imprimez se sont multipliez à l'infini, ils sont communs & à bon marché. Les histoires & les sciences qui ne se trouvoient ci-devant qu'en Latin, en Grec, ou en quelqu'autre idiome des Orientaux, sont aujourd'hui traduites, & parlent la langue de chaque Nation. Par ce moyen les plus petites gens qui ont le tems de lire, peuvent devenir aussi savans que leurs Superieurs, & l'esclave peut disputer la science à son Souverain. C'est ce qui fait que les Nazariens accusent les vrais fidéles d'ignorance & de barbarie, parce qu'on ne soufre point l'Imprimerie dans toute l'étenduë de l'Empire des Musulmans. Ils font attention aux heureuses consequences de cet art, & n'en considerent point les fâcheuses suites. Ils ne font pas reflexion que la liberté d'imprimer a rempli le monde d'erreurs & de mensonges: Outre cela ils ne savent pas com-

1646. ment les Musulmans sont élevez, & ils ignorent qu'on leur apprend à tous generalement dés l'enfance l'Arabe & le Persan. Combien s'est-il écrit d'histoires celebres en ces deux langues ? Il n'y a rien de necessaire à la sagesse, qui ne soit compris dans les écrits des sages Orientaux. Quant aux petits livres de rien, & aux libelles dont les Européens sont si bien pourvûs, ils sont superstitieux & incommodes. Les Auteurs & les Lecteurs y perdent ; les premiers leur tems, & les autres leur argent. Ajoûtons à cela les funestes éfets que la malheureuse indulgence d'imprimer a produit dans le Christianisme. Combien de sacrileges, de massacres, de rebellions & d'impietez n'a-t-on point vû durant ce siecle de licence dans la plûpart des païs Occidentaux ? Quelles haines parmi les Chrétiens ; quelles seditions parmi les Sujets ; quelles diversitez sur la Religion ; quel mépris des Loix divines, humaines, & naturelles ? Les vices dont on auroit rougi autrefois, qu'on n'auroit pas même voulu nommer, & contre lesquels nos peres se seroient recriez comme contre un prodige ; sont des choses dont on ne se cache plus, dont on n'a aucune honte, & contre lesquels personne ne dit mot, pendant qu'il se trouve des Auteurs qui ont l'impudence de soûtenir publiquement le parti de l'impieté, & de maintenir toutes sortes de profanations.

Mais toi qui as l'honneur de garder l'incorruptible siege de la justice & de la vertu, je veux dire le superbe Trône des Empereurs Osmans, qui sont les Images de Dieu sur la terre, tu as choisi des livres qui font l'éloge de ta sagesse & de la pureté de ta morale. Tu ne laisseras point salir ton imagination des idées enchantereſſes du mal, qui se puisent de la plume de certains Ecrivains fleuris. Tu ne cherches dans les livres qu'à enrichir ton esprit de nouvelles lumieres, qu'à rectifier ton jugement, & qu'à échaufer tes afections de l'a-

mour de la vertu. Sers-toi pour cet éfet des divins 1645
préceptes de nos saints Docteurs, & des autres sages; des écrits des Philosophes, & des exemples des fameux Heros. Tu t'afermiras par ce moyen dans la pratique des quatre vertus meres, & de toutes les bonnes qualitez qui naissent de leur source.

Continuë, & t'avance dans tous les agrémens & dans toutes les perfections, qui te rendront le digne sujet d'une histoire particuliere. C'est alors que les vieillards te loüeront, & que les jeunes gens n'auront point de plus forte passion que de lire la vie de Cassin Hali, Aga des Janissaires.

Je te saluë, & t'embrasse avec afection. Aye de la veneration pour toi-même, & tout le monde t'honorera. C'est-là ce qu'enseignoient autrefois les Pithagoriciens.

LETTRE CXVI.

Au même.

De Gustave Adolphe Roi de Suede, & de la Reine Christine sa Fille. Remarques sur la Reine Elisabeth d'Angleterre.

J'Avois oublié de faire dans ma précedente ce que tu m'avois commandé. Comme je sai que tu estime les femmes qui ont de la vertu & des qualitez rares, & que tu prens plaisir à lire leurs histoires, je ne t'écrirai jamais sans te parler de quelque Heroïne. J'aurai plus de soin à l'avenir d'étudier l'inclination de mes Superieurs; & je tâcherai de faire un recüeil de la vie & des caracteres de toutes les femmes illustres dont il est parlé dans l'histoire. Ecoute en attendant ce que les François disent de Christine Reine de Suede, dont tu me demande le portrait.

1645 Elle est fille unique de Gustave Adolphe, le plus illustre Prince qui ait regné en Suede, & l'un des plus heureux Guerriers que le monde ait jamais porté. Comme il avoit passé toute sa vie à faire la guerre, il est mort dans le lit d'honneur, car il fut tué à la bataille de Luzen. Quelques-uns disent que ce fut par la trahison du Duc Albert, qui avoit deserté en apparence de l'Armée Imperiale, & étoit venu servir dans celle de Gustave en qualité de volontaire. J'ai parlé ci-devant de ce Duc, & j'ai dit qu'il fut tué par une Dame Suedoise. Si le soupçon des Suedois est bien fondé, & que le Duc Albert fut éfectivement coupable de la mort de Gustave, cela pourroit bien avoir obligé ces Amazones de la Suede à prendre les armes pour venger la mort de leur Prince. Mais il y a sur cela tant de sentimens diferens, qu'il est impossible d'être assuré de la verité.

Les François ne peuvent parler de Gustave Adolphe sans le loüer. Ils disent qu'il étoit au-dessus de la loüange même. Il est certain que ses ennemis mêmes ont admiré son courage inimitable & son bonheur incomparable. Je t'ai envoyé son portrait au naturel, où tu pourras avoir remarqué un trés-agreable mélange de majesté & de douceur, qui le faisoient respecter de tous ceux qui le voyoient. Il étoit si familier avec tout le monde, qu'on eût dit qu'il s'étoit oublié soi-même, & qu'il ne savoit ce que c'étoit que l'orgüeil. Il étudia beaucoup durant sa jeunesse, & possedoit parfaitement les langues Latine, Françoise & Italienne; & étoit de plus parfaitement bien versé dans les histoires anciennes & modernes. Il avoit un talent merveilleux pour découvrir l'imposture, une adresse prodigieuse d'esprit dans les perils & dans les dificultez; il étoit aussi prompt à se résoudre, qu'à executer ce qu'il avoit une fois résolu, & aussi fin quand il faloit avoir recours à l'artifice, qu'il étoit hardi quand il s'agissoit d'a-

taquer. Il étoit liberal à ſes Oficiers & à tous 1646
ceux qui avoient du merite ; mais ſevere à punir les deſordres qui arrivoient dans ſon Armée. Et pour couronner toutes ſes autres vertus, ſa pieté étoit ſinguliere & digne d'être remarquée. Les François rapportent que ce Prince qui campoit alors devant Werbe avec ſon Armée, dit un jour quelque choſe de memorable. Il avoit demeuré durant pluſieurs heures tout ſeul dans ſa tente, ſans que perſonne de ſes gens l'oſât interrompre. A la fin un de ſes Favoris qui avoit quelque choſe d'important à lui dire, étant venu doucement à la porte de ſon pavillon, vit le Roi à genoux qui faiſoit fort devotement ſa priere. Craignant de l'interrompre dans ce ſaint exercice, il fut ſur le point de ſe retirer. Le Roi l'aperçût, & le fit entrer. *Tu parois ſurpris*, lui dit-il, *de me voir dans cette ſituation, puiſque j'ai tant de Sujets qui prient pour moi. Mais ſache que perſonne n'a plus de beſoin de prier, que celui qui ne devant rendre compte de ſes actions qu'à Dieu, eſt par conſequent plus expoſé que tous les autres hommes aux attaques du Diable.*

Guſtave nâquit l'an 1594. On dit qu'il parût alors une Comete en forme d'épée, dont la pointe étoit tournée du côté de l'Allemagne. Les Aſtrologues de ce tems-là regarderent ce Phenomene comme un préſage de l'eſprit belliqueux de ce Prince, & des conquêtes qu'il feroit en Allemagne. Il parvint au Gouvernement avant qu'il eut dix-ſept ans accomplis, & mourut le trente-huitiéme de ſon âge.

On dit que peu de jours avant ſa mort, aprés avoir été reçû de ſon Armée avec mille acclamations, & avec toutes les demonſtrations d'une joye extrême, il en parut troublé, & dit *qu'il regardoit ces demonſtrations exceſſives d'amour, comme un préſage de quelque malheur qui le menaçoit, & qu'il étoit aſſuré que Dieu l'ôteroit du monde pour appren-*

1646. *dre à son Armée, que ce n'est pas sur les hommes qu'il faut mettre son esperance ; mais en Dieu.*

Aprés la mort de Gustave, les Etats du Royaume assemblez, Christine sa fille fut proclamée Reine ; & durant sa minorité on lui nomma pour Tuteurs cinq des principaux Oficiers du Royaume, qui étoient chargez en même tems de toute l'administration des afaires publiques.

Cette Princesse entend parfaitement bien sept langues. Elle a une bonne connoissance de la Philosophie ancienne & moderne, & sait l'histoire en perfection. Et pour tout dire en un mot, elle passe pour la plus savante Princesse de son tems.

Elle a un air agreable & majestueux, un œil perçant, une partie de ses cheveux pendent autour des deux temples, & décendent à boucles jusques sur ses épaules ; ceux du derriere de la tête sont treissez en forme de Couronne. C'est ainsi qu'elle est representée dans un de ses tableaux que j'ai vû dans une galerie du Palais du Cardinal Mazarin, qui témoigne avoir beaucoup de veneration pour cette Reine. Si j'avois pû acheter ce portrait, comme je fis celui de Gustave, je te l'aurois envoyé : Mais à peine tous les pinceaux de Paris sont-ils sufisans pour fournir les cabinets & les galeries des gens de qualité, des portraits de cette admirable Princesse, qui est devenuë l'idole des François.

Il s'est presenté pour elle plusieurs grands partis ; mais elle les a tous refusez, ou par raison d'Etat, ou par dégoût des personnes, ou par aversion pour le Sacrement, ou parce que les Nobles qui paroissent bien-aises d'être gouvernez par une fille, se sont opposez à son mariage. Incontinent aprés la mort de son pere, le Roi de Dannemark la fit demander ; mais sa proposition fut refusée tout à plat.

Le Roi de Pologne n'a pas mieux réüssi depuis peu. Il est revenu deux fois à la charge, & deux

fois il a été refusé Mais cela vient, dit-on, de 1648.
certaines raisons d'Etat; c'est-à-dire parce que ce Prince est décendu de Sigismond, qui abdiqua autrefois la Couronne de Suede, & de qui les décendans sont exclus juridiquement de parvenir jamais au Trône de Suede.

Les Anglois eurent aussi l'honneur d'obeïr dans le siecle précedent à une Reine Vierge : Elle se nommoit Elisabeth ; & il n'est pas possible que tu n'en ayes entendu parler. Elle étoit fille d'Henri VIII. Roi de cette Nation. Elle avoit un genie extraordinaire, beaucoup d'esprit & de savoir. Ce fut un de ses Sujets qui fit le premier par Mer le tour du monde : Et ce fut par ses heureux services que cette Princesse vainquit la flote d'Espagne, qui passoit pour invincible. Elle gouverna son Royaume avec tant de prudence, que les plus grands Princes du monde admirerent sa sagesse. C'est à la bonté de cette Reine que les Provinces-Unies sont redevables de leur grandeur & de leurs richesses. Lors que les Hollandois demanderent secours à cette puissante Reine, *ils lui parlerent en humbles suplians, & prirent la qualité de pauvres Etats afligez.* Ce n'est plus cela aujourd'hui : Ils sont hauts & puissans Seigneurs, & vont du pair avec les Princes Souverains.

Je ne saurois comprendre dans une lettre tout ce qui peut se dire de cette grande Reine. Les Historiens en parlent diversement. Les plus desinteressez disent qu'elle avoit des vertus extraordinaires; mais qu'elle avoit aussi de grands vices. Il ne faut pas esperer qu'il y ait quelqu'un ici bas qui soit à couvert de la médisance, & beaucoup moins encore doit-on esperer de trouver ce quelqu'un-là parmi le sexe, dont la foiblesse naturelle merite qu'on l'excuse & qu'on le traite avec complaisance. C'est quelque chose d'admirable de voir ou d'entendre parler d'une femme, qui par son activité s'étoit mise au-dessus de la fra-

1649 gilité des femmes, & qui faisoit des choses que les hommes de la plus grande vertu auroient eu de la peine à faire mieux.

Si tu trouve ma lettre trop ennuyeuse, prens-t'en à toi-même qui m'ordonne de t'écrire au sujet des personnes, dont les plus habiles Historiens ne pourront examiner en abregé les belles qualitez & les vertus exquises, & ausquelles les plus durables Archives de la renommée feront tort, parce qu'elles ne pourront pas toutes les éterniser.

Nous ne devons pas mépriser les bons endroits des Nazariens. Il est vrai qu'ils ont le malheur de ne connoître point l'Alcoran; mais aprés tout ils ont une loi gravée sur leurs cœurs; & s'ils observent cette loi, ils seront du nombre des bienheureux.

Je connois ta moderation & ton équité. Je sai que tu honores la vertu par tout où elle se trouve, quand ce seroit dans l'ennemi le plus prévenu contre nôtre sainte profession. Que les Musulmans furieux ou les Chrétiens violens disent tout ce qu'il leur plaira; conformons-nous toi & moi à nôtre saint Legislateur, & croyons aprés lui, que les innocens & les bons de quelque religion qu'ils soient, n'auront aucun sujet de trembler au son de la seconde trompette.

LETTRE CXVII.

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre de Sa Hautesse.

Du retour du Duc d'Orleans à Paris aprés la prise de Mardick. De la Diette des François.

LE Duc d'Orleans est tout de nouveau de retour de la campagne de Flandres. Il semble qu'il est, ou las des fatigues de la guerre, ou du moins satisfait de la campagne qu'il vient de faire. 1646.

Aprés la conquête de Courtrai dont tu as entendu parler au Divan, ce Prince marcha droit à Bergues, qu'il prit aprés six jours de siege. Ensuite ayant été joint par l'armée du Duc d'Anguien, il vint assieger Mardick. Cette Place avoit été aux Espagnols depuis l'Hiver passé. Elle se défendit admirablement bien; mais aprés une vigoureuse resistance, il falut enfin se rendre. Il fut tué devant cette Place plusieurs personnes de qualité de la part des François, qui y firent leur entrée le vingt-quatriéme du mois passé.

Les Eglises sont ici tenduës de noir, & l'on y voit les écussons des Heros qui sont morts au lit d'honneur. Les boulets qui ne font aucune difference entre le Noble & le Bourgeois, semblent avoir été conduits dans ce combat part l'art ou par l'envie; & l'on diroit que la fleur de l'armée ait été choisie pour blanc.

J'ai écrit à Murat Bassa, & je lui ai parlé d'une grande secheresse & mortalité qu'il y a eu en ces quartiers. Il semble à present que le Ciel soit appaisé, & que l'Ange destructeur ait remis son épée dans le fourreau. Cependant la disette des grains

1646. & des autres choses necessaires continuë toûjours : Il n'y a que le vin dont on ait abondance : Mais les pauvres qui en ont le plus de besoin n'en boivent point, de peur d'irriter leur appetit qui ne l'est déja que trop par la faim, dans un tems où ils n'ont que peu ou point à manger.

Tu seras surpris de la Diete de ces miserables, que l'oppression & la pauvreté ont contraint de se nourrir de grenoüilles, & autre vermine. Cependant ils parlent de ce ragoût comme d'un mets délicieux. Les pauvres & les riches croyent faire un regal lorsqu'ils peuvent y ajoûter quelques champignons, qu'ils amassent d'ordinaire eux-mêmes. Le champignon est un vegetable qui a donné lieu à ce proverbe Italien. *Les champignons bien assaisonnez d'épiceries ne peuvent point faire de mal, mais aussi aucun bien.*

Dieu qui nous a commandé de separer le pur d'avec l'impur, & nous a enseigné ce que nous pouvons manger sans nous soüiller, nous fasse la grace de ne goûter de rien, soit par necessité, soit pour contenter nos desirs, qui soit sous la classe de la moindre des sept maledictions.

LETTRE CXVIII.

A Abubechir Hali Marchand, à Alep.

Il l'exhorte à ne pas s'affliger de la perte d'une de ses femmes, qui s'en étoit fuye avec son Esclave. Avanture d'un Seigneur Italien.

TU m'apprens que tu as perdu une de tes femmes d'une maniere bien tragique. Elle s'en est fuye, dis-tu, avec ton esclave Lorenzo, que je

me souviens d'avoir vû chez toi à Constantinople. 1646.
Ou tu les traitois avec trop de dureté, ou tu leur donnois trop de liberté. Tu as également tort si tu as fait l'une ou l'autre de ces deux choses. Trop d'indulgence pour une femme ou pour un domestique, les rend fiers & orgueilleux, & trop de severité les desespere. Puisqu'ainsi est je te conseille de te consoler, & de songer que te voila quitte de deux maux. Si ta femme & ton esclave avoient été fideles, ils n'auroient pas merité ce titre : mais aprés ce qu'ils ont fait, ils ne meritent ni que tu t'en affliges, ni que tu prenne la peine de t'en venger.

Mais si tu es résolu de les poursuivre, n'exige point de moi que je te donne des conseils ou que je te rende service en ce lieu, où j'ai autant sujet de craindre qu'eux. Je connois ton esclave il est vrai ; mais quand même je le rencontrerois en ruë, je ne voudrois pas en le découvrant m'exposer à me faire découvrir moi-méme. De plus la passion t'a fait oublier que les Nazariens loüeroient l'esprit, & auroient de la joye du bonheur d'une personne, qui étant esclave d'un homme qu'ils regardent comme Infidele ; auroit non seulement recouvré sa liberté par sa prudence, mais même emmené une belle femme, avec des tresors considerables.

Je te conseille plûtôt de t'adresser à Jasmir Sgire Rugial, le petit Astrologue d'Alep, qui pourra peut-être t'en dire des nouvelles. Il n'y a pas un Astre dans la huitiéme Sphere, qui puisse faire le moindre mouvement qui lui soit inconnu ; Et il se pique de savoir par le mouvement des Astres, tout ce qui se fait sur la terre.

Mais le meilleur est de ne rien faire : Ton esclave est un ingrat d'avoir ainsi abusé de tes faveurs Tu l'avois en quelque maniere rendu maître de tous tes biens ; ne t'étant reservé que tes femmes. Si le desir de la liberté l'a tenté de s'enfuir, il devoit au moins avoir sacrifié tous ses impudiques desirs aux égards que la justice l'obligeoit d'avoir pour toi,

1646. Mais tout esclave n'est pas un Joseph. La lâcheté de Lorenzo me fait souvenir de la continence d'un Marquis Italien.

Ce jeune Seigneur se rendit amoureux d'une Duchesse d'une singuliere beauté, & ne savoit comment le lui dire. La Fortune enfin fit naître une occasion qu'il n'attendoit pas. Un soir qu'il revenoit de la chasse, il traversa les champs de la Duchesse qui aboutissoient à son Palais. Le Duc & la Duchesse son épouse se promenoient dans le tems que le Marquis passa. Le Duc voyant sa suite, & la chasse que l'on avoit faite, lui fit quelques questions sur son divertissement, & l'invita à venir faire collation chez lui. Rien ne pouvoit être plus agreable à ce jeune Amant. Il accepta le parti, & commença une connoissance, qui quelque tems aprés fut suivie d'un rendez-vous entre la Duchesse & lui. Il fut introduit dans le jardin à la faveur de la nuit, & de là conduit sûrement dans la chambre de sa maîtresse, qui étoit déja couchée, & toute prête à le recevoir. Aprés quelques complimens la Duchesse lui dit. « « Vous devez, Monsieur, cette faveur à mon époux, « qui d'abord que vous fûtes sorti du logis la premie- « re fois que nous vous y vîmes, vous donna des loüan- « ges qui m'inspirerent incontinent de l'amour pour « vous. Est-il vrai, Madame, répondit l'amant à de- « mi deshabillé ? A Dieu ne plaise donc que je paye « d'ingratitude un ami si genereux. En disant cela il reprit ses habits, & se retira.

Mais tu ne pouvois pas esperer de trouver tant de vertu dans un esclave. Ne t'afflige donc plus je te prie d'un mal auquel tu ne peux remedier. Adieu,

LETTRE CXIX.

A son Cousin Soliman.

Il le censure d'avoir abandonné les assemblées publiques des Fidéles, pour suivre les Schismatiques.

JE ne saurois m'empêcher de te dire que tu as tort de singulariser comme tu fais, & de te prescrire un genre de vie diferent de celui où tu as été élevé, & des bonnes mœurs de tous les vrais croyans. Tu n'as pas bien fait d'abandonner les assemblées publiques des fideles pour suivre les superstitions de la nouvelle secte. Elle prétend être plus pure que les autres; mais au fonds elle ruine secretement le credit de nôtre saint Legislateur, qui fait tort par tout aux Musulmans, introduit le libertinage, & fait mépriser la Majesté qui ne peut voir rien d'impur.

Est-ce que ces Sectaires sont plus sages que leurs peres, qui se sont soûmis depuis tant de siecles aux sacrées traditions? Où prétendent-ils réformer l'Ambassadeur de Dieu? Il nous a commandé d'observer les purifications enseignées par l'Ange. Sur quoi ces Novateurs fondent-ils l'autorité qu'ils se donnent depuis trois jours, de dispenser de ce que Dieu ordonne? Blasphemeront-ils comme les Infidéles, & diront-ils que le Prophéte étoit un seducteur, & que l'Alcoran n'est qu'un receüil de fables? S'ils croient le livre plein de verité & de raison, d'où vient qu'ils en retranchent les divins commandemens, & violent la Loi qui a été aportée du Ciel? N'est-ce pas une marque qu'ils se font une Religion conforme au déreglement de leur

1646. esprit, & qu'ils choisissent les préceptes qui flâtent le plus leur licence & leur paresse ? Est-ce être Musulmans, c'est à dire resignez, que de vouloir obeïr au Souverain Legislateur du Ciel & de la terre, qu'aux conditions qu'ils prescrivent eux-mêmes ? Je te conseille donc, Cousin, de prendre garde à ces Schismatiques, qui en rompant l'union des vrais Fidéles, s'opposent tacitement à l'éternelle Unité même, sur laquelle nôtre puissant Empire est fondé & se maintient.

Je suis obligé au Courrier qui attend à la porte que mes dépêches soient achevées. Cela fait que je ne puis à present faire une plus ample réponse à ta lettre. Tu dois t'attendre une autrefois à de plus grandes plaintes. Je te conseille cependant de revenir à la pratique que tu as abandonnée. Vas aux assemblées de ceux qui prient avec devotion. Tiens ton corps net, & ton cœur pur, & ne te rend pas compagnon des pourceaux.

LETTRE CXX.

A Hafnadar-Bassi, premier Tresorier du Grand Seigneur.

De la triomphante entrée du Duc d'Anguien à Paris, aprés la prise de Dunkerque.

PAris fait aujourd'hui comme l'ancienne Rome. Tant qu'elle fut maîtresse du monde elle honoroit des triomphes publics ses Generaux, aprés qu'ils étoient revenus de la conquête des Nations. Les ruës de Paris sont tenduës de tapisseries, & jonchées de Lauriers. Les jeunes hommes & les jeunes

LOUIS DE BOURBON
II. du nom PRINCE DE CONDÉ

filles ſont ornez de leurs plus beaux atours. Ils 1645.
vont deçà delà par troupes, chantans les loüanges du Duc d'Anguien. Les vieillards & décrepits ſont aux portes pour voir entrer le Heros, & raconter ce qu'ils ont vû autrefois. Ils beniſſent avec des larmes de joye les jeunes gens victorieux à meſure qu'ils paſſent: & écartans pour quelque tems leur âge & leur bâton, ils conſacrent à la joye le reſte de la journée.

Veux-tu ſavoir le ſujet de cette joye? c'eſt pour recevoir ce Prince qui revient à Paris aprés une expedition qui lui a reüſſi. Qu'il ait du courage & de la prudence, ou qu'il n'en ait pas, on peut dire à coup ſûr que s'il avoit fait une mediocre campagne, on ne le recevroit pas de cette maniere. Mais la Fortune lui a été favorable, & l'heureux ſuccez de ſes armes l'a couronné de gloire.

Aprés que le Duc d'Orleans eut quitté l'armée, le Duc d'Anguien en eut le commandement. Comme il eſt actif & boüillant, il n'eût point de repos qu'il n'eût fait quelque choſe digne du caractere qu'il vouloit aquerir.

Il commença par attaquer Furnes, Place preſque ſans défénſe, & qu'il prit aiſément. Enſuite il marcha vers Dunkerque, l'une des plus fortes Places de l'Europe. Il y avoit alors une garniſon de deux mille cinq cens hommes de pied, & de trois cens de cheval, commandez par un Gentilhomme de grande valeur; je croi qu'on le nomme le Marquis de Leide. Ce Gouverneur défendit ſi bien cette Place, qu'il fit pluſieurs choſes qui ſurpaſſoient la réputation où il étoit, & méme ce qu'on eſperoit de lui; quoi que ſa réputation fut fort grande, & que l'on eſperât beaucoup de ſa valeur & de ſa ſageſſe, cependant il falut enfin ceder au courage & à la bonne fortune du jeune Duc d'Anguien; & cela dans un tems où les autres Generaux Eſpagnols marchoient à ſon ſecours. La Place ſe rendit le ſeptiéme jour de la dixiéme Lune. Le Duc d'Anguien aprés avoir

1646. laissé les ordres necessaires aux Maréchaux ses Lieutenans, est revenu ici recevoir les acclamations du peuple, l'honneur du triomphe public, & les caresses particulieres du Roi & de toute la Cour. Au milieu de tant d'aplaudissemens & de gloire il a sujet d'être content s'il peut soûtenir les assauts de l'envie, qui tâche toûjours de diminuër la réputation de ceux qui font des actions grandes & heroïques.

Quand à moi je n'envie ni n'admire les insipides honneurs du monde. Je sai qu'un homme n'est pas à son aise pour être au plus haut faîte de la gloire & de la grandeur, & qu'il ne peut déeendre de cette haute élevation, que pour tomber dans le précipice.

LETTRE CXXI.

A Ibrahim Hali Cheik, homme de Loi.

Sur la supression des Bordels à Paris.

SI c'est une marque qu'un Etat fleurit, lorsqu'on en suprime les vices, on diroit que Paris va se réformer. Le Gouverneur de cette Ville a fait tout nouvellement publier une Ordonnance, qui défend sous de rigoureuses peines toute sorte de lieux malhonnêtes & de Bordels, bannit toutes filles débauchées, & gens qui par tolerance du Gouvernement ont fait jusqu'ici les entremeteurs de galanteries criminelles, & qui ont gagné leur vie à débaucher la jeunesse de la Ville : cela paroît une grande nouveauté aux François, qui avoient eu jusqu'ici la liberté de vivre dans une licence extrême. Les libertins & les débauchez déclament publiquement contre une severité qu'ils apellent à contretems ; &

ceux qui ont encore quelque pudeur, & qui ne veu- 1646.
lent pas passer pour avocats des Courtisanes, ne laissent pas de murmurer dans le particulier contre les superieurs, qui défendent une chose, sans laquelle; disent-ils, la vie seroit desagreable.

Ils definissent plaisamment une Courtisane. Ils disent que *c'est une creature faite pour adoucir les peines & les soucis de la vie humaine.* Ils soutiennent que ces femmes sont necessaires à la Republique, parce que par leurs caresses elles empêchent la jeunesse libertine & voluptueuse de commettre de plus grands crimes: Que l'Etat tire un grand profit du tribut qu'on leve sur les maisons de plaisir; & que c'est pour cela qu'elles ont été, & sont encore permises dans tous les païs. Que le saint Pere même tolere une infinité de Courtisanes à Rome, que l'on ne laisse pas pour cela d'apeller la sainte Ville: Que tous les Princes d'Italie ont suivi cet exemple, comme étant le seul moyen de prévenir les adulteres, les incestes, & le vice qui ne doit pas être nommé: Que l'Etat ne doit regarder les bonnes & les mauvaises actions des particuliers, que par les côtez qui interessent le bien public: Et qu'enfin tant de Prêtres & de Religieux ne servent qu'à expier les pechez du Peuple par leurs sacrifices, par leurs prieres, par leurs aumônes, & par leurs jeûnes.

C'est ainsi que parlent les partisans de la corruption du gouvernement, & ceux qui ne voient pas volontiers la supression d'un vice qui a regné dans la Ville de tems immemorial. Mais ceux qui cherissent & estiment la vertu & les bonnes mœurs, loüent la prudence & le courage du Magistrat, & disent, qu'il merite qu'on érige une Statuë à sa memoire, puisqu'il a été le premier assez courageux pour suprimer ce mal populaire, & pour rétablir l'integrité des bonnes mœurs.

Pour moi qui ai été élevé dans la profession de la pureté, & dans une Religion ennemie de la soüillure, je ne puis pas m'empêcher d'acquiescer au sen-

1646. timent des derniers, & d'y acquiescer d'autant plûtôt que nôtre saint Legislateur nous a expressément défendu l'impureté & la fornication avec les Etrangers, & avec les femmes qui se prostituënt à tous. N'est-ce pas assez que pour assouvir la passion humaine, & adoucir les tracas de la vie, il nous ait permis d'avoir quatre femmes, & autant d'esclaves que nous en pouvons aquerir ou par l'épée ou par argent.

Adieu, sage Cheik. Si j'ai interrompu tes études plus importantes en te parlant d'un sujet si trivial, sois persuadé que je ne l'ai fait que pour n'avoir pas une occasion plus favorable & plus propre à te faire connoître combien je songe à toi, & combien j'aurois de déplaisir qu'un trop long silence alterât nôtre amitié.

Fin du Tome second.

TABLE

DES LETTRES ET MATIERES, contenuës en ce second Volume.

LETTRE PREMIERE.

AU Moufti. *Il lui parle de l'eau benîte, de la mauvaise coûtume qu'ont les Chrétiens de laisser entrer les chiens dans leurs Eglises, & de la maniere dont ils les profanent par d'infames galanteries.* Page 1

Au Visir Azem. *Sur les mouvemens de l'Angleterre.* 4

Au Recteur du College des Sciences à Fez. *Des mouvemens de la terre. Que les Planetes sont habitables. De Vigile qui fut fait mourir pour avoir soûtenu les Antipodes, & de Galilée qui courut le même risque pour avoir défendu le sistême de Copernic.* 13

A un Medecin de ses amis. *Il soûtient contre Descartes que les bêtes ont de la raison, ou une faculté fort approchante.* 17

A Hussein Bassa. *Il accuse d'envie le Gou-*

verneur des Pages du Serrail, & se plaint qu'il lui a rendu de mauvais offices. 19

A Solimán son Cousin. *Il reçoit sa justification, lui dit comment il doit en user avec sa femme, & l'exhorte à tenir sa conscience en bon état.* 22

Au Kaimakam. *De la réduction de Perpignan qu'Olivarez empécha de secourir. Du chagrin de ce Ministre à la nouvelle de cette perte. De la disgrace de Richelieu, & de son rétablissement.* 25

A Nathan Ben Saddi, son correspondant à Vienne. *Pour lui donner avis de la reception de sa lettre, du journal & de la bague de Racoa.* 28

Au Moufti. *Sur l'incarnation de Jesus-Christ. Des taches de la Lune, que les Turcs attribuent à l'Ange Gabriel, & du Philosophe Descartes.* 29

Au Grand Visir. *D'un Marchand Grec, que l'insolence des Janissaires obligea de quitter son païs.* 32

A un Medecin de ses amis. *Des différentes Sectes des Mahométans & des Chrétiens. Du siecle d'or, & de plusieurs absurditez qu'enseignent les Docteurs de Mahomet.* 33

Au Kaimakam. *Mort du Cardinal de Richelieu, sa genealogie, son éducation, son élevation, & la jalousie des Grands contre lui.* 37

Au Moufti. *Sur le même sujet. Des Legs*

au

du Cardinal & de son caractere. 39
A un Astrologue d'Alep. *Il plaisante sur son nom & sur sa profession, & lui conseille de retourner à son premier métier d'apprendre des pigeons à porter des lettres.* 41
Au premier Tresorier du Grand Seigneur. *Il s'excuse de ne lui écrire pas plus souvent : Parle de la mort du Roi de Perse, de la réduction de Tortone, & du mariage du Prince de Savoie avec sa Niéce.* 44
A Darnish Mehemet Bassa. *Du Cardinal Mazarin, successeur de Richelieu.* 46
A son Cousin Fousi. *Pour le prier de faire une offrande pour lui à un Santon d'Alep. Avanture de Sintana Fissa. Il lui demande la relation de ses voyages.* 47
Au Bassa de Damas. *De Mansour, le plus jeune des fils de Facardin, le brave Emir de Sidon, & de la bataille de Leipsic.* 50
Au Moufti. *Il répond à toutes les objections de sa précedente lettre, & soûtient les delices corporelles du Paradis.* 52
Au Kaimakam. *Des honneurs extraordinaires faits au Prince de Morgues par le Roi de France, en recompense de ses services.* 58
A Achmet Beig. *Du dessein qu'a eu l'Ambassadeur d'Espagne d'assassiner à Rome le Ministre de Portugal.* 60
Au Grand Visir. *Pour se plaindre des menaces du Bassa de la Porte.* 62

A Murat Bassa. *Du siege de Fribourg. Défaite des Allemans devant Leipsic. Reduction de cette Place, & consternation de la Cour Imperiale.* 64

Au Kaimakam. *Sur la conduite du Cardinal Mazarin.* 68

Au Moufti. *De la mort de Loüis* XIII. *Roi de France. Apologie des guerres qu'il a fait à la Maison d'Autriche. Relation des usurpations, des complots, & des cruautez des Espagnols.* 70

Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat. *Mort de Loüis* XIII. *que quelques-uns ont cru avoir été empoisonné. De la pieté & des vertus de ce Prince.* 76

Au Kaimakam. *Loüis* XIII. *donna de bonne heure des marques de sa valeur. Des guerres civiles de la France.* 79

Au Moufti. *Ample discours sur les Patriarches d'Orient & d'Occident. Des immunitez de l'Eglise Gallicane. Description de la Messe. Caractere des Espagnols, des François & des Italiens. Des Reliques des Protestans, & de la Hierarchie.* 82

Au Kaimakam. *Du Dauphin.* 91

Au Grand Visir. *Des guerres des Espagnols & des Portugais. Relation de l'empriſonnement de Dom Duarte, frere du nouveau Roi de Portugal, & du cruël traitement qu'on lui fait. Examen plus particulier des cruautez des Espagnols, & d'une*

ſeconde conſpiration contre le Roi de Portugal. 92
A ſon ami Dinet Golou. *De la mélancolie, & des moyens de la guerir.* 96
Au Tefterdar, ou grand Treſorier. *De la bataille de Rocroi.* 100
Au grand Viſir. *Il découvre la conſpiration des Baſſas & des Gouverneurs des Iſles de l'Archipel, contre l'Empire Ottoman.* 102
A Muhammet Baſſa. *Circonſtance du Batême du Dauphin. Suputation des Eccleſiaſtiques de France. Du revenu du Roi & de ſes Dragons.* 105
A Geri Boinou, Eunuque blanc. *Du frere du Roi de France, des Princes du ſang, & de la nobleſſe Françoiſe.* 110
Au Capitan Baſſa. *Du grand nombre d'Eſclaves qui ſe ſauverent d'Alexandrie.* 113
A Muſtapha Guir, Page Eunuque. *Mort du Page du Duc d'Orleans. Des ſcelerats à gages. Mazarin ſoupçonné d'avoir eu part à ce crime. Duc de Beaufort priſonnier à Vincennes.* 115
A ſon Frere. *Il lui demande des nouvelles de ſa mere, le prie de l'aimer ſincerement, & l'invite d'imiter avec lui les vertus de leurs parens. Diſcours ſur ſes voyages dans les Indes.* 119
A Ibrahim homme de Loi. *Du Juif errant. Converſation de l'Eſpion avec lui ſur divers ſujets, principalement ſur les dix*

Tribus d'Iſraël qui ſont perduës. 123

Au Selictar Aga. *Des guerres de Suede & de Danemark.* 128

A un Medecin de Conſtantinople. *D'un homme qui reſſuſcita trente-cinq heures aprés ſa mort. D'un autre qu'on portoit en terre, qui ſe leva, parla trois fois, & dit je ſuis damné. Des Chartreux.* 130

A un Moine d'Autriche. *Sur la vie Monaſtique.* 134

A Muſtapha Barbier Aga. *De la reception que le Sophi de Perſe fit au Camp des Tartares. Défaite des François par Jean de Vert & par le General Merci.* 137

Au Grand Viſir. *Des Dardanelles. Ce qu'en diſent les gens de Marine François. Projet de l'Eſpion pour élever des plateformes le long de l'Helleſpont.* 139

A ſa Mere. *Il lui témoigne la joie qu'il a d'apprendre qu'elle ſe porte bien, & l'exhorte à ne pas s'affliger inutilement de la mort de ſon Epoux* 141

A Muzlu Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat. *De l'averſion que Madame de Chevreuſe & le Duc de Beaufort avoient pour le Cardinal Mazarin. D'un vieux courtiſan, dont l'Eſpion eſperoit d'apprendre quelques ſecrets.* 144

A Monſieur Lorenzo Genois à Marſeille. *Pour le détromper de ce qu'il croyoit que le Sultan Mahomet avoit été pris priſon-*

nier par les Maltois. 146
A ſon ami Dinet Golou. *Sur le même ſujet.* 148
Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat. *Des guerres entre le Duc de Parme & les Barberins. Diviſions des Princes d'Italie.* 149
A Lubano Abufei Saad, Chevalier Egiptien. *D'un Filandois qui avoit huit pieds de haut. D'un Lutteur Moſcovite qu'il avoit vû à Conſtantinople. De la cruauté de Sultan Amurat. D'un Eſpagnol qui tua ſa femme, ſes domeſtiques, & qui ſe tua enfin ſoi-même par un mouvement de jalouſie.* 153
Au Kaimakam. *Du Parlement de Paris, & de ſaint Germain en Laye. Des jets d'eau du Roi.* 155
Au grand Viſir. *Pour lui repreſenter qu'il eſt neceſſaire que le Sultan protege le Prince Ragotski contre l'Empereur d'Allemagne.* 161
A Aſis Baſſa. *Du deſtin & du hazard. Avanture d'un pauvre homme qui devint riche tout à coup. Mort d'un ſoldat de l'armée du Duc d'Anguien.* 162
A ſon Correſpondant de Vienne. *Il lui mande qu'il a apris à faire des Montres, & qu'il en a envoyé quelques-unes de ſa façon à des amis de Conſtantinople. De la maladie de l'Empereur d'Allemagne, &*

des prodiges. 164

A Soliman Aga premier Eunuque des femmes. *Il compare une avanture du Sultan avec un accident arrivé à un Roi d'Egipte.* 166

A ſon ami Dinet Golou. *Il lui raconte comment il a penſé être reconnu à Paris par ſon maître de Palerme.* 168

Au Kaimakam. *Sur la mort du Pape. Remarques choiſies ſur ce ſujet. Du Pontife nouvellement élu.* 171

Au grand Viſir. *Des aprêts des Venitiens contre le Sultan. Harangue d'un Senateur.* 172

A Mirza Muhammed Effendi, Vicaire du Moufti. *Il lui parle de l'induſtrie & de la faineantiſe, & lui mande qu'il a apris à faire des Montres.* 177

A Hali Omri Baſſa. *Des qualitez que doit avoir un Favori. De la Diſgrace du Duc d'Olivarez.* 180

A ſon ami Dinet Golou. *Pour lui apprendre qu'il a vaincu ſa paſſion pour la belle Dajar. Hiſtoriette d'un homme qui avoit perdu ſon âne,* 184

Au grand Viſir. *Pour le feliciter d'avoir pris la Charge de Baſſa de la Mer. Deſcription de l'Arcenac de Veniſe. Remarques ſur cette Ville.* 186

A ſon ami Dinet Golou. *Pour l'exhorter d'oublier les pertes qu'il a faites dans l'embraſement de Conſtantinople, & de ſe re-*

poſer ſur la Providence. Avanture remarquable de certains Marchands qui furent brûlez dans leur auberge pour avoir voulu ſauver leur argent. 189
Au Reis Effendi, premier Secretaire d'Etat. *De l'humeur des Eſpagnols, de leur orgueil, & de leurs rodomontades.* 192
A Dichen Heiſſen Baſſa. *Nouvelle relation des troubles d'Angleterre. D'une préliction faite ſur le Roi d'Angleterre, n'étant encore qu'enfant.* 193
A Bajazet Ali Hogia, Prédicateur du Serrail. *Des Athées en general, & de quelques uns de ces infames en particulier.* 200
A Geri Boinou Eunuque Blanc. *Sur le ſalut des Payens, & des honnêtes gens de toutes les Religions.* 206
Au Selictar Aga. *De la frauduleuſe négociation de Monſieur de la Tuilerie, au ſujet de la Paix entre la Suede & le Danemark. Secours de Galas inutile aux Danois. Le Cardinal Mazarin n'en eſt point la cauſe.* 211
Au Reis Effendi premier Secretaire d'Etat. *Exploits de Torſtenſon, de Coningſmark, & de Papenheim.* 212
A Muſtapha Barbier Aga. *De la ſanglante bataille de Jankovv, ſuivie du tranſport de la Cour Imperiale.* 214
A Oſman Adrouneth Aſtrologue à Scio. *D'un Ouragan extraordinaire arrivé aux*

environs de Paris. De la nature des tempêtes, & du danger qu'on court par les tremblemens de terre. 215

Au Kaimakam. *L'Auteur est arrêté à Paris. Fidelité d'Echimilia. L'Espion fait amitié avec un Moine, qui lui rend de bons services.* 218

Au Moufti.. *Il lui apprend qu'il est sorti de la Bastille; lui parle de l'Inquisition d'Espagne, & lui demande l'absolution pour avoir mangé de la chair de pourceau & bû du vin.* 222

A Mehmet Page Eunuque du Sérrail. *Sur son empriſonnement. Il faut être toûjours préparé aux disgraces. Du vin & de l'inclination qu'il y a.* 226

A Nathan Ben Saddi Juif, & ſon correſpondant à Vienne. *Il l'exhorte d'être toûjours préparé à tous les contretems qui peuvent lui arriver : D'être en garde contre les Chrétiens, & ſur tout contre ſoi-même. Avanture de Racoa, prédeceſſeur de Nathan.* 229

Au Kaimakam. *De la négociation du Miniſtre de Tranſilvanie à la Cour de France. Sujet de l'Ambaſſade de Monſieur de Croiſſi vers le Prince Ragotski. Harangue du fils de ce Prince.* 234

Au Moufti. *Il compare les Chrétiens avec les Mahometans, & préfere les derniers aux autres, pour la dévotion & pour la*

charité d'un Chrétien qui se fouëtoit soi-méme par devotion. 238
A Mustapha Barbier du Grand Seigneur. *De la Bataille de Mergentheim, entre les Allemans & les François. Malheureuse avanture d'un Oficier François.* 241
A Shashim Ostham, Eunuque Noir. *Il pardonne à l'Eunuque qui l'avoit calomnié, loüe son Apologie, l'exhorte à prendre garde à sa langue, & lui parle de l'avanture d'un particulier.* 244
A Zelim de Rhodes Capitaine de Galere. *Pour lui apprendre qu'on avoit executé à Naples trois Sorciers qu'on avoit gagez pour le faire perir par enchantement.* 247
A l'invincible Visir Azem. *Il compare la France aux quatre grandes Monarchies. Relation de la bataille d'Allersheim, & des progrés des armes Françoises.* 252
A un Medecin de Constantinople. *D'un Aveugle qui discernoit les couleurs par l'attouchement : D'un autre qui gravoit parfaitement bien. Du muet Saqueda, & d'un sourd qui comprenoit ce qu'on lui disoit par le mouvement des lévres.* 256
A Usceph, Bassa. *Il le felicite sur sa nouvelle dignité ; l'informe de la dissolution de la Dietre de Francfort, & des propositions de mariage que le Roi de Pologne avoit fait faire à la Reine de Suede.* 260
A Ochingi Cap Oglani, Précepteur des Pa-

ges du Sultan au Serrail. *Il se plaint d'en avoir été calomnié.* 264

Au premier Secretaire d'Etat. *Sur la prise de la Canée, & sur la Politique de Sultan Ibrahim.* 266

Au magnifique & redoutable Visir Azem. *Du retour du Duc d'Anguien à Paris. Il loüe la dureté des Generaux Ottomans, & parle d'une galanterie secrete du Cardinal Mazarin.* 268

A Geri Boinou, Eunuque Blanc. *Pour le remercier de lui avoir donné avis de ce qui se passoit contre lui dans le Serrail.* 275

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur. *L'Electeur de Saxe amoureux d'une Dame Suedoise qu'il avoit vûë armée. Traité conclu par ce moyen d'une maniere assez bizarre entre lui & le General Coningsmark.* 276

A Mahummed Hogia, Dervis, Hermite, habitant de la sacrée Caverne qui est au pied du Mont Uriel dans l'Arabie heureuse. *Il loüe ses abstinences, & le bonheur de la vie solitaire, & parle de la benediction que l'Ange Gabriël prononça sur cette Caverne.* 280

A Useph Bassa. *Il lui donne avis du mariage d'Uladislas Roi de Pologne, avec Loüise Marie de Gonzague Princesse de Mantoüe.* 284

Au Kaimakam. *Il parle des progrés des Fran-*

çois en Flandres, en Catalogne, & en Italie. Relation d'une avanture arrivée au Duc d'Orleans dans son camp devant Bourbourg. 289

A Dinet Golou. *Il lui parle familierement de sa maladie, l'entretient de la tranquilité de l'esprit, & lui compte l'avanture d'un homme dont le Cerveau s'étoit changé en nid de serpens.* 292

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre de sa Hautesse. *Il reproche aux Européens leurs rebellions & leurs autres inhumanitez. Des assemblées de Munster & d'Osnabrug. D'un Traité particulier entre l'Espagne & la Hollande.* 294

Au premier Secretaire d'Etat de l'Empire Ottoman. *De la puissante flote que les François équipoient. Prédictions & avanture d'un vieux Prophête qui se presenta au Cardinal Mazarin. De Monsieur Chanut Ambassadeur de France en Suede.* 301

A Guillaume Vospel, reclus à Halmerstadt, en Aûtriche. *Il lui conseille de se faire Hermite à cause du silence & de la contemplation.* 305

Au Capitan Bassa. *Des préparatifs que les Européens faisoient pour secourir les Venitiens. Ce que les Chrétiens disoient de lui.* 307

A Donaja Juif, à Vienne. *Il le prie de lui envoyer des remarques sur les peuples qu'il*

avoit vûs en voyageant. Caractere abregé de l'Italie, avec des reflexions sur les Gots & Vandales. 309

A Mustapha Barbier du Grand Seigneur. *De la guerre de Candie. Mot memorable du Duc d'Orleans à la prise de Gravelines. Action genereuse de ce Prince.* 311

A Nassuf Bassa de Natolie. *Il le felicite sur sa nouvelle dignité, le fait ressouvenir de la destinée d'un homme de son nom, qui fut élevé du tems d'Achmet III. & lui donne plusieurs bons conseils.* 314

Au Kaimakam. *Sur le General Morosini qui avoit abandonné aux Turcs le Port de la Canée.* 317

A Cara Hali Medecin, à Constantinople. *Remarques sur le Printemps, & sur la diférence qu'il y a entre le sejour de celui de Constantinople & de Paris. Recherches des Philosophes François.* 319

Au Tefterdar, ou grand Tresorier. *Des desseins des François par Mer, & autres matieres.* 321

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne. *Il le loüe de la résolution qu'il a faite de ne pas juger de la Religion sur la foi d'autrui, mais d'en examiner les fondemens. Il lui envoye un abregé de l'Histoire des Musulmans.* 323

Au même. *Il l'exhorte à ne pas se laisser emporter à l'interêt dans le choix de la*

Religion. Du Duc de Brandebourg qui avoit fait demander en mariage la Reine de Suede. 326
Au Kaimakam. *Du traité secret entre les Venitiens & le Bassa d'Alep, découvert par le Juif Donaja. Divers exemples de l'équité de ce Bassa.* 328
Au trés-magnifique & trés-illustre Visir Azem, à la Porte. *Projet de l'Espion pour empécher le Cardinal Mazarin de faire des entrepriſes contre l'Empire Ottoman.* 331
A Ismaël Mouta Faraca, Eunuque blanc. *Il déplore le malheur de Geri Boinou, à qui le Grand Seigneur avoit fait crever les yeux.* 342
A ſon ami Dinet Golou. *Il lui parle plus ouvertement ſur le même ſujet.* 344
A Dicheu Hussein Bassa. *Sur ce que les François avoient commencé cette année la Campagne de bonne heure. Action remarquable d'un Oficier François.* 346
A Kerkr Hassan Bassa. *Il le remercie du café dont il lui avoit fait preſent. Compare une partie de l'Arabie avec les campagnes de Tempé, & lui parle de ſon Pere qui aimoit la chaſſe des Lions, des Tigres, &c.* 349
A Hussein Bassa. *Remarques ſur la priſe de Retimo en Candie. Caractere de Monſieur de Varennes Ambaſſadeur de France à la Porte.* 351

Au même. *Remarques sur le naturel des François, & sur la maniere avec laquelle ils remportent les victoires.* 353

Au venerable Moufti souverain Conducteur des vrais Croyans. *Des livres des anciens Payens. Endroits memorables de l'Histoire d'Alexandre le Grand.* 354

A Murat Bassa. *De la prise de Courtrai par les François. De la secheresse & de la rareté des vivres à Paris.* 362

A l'Aga des Janissaires. *De l'utilité de la lecture de l'Histoire, & des mauvaises consequences de l'Imprimerie en Europe.* 364

Au même. *De Gustave Adolphe Roi de Suede, & de la Reine Christine sa fille. Remarques sur la Reine Elisabeth d'Angleterre.* 367

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre de Sa Hautesse. *Du retour du Duc d'Orleans à Paris aprés la prise de Mardick. De la Diette des François.* 373

A Abubechir Hali Marchand à Alep. *Il l'exhorte à ne pas s'affliger de la perte d'une de ses femmes, qui s'en étoit fuïe avec son esclave. Avanture d'un Seigneur Italien.* 374

A son Cousin Soliman. *Il le censure d'avoir abandonné les assemblées publiques des Fidéles, pour suivre les Schismatiques.* 377

A Hasnadar-Bassi premier Tresorier du grand Seigneur. *De la triomphante entrée du Duc d'Anguien à Paris, aprés la prise de Dunkerque.* 378

A Ibrahim Hali Cheik, homme de Loi. *Sur la supression des maisons impudiques à Paris.* 380

Fin de la Table du second Tome.

Universitäts BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Un